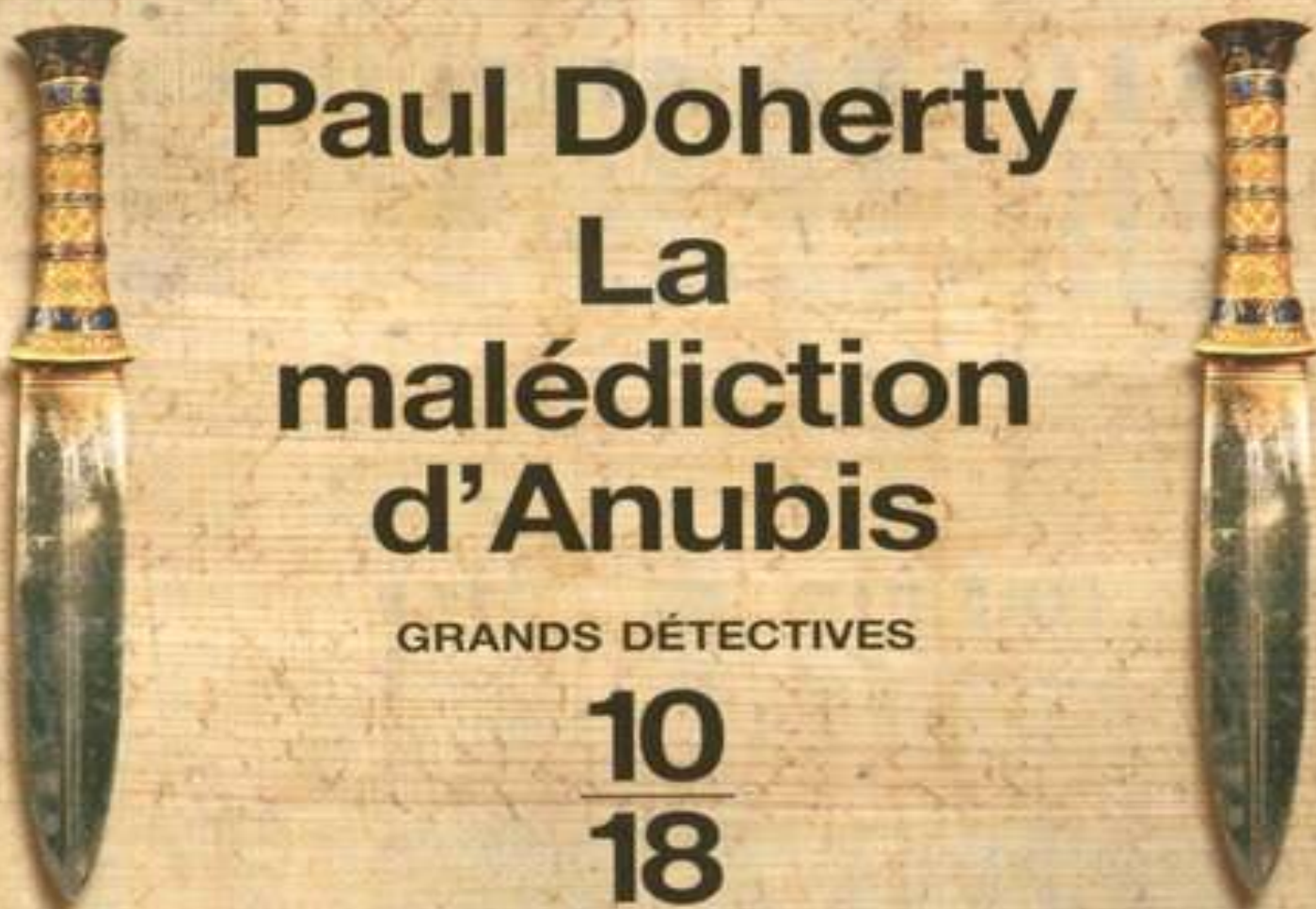




Paul Doherty

La malédiction d'Anubis

GRANDS DÉTECTIVES

10

18



PAUL DOHERTY

LA MALÉDICTION D'ANUBIS

(The Anubis Slayings)

Traduit de l'anglais par Régina Langer



10/18

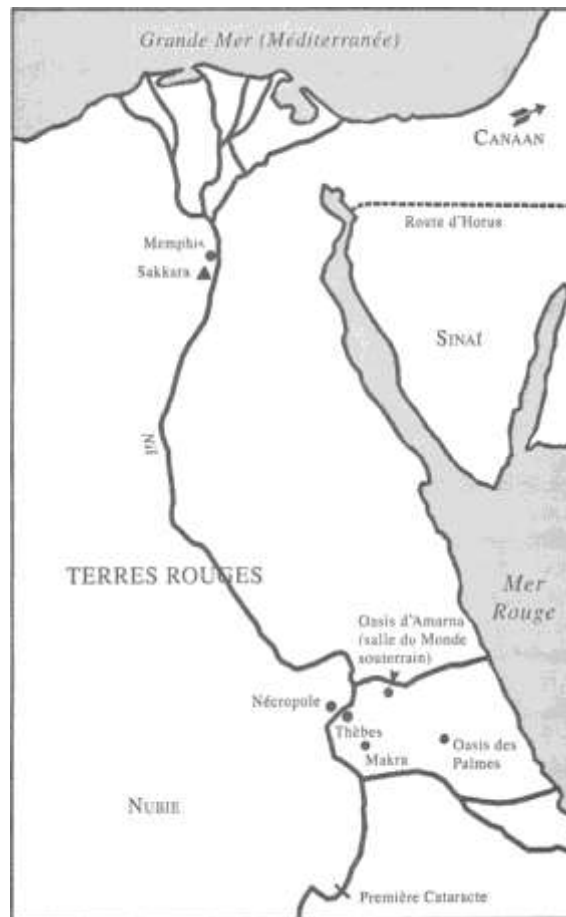
AVERTISSEMENT

La première dynastie égyptienne s'est établie autour de l'an 3100 av. J.-C. Entre cette date et l'émergence du Nouvel Empire (vers 1550 av. J.-C.), l'Égypte a subi de nombreuses et importantes transformations : l'édification des pyramides, la fondation de villes le long du Nil, l'unification de la Haute et de la Basse-Égypte, l'essor du culte religieux de Rê, dieu du Soleil, ainsi que ceux d'Isis et d'Osiris. En outre, le royaume a dû faire face aux invasions, en particulier celles, dévastatrices, des Hyksos, guerriers redoutables venus d'Asie.

Au moment où commence ce roman, en 1479 av. J.-C., l'Égypte a été pacifiée et unifiée par le pharaon Touthmôsis II. Le pays entame une ère de puissance et de prospérité. Les pharaons ont déplacé la capitale vers Thèbes. Ils ne sont désormais plus enterrés dans les pyramides, mais plutôt dans la nécropole bâtie sur la rive ouest du Nil ou dans la Vallée des Rois.

Dans un souci de simplicité, pour désigner les villes et autres lieux tels que Thèbes et Memphis, j'ai préféré recourir à la transcription grecque de ces noms, plutôt qu'aux formes égyptiennes archaïques. Le nom de Sakkara est ici employé pour décrire la région entière avoisinant les pyramides de Memphis et Gizeh. J'ai également employé des noms simplifiés pour les reines – sauf pour Hatousou, mieux connue comme Hatchepsout.

Touthmôsis II meurt en 1479 av. J.-C. Après une période de troubles, Hatchepsout prend le pouvoir pour les vingt-deux années qui suivent. L'Égypte devient, sous son règne, le plus riche empire du monde.



L'ÉGYPTE VERS 1479 AV. J.-C.

La religion égyptienne connaît des transformations : on célèbre de plus en plus le culte du dieu Osiris, tué par son frère Seth et ressuscité par sa chère épouse Isis, qui lui donnera un fils, Horus. Ces rites contreviennent aux anciennes pratiques, centrées sur le culte du dieu Soleil.

Les Égyptiens vouent un profond respect mêlé de crainte à toutes les choses de la nature. Animaux, plantes, fleuves et rivières sont considérés comme sacrés, tandis que leur maître, Pharaon, est adoré en tant qu'incarnation de la volonté divine. Les noms utilisés par les Égyptiens pour décrire leur environnement sont à cet égard révélateurs. Ainsi, Pharaon est « le Faucon d'or », le ministère des Finances « la maison de l'Argent », une période de guerre une « saison de la Hyène », un palais royal une « maison de Millions d'années ».

En 1479 av. J.-C., dominée par les soldats, les prêtres et les scribes, la civilisation égyptienne brille par la grandeur et la sophistication de sa religion, de ses rites, de son architecture, de sa culture et de sa morale tournée vers la recherche du bonheur individuel. À ce faste répond la barbarie des mœurs politiques et militaires. Le trône royal est toujours objet de convoitise et d'intrigues sanglantes. C'est dans ce contexte que s'y assied la jeune Hatchepsout...

Dès 1478, elle s'est imposée à ses détracteurs tant dans le pays qu'à l'étranger. Elle a remporté au nord une grande victoire contre les Mitanniens et a éliminé du cercle royal ses opposants conduits par le grand vizir Rahimere. Cette remarquable jeune femme est soutenue par l'habile et rusé Senenmout, son amant, qu'elle a nommé Premier ministre. Elle tient à être reconnue comme reine-pharaon par toutes les classes de la société égyptienne. Voilà pourquoi, comme dans toutes les révolutions ayant marqué l'ancienne Égypte, la faveur et le soutien des prêtres sont indispensables.

Comme tous les grands pharaons, Hatchepsout a dû faire justice aux ennemis de l'Égypte. Elle s'est montrée à la hauteur de sa fonction, portant la grandeur de l'Égypte, centre du monde, bien au-delà de ses frontières, et soumettant les souverains étrangers comme autant de vassaux. Bien entendu, les événements rapportés dans ce roman sont une libre interprétation de son œuvre d'expansion.

LES PERSONNAGES

Maison du pharaon :

Touthmôsis I^{er} : Pharaon d'Égypte, père de Touthmôsis II et d'Hatchepsout.

Touthmôsis II : Demi-frère et époux d'Hatchepsout.

Hatchepsout : Reine-pharaon d'Égypte, demi-sœur de Touthmôsis II (1492-1479) et belle-mère du jeune Touthmôsis III.

Senenmout : Successeur de Rahimere, amant et confident d'Hatchepsout, Premier ministre de son gouvernement, surnommé « le maçon » par ses ennemis.

Ineni : Maître architecte de Touthmôsis I^{er}.

Salle des Deux Vérités, à Thèbes, première cour de justice d'Égypte et premier de tous les tribunaux égyptiens :

Amerotkê : Juge en chef des tribunaux égyptiens.

Norfret : Épouse d'Amerotkê.

Ahmase et Curfay : Fils d'Amerotkê et Norfret.

Shoufoy : Nain, serviteur et confident d'Amerotkê.

Prenhoe : Parent d'Amerotkê et scribe de la salle des Deux Vérités.

Asural : Capitaine de la garde du temple de Maât où siège la cour de justice.

Maison des hérauts :

Weni, Mareb, Hordeth : Hérauts et ambassadeurs de Pharaon.

Les Mitanniens :

Toushratta : Roi des Mitanniens.

Wanef : Princesse mitannienne, demi-sœur du roi.

Benia : Sœur de Toushratta et épouse de Touthmôsis I^{er}.

Hunro, Mensou, Snefrou : Nobles mitanniens.

Temple d'Anubis :

Khety : Prêtre.

Ita : Prêtresse.

Tetiky : Capitaine de la garde du temple.

Nemrath : Prêtre vigile.

Serruriers :

Lakhet : Maître serrurier de Thèbes.

Belet : Fils de Lakhet.

Seli : Femme de Belet.

PROLOGUE

Le silence planait sur le temple d'Anubis qui se dressait au nord de Thèbes, à un jet de flèche du Nil, dont on apercevait plus loin le ruban scintillant. Le sacrifice du soir terminé, le dieu reposait pour la nuit et les portes du naos étaient closes. Les mâts qui surmontaient les pylônes de chaque côté de la porte principale avaient été dépouillés de leurs bannières bariolées. Le son plaintif de la conque s'éleva, annonçant l'approche du soir. À présent, le vaste sanctuaire qui abritait la statue noir et or du dieu à tête de chacal était vide, à l'exception d'un jeune prêtre novice. Il se tenait accroupi, jambes croisées, sommeillant à demi, humant les effluves d'encens dont les volutes s'élevaient dans le temple comme l'écho d'une prière.

Il sursauta soudain et regarda avec appréhension par-delà le trône d'Anubis. N'avait-il pas entendu aboyer ? Mais il se détendit aussitôt avec un soupir de soulagement. Arrivé depuis peu, il avait oublié la profonde fosse où l'on gardait une meute de chiens pour protéger le temple. Une idée bizarre des grands prêtres, ces chiens sauvages, don d'une tribu du sud de la Nubie. Le jeune prêtre avait visité une fois cette fosse : une vaste caverne rocheuse où ils pouvaient rôder en attendant d'être nourris matin et soir par le maître-chien.

Il se ressaisit et trempa le bout des doigts dans une vasque remplie d'eau sacrée dont il s'humecta les lèvres pour se purifier. Puis il pencha la tête et se plongea dans une prière silencieuse. Il avait pour mission de monter la garde tout en priant pour le temple, ses grands prêtres, ses prêtres, ses bibliothécaires et ses étudiants. Il ne devait pas non plus oublier le seigneur Senenmout, le grand vizir, dont on murmurait qu'il était aussi l'amant de la reine Hatchepsout. Le temple d'Anubis avait été choisi pour abriter la rencontre entre Senenmout et les représentants de Touthratta, roi des Mitanniens, en vue de

négocier un important traité de paix. Après la défaite que venaient de subir ses troupes, Toushratta n'avait d'autre choix que de donner sa fille en mariage à un membre de la famille d'Hatchepsout. Les troupes égyptiennes contrôlaient à présent la route d'Horus, qui traversait le désert du Sinaï. Leurs escadrons de chars, élite de l'armée, patrouillaient le long des frontières du pays mitannien. Bien que désireux de poursuivre la lutte, Toushratta avait compris que le bon sens lui commandait de négocier la paix.

Le prêtre novice avait prêté une oreille attentive aux ragots dont le temple se faisait l'écho. L'ascension de la reine au trône de Pharaon n'était maintenant plus contestée, bien qu'elle l'eût usurpé à la mort mystérieuse de son demi-frère et époux. Une fois le traité de paix signé avec Toushratta, elle serait publiquement confortée à ce poste par le principal ennemi de l'Égypte, le plus puissant, ce qui entraînerait sa reconnaissance par les Nubiens, les Hittites, les Libyens et le reste du monde. Tous n'auraient plus d'autre choix que de s'incliner devant elle et baiser la sandale chaussant son petit pied. Le jeune novice se mit à rêver.

Le temple d'Anubis était plongé dans l'obscurité. Les pèlerins avaient déserté la grande salle hypostyle dont le plafond bleu était parsemé d'étoiles d'or. Personne ne s'attardait pour déchiffrer les inscriptions couvrant les murs aux côtés de reptiles et autres animaux démoniaques que les artistes avaient représentés immobilisés par une dague. Dans le silence ambiant, ils semblaient encore monter la garde. Les rangées de hautes colonnes peintes en rouge et vert, à la base comme au sommet, et garnies de bannières se perdaient dans l'obscurité. Tout, dans le temple, était fermé et verrouillé par des loquets faits du cuivre asiatique le plus fin. Seuls des soldats portant les insignes d'Anubis montaient la garde, lance et bouclier en main. Les étudiants de la maison de la Vie avaient éteint leurs lumières et refermé livres et parchemins recouverts de cuir où ils copiaient et étudiaient les formules magiques qui chassaient le Malin ou repoussaient les crocodiles. Ils ne les rouvriraient que le lendemain matin. Tetiky, capitaine des gardes, accomplissait sa ronde pieds nus, car il foulait un sol sacré,

vérifiant les mystérieuses embrasures de portes, les petites chapelles latérales, la maison de la Délectation où se déroulaient les banquets, la maison des Désirs du cœur, qui abritait les servantes du dieu pendant la journée, et enfin les vestiaires où l'on entreposait les habits sacrés. Satisfait, il poursuivit son chemin. Tout paraissait tranquille, le temple et les bibliothèques de même que les greniers remplis d'orge et d'huile, de vin, d'encens et de précieux bois de cèdre du Liban.

Tetiky pénétra dans le cœur même du temple, le labyrinthe de corridors qui entourait la Sainte Chapelle où l'on conservait l'améthyste sacrée, la Gloire d'Anubis. Il croisa une prêtresse qui portait une cruche et il se retourna pour admirer la démarche sinueuse et les longs cheveux dansants de la servante du dieu. Tetiky fronça les sourcils à la recherche de son nom. Ah oui, Ita. Elle était chargée d'apporter une collation à Khety, le prêtre qui montait la garde devant la porte de la Sainte Chapelle. Tetiky gagna l'extrémité de la galerie. Khety était bien là, accroupi sur le sol, le dos appuyé contre la porte en bois de cèdre. À l'intérieur, Nemrath veillait sur l'améthyste sacrée. Il avait refermé lui-même la porte et conservé la clé. Il ne la rouvrirait à personne jusqu'à ce qu'on le relève de ses fonctions juste avant le sacrifice de l'aube. Une longue nuit, songea Tetiky, sans boisson ni nourriture. Le capitaine fut parcouru d'un frisson. Ses hommes racontaient qu'on avait vu le dieu Anubis et son masque de chacal errer dans le temple. Allait-il rendre visite à la Sainte Chapelle pour contempler la splendide améthyste qui scintillait sur sa statue ? C'était un endroit bien sombre, avec son bassin qui isolait la porte, ses murs truffés de recoins et son haut plafond. Tetiky se mit à tousser et Khety l'entendit. Il se retourna, la main levée, pour lui faire signe que tout allait bien.

Rassuré, Tetiky se dirigea vers les jardins. Il s'arrêta un instant pour humer avec délice les odeurs de résine et de bois de santal. Dans l'enceinte du temple s'étendait un véritable paradis, avec ses bassins scintillants, ses pelouses bien irriguées, ses parterres fleuris et ses arbres dont les silhouettes noires se découpaient sur le ciel nocturne. Le son lointain d'une chanson parvint jusqu'à Tetiky. Il sourit. Une danseuse, une

Heset, devait être en train de distraire un client. Il longea les étables où les vaches meuglaient vainement dans l'attente du matin et du coutelas sacrificiel. Il s'arrêta un instant pour s'incliner devant un groupe de prêtres qui se dirigeaient vers la ville, vêtus d'une jupe de lin et d'une peau de panthère jetée sur l'épaule.

Le capitaine des gardes regagna son poste sans savoir que le sinistre criminel allait rendre visite cette nuit au temple d'Anubis. Seth, l'assassin aux cheveux roux, s'approcha de sa première victime, une danseuse pour l'instant encore pleine de vie, dans l'un des pavillons du jardin. Elle était nue à l'exception d'un léger pagne. Ses longs cheveux huilés et ornés de perles oscillaient d'un côté à l'autre comme un voile noir, tandis qu'elle ondulait les hanches en agitant le sistre sacré. Elle jeta un rapide coup d'œil à son client. Était-ce un de ces Mitanniens ? Un homme ou une femme ? Elle ne distinguait que ses bras, car le reste de son corps se dissimulait sous une ample robe de lin plissée. Sur son visage, un masque terrifiant, celui du chacal noir. Le rendez-vous avait été convenu plus tôt dans la journée alors que la Heset se promenait sous le portique sombre du temple. Elle aurait voulu refuser, mais s'était laissé tenter par le bracelet d'argent que le client masqué lui avait promis. Elle pouvait apercevoir le bijou, maintenant, luisant doucement sous les feux tremblotants de la lampe à huile. C'était une danseuse professionnelle, membre d'un des chœurs du temple, une courtisane expérimentée dans les arts de l'amour avec les deux sexes. Elle continuait à balancer lascivement son corps oint d'huiles odorantes, le dos tourné vers son visiteur qu'elle regardait avec coquetterie par-dessus son épaule. Elle allait gagner ce bracelet d'argent et irait ensuite le vendre sur la place du marché. Alors elle s'approcha de la silhouette masquée et entonna un chant d'amour que les prêtres destinaient à Anubis.

*Toi qui es couronné dans la majesté de ta beauté,
La lumière de ton œil brûle mon visage,
Je veux m'approcher de toi et ne faire qu'un avec toi.*

La danseuse marqua une pause.

— Es-tu heureux ? murmura-t-elle dans la pénombre. Est-ce que je te plais ?

Un filet de sueur serpenta dans son cou tandis qu'une brusque inquiétude l'envahissait. Elle dansait et chantait depuis un certain temps déjà et n'avait obtenu que quelques grognements d'approbation. Pas d'applaudissements ni d'invitation à venir s'étendre dans l'obscurité des jardins.

— Je suis fatiguée, dit-elle en s'efforçant de garder un ton enjoué. Resterons-nous ici ou irons-nous nous allonger sous un sycomore ? La soirée est fraîche.

— Tu vas dormir, murmura la voix.

La danseuse recula d'un pas. Il y avait dans ce ton quelque chose qui ne lui plaisait pas. Elle perçut un profond soupir puis un brusque aiguillon de douleur. Qu'était-ce ? Choquée, elle demeura debout, une main sur le ventre. Avait-elle été empoisonnée ? Elle se détourna en direction de la porte mais, déjà, la mort s'emparait d'elle. Sa poitrine se souleva et elle se mit à haleter alors qu'une écume au goût étrange jaillissait du fond de sa gorge. Avant de s'effondrer, elle entendit compter à haute voix. L'assassin ne cessa sa lugubre litanie que lorsque les soubresauts de sa victime eurent cessé. Alors il se leva et s'approcha du corps immobile.

Sinoué, le voyageur, s'arrêta pour contempler l'autre rive du Nil. L'inondation avait atteint maintenant son plus haut niveau et les eaux recouvraient tous les champs alentour. Le fleuve ressemblait à un grand serpent d'eau chauffant son échine au soleil. Le visage creusé de rides de Sinoué s'éclaira d'un sourire tandis qu'il serrait solidement sa main sur le sac de cuir. Le livre de papyrus qui s'y trouvait était un véritable trésor car il renfermait la mémoire de tous ses voyages. Il contempla la galère de guerre qui manœuvrait sur le fleuve, admira sa voile à carreaux blancs et verts se gonflant au vent, sa proue découpée fendant les flots et la silhouette du capitaine campé à l'arrière sur la plate-forme. Une foule d'embarcations l'entouraient de toutes parts : barques, chalands, petits bateaux de pêche. Sinoué ferma les yeux et huma la brise matinale chargée des lourds effluves du Nil, l'âcre odeur des mulets et des poissons-chats

entassés par les pêcheurs sur un bateau, mêlée aux faibles relents d'huile et de transpiration humaine. Sinoué pouvait se vanter d'une vue et d'un odorat particulièrement développés. Il baissa les yeux vers ses sandales rouges et sa robe en lin épais : sa plus belle tenue. La veille au soir, il avait même fait raser son visage tanné par le soleil et couper ses cheveux, tout en prêtant l'oreille au bavardage du barbier tandis que la femme de celui-ci émiettait une tranche de pain pour en faire une sorte de pâte utilisée pour la fermentation de la bière. Ils l'avaient accueilli avec gentillesse. Tout le monde aimait Sinoué et surtout les belles histoires qu'il racontait. Car Sinoué avait parcouru le monde. Au temps de l'ancien pharaon, il était descendu au-delà de la Quatrième Cataracte, traversant la Nubie, le pays de Koush et pénétrant même dans les jungles sombres et inextricables du Sud. Il s'était battu contre des tribus sauvages qui mangeaient la chair de leurs captifs et offraient des sacrifices sanglants à leurs idoles grimaçantes. Après cela, il avait voyagé vers l'est, poussant jusqu'au Pount dont il avait rapporté de précieuses herbes et de belles histoires ou l'on parlait d'épices et de bijoux en or.

Il avait également franchi les Terres rouges à l'ouest de Thèbes, combattu les nomades des sables et les habitants du désert, les féroces tribus libyennes. Il avait même navigué et franchi la Grande Mer, cette étendue immense dans laquelle débouche le Nil. Tout au long de sa route, d'autres voyageurs revenant du Nord s'étaient confiés à lui, évoquant de lointaines terres gelées. Est-ce qu'ils ne frissonnaient pas parfois, eux aussi, sous le souffle glacial d'Amon ? Le long des côtes du pays de Canaan, il avait parlé à des marins qui sillonnaient les océans sauvages de l'ouest et rencontré, à l'est, d'étranges civilisations, des régions peuplées de monstres et de dragons.

Sinoué avait fini par regagner sa terre natale. Le récit de ses aventures avait d'abord suscité de l'émerveillement, mais ensuite des plaisanteries et des rires. Il ne s'en formalisait pas et gardait les yeux fixés sur un amas de constructions écrasées de soleil sur l'autre rive du Nil, là où s'étendait la nécropole, la cité des Morts. Sinoué n'avait plus qu'un seul désir, y posséder une tombe où sa dépouille dormirait en paix lorsqu'il entreprendrait

son dernier grand voyage vers les champs éternels de l'horizon lointain. D'ici là, il reprendrait peut-être une femme pour remplacer la concubine qu'il avait perdue il y avait trois saisons. Quand était-ce exactement ? Ah oui, à la saison des plantations.

Quand il s'était retrouvé seul, Sinoué avait acheté du papyrus, un pain d'encre noire, un plein carquois de calames de roseau pour se mettre à écrire. Peu à peu, l'œuvre dans laquelle il s'était lancé avait suscité un intérêt de plus en plus vif. Des prêtres du temple, des marchands et, dernièrement, Senenmout lui-même, le Premier ministre de la reine-pharaon, lui avaient rendu visite dans sa modeste maison. Sinoué les recevait avec le sourire, mais tenait son manuscrit soigneusement caché. Il savait parfaitement ce qui les attirait. Pas tant les histoires qu'il racontait, mais les cartes de ses voyages et les indications qu'elles comportaient. Comment était le pays au-delà de la Quatrième Cataracte ? Quels chemins existaient ? Quels dangers ? Et dans les Terres rouges, l'immense désert qui s'étendait de chaque côté du Nil, quels pièges se cachaient-ils ? Sinoué savait où se trouvaient les oasis, quelles pistes sillonnaient le sable, comment se diriger selon le ciel et les étoiles, où trouver des puits. De même, les capitaines de la flotte d'Hatchepsout auraient donné cher pour découvrir ce que Sinoué savait de la Grande Mer. Quel était le meilleur moment pour faire voile ? Quelles périodes fallait-il éviter ? Quels étaient les dangers ? Existait-il des îles ? Pouvait-on y aborder sans encombre ?

Pour l'instant, Sinoué serrait fermement la poignée de son sac de cuir, sachant combien il était convoité, même par des étrangers. Tout le monde savait que Toushratta résidait avec sa cour à l'oasis des Palmes et que ses représentants négociaient un traité de paix en ville. Le roi avait envoyé des hommes à lui chez Sinoué pour lui proposer une fortune en échange de son livre. Après un interminable marchandage, Sinoué se sentait désormais prêt à traiter. L'homme avec lequel il négociait lui avait dit de se rendre au temple abandonné du dieu nain Bès, plus bas le long du Nil.

— C'est le meilleur endroit pour se rencontrer, avait déclaré l'envoyé mitannien. Loin des yeux indiscrets.

Il y était lui-même venu au crépuscule et se dissimulait à présent dans l'ombre, trahi seulement par une légère trace de parfum douceâtre.

Sinoué avait d'abord refusé, estimant le lieu trop dangereux et solitaire, mais il avait fini par céder après réflexion. Si on l'avait aperçu avec un Mitannien, les langues se seraient déchaînées. De plus, il avait déjà reçu en gage un lingot d'or, qu'il portait serré contre lui. La perspective d'en recevoir davantage l'attirait.

Sinoué pressa le pas. Thèbes se trouvait maintenant derrière lui et il marchait en rase campagne. Seuls des palmiers dressaient leur silhouette contre le ciel bleu. La brise lui apportait l'écho des voix des pêcheurs bavardant le long du Nil. Dans les champs, des paysans bêchaient le sol en prévision des semailles. Le soleil était déjà haut et la chaleur de plus en plus intense, mais il en fallait davantage pour décourager Sinoué, lui qui avait connu la torride réverbération du désert quand l'œil ne rencontre que du sable jusqu'à l'horizon.

Il releva la tête et aperçut au loin les ruines du temple de Bès. Il y était venu enfant et en avait gardé quelque souvenir. En chemin, il évoqua ce passé si lointain, ses camarades de jeu presque tous disparus. La plupart étaient devenus soldats et deux d'entre eux, ayant eu la malchance de tomber en esclavage, furent envoyés creuser la tombe de l'ancien pharaon dans la Vallée des Rois. Ils n'en étaient jamais revenus. Sinoué frissonna. Le vieux Touthmôsis I^{er} s'était montré un souverain dur et cruel.

Sinoué se glissa dans les ruines. Des colonnes brisées gisaient sur le sol autour de lui et le lieu était sinistre. Le moindre morceau de cuivre, tout ce qui pouvait avoir une valeur quelconque avait été dérobé depuis longtemps par les paysans. Il distingua sur les murs les marques laissées chaque année par les crues du Nil. Le fleuve apportait certes la vie, mais aussi la mort. Il s'assit dans un coin ombragé.

— As-tu apporté le livre ?

Sinoué leva les yeux et fut secoué d'un frisson de terreur. Il crut voir devant lui le dieu Anubis, dieu de la Mort, celui qui pesait les âmes avec le poids d'une plume représentant la Vérité.

L'apparition se déplaça et Sinoué remarqua les fines sandales, la courte jupe de cuir. C'était le masque à tête de chacal qui l'avait effrayé.

— As-tu apporté le livre ? répéta la voix caverneuse.

— Oui, oui, bien sûr.

À genoux, il entreprit de dénouer les cordons de son sac de cuir lorsque, soudain, il sentit une légère piquûre dans le cou. Une mouche ? Un insecte ? Surpris, il leva une main tandis que son assassin l'observait en silence. Quand une terrible douleur le secoua, Sinoué comprit que quelque chose n'allait pas. Il n'avait jamais rien éprouvé de semblable au cours de ses voyages. Ses doigts s'engourdirent et son sac tomba à terre. Incapable de se lever, il ouvrit la bouche pour demander de l'aide. Mais ses oreilles s'emplirent du vacarme des tambours et la douleur le laboura comme des langues de feu. Il était de nouveau dans la jungle et des guerriers noirs accouraient de toutes parts, le visage peint, brandissant lances et boucliers. La mort approchait.

L'assassin s'approcha quand les convulsions du corps eurent cessé. Il s'empara du sac de cuir et le dissimula dans une crevasse, puis il tira le corps de Sinoué par les chevilles jusqu'à la rive du fleuve. Il attendit pour le pousser dans l'eau que de petites vaguelettes à la surface annoncent l'approche des crocodiles.

CHAPITRE PREMIER

Une sentence de mort allait être prononcée dans la salle des Deux Vérités au cœur du temple de Maât, déesse de la Parole divine. Amerotkê, juge suprême de Thèbes, était assis sur une chaise basse sculptée dans du bois d'acacia et garnie de coussins vert et or confectionnés dans un tissu sacré sur lequel des hiéroglyphes brodés relataient les exploits de la déesse. Tout autour de la salle, sur les murs entrecoupés de hautes colonnes, des peintures et des bas-reliefs aux couleurs éclatantes représentaient les quarante-deux démons du monde souterrain – le Duat – parmi lesquels on distinguait entre autres le « Briseur d'os », le « Dévoreur d'âmes », le « Buveur de sang ». Tous se tenaient dans la demeure des dieux, au pied de la balance sur laquelle Anubis pesait les âmes, prêts à dévorer celles qui seraient rejetées par la justice divine.

Sur des tables de cèdre, devant le juge, étaient exposés des documents sacrés, les lois de l'Égypte et les « paroles de la bouche de Pharaon », non pour être consultés mais pour rappeler à Amerotkê que ses sentences étaient prononcées au nom du Divin Roi. Employés, scribes, policiers du temple, spectateurs, tous se tenaient silencieux, les yeux fixés sur Amerotkê. Incapables de supporter cette tension, certains scribes, accroupis sur un des côtés, se mirent à rectifier les plis de leur robe ou inclinèrent leur crâne rasé sur leurs petits pupitres. Prenhoe, le plus jeune des scribes et parent d'Amerotkê, jugea bon de remettre de l'ordre dans les pains d'encre noire et rouge, les pots d'eau et les couteaux affûtés pour tailler le papyrus. Un des couteaux tomba sur le sol de marbre où il résonna comme un coup de cymbale. Prenhoe le ramassa vivement en lançant un regard contrit à son parent. Amerotkê était un homme avisé, né et éduqué pour la fonction qu'il occupait, mais connu aussi pour son sens aigu de la justice

et sa sévérité. Son visage étroit et sombre prit une expression de colère. Il fixa son regard sur les portes closes de la salle tout en remuant légèrement les lèvres. De la main, il jouait sans cesse avec la tresse de cheveux sombres mêlés de fils vert et argent qui pendait sur son oreille droite. Avec un profond soupir, il arrangea la robe bordée de bleu qui lui allait si bien et se redressa sur son coussin. Les rayons de soleil en provenance des jardins firent étinceler la chaîne en or autour de son cou et le pectoral sur sa poitrine à l'effigie de Maât. On aurait pu croire que c'était la déesse elle-même qui allait venir rendre justice. Amerotkê effleura à son doigt l'anneau gravé des insignes de la déesse et, tendant le bras, toucha de la main les manuscrits sacrés placés devant lui.

— Le prisonnier connu sous le nom de Bakhun a-t-il quelque chose à dire avant que la sentence soit prononcée ?

Le jeune homme, enchaîné entre deux gardes, fit signe que non. Les gardes l'obligèrent à se pencher jusqu'à ce que son front touche terre.

— J'ai fauté ! gémit-il. Mon crime me poursuivra à jamais !

— Tu as fauté, en effet, et tu avais bien l'intention d'échapper à la justice de Pharaon, répondit Amerotkê.

Il examina l'assistance et aperçut Asural, le chef de la police du temple, tout au fond, près de la porte. Celui-ci avait déjà fait un pas en avant comme s'il avait hâte d'éloigner le criminel de l'enceinte sacrée. Amerotkê garda le silence quelque temps encore pour mieux contrôler sa colère et sa peur. Sa colère devant ce crime abominable, qui avait entraîné des morts affreuses. Sa crainte secrète, car les circonstances réveillaient en lui une angoisse profonde qui se révélait parfois dans des cauchemars où il revivait une scène de sa jeunesse. Poursuivi par un chien enragé, il n'échappait à la mort que grâce à l'intervention d'un passant... Son épouse, Norfret, cherchait à le raisonner, lui recommandant d'écarter ces souvenirs. Mais le cauchemar réapparaissait comme un serpent qui se glisse sous la porte et il revoyait le rictus du chien dévoilant des mâchoires aux dents acérées, les yeux fous de l'animal. Amerotkê avait toujours aimé les chiens, mais depuis ce jour-là...

Il se redressa. La cour attendait.

— Bakhun, déclara-t-il, tu n'avais pas d'autres parents que ton oncle et ta tante déjà âgés. Ils avaient fait de toi leur héritier et réservé une place dans leur tombe à la nécropole pour que tu puisses les retrouver lors du grand voyage vers l'ouest. Ils étaient vieux et infirmes. Ce que tu as fait est une abomination.

— Je ne voulais pas cela, protesta Bakhun.

— Tu as prémédité ton affaire, répliqua Amerotkê, en te procurant un chien enragé, la bave à la gueule. Tu l'as enfermé dans une cage que tu as emportée jusqu'à la ferme isolée de ton oncle, située près de Thèbes. Là, profitant de la nuit, tu as ouvert la cage et lâché le chien. Ton oncle et ta tante étaient trop faibles pour se défendre. Ils n'ont même pas pu grimper l'escalier pour se mettre à l'abri. Le chien les a attaqués et tués tous les deux. Leurs corps ont été tellement déchiquetés que les embaumeurs ont eu bien du mal à les préparer pour leur voyage final. Tu te serais enfui si des témoins attentifs ne t'avaient vu quitter Thèbes de bonne heure dans une voiture couverte. Je ne vois aucune raison de te faire grâce et la justice de Pharaon suivra son cours. La propriété de ton oncle et de ta tante sera vendue pour couvrir les frais de leurs funérailles. Le reste sera versé à la maison de l'Argent qui le distribuera aux pauvres.

Accroupi sur ses talons, Bakhun se redressa sous le regard d'Amerotkê. La coutume en Égypte était d'adapter la sentence au crime. Du coin de l'œil, Bakhun aperçut le maître-chien, gardien de la meute sacrée du temple d'Anubis. Amerotkê l'avait convoqué en tant qu'expert.

— Asural, appela Amerotkê, et toi aussi maître-chien, approchez !

Les deux hommes s'avancèrent devant le tribunal. Maigre et musclé, le maître-chien était habillé de cuir et chaussé de bottes de marche. Il tenait d'une main un fouet et de l'autre une courte lance. Asural, au contraire, avait revêtu l'uniforme de cérémonie de la police du temple et marchait, son casque de bronze sous le bras, comme s'il partait en campagne contre les ennemis de Pharaon. Son crâne chauve et son visage gras luisaient de sueur. Il avait deviné ce que désirait son chef. La nouvelle de ce crime abominable avait fait le tour de Thèbes et révolté la population, non seulement à cause de sa cruauté mais aussi parce que l'état

des corps pouvait empêcher l'âme des malheureuses victimes d'accomplir leur ultime voyage dans l'autre monde.

— Asural, maître des chiens, ordonna Amerotkê en touchant le médaillon sur sa poitrine. Bakhun est jugé coupable de meurtre et de sacrilège. Il n'est que puanteur aux narines de Pharaon, aussi la justice suivra son cours. Les paroles de Pharaon feront le tour de la terre pour que chacun reconnaisse sa justice. Maître des chiens, tu emmèneras le prisonnier à la maison de son oncle et tu l'y enfermeras avec les chiens, portes et fenêtres scellées.

Il marqua une pause avant de poursuivre :

— Auparavant tu auras choisi deux chiens dans les rues de Thèbes parmi les plus enragés. Ils ont été ses associés dans le crime et seront ses compagnons dans la mort. Que justice soit faite avant le crépuscule. Emmenez le prisonnier !

Bakhun se prosterna sur le sol dans un grincement de chaînes. Les gardes se saisirent de lui mais il sauta sur ses pieds, le visage crispé de terreur. Le silence du tribunal, les murmures des scribes lui firent comprendre qu'il ne pouvait espérer aucune clémence. Il fut entraîné au-dehors, hurlant et blasphémant.

Amerotkê se détendit et l'assistance fit de même. Prenhoe se leva pour vérifier l'heure à l'horloge à eau, une énorme jarre ornée sur le devant d'un babouin sculpté. Elle se trouvait à l'angle d'un portique qui menait aux jardins. Amerotkê suivit le scribe des yeux. Il aurait voulu, lui aussi, se rendre dans les jardins paradisiaques du temple et s'asseoir sous un tamarinier. Y avait-il de la brise ? L'air avait-il fraîchi ?

Il fit signe au chef des scribes que le tribunal continuait à siéger. Asural réapparut après avoir confié Bakhun à une cohorte de gardes. Amerotkê se demanda comment il pouvait supporter par cette chaleur son lourd corselet de cuir et ses jambières. Mais le chef de la police, par ailleurs un de ses lointains parents, se montrait toujours très strict en matière de discipline et de protocole. Amerotkê avait un jour déclaré à Norfret : « Il préférerait mourir d'une insolation que de dévier du règlement. »

Le juge appela l'affaire suivante en murmurant une prière pour que la déesse lui accorde la patience dont il se sentait de plus en plus dépourvu. Le scribe principal se leva.

— Que ceux qui désirent la justice de Pharaon s'approchent !

Les portes en cèdre à l'extrémité de la salle s'ouvrirent, livrant passage au nain Shoufoy, qui entra en se dandinant, portant un parasol et une canne. Son petit corps était revêtu du cou jusqu'aux chevilles d'une belle robe de pure laine et ses pieds étaient chaussés de sandales. Le juge avait insisté pour qu'il cesse de se présenter au tribunal non rasé et couvert de ses habituelles guenilles bariolées. Shoufoy adorait se donner l'air d'un miséreux. Tout le contraire d'Amerotkê, dont il était l'ami, le serviteur, le conseiller et le héraut. En le voyant s'avancer fièrement, ignorant les rires étouffés, Amerotkê garda une expression sévère, mais son cœur fondait devant ce petit homme trapu, les cheveux tout emmêlés bien qu'enduits d'huile. Rien ne pouvait faire oublier son visage défiguré. Autrefois cordonnier, Shoufoy avait été accusé à tort d'un crime. On lui avait coupé le nez et on l'avait condamné à vivre avec les autres de son espèce à Rhinoceri, un quartier réservé aux hors-la-loi au sud de Thèbes. Amerotkê avait étudié son dossier et conclu à son innocence. À titre de compensation, il avait fait de lui un membre de sa maisonnée. À la vérité, le nain exerçait sur le juge une réelle influence. Véritable caméléon, Shoufoy se révélait capable de jouer tour à tour les rôles de héraut officiel du juge suprême – titre qu'il s'était, octroyé lui-même – ou, encore, de vendeur de remèdes douteux et d'amulettes sur les marchés de Thèbes.

Parvenu devant le juge, Shoufoy s'arrêta et se prosterna selon les règles. Inquiet de ce qui pouvait suivre, Amerotkê adressa une courte prière à Maât. Mais le petit homme redressa la tête, fit un léger signe entendu et son visage s'éclaira d'un sourire qui le transforma. Le juge s'adressa à lui :

— Quelle affaire t'amène ?

— Ô grand édile de Thèbes, incarnation de la sagesse de Maât, bien-aimé de Pharaon, déclama la voix profonde de Shoufoy, toi qui contemples le visage de Pharaon et jouis de la

chaleur de son amitié, juge suprême de la salle des Deux Vérités, grand prêtre de Maât...

— Il suffit ! tonna Amerotkê. Expose ton affaire !

Arborant une expression d'extrême docilité, Shoufoy tomba à genoux. Il posa à côté de lui son parasol et sa canne et leva les mains dans un geste dramatique.

— Allons, ton affaire ! insista Amerotkê. Et que l'assistance fasse silence ! ajouta-t-il avec un regard courroucé en direction d'un scribe qui ricanait.

— Je m'appelle Shoufoy, page et serviteur indigne du puissant seigneur...

Mais Amerotkê l'interrompt :

— Je compte jusqu'à trente. Si tu n'as pas exposé ton cas d'ici là...

Le nain comprit l'avertissement.

— Je m'appelle Shoufoy, débita-t-il rapidement. Je représente Belet et Seli. Belet est un excellent serrurier et Seli vient d'une bonne famille. Son père est coupeur de papyrus !

— Vingt-trois..., déclara Amerotkê.

— Ils souhaitent se marier.

La lèvre inférieure de Shoufoy se mit à trembler, signe qu'il perdait contenance. Il préparait cette intervention depuis des semaines. Avec son sens inné du drame, l'occasion lui avait semblé propice à des développements solennels devant la majesté du tribunal. En outre, il ne pouvait résister au plaisir de taquiner son maître, toujours si imposant.

— Quel est le problème avec ce mariage ?

— Suis-je autorisé à poursuivre ? demanda Shoufoy.

Amerotkê leva la main.

Une jeune femme venait de pénétrer dans la salle, avenante et jolie. Elle portait sa plus belle perruque parfumée d'huile odorante et une simple robe de lin blanc. Un jeune homme l'accompagnait, vêtu d'une tunique de laine qui s'arrêtait aux genoux, le visage couvert d'un masque de cuir. Un des gardes s'avança et murmura quelques mots à son oreille. Le jeune homme écarta son masque et Amerotkê ferma les yeux car ce visage rond, qui aurait pu être charmant, portait un trou béant à la place du nez, comme Shoufoy.

— Tu as été condamné ? demanda Amerotkê, ignorant les murmures étouffés de l'assistance.

— Je suis serrurier.

Amerotkê lut une terrible souffrance dans le regard du jeune homme.

— Je t'ai demandé si tu avais été condamné.

— Il y a de cela quatre ans, seigneur.

Un autre garde força l'homme à se mettre à genoux selon la coutume quand on s'adressait au juge de Pharaon. Amerotkê leva la main.

— Continue !

— J'ai commis un certain nombre de délits, poursuivit Belet. Je m'introduisais pour voler dans des boutiques ou des maisons dont je connaissais les serrures pour les leur avoir vendues.

— Pourquoi faisais-tu cela ?

— Mes parents étaient pauvres. Mon père buvait trop. Ils n'avaient pas de tombe.

Amerotkê hocha la tête. Le désir si profond de posséder une tombe dans la cité des Morts, sur l'autre rive du Nil, était à l'origine de nombreux crimes ou délits.

— Tu as payé pour tes fautes ?

— Oui, seigneur.

— Et à présent ?

— Je n'ai pas le droit de vivre à Thèbes ni de me marier. Je ne peux pas reprendre mon commerce. Seigneur ! lança-t-il en se prosternant dans un élan de sincérité. Je suis venu solliciter la clémence de Pharaon. Je suis définitivement défiguré et j'ai supporté l'exil. Je m'engagerai par les serments les plus sacrés à rester dans le droit chemin. Des témoins peuvent assurer, d'ailleurs, que les quatre dernières années de ma vie ont été sans tache.

Amerotkê hocha la tête. Le jeune homme disait la vérité. Asural et Prenhoe avaient étudié son dossier et, après tout, sa faute n'était pas aussi grave qu'un crime de sang.

— Tu aimes Belet ? demanda-t-il à Seli, qui lui répondit d'un sourire.

— Oui, seigneur.

Le jeune homme, le visage ruisselant de sueur, se montrait extrêmement agité.

— Voici mon verdict, déclara Amerotkê. Belet jurera solennellement ici, dans le temple de Maât, de bien se conduire à partir de dorénavant. Les scribes noteront par écrit que l'ancienne condamnation est annulée. Ce sera fait avant le crépuscule.

Il lança à Belet un regard d'avertissement et reprit :

— Tu sais ce qui se passera si tu ne respectes pas ton serment. Tu seras banni de Thèbes à jamais et tes biens seront confisqués.

Shoufoy sauta sur ses pieds pour rappeler sa présence.

— Admirez la sagesse de Pharaon ! s'écria-t-il. Louez et remerciez le puissant seigneur Amerotkê qui chemine sur les voies de la vérité, lui qui a contemplé la face de...

— Évacuez la salle du tribunal ! ordonna Amerotkê d'une voix forte.

Il se leva pour signaler que la séance était close et se dirigea vers l'aile secrète où se trouvait sa chapelle privée. Il aimait se reposer dans cette pièce haute et étroite en pierres blanches de basalte et au plafond concave peint d'un vert tendre. Sur le chemin qui y conduisait, les murs étaient ornés de peintures qui représentaient la déesse Maât aux pieds de son père Rê. La chapelle contenait une vasque remplie d'eau sacrée et une table à offrandes, quelques tabourets et des coussins. Sur l'autel, au centre, se trouvait la barque dans laquelle on transportait la déesse. La statue de Maât, en or et en argent, se dressait dans le naos, situé derrière. Amerotkê prit l'encensoir sur la table, s'agenouilla devant le naos et jeta quelques brins d'encens sur les charbons ardents d'une coupelle de cuivre. Il contempla les volutes de fumée qui s'en dégageaient.

— Puisse ma prière t'être aussi agréable que cet encens parfumé ! murmura-t-il en s'installant sur les coussins.

Il se perdit dans la contemplation de la déesse, parée par les prêtres. Comme toujours, il admira sa tunique d'or, ses cheveux d'un noir luisant, son beau visage étroit, ses lèvres pleines, ses grands yeux en amande cerclés de khôl, les bracelets aux poignets et aux chevilles, les élégantes sandales. Amerotkê

sourit car elle lui rappelait étrangement son épouse Norfret. Chaque fois qu'il lui adressait une prière, il s'attendait presque à ce qu'elle tourne la tête pour lui lancer un regard plein de coquetterie. Était-ce la déesse qu'il vénérât ou son épouse ? Sans doute les deux.

Amerotkê s'efforçait de vivre dans un esprit de vérité. Il aimait sa femme et leurs deux fils, Ahmase et Curfay, et faisait de son mieux pour éviter de se montrer trop solennel ou trop fier. Après avoir trempé un doigt dans l'eau sacrée, il s'en frotta les lèvres car il avait pour vœu le plus cher qu'elles ne proférassent que des vérités. Cela l'amena à penser à l'affaire qu'il venait de juger, le meurtre abominable de ces deux vieillards victimes de crocs féroces. Il se souvint de sa propre aventure quand, enfant, il s'était enfui pour retrouver sa vieille nourrice qui lui racontait de si belles histoires. Dans l'une d'elles, il était question d'un mystérieux roi qui vivait dans une belle oasis des Terres rouges orientales. Amerotkê ferma les yeux en évoquant la scène. Il avait presque atteint la maison quand la corne d'alarme avait retenti, déclenchant la fermeture des portes. Il entendait encore le piétinement du chien féroce courant sur ses talons comme une ombre dans les ruelles étroites. On frappa à la porte mais il n'entendit pas, plongé dans ses souvenirs, imaginant la terreur qui avait dû s'abattre sur les victimes de Bakhun devant les crocs des molosses. Il se mit à trembler et s'efforça de fixer la statue. Il voulait prier la déesse pour qu'elle protège son fils Ahmase, qui souffrait d'une forte fièvre. Shoufoy devait lui apporter une amulette trempée dans le sang d'un crocodile sacré.

On frappa de nouveau à la porte, plus fortement.

— Entrez !

Asural, Prenhoe et Shoufoy pénétrèrent dans la petite chapelle. Remarquant l'expression troublée d'Amerotkê, ils s'accroupirent en silence, le dos au mur.

— Est-ce fait ? demanda Amerotkê.

— Tout est terminé, répondit le chef de la police.

— Vous méritez des reproches, déclara Shoufoy d'un air sombre.

— Pourquoi ?

Shoufoy se hissa péniblement sur ses pieds.

— Vous n’avez rien mangé. J’ai ici quelques fruits, un peu de vin, et je connais une petite auberge dans le coin.

Amerotkê se mit à rire.

— Es-tu satisfait de mon autre verdict, Shoufoy ? Tes amis vont être heureux.

— Je compte bien m’enivrer et danser à leur mariage.

Une peinture derrière Shoufoy montrait des Nubiens offrant des présents à l’ancien pharaon Touthmôsis, assis sur un trône surélevé, à l’abri des longues ailes emplumées de Maât.

— Que raconte-t-on en ville ?

— Le seigneur Senenmout se trouve dans le temple d’Anubis pour y rencontrer les ambassadeurs des Mitanniens, répondit Shoufoy. Toushratta et sa cour résident dans l’oasis des Palmes.

— Et alors ?

— Des rumeurs circulent.

— À quel propos ?

— On parle de meurtres dans le temple d’Anubis.

Amerotkê s’agita. Après avoir écrasé l’armée mitannienne, la reine-pharaon Hatchepsout attachait une grande importance à ces négociations. Le juge était lui-même présent lors de cette grande victoire et il lui arrivait parfois dans ses rêves de se retrouver au milieu du fracas des chars lorsqu’ils avaient attaqué les Mitanniens. Il revoyait leurs Maryannous, ceux qu’ils appelaient les « braves soldats du roi », massacrer les blessés sauvagement. Le sol rocheux était devenu glissant sous l’afflux du sang qui se répandait comme du vin coulant de cruches brisées.

La rêverie d’Amerotkê fut interrompue par des coups violents sur la porte. Shoufoy sursauta et alla ouvrir, puis recula sous l’effet de la surprise. Les deux hommes qui entrèrent portaient la tenue de la cour et leurs cheveux bien tirés étaient retenus par un filet. En apercevant leurs robes blanches bordées de rouge et leurs larges manchettes exhibant les emblèmes d’Horus le Faucon ainsi que l’Œil d’Osiris, Amerotkê reconnut les insignes des « Ombres du pharaon », membres du corps impérial des hérauts et des ambassadeurs. Il se leva pour les saluer. L’un, trapu et rond, ses petits yeux noirs enfoncés dans des bourrelets

de graisse, marchait en se dandinant. L'autre, plus jeune et élancé, avait un long visage étroit, un nez en bec d'aigle et des yeux rieurs. Il s'inclina d'abord devant le naos puis devant Amerotkê. Plus incommode que lui par la chaleur, son camarade s'empessa d'agiter un éventail pour se rafraîchir. Le plus jeune demeura immobile, l'air digne, un pied en avant comme s'il allait réciter un poème.

— Vous êtes... ? commença Amerotkê.

— Weni, annonça le plus gros d'une voix éraillée.

— Il a une maladie du nez et doit subir un traitement, précisa le plus jeune.

— J'ai de merveilleux remèdes, proposa Shoufoy en s'avançant.

— Êtes-vous médecin ? demanda Weni.

— Mieux que cela. Je connais les secrets de l'anus, du nez et de tous les autres orifices du corps. Vous prenez un scorpion, le mêlez à du sang de vipère et...

— ... et vous êtes mort dans la semaine, conclut Prenhoe.

Shoufoy allait protester mais Amerotkê l'en empêcha d'un geste de la main.

— Et toi, qui es-tu ? demanda-t-il au plus jeune.

— Mareb. Héraut personnel de la divine Hatchepsout.

Il leva un bras et ouvrit la main, découvrant dans sa paume le petit cartouche orné du scarabée de la reine-pharaon. Amerotkê s'inclina et posa ses lèvres dessus. Weni se hâta de préciser que tous deux étaient les envoyés particuliers de la divine Hatchepsout au camp des Mitanniens dans l'oasis des Palmes.

— Nous arrivons du temple d'Anubis, ajouta Mareb avec un sourire.

— Ah oui, là où ont lieu les négociations. Se déroulent-elles bien ?

— Jusqu'à présent, oui, dit Weni d'un air solennel, les yeux toujours fixés sur Shoufoy.

— Tais-toi maintenant, continua doucement Mareb. Le seigneur Senenmout, incarnation de la volonté de Pharaon...

— Je le connais, coupa Amerotkê. Dis-moi plutôt ce qui vous amène ici.

— Les négociations se déroulent de manière satisfaisante, répondit Mareb. Le roi Toushratta, ou plutôt ses représentants, sont prêts à de nombreuses concessions. Certains points font encore l'objet de discussions, mais les fiançailles auront bien lieu et la paix sera signée.

— N'y a-t-il pas eu de crimes ? s'enquit Amerotkê. J'en ai entendu parler.

— Vous avez une ouïe aiguisée, seigneur.

— Disons plutôt que je suis impatient d'en savoir davantage. Donne-moi des détails.

Les deux hérauts s'installèrent confortablement après que Shoufoy eut tapoté les coussins. Amerotkê s'assit en face d'eux, ses assistants autour de lui.

— Avez-vous entendu parler de la Gloire d'Anubis ? interrogea Mareb.

— Comme tout le monde, bien sûr. Un magnifique joyau, une améthyste sacrée de la taille du poing d'un homme, suspendue par une chaîne en or au cou de la statue d'Anubis qui se trouve dans l'une des chapelles latérales du temple. Ce bijou est aussi ancien que la ville de Thèbes, poursuit Amerotkê. Certains prétendent même qu'il a été apporté par le dieu en personne...

— Eh bien, on dirait que c'est le dieu lui-même qui s'en est emparé, coupa ironiquement Mareb. Vous avez exposé les choses correctement, seigneur, se hâta-t-il d'ajouter. N'y voyez aucune offense. La statue du dieu est conservée dans une aile interdite et dans une chapelle semblable à celle-ci, sauf que sa porte est protégée par un profond bassin qui en interdit l'accès.

— Je suis au courant, admit Amerotkê. Je sais aussi qu'un prêtre veille toute la nuit devant l'autel. La porte n'est-elle pas dotée d'une serrure de sécurité faite du meilleur cuivre ?

— En effet, seigneur. Et un autre prêtre monte la garde à l'extérieur. Une patrouille commandée par le capitaine circule toute la nuit dans les galeries et corridors. Seule une servante du dieu est autorisée à apporter une collation au prêtre posté au-dehors.

— Mais pas à celui qui est dans la chapelle ?

— Oh, non, seigneur ! Celui-là est enfermé du crépuscule à l'aube. Il verrouille lui-même la porte et garde la clé sur lui.

— Que s'est-il donc passé ? demanda Amerotkê.

— Voici les faits : le matin, en principe, ce prêtre ouvre la porte de l'intérieur pour qu'un autre vienne le relever et célébrer le service de l'aube. Mais il a été impossible de réveiller Nemrath. On a appelé le capitaine des gardes et le supérieur des prêtres ainsi que le seigneur Senenmout. La porte avait été forcée sans que l'eau du bassin intérieur ait été troublée. On n'a relevé aucune trace, aucune empreinte. Mais Nemrath gisait mort, un poignard dans le cou.

— Et la Gloire d'Anubis avait disparu ?

— En effet, seigneur.

— Qui était le prêtre qui veillait à l'extérieur ?

— Khety. Il affirme n'avoir rien entendu. Il a somnolé, dit ses prières et n'a été nullement dérangé.

— Et la prêtresse qui assurait le service ?

— Elle se nomme Ita. Au cours de la nuit, elle a apporté à Khety sa collation mais n'a rien remarqué d'anormal.

Amerotkê réfléchit, perplexe.

— Nous avons donc une pièce comparable à celle-ci mais il faut franchir un bassin sacré pour accéder à sa porte...

— Oui, seigneur. Et cette porte a été verrouillée de l'intérieur par Nemrath qui conservait la clé.

Amerotkê leva une main pour l'interrompre.

— Seulement, le lendemain matin, sans que le bassin sacré ait été franchi, Nemrath était mort et la Gloire d'Anubis avait disparu. Les soldats n'ont rien remarqué pendant leurs patrouilles ?

Mareb fit signe que non.

— La clé était-elle toujours sur le corps de Nemrath ?

— Oh, oui, dissimulée dans les plis de sa robe.

— Et la porte était toujours verrouillée solidement ?

— Oui, seigneur.

— Qui l'a forcée ?

— Les gardes du temple sur ordre du supérieur.

— Il n'existe aucune autre entrée, pas de passage secret ?

Mareb fit un nouveau signe de dénégation et Asural hocha pensivement la tête.

— La divine Hatchepsout sera très en colère, remarqua Amerotkê. La Gloire d'Anubis est une relique sacrée.

— Pis encore, poursuivit Mareb. Naturellement les soupçons se dirigent vers les Mitanniens et vous comprenez pourquoi, seigneur. Eux aussi vénèrent un dieu chien et considèrent le chacal comme un animal sacré.

Amerotkê soupira.

— Si Toushratta s'empare de l'améthyste sacrée ou si le peuple soupçonne seulement qu'elle est en sa possession, la divine Hatchepsout deviendra la risée de tous.

— On murmure aussi que le temple est hanté, poursuivit Mareb, et qu'on y a aperçu la silhouette d'Anubis, le dieu chacal.

Amerotkê pinça les lèvres. Il aurait voulu dire que c'était une stupidité car, au fond de lui, il ne croyait pas à des dieux à tête de chacal ni même de faucon. Il ne croyait qu'en Maât, la Vérité, mais jugea préférable de conserver cette opinion pour lui.

— Il y a donc eu à la fois vol, meurtre et sacrilège, déclara-t-il. Quoi encore ?

Weni agita son lourd postérieur sur le coussin et prit la parole.

— Ce même soir où la Gloire d'Anubis a été dérobée, dit-il, une danseuse du temple, une Heset, a été retrouvée morte dans un des pavillons du jardin des Délices. Son assassin avait disparu sans laisser la moindre trace.

— On pense qu'il s'agit de poison, observa Mareb.

— Elle avait de l'écume aux lèvres, coupa Weni. Et ce n'est pas la seule mort mystérieuse. Deux bœufs appartenant au troupeau du temple et quelques poissons ont été également empoisonnés.

Amerotkê ferma les yeux et se mit à méditer. Deux semaines plus tôt, il avait assisté à un banquet au palais royal, la maison de Millions d'années. Hatchepsout s'y était comportée avec majesté, en véritable reine-pharaon, déclarant publiquement qu'elle forcerait les Mitanniens à plier et à devenir ses alliés. Or, voilà à présent que quelqu'un mettait en péril les négociations en cours.

— On ne peut soupçonner les Mitanniens, déclara-t-il. Ils auraient trop à perdre.

— De toute façon, ils n'avoueraient pas, observa Asural.

— Non, certainement pas, approuva Amerotkê. Quelles sont donc vos instructions ?

— Vous devez vous rendre dans l'heure qui vient au temple d'Anubis pour y rencontrer le seigneur Senenmout. Il a des choses à discuter avec vous, répondit Mareb.

— Je n'en doute pas, répliqua sèchement le juge.

Il se leva, retira son pectoral ainsi que son anneau et les confia à Prenhoe qui les plaça à l'intérieur d'un coffret dans un coin de la chapelle.

— Le prêtre Khety, qui montait la garde à l'extérieur, a-t-il été interrogé ? demanda Amerotkê en se penchant pour nouer les lacets de ses sandales.

— Certainement, seigneur. Il ne sait rien.

Le juge se redressa, les yeux fixés sur la statue de Maât. Comment le criminel avait-il pu agir ?

— Pas de fenêtres ? demanda-t-il en regardant Mareb.

« Bien sûr que non », pensa-t-il aussitôt. La question était inutile.

Weni fit un geste en direction du seuil.

— La porte d'Anubis est encore plus épaisse, fit-il observer. Les panneaux de cèdre sont fixés sur leurs deux côtés.

— Impossible donc d'en ôter un. Et la serrure ?

— Fermée, puisqu'il a fallu forcer la porte, précisa Mareb, le visage grave. Personne ne s'explique comment la chose a pu se produire. Certains prétendent qu'Anubis lui-même est venu dans le temple pour tuer Nemrath et reprendre le bijou. Quant à la poignée de la dague qui a tué le prêtre...

— Oui ? insista Amerotkê.

— Personne n'en avait vu de semblable auparavant. En forme de tête de chacal. Qu'en pensez-vous, seigneur Amerotkê ?

Le juge contemplait la statue de la déesse de la Vérité. Ce n'était certainement pas Anubis qui avait hanté la veille les portiques du temple, mais bien plutôt Seth, le dieu des assassins.

CHAPITRE II

— Je suis allé à Akharit et j'ai franchi les limites du monde connu. J'ai affronté la faim, la soif et les attaques ennemies. J'ai combattu des hyènes à la queue pointue. J'ai traversé des déserts inconnus, moi, le premier homme à fouler leurs sables brûlants.

Le conteur d'histoires était une attraction habituelle sous les sycomores de la vaste cour qui s'étendait devant le temple de Maât.

— J'ai vu des griffons portant sur leur dos des têtes humaines, des panthères ailées, des guépards au cou aussi long que celui d'une girafe, des hyènes aux oreilles carrées et pourvues de queues aussi épaisses que l'empennage des flèches. J'ai escaladé la Montagne d'ivoire...

Amerotkê s'arrêta devant le conteur, plein d'admiration.

— Un autre Sinoué ! ricana le héraut Weni.

Mais le juge aurait bien voulu rester. Il aimait écouter ces récits pour les répéter le soir à ses fils. Monté sur une grosse pierre noire d'obsidienne, son parasol toujours à la main, Shoufoy sautait sur place.

— Veux-tu l'écouter ? demanda Amerotkê.

— Je voudrais que vous, vous restiez, maître.

Amerotkê retint un soupir et, d'un signe, montra les hérauts.

— J'ai à faire...

— C'est urgent, maître. Il s'agit de Belet. Il voudrait vous parler.

Amerotkê soupira à nouveau en balayant la cour des yeux. C'était un vaste quadrilatère orné sur son pourtour de colonnades et, en son centre, d'un étincelant bassin. Les architectes y avaient intelligemment conservé une épaisse rangée d'arbres – sycomores, acacias, térébinthes, palmiers et dattiers –, qui fournissaient de l'ombre aux promeneurs et aux

pèlerins se rendant au temple, ainsi qu'aux éventaires des petits marchands disposés là à leur intention. On y retrouvait tous les prestidigitateurs et dresseurs de scorpions de Thèbes, côtoyant des barbiers, des herboristes ou des prêtres itinérants. Des danseurs encerclaient un arbre en se tenant par la main, sautillaient au son aigret d'une flûte. Ils n'étaient guère expérimentés, trop gros et en sueur, vêtus de courtes robes sans manches et de pagnes tressés, portant autour du cou et des poignets des anneaux remplis de perles de verre qu'ils faisaient tinter. L'un d'eux se brisa à la grande joie d'un groupe de gamins, qui se dispersèrent vivement pour les ramasser, ce qui mit fin inopinément à la danse.

— Je n'ai pas le temps de voir tes amis, marmonna Amerotkê. S'ils veulent me remercier, qu'ils se rendent au temple.

Shoufoy se dressa sur la pointe des pieds.

— Mais c'est vraiment très urgent, seigneur. Belet veut vous communiquer une information importante. Ce soir, c'est sa nuit de noces et, ensuite, il doit retourner au village pour rassembler ses affaires.

Amerotkê se pinça les lèvres. Il avait chaud et soif, mais les yeux de Shoufoy brillaient d'excitation et il ne sous-estimait jamais le génie du petit homme pour glaner d'utiles bribes d'informations.

— Il faut absolument qu'il vous parle maintenant, maître. Lui et Seli.

— Bon, bon, grogna Amerotkê. Prenhoe, Asural ! appela-t-il en désignant du doigt un éventaire vendant de la bière sous un palmier. Allez vous rafraîchir avec nos visiteurs.

Shoufoy glissa sa main dans celle du juge.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cela quand nous étions encore dans le temple ? demanda ce dernier.

— Maître, les murs ont des oreilles.

— Tu ne voulais pas qu'Asural et Prenhoe entendent ?

Shoufoy fit une grimace malicieuse et Amerotkê se laissa entraîner par lui. Ils croisèrent un prêtre itinérant, les mains levées, marmonnant une prière à quelque dieu koushite inconnu, puis s'engagèrent dans une étroite allée ombragée. Tandis qu'ils s'éloignaient de la cour, Amerotkê réalisa qu'ils se

dirigeaient vers l'auberge favorite de Shoufoy, un petit bâtiment carré de pierres blanches abritant des cuisines, des salles à manger, entouré d'un joli jardin.

— Je leur ai dit d'attendre ici, expliqua Shoufoy en se glissant dans l'entrée.

La première pièce qu'ils traversèrent servait de réserve et il y flottait de prometteuses odeurs. Des oies, des canards, des poulets récemment abattus étaient accrochés à des traverses, un bol sous leur bec, pour récolter leur sang. Le jardin, au-delà, était un petit paradis. Un étroit canal le divisait en deux, apportant l'eau du Nil pour rafraîchir l'herbe, les buissons et les fleurs qui exhalaient de délicieux parfums. Derrière un muret couvert de plantes grimpantes, sur une rangée de fours d'argile surmontés d'un gril et chauffés au charbon de bois, grillaient des cailles, des perdrix, des canards ou des morceaux d'antilope. Un petit garçon entièrement nu courait de l'un à l'autre armé d'une louche pour les arroser de diverses sauces aux herbes. Des nuages de fumée répandaient dans tout le jardin des effluves appétissants. Assis sur un étroit banc de bois à l'ombre d'un palmier, Belet et Seli les attendaient. Ils se tenaient par la main et Belet rayonnait de bonheur malgré son visage défiguré. Si le juge ne l'avait pas retenu, il se serait jeté à ses pieds.

— Un siège pour le seigneur Amerotkê ! cria Shoufoy en direction d'un groupe de serviteurs à l'ombre d'un autre arbre. Élevez vos mains et remerciez les dieux qu'il veuille bien honorer votre humble maison de son auguste...

— Tais-toi, Shoufoy, murmura Belet d'une voix enrouée.

Le petit homme se ressaisit et prit un air confus. Les domestiques apportèrent des sièges et une petite table qu'ils disposèrent entre eux. Bien qu'il se sût attendu au-dehors, Amerotkê ne put refuser la bière fraîche et les morceaux de viande grillée servis sur des feuilles de laitue et parsemés d'oignons frits. Seli réclama des couteaux de cuivre. Quand ils furent seuls, Belet se pencha plus près.

— Seigneur Amerotkê, je vous remercie. Il ne se passera pas un jour sans que je prie pour vous.

Il serra la main de Seli dans la sienne et continua :

— Si notre premier enfant est un fils, je lui donnerai votre nom, avec votre permission. J'offrirai de l'encens à votre temple. Votre bonté et votre générosité ont fait de moi à jamais votre serviteur.

Amerotkê écarta ses paroles d'un geste de la main.

— Tu es un homme libre, et tu t'es engagé par serment à bien te conduire. Tu deviendras un bon ouvrier et vous aurez beaucoup d'enfants. À présent, et sans vouloir te vexer, tu dois comprendre que je suis très occupé.

— Très bien, fit Belet en se touchant le front en guise de salut. Seigneur juge, comme vous le savez, je viens du village de Rhinoceri, au sud de Thèbes, où sont consignés les condamnés de mon espèce. Tous n'ont pas eu la chance de Shoufoy, innocent du crime dont on l'avait accusé, qui a réussi à sauver son âme. La plupart supportent très mal d'avoir été défigurés et exilés. Ils ont cessé de prier les dieux et n'adorent plus que Seth, le Tueur, ou Mertseger, la déesse serpent qui frappe sans prévenir.

— Je sais, admit Amerotkê. Des communautés de ce genre génèrent des hors-la-loi. J'ai entendu parler de ces êtres sans visage qui dépouillent les voyageurs solitaires et s'attaquent aux sujets de Pharaon. Certains membres de l'entourage royal souhaiteraient que l'on rase totalement votre village et tous les autres du même genre.

— Il arrive que des gens de l'extérieur prennent contact avec les nôtres, poursuivit Belet. Pour nous, tout individu ayant conservé la face que les dieux lui ont donnée est un étranger. Cependant, ils font appel à nous pour diverses choses. Certains, par exemple, aiment s'accoupler avec nos femmes. Il y a une dizaine de jours, juste après que la décrue du Nil a commencé, quelqu'un m'a abordé.

— Qui était-ce ? interrompit Amerotkê.

— Seigneur juge, je ne peux vous le dire. Je me trouvais sur la place du marché de Thèbes, là où tant de gens se parlent, échangent le baiser de l'amitié ou crachent dans la paume de leurs mains pour conclure un contrat. Il faisait sombre. Deux hommes masqués m'ont parlé. Leur message était simple. Je

devais me rendre sur la place des Hyènes peu après le crépuscule.

— Pourquoi s'adresser à toi ? demanda Amerotkê. Après tout, tu aurais pu refuser.

Le serrurier détourna les yeux.

— Il regrette, seigneur, murmura Seli en s'accrochant au bras de Belet. Il était tellement désespéré et il avait besoin d'argent.

— Ce qu'on nous demande de faire n'est pas toujours illégal, précisa Belet, effleurant le nouveau collier de pierres polies qu'il portait à son cou. Il me fallait de l'argent pour mon retour à Thèbes.

— Comment as-tu rencontré Seli ? lui demanda Amerotkê avec curiosité.

— Son père me confiait des meubles ou des serrures à réparer. Il savait que je venais d'une très bonne famille et, avec le temps, je suis devenu son ami.

— Ainsi que celui de sa fille, ajouta malicieusement Shoufoy.

— Et cette place des Hyènes, où est-ce ? demanda Amerotkê.

— À deux mille brasses du village environ, un grand espace rocheux où nous enterrons nos morts. Mes deux guides m'y ont emmené. L'endroit est criblé de grottes et ils m'ont fait pénétrer dans l'une d'elles. Là, ils m'ont bandé les yeux pour m'entraîner plus avant. J'ai compris que l'affaire était louche. On m'a fait asseoir. La soirée était fraîche et un feu avait été allumé. L'air sentait le crottin de chameau. On m'a fait boire un bon vin dans une coupe fêlée et j'ai attendu en silence pendant quelque temps. Au-dehors, le vent s'est levé et un de mes guides a murmuré quelque chose, puis des pas ont retenti et un troisième homme s'est joint aux deux premiers. Aucun d'eux n'était du village de Rhinoceri. Nous avons notre odeur, nos coutumes, notre façon de parler. Le nouveau venu ne m'a pas donné son nom mais il a fait l'éloge de ma famille, de mon travail et en particulier de mon talent pour fabriquer ou ouvrir des serrures compliquées.

— Que voulait-il de toi ? s'enquit Amerotkê.

— Il a commencé par me demander si j'avais encore en ma possession les outils de mon père, ses ciseaux, ses maillets. Je lui ai dit qu'on pouvait en acheter de semblables partout à

Thèbes. « Oui, m'a-t-il répondu, mais pas celui qui sait s'en servir. » Puis il a ajouté : « Aimerais-tu devenir riche ? »

— As-tu reconnu sa voix ?

— Non, seigneur. Elle était dure et menaçante comme le vent du désert. Quand j'ai demandé pourquoi ils avaient besoin de mes talents, ils m'ont dit que cela ne me regardait pas. Puis j'ai voulu savoir si je devrais voyager hors des frontières de l'Égypte. L'homme a ricané et dit : « Tu iras dans un endroit où peu d'hommes sont allés, mais quand tu auras fini, tu seras plus riche que bien des hommes. » J'ai demandé si ce serait dangereux et il s'est contenté de répondre que la vie était dangereuse.

Belet but quelques gorgées de bière et reprit :

— Je ne savais que faire. Depuis ma condamnation, je me suis toujours tenu à l'écart des fauteurs de troubles et, quand j'ai connu Seli, mon seul rêve était d'être gracié.

— Que s'est-il passé cette nuit-là ?

— J'ai demandé combien d'autres hommes participeraient à l'opération et, une fois de plus, ils ont refusé de répondre, se contentant de répéter que je serais riche et que je pourrais quitter l'Égypte pour mener la vie d'un opulent marchand quelque part ailleurs.

Belet leva la tête et regarda en direction des serviteurs qui s'étaient à nouveau regroupés. Ceux-ci se détournèrent vivement, car on croyait que poser les yeux sur un homme défiguré portait malheur. Belet fit un geste de la main.

— Vous voyez pourquoi j'étais tellement tenté, seigneur.

Amerotkê réfléchit. L'homme était certainement sincère, mais il avait néanmoins accepté de rencontrer ces mystérieux étrangers. « Saura-t-il se maintenir sur la voie de la lumière ? » se demanda-t-il. Il fit signe à Shoufoy de s'approcher. Le petit homme observait un apiculteur occupé à ses ruches, au bout du jardin.

— Shoufoy, pour quelle raison des étrangers au village de Rhinoceri ont-ils fait appel à ton ami, d'après toi ?

— Pour un vol, maître.

— As-tu songé à cela ? demanda Amerotkê à Belet.

— Naturellement.

Les vols n'étaient pas rares à Thèbes, où les marchands possédaient de très nombreux entrepôts remplis de vêtements précieux, de pierres rares et d'épices.

— Tu as dû les questionner à ce sujet ?

— Je leur ai fait remarquer que les marchands savaient protéger leurs biens et leurs maisons et qu'ils avaient des gardiens.

— Et alors ?

— L'homme a ri et a dit qu'il n'y aurait pas de gardiens.

— Pas de gardiens !

Amerotkê songea aussitôt à la nécropole, la cité des Morts, sur l'autre rive du Nil, à ses tombes regorgeant d'objets précieux. On savait que des bandes organisées y pénétraient pour les dévaliser.

— Des pillleurs de tombes ? demanda-t-il.

— J'y ai pensé, moi aussi, répondit Belet d'un air embarrassé, et j'ai posé la question. Savez-vous ce qu'il m'a dit en riant ? « Tu ne crois tout de même pas que nous volons le bon peuple de Thèbes ! — Mais où, alors ?, ai-je interrogé. — Un endroit que peu de gens connaissent, a-t-il répondu. Tu marches avec nous, oui ou non ? » J'ai demandé à réfléchir et l'homme m'a affirmé qu'il reviendrait dans deux jours.

Ils furent interrompus par des bruits de voix. Le conteur croisé dans l'avant-cour du temple venait d'entrer. Une robe de lin couvrait maintenant sa peau hâlée et ses cheveux sombres étaient retenus par une résille dorée.

— J'ai assez parlé, dit-il avec emphase. Ma gorge est aussi sèche qu'un *wadi* du désert...

Il devait être populaire, car les serviteurs s'empressèrent autour de lui pour satisfaire ses demandes. Shoufoy lui jeta un regard envieux.

— Je voudrais pouvoir raconter des histoires comme ça.

— C'est ce que tu fais, remarqua Amerotkê d'un ton froid. Mais personne ne te croit ! Belet, poursuis ton récit.

— Deux jours plus tard, j'ai été ramené à la place des Hyènes à la nuit tombée et on m'a bandé les yeux pour aller dans la grotte où le même homme m'attendait. Je lui ai dit que son affaire me rendait nerveux, que je serais moins adroit de ce fait

et que je préférerais m'abstenir. Alors j'ai senti les écailles froides d'un serpent s'enrouler autour de ma jambe. L'homme a ricané. « Qu'en penses-tu ? C'est pour te rappeler que tu dois garder le silence sur ce qu'on t'a demandé. – Comment pourrais-je parler de ce que je ne connais pas ?, lui ai-je fait observer. – Homme stupide ! a-t-il répondu. Tu as déjà perdu ton nez, mais on pourrait encore te couper la langue et les oreilles. » J'ai juré que je ne dirais pas un mot et on m'a ramené au village.

— Ont-ils pris contact avec d'autres que toi ? questionna Amerotkê.

— Je ne le pense pas.

— Pourquoi me raconter cela maintenant ?

— Parce que je le lui ai demandé, intervint Seli qui, jusqu'ici, était demeurée silencieuse, l'air soucieux. Je l'ai pressé de le faire, précisa-t-elle, un sourire éclairant son joli visage. Vous voyez, même avant le mariage !

— Après quoi ils sont venus me demander conseil, ajouta Shoufoy.

— Et tu leur as recommandé de me parler ?

Amerotkê ferma les yeux pour mieux se concentrer. L'affaire lui semblait étrange. Était-ce vraiment sérieux ?

— Tu as pensé qu'il s'agissait d'un vol important ? poursuivit-il. D'un sacrilège ? De dérober quelque chose dans un temple, par exemple ?

— Il s'agit de la Gloire d'Anubis, intervint vivement Shoufoy. De l'améthyste sacrée.

— Impossible, déclara Amerotkê. Ils n'ont pu songer à pénétrer dans le temple. Il est trop bien gardé, surtout avec la présence des Mitanniens. Des soldats de la garde royale sont venus soutenir la police du temple. À peine auraient-ils posé le pied dans l'enceinte que les brigands auraient été mis en pièces.

Tout en parlant, le juge laissa son regard errer sur une abeille butinant de fleur en fleur.

— Je suis venu vous parler, insista Belet, parce que je voulais avoir la conscience en paix, garder mes lèvres et mon cœur purs. J'ai bénéficié de la grâce de Pharaon et je ne me pardonnerai jamais d'avoir participé à une entreprise hostile à sa souveraine bonté.

— Il s'agit sans aucun doute d'une affaire mystérieuse, admit Amerotkê. Le long des quais ou dans les faubourgs, on peut engager des coupeurs de gorge et des assassins pour un deben. Pourquoi donc aller chercher de l'aide dans le lointain village de Rhinoceri ? Sans doute pour que le nombre de personnes au courant du crime soit réduit au minimum, une fois le vol commis. Et s'il ne s'agit pas de la ville de Thèbes, quel autre lieu abritera ces sombres agissements ? Les mines d'argent, peut-être...

— Seigneur !

Regardant autour de lui, Amerotkê aperçut Asural qui les avait retrouvés et attendait. Il fit signe à Belet en se levant.

— Si tu en apprends davantage..., commença-t-il.

Puis, saisissant dans les siennes les mains du jeune homme et de sa fiancée, il ajouta :

— Que la paix soit avec vous !

Il rejoignit le capitaine des gardes et tous deux s'engagèrent dans l'allée, bientôt rattrapés par Shoufof.

— Puissant seigneur, claironna celui-ci, soyez béni pour votre bonté et votre sagesse. Belet jouit à nouveau de la protection de Pharaon, comme son père. Il...

— C'est bien, il suffit ! lança le juge à l'intention du nain.

Il s'arrêta un instant, une main posée sur l'épaule d'Asural.

— Si je projetais de dérober quelque chose de précieux qui m'enrichirait au-delà de mes rêves, où irais-je ? demanda-t-il.

Asural haussa les épaules :

— Dans quelque maison de Thèbes.

Amerotkê songea à sa propre demeure, isolée et entourée de grands et beaux jardins. Norfret ne cessait de lui réclamer des gardiens supplémentaires. S'agissait-il d'un endroit de ce genre ? À quelque distance du centre de la ville et relativement facile à attaquer pour un groupe de brigands prêts à tout. Mais des voleurs de cette espèce auraient-ils besoin d'un serrurier ?

— Les hérauts s'impatientent, observa Asural d'un ton pressant.

Amerotkê tapota l'épaule de Shoufof.

— J'ai retenu ce qu'a dit ton ami. Pour l'instant, je ne vois pas ce que je peux en faire. Viens, d'autres affaires nous attendent.

Dans le jardin, le conteur d'histoires suscitait les rires et les commentaires des serviteurs tout en mâchonnant un morceau d'oie rôtie et en sirotant une bière. Cependant, il ne perdait pas de vue Belet et sa fiancée, assis main dans la main, en train de faire des projets d'avenir. Ce n'était pas leurs personnes qui l'intéressaient – des pauvres, des gens de peu en vérité. Mais ils s'étaient entretenus quelques instants avec Amerotkê, juge suprême à la salle des Deux Vérités. Voilà une histoire qui pourrait intéresser son maître...

Plus tard, ce même soir, Toushratta, roi des Mitanniens, se baignait dans un bassin ombragé de palmiers. L'oasis des Palmes se trouvait dans les Terres rouges, à l'est de Thèbes. Debout, le roi s'éclaboussait d'eau en la frappant de ses mains. Tout autour du bassin, esclaves et serviteurs observaient le moindre de ses mouvements, prêts à intervenir au moindre geste. Le roi se laissa ensuite flotter quelques instants et tous purent voir les cicatrices laissées sur son corps par les nombreuses batailles menées pour la défense et l'expansion de son puissant empire.

À travers les palmes, Toushratta regardait le ciel d'un bleu lumineux où, seul, planait un vautour porté par la brise, ses ailes largement déployées. Était-ce un signe ? songea Toushratta. Une prédiction utile pour l'avenir ?

Il se tourna vers un scribe assis au bord du bassin sur un tabouret, une feuille de papyrus sur les genoux, sa corne à encre glissée dans la ceinture, la plume à la main, prêt à noter les paroles de son maître.

— Comment les Égyptiens appellent-ils le vautour ?

— « Poule de Pharaon », répondit le scribe.

Les yeux clos, Toushratta se remémora la grande bataille qui avait eu lieu au nord et les vautours acharnés sur les corps, aussi nombreux que des mouches.

— Seigneur, comptez-vous chasser ce soir ? demanda son page personnel. Le gibier se fait rare.

Toushratta leva une main pour réclamer le silence. Il gagna le bord du bassin pour s'asseoir sur une pierre et jouir du clapotis de l'eau qui jaillissait à cet endroit.

« Ce n'est pas l'antilope ou la gazelle que j'ai envie de chasser, se dit Toushratta en tirant distraitement sur son épaisse barbe noire, mais cette jeune reine-pharaon. Ah, comme je voudrais pénétrer dans Thèbes et, imitant les Hyksos avant moi, mettre le feu à la ville ! Saccager les temples, démolir palais et belles demeures pour ne laisser aucune pierre l'une sur l'autre. Je pillerais le tombeau de Touthmôsis I^{er} et ferais prisonnier Senenmout, le grand vizir d'Égypte. Oui ! Un jour viendra où j'accomplirai tout cela ! »

Toushratta leva les yeux vers le ciel. Il ferait crucifier Senenmout ou l'abandonnerait dans le désert, proie des lions et des hyènes. Quant à Hatchepsout, la reine-pharaon... Toushratta plissa les yeux et se laissa glisser dans l'eau pour sentir sa fraîcheur sur ses jambes. Il l'aurait conduite dans son harem et, là, il lui aurait appris qui était le maître !

À la surprise de son entourage, le roi se mit à frapper l'eau violemment du plat de la main. Tout cela à cause de cette maudite bataille, fulminait-il. Elle avait mis son monde sens dessus dessous. Chez les Mitanniens, chaque clan, chaque tribu, chaque maisonnée comptait des morts. Les blessés, les estropiés étaient innombrables. Leurs armures, leurs chars jonchaient maintenant le désert au nord quand on ne les retrouvait pas exhibés dans les parades des vainqueurs ou dans les temples et les palais en souvenir de ce fait mémorable. Avant de se rendre à l'oasis des Palmes, Toushratta était descendu dans les caves voûtées de son palais pour constater que les caisses de son Trésor étaient vides, leur contenu dilapidé dans l'achat d'équipements militaires ou la solde des mercenaires. Et tout cela en vain ! La nouvelle de la victoire égyptienne s'était répandue au-delà de la Grande Mer et même, au nord, jusqu'aux tribus sauvages du pays de Canaan. Oh, certes, Toushratta songeait à prendre sa revanche ! Il avait réuni ses généraux et fait soigneusement le compte avec eux des réserves de chars, de chevaux, de javelots, d'arcs et de flèches. Il avait recensé les troupes en état de marche, les alliés sur lesquels on pouvait compter. Hélas, tout cela pour conclure que la revanche, bien qu'aussi belle que le ciel au-dessus de leurs têtes, était inaccessible.

— Nous n'avons pas de véritable armée à présenter, avait avoué un de ses généraux. Et, si nous dégarnissons le royaume...

Comme il avait laissé sa phrase en suspens, Toushratta avait tiré lui-même la conclusion :

— Nos frontières seraient alors sans défense. Les tribus voisines nous attaqueraient, mettant à sac nos villes et nos villages.

— Et puis il y a la moisson, avait observé un autre général.

— Oh, oui, la moisson ! Si nos greniers et nos magasins étaient vides...

Toushratta contempla la surface de l'eau. Il s'était ouvert un chemin jusqu'au trône à coups d'intrigues, de meurtres et de trahisons. Il avait même fait étrangler trois de ses demi-frères pour qu'ils ne viennent pas se mettre en travers de sa marche. Il la voulait, sa revanche, mais une nouvelle guerre ne serait qu'un leurre. La reine-pharaon Hatchepsout se montrait aussi hardie et dangereuse qu'un cobra. Ses troupes l'adoraient comme une déesse et acclamaient son triomphe. Si Toushratta s'engageait sur le chemin de la guerre et était une nouvelle fois vaincu... L'eau lui parut soudain très froide. Il lui fallait garder l'œil sur les chefs de clan. Sa cour était une véritable meute de loups. Après sa défaite, il avait saisi toutes les occasions pour faire exécuter courtisans, généraux ou capitaines auxquels il ne se fiait pas totalement, écartant ainsi, pour quelque temps, le risque de trahison ou de révolte. Mais il savait que les survivants attendaient leur heure.

— Calme-toi et complote, lui avait recommandé sa demi-sœur Wanef. Laisse l'Égypte prospérer, engraisser et s'amollir. Rassemble tes forces et patiente. Un jour, tu seras le maître de l'Égypte et tu pourras t'amuser dans ton harem avec la reine-pharaon.

Wanef était son conseiller favori, sa maîtresse avisée. Quand les têtes brûlées de son entourage le poussaient à la guerre, elle lui recommandait la paix.

— Incline-toi, touche la terre de ton front devant eux et dissimule tes sentiments. Promets tout ce qu'on te demande pour l'instant, lui répétait-elle sans relâche.

Toushratta obéissait, quoique avec réticence. Son pays avait besoin de paix et les marchands demandaient à pouvoir circuler partout sans péril. Il avait donc accepté l'ultimatum d'Hatchepsout, pourtant assorti de conditions humiliantes et sévères. Toushratta devait se rendre en Égypte, demander audience à Pharaon et accepter ses exigences. Il était entré dans une rage folle après le départ des envoyés de la reine, mais la princesse Wanef avait su une nouvelle fois le calmer.

— Pense à l'avenir, lui avait-elle dit.

— Seigneur ?

Inquiet de voir son maître plongé dans de sombres pensées, un des scribes se risqua à intervenir.

— Seigneur, que se passe-t-il ?

— Sors le traité de paix ! cria Toushratta.

Le scribe ouvrit un coffret placé à ses côtés et en exhuma un rouleau de papyrus qu'il déroula sur ses genoux. Toushratta ferma les yeux.

— Relis-le, ordonna-t-il.

Le scribe s'exécuta, et le roi écouta sans perdre son calme, ce dont il se félicita.

— Assez ! dit-il enfin en levant une main.

Wanef et ses représentants étaient occupés à négocier à Thèbes, cherchant à gagner du temps, protestant, discutant, objectant. Mais, en fin de compte, le traité serait signé.

— Laisse Hatchepsout penser que tout se déroule à sa guise, avait murmuré sa demi-sœur au creux de son oreille, la nuit précédente. Qu'elle se pavane avec Senenmout, son maçon. Notre temps viendra !

— Mais cela prendra des années ! avait protesté Toushratta.

— La vengeance est meilleure quand elle se déguste à froid. À présent, écoute-moi bien, seigneur...

Elle lui avait raconté alors une merveilleuse histoire où il était question de Sinoué le voyageur, de ses cartes détaillant les routes commerciales qui traversaient les Terres rouges en direction du pays de Koush et du Pount, où l'on pouvait trouver de précieuses épices en quantité ainsi que des voies d'eau

secrètes conduisant au-delà de la Grande Mer. Elle lui avait parlé également du temple d'Anubis et de sa précieuse améthyste sacrée.

— Que ne donnerais-tu pas pour tenir dans tes mains cette pierre dont l'Égypte est si fière ? avait-elle dit.

— Mais ils seraient au courant et Hatchepsout réclamerait vengeance !

— Non, pas s'ils manquent de preuves.

Toushratta avait apprécié cette idée. Pour la première fois depuis cette affreuse bataille qui avait vu les cadavres des Mitanniens s'entasser jusqu'à hauteur d'homme, son cœur s'était gonflé d'espoir et de joie.

— Comment parviendras-tu à cela ?

Wanef s'était glissée hors du lit en s'enroulant dans un drap. Elle n'était sans doute pas la plus belle des femmes mais certainement la plus habile dans l'art de l'amour comme dans l'élaboration de plans diaboliques. Toushratta éprouvait envers elle la plus entière confiance. Wanef l'avait entraîné hors de la chambre royale à travers les cours et dédales du palais pour le conduire dans une salle souterraine. Toushratta avait battu des mains avant de l'embrasser tendrement.

— Si tu réussis à faire ça pour moi, tu pourras me demander ce que tu veux !

Après qu'elle lui eut expliqué en détail son plan, Toushratta fut subjugué par la finesse de ses observations tandis qu'elle traçait le portrait d'une Hatchepsout arrogante, entourée de traîtres et d'espions, de courtisans corrompus. Toushratta avait admiré le don de sa demi-sœur pour recueillir des informations, emprisonner toutes sortes d'individus dans son tissu d'intrigues. Il avait alors regretté de ne l'avoir pas écoutée plus tôt quand il s'était lancé sur la route d'Horus pour envahir l'Égypte.

— Es-tu certaine de pouvoir réussir ? avait-il demandé.

— J'en suis convaincue. Va en Égypte, mon frère, et, si nécessaire, baise les pieds de cette putain. Nous allons lui créer assez de problèmes pour ternir sa gloire. Elle n'aura pas de preuves et, au fil du temps, le peuple se gaussera d'elle et dira : « Les dieux ont abandonné Hatchepsout, pharaon d'Égypte. »

Mieux encore : le traité que nous allons signer n'est pas seulement une contrainte pour nous. Il le sera aussi pour elle. Si la reine tente de nous accuser, nous crierons qu'elle ne tient pas ses promesses et cherche de nouveau la guerre. Pendant ce temps, les Mitanniens restaureront leurs forces. Nous élèverons des chevaux, construirons des chars, développerons notre commerce et remplirons les caisses du Trésor.

— Mais si tu échoues ? Que se passera-t-il, sœur bien-aimée, si tes plans tournent mal ?

Toushratta était prudent et ne pardonnait jamais les échecs. Le visage de Wanef s'était rembruni mais elle avait répondu d'un ton léger :

— Si nous échouons, mon frère ? Mais qu'avons-nous donc à perdre ? De toute façon, il n'y aura jamais aucune preuve contre nous. Il sera impossible de nous impliquer dans ces affaires.

— Certes, une telle revanche serait un vin bien doux à boire, avait murmuré le roi. Il ôterait de ma bouche le goût de la défaite. Mais que penser d'Hunro, Snefrou et Mensou qui doivent t'accompagner en Égypte ? Peut-on leur faire confiance ?

Pour toute réponse, Wanef s'était approchée de lui pour nouer ses bras autour de son cou...

Tout occupé à évoquer les attraits du corps de Wanef, Toushratta s'enfonça un peu plus dans l'eau pour jouir de sa fraîcheur. Il fut tiré de sa rêverie par une voix.

— Seigneur !

Levant les yeux, il aperçut au bord du bassin un de ses capitaines.

— Qu'y a-t-il ?

— Des visiteurs de Thèbes.

Toushratta fit signe aux autres de s'éloigner. Quand ils furent partis, il sortit de l'eau et s'enveloppa dans un linge.

— Ils attendent aux abords du camp, précisa le capitaine.

— Comment sont-ils ?

— On ne voit que leurs yeux. Ils sont arrivés sur des dromadaires et bien armés. Ils prétendent venir de la part de la princesse Wanef et ne veulent parler qu'à vous.

— Combien sont-ils ?

— Trois seulement.

— Conduis leur chef sous ma tente, ordonna Toushratta. Poste aux abords quelques soldats muets pour monter la garde.

Le capitaine s'éloigna vivement. Toushratta passa une robe de brocart et se dirigea vers sa tente en songeant à Wanef et à ses intrigues. Il croisa en chemin un groupe de pygmées à la peau sombre, vêtus de pagnes. Accroupis en cercle, ils jacassaient comme des enfants. Arrivé devant sa tente, il claqua des doigts et son chambellan le fit entrer dans un espace agréablement frais et parfumé. Une fois habillé, il s'installa sur une pile de coussins. Sur une petite table devant lui étaient disposées une coupe de vin et une corbeille de prunes bien mûres. Toushratta attendit qu'un serviteur y ait goûté pour se servir lui-même. Un panneau de la tente se souleva et l'envoyé de la princesse Wanef fut introduit devant lui. Constatant qu'il se précipitait à genoux pour toucher le sol de son front, Toushratta fit un signe de la main.

— Reste où tu es, ordonna-t-il, et assieds-toi.

L'homme commença à dérouler le tissu qui lui couvrait le visage.

— Arrête ! dit le roi, je vois tes yeux et cela me suffit. Reste tranquille et parle.

D'un coup d'œil par-dessus son épaule, le messenger vit que deux soldats koushites se tenaient dans l'embrasure de la tente, vêtus d'un pagne blanc et d'une armure de cuir. Une flèche était engagée dans l'arc qu'ils tenaient à la main.

— Quel message m'adresse-t-on de Thèbes ?

L'homme s'inclina de nouveau.

— J'apporte de grandes nouvelles, seigneur. Ce qui est si précieux pour l'Égypte sera bientôt précieux pour nous.

Toushratta dissimula son excitation.

— Et les cartes ?

— Ce qui est si précieux pour l'Égypte sera bientôt en notre possession.

— Bientôt ? répéta le roi, agacé. Oui, mais quand ?

— Dame Wanef recommande la prudence. Mieux vaut attendre et rester en sécurité.

— Et les autres affaires ?
— Tout se déroule selon les plans, seigneur.
— Le sarcophage de Benia ?
— Dame Wanef a demandé qu'il soit remis aux soins des Mitanniens.

Toushratta ferma les yeux pour évoquer le joli visage de sa sœur, dont le corps momifié reposait près de celui de Touthmôsis I^{er}, grand et massif. Il grinça des dents. Il détestait Hatchepsout mais tout autant son père, qui avait envoyé ses escadrons de chars à travers le Sinaï dévaster les douces vallées et les villages mal protégés du pays de Canaan. Comme il aurait voulu piller sa tombe et lui arracher le cœur ! Toushratta soupira. Il avait essayé et échoué. Wanef avait raison. Les dieux lui offraient une nouvelle occasion de se venger.

— Sais-tu ce que tu as à faire ? demanda-t-il à l'homme.

— Oui, seigneur.

— Et le serrurier ?

Les yeux de l'homme trahirent une légère hésitation.

— Il y a un problème ? interrogea Toushratta.

— Seigneur, j'ai informé dame Wanef que le dénommé Belet s'est présenté devant le seigneur Amerotkê, juge suprême à la salle des Deux Vérités, pour solliciter sa grâce.

— Amerotkê !

La princesse Wanef avait plusieurs fois mentionné ce nom. De tous les conseillers du cercle royal d'Hatchepsout, deux méritaient une attention particulière : son amant Senenmout, le maçon, et le juge suprême Amerotkê.

— Tu verras, seigneur, avait insisté Wanef, quand nous aurons lancé nos opérations, la reine-pharaon demandera conseil à Senenmout et enverra Amerotkê fouiner partout comme un vautour.

Toushratta lança au messenger un regard noir.

— Il est indispensable que ce serrurier obéisse à nos ordres. Transmets nos salutations à la princesse Wanef. Tu peux te retirer.

Le messenger parti, il demeura quelques instants pensif, dégustant des prunes, se demandant comment il serait possible

d'agir avec Amerotkê. Puis il frappa des mains et un chambellan fit son apparition.

— J'ai l'intention d'offrir un sacrifice ce soir. Va dire aux prêtres de se tenir prêts au coucher du soleil.

Le chambellan se retira. Cette nuit-là, Toushratta se rendrait dans le désert. Il sacrifierait un de ses prisonniers pour se concilier l'appui de ses propres dieux ténébreux, afin qu'ils l'aident à confondre ceux de l'Égypte.

CHAPITRE III

Amerotkê pénétra dans les ténèbres de la salle d'embaumement située sous le temple d'Anubis. Des lampes luisaient faiblement dans la pénombre, à peine trouée de maigres rayons de soleil filtrant par d'étroites fenêtres en hauteur et trop pauvres pour dissiper la sombre et oppressante atmosphère des lieux. Une immense statue d'Anubis sculptée dans le granit se devinait sur le mur du fond à travers les volutes de fumée. L'air était chargé d'odeurs de sel, de natron et des nombreuses épices utilisées par les embaumeurs pour remplir les cavités des corps. Au-dessus de la statue, une inscription alertait les visiteurs :

**PRENDS GARDE ! RESPECTE CE DIEU !
IL AIME LA VÉRITÉ MAIS IL HAÏT LE MENSONGE, CETTE
ABOMINATION !**

La pièce offrait un contraste frappant avec les salles d'attente ou de présentation somptueusement décorées qu'Amerotkê venait de traverser. Sur leurs murs d'un blanc de neige brillaient comme des bijoux d'éclatantes peintures. Ici, on était bien loin des délicieux jardins qui entouraient le temple, véritable paradis semé de bassins ornementaux et de petits lacs scintillants sous les ombrages des acacias et des sycomores.

À d'autres moments, Amerotkê aurait apprécié cette visite, qu'il aurait considérée comme une intéressante expérience, abstraction faite des hurlements des chiens de la meute sacrée, en provenance d'une fosse, à l'autre extrémité du temple. L'endroit, au demeurant très animé, était sillonné de processions religieuses dans des nuages d'encens, de longues files de requérants impatients ou d'étudiants errant çà et là, le dos arrondi à force de scruter les papyrus dans la maison de la

Vie. Le juge distingua les silhouettes des embaumeurs, penchés au-dessus de corps étendus sur des dalles de pierre. L'un de ces cadavres était celui d'une femme, mais les embaumeurs s'activaient sur un autre en se lamentant de son état pitoyable, de ses chairs lacérées.

Un homme émergea de l'obscurité. Amerotkê reconnut la solide carrure, le crâne rasé et le large visage de Senenmout, un homme doué d'infinis talents et qui détenait d'immenses pouvoirs à l'ombre du trône. Les courtisans à la peau douce et parfumée ricanaient derrière leurs mains à son passage, le traitant de parvenu – ce qu'il était effectivement. Autrefois entrepreneur, il s'était fait soldat, puis politicien. À la cour, on résumait sa carrière en l'appelant secrètement « le maçon ». Et c'était bien ce dont il avait l'air en cet instant, avec sa robe de lin des plus simples, sans bijou ni décoration, ses puissantes épaules où perlait la sueur. Amerotkê se dirigea vers lui et s'apprêtait à s'incliner, mais Senenmout l'arrêta en lui tendant directement la main.

— Suis-moi, ordonna-t-il.

Ils traversèrent la salle d'embaumement pour pénétrer dans une petite pièce aux murs de pierre nus, meublée seulement d'une table entourée de sièges et d'étagères chargées de jarres de terre cuite. Elle sentait le sel et le renfermé. Sur les murs, d'obscènes graffitis représentaient des scènes de sexe qu'une silhouette encapuchonnée était en train d'étudier. Quand elle se retourna, Amerotkê reconnut Hatchepsout. Il voulut s'agenouiller mais, à son tour, elle l'en empêcha d'un geste. Une robe toute simple l'enveloppait de la tête aux pieds et un châle dissimulait ses cheveux. Mais elle n'en était pas moins la reine-pharaon, seigneur des Deux Pays, porteur de l'Atef, la double couronne, et du nenes, le manteau impérial.

Elle désigna les graffitis.

— Le cœur humain change bien rarement, du moins celui des hommes, dit-elle en riant. Seigneur Senenmout, qu'en penses-tu ? Il me semble qu'un amant adoptant de semblables postures ne s'en tirerait pas sans douleurs au dos et au cou. Es-tu d'accord ?

Senenmout toussota en détournant les yeux. Hatchepsout dissimula un sourire derrière ses mains aux ongles laqués de vert.

— Nous tous dispenserons de protocole, reprit-elle en s'asseyant. J'aime bien me trouver ici, car personne ne peut nous entendre.

Elle se tourna vers Amerotkê :

— Comment va mon juge suprême de Thèbes ?

— La vue de Votre Majesté suffit déjà à mon bonheur.

— Je n'en doute pas, mais restons simples et directs. Je ne suis pas censée être ici.

— Moi non plus, répondit Amerotkê. Aucun de nous trois, d'ailleurs. Et de quoi sommes-nous supposés parler ?

— Voilà bien mon Amerotkê, toujours franc et un brin collet monté.

La reine attendit que Senenmout ait servi le vin et les ait rejoints.

— Trois corps reposent dans la salle voisine, commença-t-elle. Ceux du prêtre Nemrath, d'une chanteuse et ce qui reste de celui de Sinoué, le voyageur. Les hérauts ont dû te dire ce qui s'est passé. À propos, où sont-ils ?

— Ils m'ont quitté dans l'antichambre après m'avoir informé des événements.

Hatchepsout s'installa confortablement et but une gorgée de vin blanc glacé.

— Bien ! Inutile donc de nous répéter. Quelque part dans ce temple se trouvent les quatre ambassadeurs de Toushratta. Ils se nomment Wanef, Hunro, Mensou et Snefrou. C'est du moins la version égyptienne de leurs noms. Tous quatre sont d'importants Mitanniens. Les trois hommes représentent d'illustres clans guerriers du royaume de Toushratta. Ils ne m'aiment pas et ils n'aiment pas non plus l'Égypte, mais ils sont contraints de faire la paix.

— Et la femme ? demanda Amerotkê.

— Sa présence en a étonné plus d'un, répondit Hatchepsout avec un petit rire. C'est là le problème. Voilà Toushratta obligé de s'incliner devant une reine-pharaon, ce qui ne plaît guère à Wanef, sa demi-sœur. Il a dû se dire qu'une femme saisirait

mieux les pensées d'une autre femme. Je suppose que c'est ce qui explique sa présence ici.

— Pas seulement, intervint Senenmout.

— Comme toujours le seigneur Senenmout a raison, ronronna Hatchepsout. Wanef est aussi le principal conseiller de Toushratta. C'est un esprit rusé, rapide, impitoyable. Elle désire la paix, l'ouverture des frontières, la reprise du commerce, une alliance militaire et les fiançailles de la fille de Toushratta avec notre parent. Il paraît qu'elle est jolie. Cela ne devrait donc pas poser de problème.

— Elle ne demande rien d'autre ? s'étonna Amerotkê.

— Eh bien, si. Officiellement, ils réclament le retour du corps de Benia. Mon père a eu plus de concubines qu'un oiseau n'a de plumes, mais Benia était parente de Toushratta, aimée et respectée dans son pays.

— Mais elle est morte et enterrée !

— Oh, certes, mais ils voudraient son corps momifié pour l'inhumer dans le mausolée royal de leur capitale.

— Personne ne sait où est la tombe de votre père !

— Moi, si, dit la reine avec un sourire.

— Alors, où est le problème ?

Le sourire disparut du visage d'Hatchepsout.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle. Des bruits ont couru à propos de la mort de Benia.

Elle écarta le sujet d'un geste de la main avant de reprendre :

— Les Mitanniens veulent aussi le manuscrit de Sinoué le voyageur.

— J'ai entendu parler de lui.

— Comme tous les habitants de Thèbes. Il a navigué, parcouru le monde. La mémoire de Sinoué représente un véritable trésor de connaissances : routes maritimes et commerciales, pistes à travers le désert, emplacements de puits, d'oasis...

— Et alors ?

— Le corps de Sinoué, du moins ce qu'il en reste, a été repêché dans le Nil. D'après ses voisins, il aurait quitté sa maison hier matin et portait une sacoche en cuir. Un pêcheur l'a

croisé faisant route vers le temple en ruine de Bès. Plus tard, on a retrouvé son cadavre, mais le manuscrit avait disparu.

— Les Mitanniens pourraient-ils être responsables de cette disparition ?

— Ce n'est pas impossible. D'autant qu'il y a aussi l'affaire de la Gloire d'Anubis, volée dans son propre naos.

Hatchepsout se leva et s'étira gracieusement. Elle sourit à Senenmout puis reporta son regard sur Amerotkê.

— Il s'est également passé quelque chose ici, dans le temple. On a retrouvé une danseuse morte dans l'un des pavillons. Deux bœufs du troupeau et quelques poissons des bassins sacrés ont été empoisonnés.

— Si ces morts ne se sont pas produites avant l'arrivée des Mitanniens, on pourrait aussi les leur attribuer, observa Amerotkê. Tant que le traité de paix n'est pas signé avec l'Égypte, ils demeurent toujours nos ennemis.

— Je sais, je sais, dit Hatchepsout en se rasseyant. Toushratta réside à l'oasis des Palmes avec un escadron de chars. Tant que le traité n'est pas conclu, il ne veut pas plus venir à nous que nous ne désirons aller à lui.

— Mais pourquoi les Mitanniens feraient-ils tout cela ? demanda Senenmout.

— Ainsi que l'a fait remarquer notre divine reine, Toushratta refuse de s'incliner devant elle et de baiser sa sandale, expliqua Amerotkê.

— Pourtant je suis le pharaon.

— Sans aucun doute pour nous, divine souveraine. Mais Toushratta aimerait peut-être créer un certain désordre. Quelques meurtres, le vol de la Gloire d'Anubis, la disparition du manuscrit de Sinoué... Ils ont, eux aussi, des marchands qui se montreraient heureux de connaître les routes les plus rapides et les plus sûres en direction du pays de Pount et même au-delà. Ils rêvent peut-être même d'envoyer une flotte sur la Grande Mer.

Une expression de perplexité se dessina sur le visage de Senenmout.

— Vous n'y croyez pas vraiment, n'est-ce pas ? poursuivit le juge. Pourquoi commettre ces meurtres à Thèbes ? Et pourquoi

signer un traité de paix avec l'Égypte si nous découvrons que la Gloire d'Anubis est entre leurs mains ? Ils adorent un dieu chien, leurs prêtres pourraient y voir un sacrilège.

— C'est vrai, reconnut Senenmout. Mais je sais que les Mitanniens aimeraient bien nous ridiculiser. Les meurtres et le vol pourraient avoir été commis dans le temple pour nous humilier. Mais aussi par quelqu'un du pays de Toushratta dans le même but.

— Des traîtres ?

— La politique est comme le cours du Nil, intervint Hatchepsout. Elle dissimule bien des choses. Tu as rencontré nos deux hérauts, Weni et Mareb. Weni est notre représentant officiel, notre médiateur, auprès de Toushratta. Nous savons que celui-ci et Wanef l'ont approché pour le soudoyer. Non, non, ne sois pas surpris. Weni a fait mine de nous trahir à notre demande. Il nous est toujours dévoué et fidèle. Toutefois, les Mitanniens pensent qu'ils disposent d'un espion auprès de nous et cela nous convient. Lorsque la princesse Wanef a envoyé des messagers à Toushratta pour lui communiquer son rapport, l'un d'eux a eu un léger accident. Nous avons opportunément des chars dans le voisinage qui lui sont aussitôt et très volontiers venus en aide.

— Ce qui vous a permis de jeter un coup d'œil sur la correspondance qu'il transportait ?

Hatchepsout se contenta de sourire.

— Nous pensons avoir agi avec intelligence, déclara sèchement Senenmout. Il semble qu'il y ait un autre traître à Thèbes. Ils l'appellent la Hyène, c'est tout ce que nous a appris la lettre de Wanef.

— En résumé, dit Amerotkê d'un air pensif, les Mitanniens sont ici pour négocier. Ils souhaitent la paix. Ils pensent avoir soudoyé Weni, en quoi ils se trompent. Cependant, ils disposent d'un véritable espion dénommé la Hyène, ce charognard. Weni et la Hyène pourraient-ils être la même personne ?

— Possible, répondit Senenmout.

— Ou quelqu'un d'autre du temple, poursuivit Hatchepsout. Ce que nous ignorons, c'est ce que Toushratta est en train de comploter. Voilà un beau nœud de mystères, seigneur

Amerotkê. Quant à moi, je veux récupérer le manuscrit de Sinoué et la Gloire d'Anubis. Je désire aussi savoir qui est l'assassin. Tu vas te joindre au seigneur Senenmout lors des négociations et ouvrir l'œil sur tout le monde.

Amerotkê fit un geste en direction de la salle d'embaumement.

— Ai-je appris toute la vérité ? Divine reine, les méandres de votre pensée sont multiples comme les ondulations du serpent.

— Tu n'es pas un jouet, répondit nettement Hatchepsout.

Inclinant la tête, elle le regarda avec coquetterie et reprit :

— Allons, seigneur Amerotkê... N'aurais-tu donc plus confiance en moi ? Tout cela n'est pas un jeu. Les choses sont bien telles que je te les ai décrites. Je veux récupérer la Gloire d'Anubis et le manuscrit de Sinoué, voir les représentants de Toushratta à mes pieds baisant ma sandale. Il n'est pas question de me laisser ridiculiser aux yeux des habitants de Thèbes et de toute l'Égypte. Ni de permettre à Toushratta de relever la tête et de me jeter des regards sournois. Autre chose encore...

— Quoi donc ? demanda Amerotkê.

— Les compagnons de Wanef ne désirent pas vraiment la paix. S'il se produisait un accident ou un meurtre, ils s'enfuiraient en clamant partout que les ambassadeurs mitanniens ne sont pas respectés à Thèbes et qu'on a attenté à leur personne sacrée. Cela, je ne le veux pas.

— Pourrait-on en arriver là ?

— Si on leur en donne la chance, les amis de Wanef n'hésiteront pas, répondit Hatchepsout en se levant. Maintenant je dois partir. Les Maryannous m'attendent, précisa-t-elle, faisant allusion à sa garde personnelle.

Un genou à terre, Amerotkê baisa ses doigts. Elle lui caressa doucement la joue.

— Tu n'es ni un chien de garde, ni un jouet, Amerotkê, mais en cette circonstance les yeux et les oreilles de Pharaon.

Quand elle eut quitté la pièce, Senenmout s'avança et frappa sur l'épaule d'Amerotkê, un sourire aux lèvres.

— Nous avons encore un peu de temps, dit-il. Veux-tu voir les morts ?

Amerotkê suivit le vizir dans la salle d'embaumement. Ils examinèrent d'abord le corps de la danseuse. Les embaumeurs avaient déjà retiré les organes internes, y compris le cerveau, extrait par les narines, pour les placer dans des vases canopes soigneusement scellés. La table de pierre ressemblait à l'étal d'un boucher et Amerotkê retint difficilement une nausée.

— Elle sera enterrée dans l'enceinte du temple, murmura Senenmout. Après tout, elle est morte au service du dieu.

La jeune femme avait été indubitablement séduisante, avec un joli visage, des formes pleines, une taille mince et de longues jambes musclées. Après le travail des embaumeurs, il ne resterait cependant pas grand-chose de sa beauté. Amerotkê sentit une vague de tristesse l'envahir. Tant de grâce et de jeunesse envolées comme on souffle une lampe.

— Quelle est la cause de la mort ? demanda-t-il.

Le médecin au long nez et au crâne chauve secoua la tête.

— Les yeux étaient légèrement protubérants, dit-il en soulevant une paupière et tapotant le menton. Elle avait de l'écume aux lèvres, la bouche et la gorge très sèches comme lorsqu'on avale un liquide brûlant, continua-t-il en saisissant un bras du cadavre et en le laissant retomber. Les muscles étaient rigides, ce qui donne à penser qu'elle est morte en état de choc ou qu'elle a été mordue par un serpent – un serpent très venimeux en l'occurrence.

— As-tu trouvé trace d'une blessure ?

— Pas la moindre. Des éraflures, des petites taches comme j'en trouverais certainement sur mon corps ou le vôtre, seigneur Senenmout.

— Une femme aussi jeune ne peut quand même pas mourir d'une attaque ?

— C'est envisageable. Son estomac ne contenait rien de particulier, du pain, de la viande rôtie, un peu de vin qu'elle avait dû absorber un certain temps avant d'être tuée. Les aliments étaient déjà digérés.

— Qu'est-ce qui te fait penser à un empoisonnement ?

— C'est que je n'ai pas d'autre explication, admit le médecin. Le foie et la rate sont légèrement gonflés et j'ai constaté une faible décoloration des organes internes. Mais on m'a dit que le

corps était resté sur place toute la nuit et il est parfois difficile de distinguer entre la cause et les effets de la mort.

— Mais s'il s'agissait vraiment d'un poison ? insista Amerotkê.

— Seigneur, il existe des poisons si puissants qu'ils frappent comme l'éclair.

— Serait-ce le cas ici ?

— Tout est possible, seigneur.

Senenmout les entraîna vers la dalle voisine sur laquelle gisait le corps du prêtre Nemrath. Un homme petit et grassouillet à la peau pâle, luisante, au cou épais et court. Les embaumeurs venaient juste de commencer leur travail. La cause de la mort, évidente, résidait dans une large blessure rouge sombre sur la gauche de la poitrine.

— A-t-on relevé d'autres marques ? demanda Amerotkê. Nemrath était jeune et fort, il aurait pu se défendre.

— Aucun signe de violence, affirma le médecin. Pas de coupures ni d'ongles cassés, rien sous les ongles, aucune trace sur le corps.

Il se tut un instant car l'un des embaumeurs, mains tendues devant la statue d'Anubis, venait d'entonner un hymne rituel en l'honneur du défunt.

Amerotkê se retourna et son pied glissa sur une tache d'huile. Il se rattrapa en agrippant le corps glacé du mort. Senenmout le retint par le bras.

— Attention, seigneur !

Le prêtre, lui aussi médecin, acheva sa prière puis saisit un couteau pointu en os effilé.

— Celui-là a été tué d'un seul coup en plein cœur, affirma le médecin en plissant les yeux avec une expression malicieuse. Je suis au courant pour le vol, mais il y a un mystère à propos de sa mort.

Amerotkê prit le couteau et examina soigneusement son manche noir sculpté en forme de chacal montrant les dents, sa lame en dents de scie.

— Comment l'assassin a-t-il pu s'approcher assez près de Nemrath pour le frapper ?

Le médecin haussa les épaules.

— Nemrath pourrait-il avoir été drogué ?

— Impossible. Certes, nous n'avons pas encore analysé le contenu de son estomac, mais il est certain qu'il n'avait ni bu, ni mangé avant d'être tué.

— Des traces d'activité sexuelle ?

Le médecin étouffa un petit rire.

— Nemrath était doué dans ce domaine. Cependant le rite exige qu'il s'abstienne de toute relation au moins trois jours avant le début de son service.

— A-t-il respecté cette obligation ? demanda Amerotkê.

— Tu peux me croire sur parole. Nemrath n'a certainement pas touché de femme le jour et la nuit précédant sa mort, répondit le médecin en regardant Amerotkê d'un air embarrassé. Je te reconnais. Tu es le seigneur de la salle des Deux Vérités. Ce meurtre va mettre à mal tes facultés.

Il fit quelques pas pour saisir Amerotkê par la manche et l'entraîner à l'écart comme s'il craignait que Senenmout ne l'entende.

— On ne parle que de cela à Thèbes, chuchota-t-il. Pas de passage secret, pas de porte forcée, le bassin sacré intact. Cependant Nemrath est mort et la Gloire d'Anubis a disparu.

Tout en écoutant le bavardage du médecin, Amerotkê contemplait les volutes de fumée. Senenmout n'avait pas bougé et l'on devinait sa présence, sombre, massive. Que se passait-il donc réellement dans le temple d'Anubis ? Sur le mur du fond, un peintre avait représenté les chemins du Duat, le monde souterrain. Diverses galeries le sillonnaient, les unes ne conduisant nulle part, d'autres tournant et retournant comme un serpent cherchant sa voie dans un labyrinthe. Amerotkê eut le sentiment de se trouver lui-même dans un dédale, mais qui en était le maître du jeu ? Les Mitanniens avaient-ils volé la Gloire d'Anubis pour provoquer la divine Hatchepsout ? La reine-pharaon n'était déjà guère populaire auprès des prêtres de Thèbes. L'affaire, du reste, paraissait encore plus complexe. Sans doute l'Égypte désirait faire la paix avec les Mitanniens, mais Hatchepsout savait tisser ses toiles comme une araignée, jouer la comédie, arborer plusieurs masques. Il en était de même pour Senenmout. Avaient-ils, eux, volé la Gloire

d'Anubis ? Cherchaient-ils un prétexte pour reprendre les hostilités ?

— Tu sembles bien perplexe, seigneur Amerotkê.

Senenmout l'observait, les yeux plissés. N'esquissait-il pas un sourire ? Le juge songea à Hatchepsout. La reine-pharaon et son amant étaient-ils engagés dans quelque subtil jeu qui, aujourd'hui, les dépassait ?

— Je suis en effet très embarrassé, répondit le juge. Mais ce n'est que le début. Je peux vous assurer d'une chose, seigneur Senenmout, je retrouverai la Gloire d'Anubis et je ferai connaître à toute l'Égypte le voleur et son forfait.

Il fut déçu de voir le visage de Senenmout ne trahir aucune émotion.

— Allons voir la troisième victime...

Cette fois, le médecin leur tendit à chacun un morceau de tissu pour se couvrir le nez et la bouche. Amerotkê en comprit vite la raison. Le corps de Sinoué, le voyageur, avait été broyé, mis en pièces. Des morceaux de chair avaient été arrachés au visage et au torse. Une main manquait. Les doigts de l'autre étaient sectionnés.

— Qu'Osiris, le premier des voyageurs vers l'ouest, fasse preuve de compassion ! psalmodia le médecin en soulevant le voile qui recouvrait le cadavre. Ceux qui ont trouvé le corps ont aperçu les crocodiles dans le Nil. Ils ont eu bien du mal à les écarter pour le leur arracher.

— Était-il mort avant d'être jeté à l'eau ? demanda Amerotkê.

— Je le pense, répondit le médecin. Mais je n'ai pas trouvé trace de coups.

— Il devait l'être, assura Senenmout. Sinoué était un homme intelligent. Il connaissait les dangers du Nil.

Amerotkê contempla les pauvres restes. À travers le tissu parfumé, il sentit monter jusqu'à ses narines l'odeur de putréfaction. Les embaumeurs feraient de leur mieux, mais les dommages causés par les crocodiles du fleuve n'étaient pas réparables.

Il était sur le point de s'en aller pour regagner la pièce voisine quand il aperçut ce qui devait être les restes des vêtements de Sinoué empilés sous la table. Il s'accroupit pour les examiner

attentivement. Après avoir frotté entre ses mains le tissu de lin déchiré et ensanglanté, il s'attarda sur les coûteuses sandales de roseau.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura-t-il entre ses dents.

Intrigué, Senenmout s'accroupit à ses côtés.

— De quoi s'agit-il ?

— Sinoué était-il un homme riche ?

— Non, comme pour nombre de voyageurs, sa seule richesse était ses souvenirs.

— A-t-on procédé à une enquête ? Quelqu'un l'a-t-il vu partir ce matin ?

— Il vivait seul près des rives du fleuve. Nous savons qu'il est parti de bonne heure en direction du temple de Bès.

— C'est donc qu'il devait y rencontrer quelqu'un, suggéra Amerotkê. Mais Sinoué n'attachait guère d'importance à son apparence, comme tous ces gens qui proclament avoir tout vu et n'être impressionnés par rien. Pourtant, regardez ceci, seigneur Senenmout.

Il sortit du tas de haillons des restes de sandales et de tissu.

— Sinoué n'était peut-être pas un homme riche mais, ce matin, il a revêtu une robe plissée ainsi que ses plus belles sandales. Je suppose qu'on est allé enquêter chez lui.

— Sa maison est gardée et sous scellés, assura Senenmout.

— J'irai l'examiner plus tard, déclara Amerotkê. Nous y trouverons sûrement ses autres vêtements, moins solennels.

Il se leva pour aller remercier le médecin et ses assistants avant de quitter la salle.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Senenmout en refermant la porte derrière eux.

Amerotkê, un doigt sur les lèvres, regardait la lumière filtrant par les hautes fenêtres.

— Sinoué ne se souciait de personne. Alors, pourquoi a-t-il mis sa belle robe et ses plus fines sandales avant de se rendre dans un temple en ruine ?

— Pour y rencontrer un personnage important ? suggéra Senenmout.

— Il n'était pas homme à chercher à impressionner qui que ce soit. Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Au fait, ses papyrus ont disparu, n'est-ce pas ?

Senenmout fit un signe affirmatif.

Amerotkê s'assit sur un siège et se pencha en avant, la tête entre les mains.

— Voilà un célèbre voyageur, vêtu de son mieux, quittant sa maison à l'aube avec son précieux manuscrit pour prendre la direction du temple, un endroit qu'il devait déjà connaître. C'est là qu'il a dû rencontrer son meurtrier dont le nom nous demeure inconnu. Sinoué tué, son corps jeté aux crocodiles, l'assassin disparaît avec le manuscrit. Réfléchissons ! S'il devait rencontrer un habitant de Thèbes, il n'aurait pas pris la peine de soigner son apparence. C'est donc qu'il s'agit d'un étranger, quelqu'un qu'il voulait impressionner. Quelqu'un avec qui il ne voulait pas se faire voir près de chez lui.

— Des Mitanniens ? demanda Senenmout.

— Possible. Ils auraient pu vouloir le manuscrit et y voir une bonne occasion de jouer un mauvais tour à Hatchepsout.

— Et les autres morts ?

— Un autre mystère, avoua Amerotkê. La danseuse a certainement été empoisonnée. Mais comment et pour quelle raison, je l'ignore.

— Et Nemrath ?

— Le cas le plus énigmatique, répondit le juge avec un soupir. Quelqu'un est entré dans cette pièce, a franchi le bassin sacré, tué le prêtre et volé l'améthyste sans ouvrir la porte, sans que les gardes remarquent quoi que ce soit, ou que Nemrath offre la moindre résistance alors qu'il s'agissait d'un homme jeune et vigoureux.

Amerotkê leva les bras et reprit :

— Est-ce que les Mitanniens nous attendent ?

— Dans quelques instants, dit Senenmout. Ils doivent se réunir dans la salle de la Parole.

— Dans ce cas, allons voir l'endroit où Nemrath a perdu la vie.

Snefrou, l'ambassadeur mitannien, termina son vin et s'étendit de nouveau sur le lit. Il dénoua son vêtement avant de

tirer sur lui le léger drap de gaze pour se protéger des mouches. Ce geste le fit frissonner. Pour une étrange raison, il avait eu l'impression de recouvrir un mort. Était-ce une prémonition ?

Il leva les yeux vers le plafond, songea aux négociations en cours et s'efforça de calmer son irritation. Le vin lui faisait légèrement tourner la tête. Un instant de sommeil remettrait ses idées en place.

— Nous ne devrions pas nous trouver ici, murmura-t-il de sa voix basse et gutturale.

S'il pouvait agir à sa guise, il enfourcherait son cheval et se rendrait à l'oasis des Palmes pour solliciter une entrevue avec le roi Toushratta. Snefrou était un guerrier, commandant d'une unité royale. Certes, cette putain d'Hatchepsout avait mis en pièces leur armée, mais devaient-ils s'incliner si vite ? Et si bas ? Quel âge avait cette fille ? Pas même vingt printemps. Et voilà qu'elle se proclamait dieu et pharaon ! Il repensa à la violente discussion qui avait agité le conseil autour de Toushratta, revit en pensée le sombre visage de ce dernier, ses yeux profondément enfoncés, son nez un peu tordu, sa bouche veule qui avait prononcé à leur encontre des paroles insultantes. Et, bien sûr, cette Wanef toujours présente. Était-elle la maîtresse de Toushratta ? Avait-il adopté la coutume égyptienne et forniquait-il avec elle ? Elle poussait le roi à faire la paix et Snefrou haïssait cette influence. Il appartenait au clan guerrier des Mitanniens qui recommandait que l'on ferme la frontière avec l'Égypte pour panser tranquillement les blessures reçues, reconstituer une armée et attaquer de nouveau. Mais Toushratta avait demandé tout le contraire.

— Cela prendrait des années, avait-il déclaré. Notre Trésor est vide, l'armée démoralisée. Il n'y a pas une famille, pas un clan des Mitanniens qui n'ait perdu deux ou trois de ses membres. Nous devons faire la paix, restaurer les échanges, récupérer nos prisonniers.

Soutenu par Wanef, le roi avait développé ses arguments, emportant finalement l'adhésion des autres, scellée par un pacte. Entouré de ses conseillers, il s'était rendu dans le temple aux pieds du féroce dieu chacal, beaucoup plus redoutable que celui vénéré par les Égyptiens. Vêtus de peaux de chiens, le

visage et le corps oints de sang, les prêtres procédèrent au sacrifice. Deux jeunes filles et un jeune homme étendus successivement sur une dalle furent égorgés et leur sang recueilli dans des vases sacrés.

Fortifiés par ce sacrifice, ils allaient infliger à l'Égypte une sérieuse déconfiture. Leur améthyste sacrée n'avait-elle pas été volée ici même, dans le temple d'Anubis ? Ne disait-on pas que le manuscrit du célèbre voyageur Sinoué avait disparu ? Snefrou ferma les yeux et sommeilla en rêvant de nouveau à la salle du Sacrifice, à ses lampes tremblotantes. Un bruit le réveilla et, lorsqu'il ouvrit les yeux, son regard se fixa avec terreur sur la silhouette qui s'approchait. Était-ce une hallucination ? Il distingua un masque de chacal, un corselet noir dissimulant le haut du corps, et se frotta les yeux. Le dieu lui rendait-il visite ? Il tenta de se lever mais les draps étaient enroulés autour de ses jambes. Le chacal pencha la tête vers lui et la lame d'un couteau se posa sur sa gorge.

— Étends-toi, ordonna une voix caverneuse.

Snefrou obéit et la mort l'emporta rapidement.

CHAPITRE IV

Une grande agitation régnait dans le temple d'Anubis où se bousculaient les adorateurs. Des prêtres garnissaient les vases de jacinthes et de fleurs de lotus, d'autres mettaient tout en place en prévision des rituels de l'après-midi. Montant des encensoirs, la fumée s'élevait en spirale pour aller se répandre dans les galeries et les corridors. Enveloppé d'une robe anonyme, le capuchon rabattu pour dissimuler son visage, Senenmout marchait rapidement au côté d'Amerotkê qui, lui aussi, avait abandonné ses insignes officiels. Ils quittèrent le temple par une porte latérale et pénétrèrent dans les jardins bien irrigués. Amerotkê s'arrêta un instant pour écouter les sinistres aboiements de la meute de chiens sacrés.

— Je ne pourrais pas supporter d'entendre cela longtemps, remarqua-t-il.

Senenmout leva une main pour abriter ses yeux du soleil.

— Je comprends, mais ce sont des tribus vivant au sud des cataractes qui nous les ont offerts. De temps à autre, une de ces étranges créatures quitte la jungle et ses épaisses forêts pour apporter des offrandes à nos temples.

— Croyez-vous aux dieux ? demanda abruptement Amerotkê en le suivant sur le sentier.

— Comme toi, seigneur juge, je crois à la puissance de l'Égypte et à la gloire de Pharaon.

— Et à l'avancement du seigneur Senenmout, ajouta Amerotkê d'un air entendu.

Le Premier ministre d'Hatchepsout se contenta de sourire.

Ils poursuivirent leur chemin, traversant des salles intérieures et des cours jusqu'au centre du temple, tout près du sanctuaire. Rares étaient les personnes admises jusque dans ces galeries faiblement éclairées et plus rares encore depuis le vol de l'améthyste. Des soldats en armure avaient été placés un peu

partout pour garder tous les accès. Les deux hommes traversèrent un parvis intérieur sur lequel donnaient de mystérieux portails. La chapelle qui avait renfermé la Gloire d'Anubis se trouvait sur un des côtés, au bout d'une galerie ouverte à ses deux extrémités pour faciliter la surveillance. La chapelle elle-même possédait une lourde porte en cèdre du Liban qui avait été réparée depuis le vol. D'un coup d'œil, Amerotkê apprécia son bois étroitement ajusté, ses charnières de cuivre et ses splendides serrures de bronze.

— Forcer une porte comme celle-ci réveillerait tout le monde dans le temple, murmura-t-il, songeur.

Tetiky, le capitaine des gardes, fit son apparition, se tenant un peu en retrait, la main sur la poignée de son épée tout en dardant sur eux un œil soupçonneux. Il serait intervenu si Senenmout ne lui avait ordonné sèchement de se mêler de ce qui le regardait.

Amerotkê passa en revue la porte et chaque pouce des murs de la chapelle sans déceler la moindre fissure suspecte.

— Même une minuscule souris ne pourrait pénétrer par là ! s'exclama-t-il, décontenancé.

Il s'accroupit pour regarder sous le lourd battant. La fermeture était totalement hermétique en bas comme en haut.

Sur la demande insistante de Senenmout, Tetiky déverrouilla la porte et la repoussa. Elle ouvrait directement sur un bassin d'environ trois mètres sur trois. Senenmout claqua des doigts et Tetiky apporta une planche de cèdre faisant office de pont. Il l'ajusta soigneusement et ils purent franchir l'étendue d'eau. À l'intérieur, l'obscurité était totale. Il n'y avait aucune fenêtre, aucune aération. L'air sentait l'encens et les fleurs fanées. Tandis qu'on allumait les lampes, Amerotkê demeurait immobile au centre, contemplant le bassin sacré. Il connaissait l'existence de semblables pièges dans les entrailles des temples, qui rendaient tout accès impossible sans l'assistance d'un tiers. Le prêtre qui assurait la veille et quiconque souhaitait pénétrer dans le sanctuaire devaient utiliser ce pont de fortune.

À la lueur tremblotante des lumignons, Amerotkê distinguait à présent le naos, dont la porte ouverte laissait entrevoir la statue noir et or d'Anubis. Le dieu au regard fixe était entouré

de coupes d'offrandes, d'encensoirs, de jarres remplies d'eau bénite. À terre, des coussins et des tapis de prière. Sur les murs, des fresques rouge et or représentaient le dieu chacal occupé à peser l'âme des morts à l'aide de la plume de Vérité. Amerotkê s'approcha de la statue du dieu et contempla les émeraudes qui lui servaient d'yeux. Une petite cavité s'ouvrait sur sa poitrine, là où aurait dû se trouver l'améthyste.

— La statue doit rester à l'extérieur, expliqua le capitaine des gardes. Le grand prêtre a affirmé qu'elle ne pouvait regagner le naos tant qu'on n'aura pas récupéré le bijou.

Poursuivant son inspection, Amerotkê remarqua les coussins tachés de sang. Le lieu était pollué et le resterait jusqu'à ce que le mystère ait été éclairci. Il observa les hauts murs, le sol de marbre, le plafond et la lourde porte, tous intacts. Comment un homme avait-il pu pénétrer jusqu'ici, tuer le prêtre et s'emparer du trésor ?

Il se tourna vers Senenmout.

— Pas de passage secret ?

— Aucun, répondit le Premier ministre. Cependant, seigneur juge, souviens-toi que ce mystère doit rester momentanément en suspens. Nous ne pouvons, en effet, faire attendre plus longtemps les Mitanniens.

Dans une pièce voisine, Amerotkê se lava la figure et les mains avant de les frotter d'une huile parfumée. Senenmout suivit son exemple.

— Je peux avoir l'air d'un maçon, dit-il en riant, mais il n'est pas nécessaire que je dégage la même odeur !

Ils gagnèrent par des escaliers la splendide salle de la Parole où se déroulaient les négociations – sans doute était-ce un choix d'Hatchepsout. C'était un lieu aux proportions élégantes, orné de piliers, de larges fenêtres ouvertes laissant pénétrer les doux parfums du jardin. Les peintures murales en constituaient le principal attrait. D'un côté, dans un feu d'artifice de couleurs, elles chantaient les grandes victoires de Touthmôsis II, demi-frère et époux d'Hatchepsout. Pharaon conduisait ses armées sur son char de guerre, coiffé de la double couronne d'Égypte. On apercevait derrière lui son bouclier et l'arc royal prêt à semer la mort. En face, Hatchepsout avait fait exécuter des fresques

tout aussi éclatantes illustrant la grande victoire qu'elle avait remportée l'année précédente sur Toushratta. Amerotkê y jeta un coup d'œil. Cette scène était bien différente de la réalité dont il gardait le souvenir : le tonnerre des chars lancés à toute vitesse, les cris, le choc des armes, le sang giclant des plaies, les hommes agrippés les uns aux autres, les nuages de poussière et les vautours planant tels de noirs fantômes, prêts à s'abreuver de sang.

D'une petite tape, Senenmout le tira de sa rêverie. Trois personnes les attendaient à l'extrémité d'une longue table en acacia poli. Weni et Mareb, les deux hérauts, se tenaient un peu à l'écart. Senenmout et Amerotkê s'avancèrent dans la salle et les Mitanniens vinrent à leur rencontre. Ils étaient vêtus à l'égyptienne mais avec des robes de lin plus colorées et brodées qu'on ne les portait à Thèbes. Hunro et Mensou, les deux hommes, avaient les cheveux coupés court, des visages larges aux traits épais. Les petits bijoux fixés aux lobes de leurs oreilles formaient un étrange contraste avec les curieux tatouages recouvrant leurs bras. Ils ne portaient pas d'armes mais des manchettes de protection en cuivre, comme tous les archers. Ils saluèrent Amerotkê dans une langue commune.

La femme qui s'avança en dernier était bien différente. Semblable à une version plus âgée d'Hatchepsout, elle en différait cependant par bien des côtés. Plus petite, plus ronde, elle avait de hautes pommettes et des yeux aux lourdes paupières rappelant ceux d'un chat. Amerotkê se demanda si ses lèvres crispées exprimaient un sourire ou une moue de dédain. La princesse Wanef avait dû être belle, mais elle ressemblait à présent à un serpent rusé. Élégamment vêtue d'une longue robe blanche, parée d'un collier de pierres précieuses et de boucles d'oreilles assorties, elle portait de hautes manchettes de cuir noir. Amerotkê se rappela alors que, d'après Senenmout, Wanef aimait conduire elle-même les chars. Elle avait des traits fermes et une perruque huilée aux tresses mêlées de fils rouges et or recouvrait sa tête rasée. Après que Senenmout eut fait les présentations, elle saisit la main d'Amerotkê.

— Qui n'a pas entendu parler du seigneur juge ? roucoula-t-elle. Je lis dans vos yeux que vous vous étonnez de m'entendre

parler votre langue. Quant à moi, je suis surprise de voir le juge suprême de la divine Hatchepsout participer à la négociation d'un traité. Vous n'êtes pas un scribe de la maison de la Paix, n'est-ce pas ? Et vous ne commandez pas un régiment...

— Vous connaissez les raisons de sa présence ici, rétorqua Senenmout. Princesse Wanef, nous n'allons pas passer la journée à échanger des plaisanteries. Le seigneur Amerotkê m'assistera dans certains domaines.

— Vous faites allusion à ces décès ? La danseuse, le prêtre Nemrath et ce voyageur dont ont parlé les embaumeurs ? Des affaires bien étranges, en vérité, poursuivit-elle en fixant le juge de son regard noir et dur.

Elle se tut un instant pour prêter l'oreille à l'abolement lointain d'un chien avant de reprendre :

— Je sais que ce sont des animaux sacrés, murmura-t-elle, mais j'aimerais pouvoir dormir ailleurs.

Hunro, qui se tenait à sa gauche, le visage renfrogné, lui adressa quelques mots dans la langue mitannienne aux rudes intonations. Mensou s'apprêtait à faire de même mais Wanef joignit ses mains levées comme pour une prière en les regardant tour à tour. Puis elle ferma les yeux et poussa un profond soupir.

— Mes compagnons désirent que nous reprenions les négociations. Ils ne comprennent pas ce retard. Certes, ils se sentent également concernés par ces morts et par le vol du bijou sacré, dit-elle en rouvrant les yeux et en les fixant sur Senenmout. On nous a dit que des poissons avaient été empoisonnés et des bêtes du troupeau sacré d'Anubis mystérieusement tuées.

— Fatalités du monde animal, répondit Senenmout. Nous avons la situation en main.

— Sommes-nous en sécurité ? lança Hunro d'une voix aigre.

— Davantage que dans vos propres villes, répondit Senenmout, glacial. Et si vous acceptez les conditions de la divine Hatchepsout, vos cités bénéficieront bientôt d'une meilleure sécurité.

D'un geste, il désigna la table et tous y prirent place. Des assistants et des scribes firent leur apparition portant

manuscrits, cartes, cornes à encre, tablettes et plumes. Une grande carte fut étalée devant Senenmout, détaillant la route d'Horus à travers le désert du Sinaï. Les discussions commencèrent sous la conduite manifeste de Wanef, seule véritable représentante des Mitanniens et, de loin, la plus habile. Manifestement, Hunro et Mensou étaient opposés à la paix. Examinant attentivement les deux hommes, Amerotkê nota les longues cicatrices encore fraîches sur leurs épaules et leur cou, qui rappelaient les blessures reçues au cours du combat contre les chars d'Hatchepsout. Lors de cette terrible déroute, ces hommes devaient avoir perdu des compagnons, des parents, des amis. Il leur devait être bien difficile de venir aujourd'hui mendier la paix, surtout auprès d'une femme. Néanmoins, l'autorité de Wanef ne semblait pas contestée. Ses acolytes gardaient le silence tandis qu'elle discutait point par point avec Senenmout de postes-frontières, de patrouilles, d'autorisations de circulation, de taxes à l'importation ou à l'exportation, de droits de séjour dans les oasis ou, encore, de l'accès à l'eau des puits. Les réponses de Senenmout étaient simples, directes. Hatchepsout revendiquait le Sinaï au nom de l'Égypte. Mensou commença à s'agiter et murmura quelques mots à l'oreille de Wanef. Elle fit un geste vif de la main.

— Le seigneur Snefrou n'est pas encore arrivé, expliqua-t-elle. Nous avons besoin de son avis.

Senenmout claqua des doigts en direction de Mareb.

— Va avec Weni jusqu'à sa chambre, ordonna-t-il. Le seigneur Snefrou s'est peut-être endormi après avoir bu un peu de vin. Réveille-le doucement et ramène-le ici.

Les deux hérauts quittèrent la salle en hâte. Senenmout décida de faire une pause et fit apporter du vin, du raisin, du pain, divers fromages et des assiettes d'oie rôtie. Il remplissait son devoir d'hôte avec aisance, bavardant de choses et d'autres.

— Vous feriez mieux de venir tout de suite, seigneur.

Amerotkê se retourna. Mareb se tenait sur le seuil après avoir écarté le garde. Il paraissait très inquiet et avait perdu son air affecté.

— Qu'y a-t-il ? lança sèchement Senenmout.

— C'est le seigneur Snefrou. Nous n'arrivons pas à le réveiller. Les serviteurs ne l'ont pas revu depuis qu'il s'est retiré peu après midi.

Hunro et Mensou se levèrent avec précipitation, suivis de Wanef. Senenmout ordonna à Mareb d'alerter la garde du temple. Ils prirent tous la direction de la chambre, longèrent des corridors puis le pourtour d'un bassin où des flamants roses et des ibis se chauffaient au soleil. Les Mitanniens avaient été logés dans l'une des demeures du temple, une maison de deux étages avec un toit en terrasse et des fenêtres garnies de volets aux couleurs vives. Il faisait agréablement frais à l'intérieur car elle était entourée de grands arbres qui la maintenaient à l'ombre. Fenêtres et portes étaient orientées pour bénéficier de la moindre brise. Les cuisines et une salle à manger occupaient le niveau inférieur. La chambre de Snefrou se trouvait au second étage près des escaliers qui menaient à la terrasse. Sa porte était taillée dans un bois d'acacia très résistant. Weni se tenait sur le seuil, se balançant d'un pied sur l'autre. Il n'avait pas cessé de frapper contre le lourd battant. Sans succès.

Wanef s'avança.

— Es-tu certain qu'il se trouve à l'intérieur ?

— Oui, princesse.

Un des soldats du temple arriva en dévalant l'escalier de la terrasse.

— J'étais de garde en bas quand le seigneur Snefrou est rentré, dit-il. Il a choisi une coupe de raisin et un pichet de vin et annoncé qu'il souhaitait se reposer quelques instants. Il a pris l'escalier et nous ne l'avons plus revu.

— Quelqu'un d'autre est-il entré dans la maison ? interrogea Wanef.

Le soldat, un mercenaire appartenant à l'un des corps auxiliaires, haussa les épaules. Il ne se souciait guère de ces étrangers ni de ce qu'ils faisaient dans le temple.

— Mes ordres sont de monter la garde, expliqua-t-il, et de faire la chasse aux serpents et aux scorpions. La maison est très animée. Beaucoup de personnes entrent et sortent. Je n'ai rien remarqué d'anormal.

Amerotkê frappa violemment à la porte.

— Pourquoi es-tu monté sur le toit ? demanda Senenmout.

— Je voulais voir si les volets étaient ouverts mais ils ne le sont pas.

Senenmout s'engagea dans l'escalier et fit signe à Amerotkê de le suivre. Ils montèrent avec eux un banc de bois et s'en servirent pour enfoncer la porte.

Quand, enfin, les charnières de cuir cédèrent, le battant s'ouvrit brusquement. L'intérieur de la chambre était obscur et sentait le renfermé. Amerotkê distingua vaguement les contours d'un homme étendu sur le lit. Mareb se hâta de pousser un volet et Amerotkê laissa échapper un cri en voyant le corps. Snefrou avait été assassiné. Il gisait sur sa couche, étrangement contorsionné, les muscles raidis, les mains levées. De l'écume avait coulé au coin de sa bouche béante et ses yeux étaient grands ouverts.

— On dirait qu'il est mort de peur, murmura Senenmout.

Amerotkê tâta le corps et le trouva déjà rigide. Les Mitanniens entrèrent à leur tour. Hunro et Mensou se penchèrent sur le lit. Ils ne manifestèrent ni compassion ni chagrin et se mirent à parler entre eux dans leur langue jusqu'à ce que Wanef intervienne. Hunro, le plus agressif, grommelait furieusement en désignant le corps. Après un rapide coup d'œil à Amerotkê – haine ou ruse ? se demanda ce dernier –, Wanef tira un anneau d'une petite sacoche, le passa à son doigt et fit signe à ses deux compagnons de la suivre.

— Elle porte le sceau personnel de Toushratta, murmura Senenmout quand ils furent sortis.

— Ils n'ont pas montré beaucoup d'émotion, observa Amerotkê.

Senenmout s'agenouilla à côté du corps, tâta le visage aux pommettes saillantes, la mâchoire raidie.

— Les Mitanniens ne s'estiment guère entre eux, répondit-il. Le pays est une fédération de tribus puissantes et Toushratta ne règne sur elles que parce qu'il est le plus fort et le plus malin. Aucun de ces hommes n'apprécie Wanef et elle ne les aime pas non plus. Quant à Hunro et Mensou, ils ne se supportent pas. Toushratta est aussi rusé qu'un chacal et il sait très bien qu'ils

n'ont pas confiance en lui. Tous sont très occupés à se surveiller les uns les autres. En attendant, que penser de ce meurtre ?

Dans l'embrasure de la porte, Weni garda le silence, de même que Mareb, appuyé sur la tablette de la fenêtre. Amerotkê retourna le corps.

— Cela me rappelle tout à fait la danseuse de la salle d'embaumement, observa-t-il. Muscles contractés, corps rigide, aucune trace de blessure.

Il désigna une petite tache rouge sur le cou, d'autres sur le côté et quelques petites coupures sur la poitrine.

— Des égratignures, des piqûres d'insectes, murmura-t-il.

Il constata que la victime avait dénoué sa robe pour se mettre à l'aise. Sur la table, le pichet de vin était vide et il ne restait que la rafle de la grappe de raisin.

— Snefrou est venu se reposer, observa-t-il. Il a bu la coupe, mangé le raisin et fermé les volets. Car ils étaient bien fermés, n'est-ce pas, Mareb ?

Le héraut tapota la poignée du volet.

— Et même verrouillés.

Amerotkê s'approcha de la fenêtre, l'examina à son tour, revint sur ses pas.

— Après quoi, il s'est étendu sur le lit pour dormir un peu. Mais, si ce devait être pour un petit somme, pourquoi dénouer son vêtement ? marmonna-t-il.

— Pour mieux sentir l'air frais, seigneur.

— Hum. Sans doute... Après une matinée chargée, il a sûrement voulu se reposer à l'heure de la grosse chaleur.

— Mais alors, pourquoi ne pas laisser les volets ouverts ? remarqua Senenmout.

— Je l'ignore, soupira Amerotkê.

— Quand nous avons forcé la porte, il faisait extrêmement chaud dans la chambre. Il aurait dû laisser entrer la brise de l'après-midi pour échapper à la chaleur.

— Peut-être souhaitait-il s'isoler du bruit, suggéra Senenmout.

— Le temple d'Anubis n'est pas la place du marché !

— Ou alors voulait-il être seul ? Quelque chose avait pu l'effrayer. Tout était bouclé et verrouillé.

Amerotkê hocha la tête, perdu dans ses pensées. Il revint vers le lit, une simple couche de roseaux surmontée d'une tête ouvragée et de voiles transparents pour écarter mouches et insectes.

— Qu'est-ce qui a provoqué la mort ?

Amerotkê se retourna. Wanef et les autres Mitanniens se tenaient sur le seuil de la porte.

— Mes compagnons pensent qu'il a été assassiné, lança la princesse.

Elle pénétra lentement dans la chambre, l'anneau royal brillant toujours à son doigt.

— S'il s'agit véritablement d'un crime, nous ne nous sentons pas en sécurité ici, poursuivit-elle.

— Rien ne vous empêche de partir, rétorqua Senenmout, glacial. Cependant, si vous le faites, mesurez-en dès maintenant les conséquences. En reconnaissant officiellement cette menace, ce sera comme d'en rendre responsable la divine Hatchepsout. Une telle attitude constituerait non seulement un blasphème mais aussi un mensonge.

Wanef leva les mains en un geste d'apaisement. À son doigt, l'anneau sculpté avait la forme d'une tête de chien.

— Seigneur Amerotkê, dit-elle les yeux toujours fixés sur Senenmout, pensez-vous qu'il s'agisse d'un meurtre ?

— Il pourrait s'agir d'une agression, répondit prudemment ce dernier, à moins que le seigneur Snefrou n'ait été mordu par un serpent.

Il ignora le sourire ironique de Wanef.

— Quelle est votre opinion ? insista-t-elle.

Avant qu'Amerotkê ait eu le temps de répondre, le médecin de la salle d'embaumement fit son entrée, suivi de son assistant. Il salua Amerotkê, se contenta d'un signe de tête pour les autres avant de se diriger vers le lit. Son assistant lui tendit un couteau bien aiguisé dont il se servit pour fendre le vêtement de Snefrou de bas en haut.

— Beau spécimen d'homme, observa-t-il. Un guerrier. Remarquez la force de ses bras, de ses mollets. Le visage est relativement calme et, cependant, il y a eu certainement violence.

Il écarta d'un geste Wanef qui, furieuse de cette incursion, s'apprêtait à intervenir.

— Paix ! Paix ! Princesse, je vous saurais gré de vous écarter afin de ne pas faire écran à la lumière, plaida-t-il comme elle s'approchait du lit. Et vous aussi, enchaîna-t-il en s'adressant à Mareb, toujours adossé à la fenêtre.

Il retourna le corps comme il le faisait lors de ses cours aux étudiants de la maison de la Vie et reprit :

— Les muscles sont rigides. La putréfaction n'a pas encore débuté mais ne saurait tarder. Le ventre est un peu gonflé et distendu.

Il examina les fesses, retourna une nouvelle fois le cadavre, se pencha sur les parties génitales. Wanef intervint.

— A-t-il pu mourir d'une agression ?

— Pas plus qu'il ne s'est envolé dans les airs ! ironisa le médecin.

— En êtes-vous certain ? insista Amerotkê.

— Seigneur juge, répondit le praticien d'un air sévère, vous êtes expert en matière de loi et, moi, je connais la science. Voilà pourquoi j'affirme que ce corps ne porte aucune trace de violence. On l'a trouvé mort sur son lit ?

Amerotkê hocha la tête.

— Alors, c'est le même genre de cas que celui découvert dans la salle inférieure.

— Du poison ?

— J'en ai bien peur, seigneur.

Le médecin tâta les dents et l'intérieur de la bouche du mort, essuya ses doigts à un linge humide tendu par son assistant puis renifla en s'approchant des lèvres.

— Il avait bu et mangé, mais je ne sens pas d'odeur suspecte. D'ordinaire, un poison avalé par la bouche laisse des traces sur les gencives et l'arrière-gorge. Ce n'est pas le cas ici. Bref, impossible d'expliquer la mort. Il va falloir que j'examine à fond tout le corps.

— Nous ne voulons pas qu'un Égyptien découpe le seigneur Snefrou comme on dépèce un animal, grommela Mensou.

— Si c'est nécessaire, il faudra bien en arriver là, intervint Wanef. Le corps ne va pas se garder. Il va falloir le préparer.

Une certaine confusion régna pendant que les assistants du médecin enlevaient le corps sur une civière improvisée. Senenmout referma la porte derrière eux et se tourna pour faire face à ceux qui étaient restés.

— Seigneur Amerotkê, dit-il, ignorant le grommellement désapprobateur de Hunro, toi le juge suprême de la salle des Deux Vérités, qu'en penses-tu ?

— Résumons-nous. Snefrou n'est pas mort d'une attaque et son corps ne porte aucune trace de blessure. Cependant il a été empoisonné, affirma-t-il en désignant du doigt sur la table les restes de la collation sur lesquels s'agglutinaient les mouches. Je doute que ce soit par ceci.

— Comment en être certain ? gronda Mensou.

— Parce que nous sommes à Thèbes et en Égypte. Snefrou était un étranger dans ce pays et, il y a peu de temps, encore en guerre avec lui. J'imagine qu'il faisait très attention à ce qu'il mangeait ou buvait.

Assise sur un tabouret à l'entrée de la chambre, Wanef prit un air embarrassé.

— Allons, ne refusons pas de regarder la vérité en face, insista le juge. Nous ne nous faisons pas confiance. Dans les repas officiels, vous veillez à n'ingérer que ce que nous absorbons nous-mêmes et, pour le reste, vous avez vos goûteurs, n'est-ce pas ?

Wanef hocha la tête.

— Si vous désirez une légère collation ou un rafraîchissement, vous imitez le seigneur Snefrou, n'est-ce pas ? Vous vous rendez aux cuisines et choisissez vous-mêmes vos mets ?

Wanef approuva une nouvelle fois.

Amerotkê gagna la fenêtre et laissa errer son regard sur les jardins baignés de soleil. Des papillons et des abeilles voletaient activement. L'air était chargé de la lourde fragrance des plantes exotiques que le temple importait du Liban ou du pays de Canaan. Il entendit le roulement d'un char sur les pavés d'une cour lointaine. La brise lui apporta l'écho d'un chant en provenance d'une petite chapelle, mais aussi les sinistres aboiements de la meute sacrée. Il songea à l'homme qu'il avait

condamné à mort le matin. Il lui faudrait aller voir le maître-chien et jeter un coup d'œil à cette meute.

Un toussotement impatient de Senenmout le ramena à la réalité.

— Je pense qu'il s'agit d'un meurtre, reprit-il. Snefrou est allé d'abord aux cuisines chercher de quoi se désaltérer et se restaurer. Puis il est venu dans cette chambre prendre quelque repos. Je ne comprends pas pourquoi il a fermé les volets au lieu de laisser entrer la brise fraîche, mais cela n'a peut-être rien d'extraordinaire.

Il désigna la collation couverte de mouches et continua :

— Ce sont peut-être ces insectes qui l'ont dérangé. Après avoir absorbé ce léger repas, il s'est étendu sur son lit. Quand Weni et Mareb sont venus frapper à sa porte pour lui demander de nous rejoindre, il n'a pas répondu. Or, cette porte était fermée de l'intérieur.

Amerotkê fit fonctionner la clé qui se trouvait toujours dans la serrure et termina :

— Snefrou n'a fait entrer personne. Et pourtant il a été assassiné.

— L'assassin a pu s'introduire par la fenêtre, observa Mensou.

Amerotkê examina à nouveau celle-ci sans trouver trace d'effraction. Il la referma, tira les volets et les verrouilla.

— Quand nous avons pénétré dans cette pièce, elle était totalement close, intervint Mareb d'un ton vif. Vous m'avez vu vous-même ouvrir.

Amerotkê réfléchissait.

— Quelle que soit la manière dont l'assassin a pu procéder, insista Wanef, comment a-t-il pu agir sans alerter Snefrou ? C'était un guerrier, il aurait résisté.

— Attendons le compte rendu du médecin, conseilla le juge. Il n'en reste pas moins que toute cette affaire est remplie de mystères.

Il saisit le pichet et la coupe qui avaient servi à la collation et les remit à Weni.

— Porte cela au médecin et demande-lui de les examiner avec soin. Il me fera son rapport.

— Ainsi, dit Wanef en se levant, nous ne savons pas vraiment comment est mort le seigneur Snefrou...

— Et surtout, nous ignorons *pourquoi* on l'a tué, rétorqua Amerotkê.

Il contempla les compagnons de la princesse. Des guerriers, comme il en existait de semblables parmi les officiers de l'armée égyptienne. Des hommes braves au combat et peu doués pour les négociations, surtout avec une reine-pharaon qui leur avait infligé une cuisante défaite. Nul doute que Snefrou devait leur ressembler. Mais, en ce qui concernait Wanef, c'était une autre histoire. Avec son visage étroit et rusé, son regard fourbe et son sourire moqueur, elle ne lui inspirait guère confiance.

— Êtes-vous bouleversée ? lui demanda-t-il brusquement.

— Bouleversée, moi ? répondit-elle en grimaçant. Le seigneur Snefrou n'était pas de ma famille. C'était un soldat, un des favoris de Toushratta. Tout comme mes deux autres compagnons, ajouta-t-elle vivement.

— Était-il partisan de la paix avec l'Égypte ? insista Amerotkê.

— Cela ne vous regarde pas. Je vous rappelle qu'il s'agissait d'un ambassadeur.

— Princesse, je déplore cette mort, mais nous sommes en Égypte. Vous avez souligné bien vite que nous ne savions pas qui était l'assassin...

— Seriez-vous en train de suggérer que l'un de nous pourrait être responsable de la mort du seigneur Snefrou ?

— Mensonge ! s'exclama Mensou en saisissant la garde de son épée.

— Ne vous montrez pas si impétueux, avertit calmement Amerotkê. Nous sommes sans doute tous innocents mais, pour découvrir la vérité, je dois poser des questions.

— Alors, posez-les.

Wanef se rassit et, d'un geste, ordonna à ses deux compagnons de se tenir tranquilles.

— Y avait-il des différends entre vous ? demanda le juge.

Wanef regarda l'un après l'autre ses compatriotes avant de secouer la tête.

— Donc, vous le considérez comme votre ami, insista Amerotkê.

— C'était un Mitannien, déclara Hunro. Un chef de clan.

— Pas de querelle de famille ?

Nouveau signe de dénégation.

— Tous les Mitanniens ne sont pas partisans de la paix avec l'Égypte, si vous voulez savoir, souligna Wanef.

— Était-ce le cas de Snefrou ?

— J'ai déjà répondu à cette question, seigneur Amerotkê, souligna-t-elle avec une voix contenue et le regard rusé. Je porterai le deuil de Snefrou avec ses parents et les membres de son clan.

Amerotkê comprit qu'en réalité aucun lien d'amitié n'avait uni les trois ambassadeurs à la victime.

Senenmout s'avança.

— Je propose de reporter à plus tard la réunion d'aujourd'hui. Le seigneur Amerotkê s'installera dans le temple d'Anubis. Des chambres seront mises à sa disposition et à celle de ses serviteurs. Princesse..., dit-il enfin en ouvrant la porte.

Wanef s'inclina courtoisement et sortit en compagnie des deux autres.

Senenmout se tourna vers Mareb.

— Ce que tu as entendu aujourd'hui doit rester secret.

— Bien entendu, seigneur. Je suis un héraut.

Senenmout laissa échapper un profond soupir.

Adossé à la porte, l'air préoccupé, il tambourinait des doigts.

— Les Mitanniens s'entre-tueraient-ils ? lâcha-t-il enfin. Ce serait une explication.

— Impossible, interrompit Mareb. Seuls des Égyptiens sont montés jusqu'ici.

— Alors, qui ?

Mareb frissonna.

— L'ombre de Seth, le meurtrier, plane sur ce temple.

— Rien de plus vrai, approuva Amerotkê. Et il tuera de nouveau.

Senenmout referma la porte et les yeux d'Amerotkê s'attardèrent sur le verrou. Comme il était étrange que presque tous les mystères auxquels il se trouvait régulièrement confronté aient trait à des portes et à des serrures ! Le vol de l'améthyste, le meurtre de Snefrou, cette étrange conversation

avec Belet à l'auberge. Y avait-il un lien entre ces faits ? Rien de ce qui était arrivé ne semblait dû au hasard. Pouvait-on y voir une vaste stratégie destinée à confondre l'Égypte ? Dans ce cas, ce serait une erreur de traiter ces événements séparément, car il fallait d'abord essayer de comprendre la pensée du principal responsable. L'envoyé de Seth. L'assassin.

CHAPITRE V

Le médecin écarta les voiles qui protégeaient le corps de Snefrou. Amerotkê attendait depuis des heures de pouvoir lui parler. Dehors, dans les jardins, le soleil commençait à baisser et la chaleur s'atténuait enfin. Les prêtres d'Anubis se préparaient à célébrer le sacrifice du soir et les chants des Hesets dansant devant la procession résonnaient dans le temple.

*Ô, Anubis, nous te prions,
Salut à toi, seigneur de la mort !
Anubis, le grand !
Seigneur des vraies frontières !
Toi qui précèdes la barque des millions !
Maître du mort.
Toi qui pèses les âmes !
Ta gloire...*

— Sa gloire nous fait bien défaut, remarqua amèrement le médecin, en faisant signe à son assistant de s'éloigner et attendant qu'il ait obéi pour reprendre l'embaumement. Le dieu doit être mécontent de nous.

Saisissant Amerotkê par le coude, il le conduisit dans un petit réduit encombré de jarres et de pots. Puis il lui offrit le seul siège présent et s'assit sur le coin de la table.

— Qu'en pensez-vous ? demanda le juge. Je veux parler de la Gloire d'Anubis, précisa-t-il hâtivement.

Le visage ridé du médecin se plissa.

— Je travaille ici depuis mon enfance, seigneur. D'abord dans la maison de la Lumière puis dans celle des Scribes. La Gloire d'Anubis est le plus grand trésor de ce temple. Personne ne

connaît son origine. On raconte que la pierre faisait partie d'un gros rocher tombé du ciel.

— En tout cas, elle n'y est certainement pas retournée !

Le médecin haussa les épaules et se pencha pour resserrer un lien de sa sandale.

— Certains murmurent que c'est le dieu lui-même qui l'a reprise.

— Vous n'y croyez pas plus que moi.

— Pourtant, seigneur Amerotkê, elle a bien été volée. Le bruit court que les Mitanniens seraient responsables. La mort de Snefrou ne va pas arranger les choses.

— Comment cela ?

— On va raconter que les Mitanniens sont punis pour avoir volé la Gloire d'Anubis.

— Et comment aurait-on fait pour punir Snefrou ?

— Je n'en sais rien. Ni le vin, ni le raisin n'étaient empoisonnés. Le corps de Snefrou est couvert de petites égratignures, mais nous en sommes tous là : piqûres d'insectes ou écorchures... c'est notre lot quotidien.

— Il a bien été empoisonné ?

— Oui, seigneur Amerotkê, j'en suis convaincu. Mais par quelle substance et comment, cela reste un mystère.

Le médecin se leva pour fermer la porte et revint s'asseoir.

— J'ai étudié beaucoup de choses dans ma jeunesse, entre autres les poisons. Certains sont administrés par contact avec la peau ou encore inhalés, certains versés dans l'oreille. Il y en a qui mettent des jours, des semaines, parfois des mois à agir. D'autres tuent comme on souffle une lampe. Personne n'a jamais réussi à dénombrer les sortes de poisons disponibles, provenant des guêpes, des serpents, des plantes et même de certains fruits...

— Ce n'est là que la moitié du problème, coupa Amerotkê. Snefrou était un homme solidement bâti, un guerrier. Il n'a pas pu rester tranquillement étendu en attendant qu'on le tue. Il aurait dû se défendre, lutter, crier. Mais rien de cela ne s'est produit.

Il se leva et serra amicalement l'épaule osseuse du médecin.

— Divin père, je vous suis reconnaissant de votre aide et le serai encore davantage si vous me faites savoir tout ce que vous pourriez découvrir.

— Où allez-vous ?

Amerotkê lui sourit.

— Je ne crois pas qu'Anubis soit venu lui-même voler l'améthyste et vous ne le croyez pas non plus. Je vais m'efforcer d'attraper le voleur.

Amerotkê sortit, traversa la salle d'embaumement et gravit l'escalier. Les ombres commençaient à s'allonger. L'air était chargé d'odeurs de viande rôtie et d'encens. Prêtres et assistants se promenaient dans les jardins, véritable paradis jouissant de la fraîcheur du soir. Amerotkê s'arrêta et prêta l'oreille aux aboiements lointains des chiens.

— Maître ?

Surgissant de derrière un buisson, un parasol d'une main, un petit sac de cuir dans l'autre, Shoufoy fit sursauter le juge. Il grimaça un sourire qui le fit ressembler à Bès, le dieu nain.

— Je vous attendais, maître, dit-il mélancoliquement. Mon cœur se languissait de vous voir.

Amerotkê se baissa pour essuyer les miettes collées de chaque côté de la bouche de Shoufoy.

— Tout en mangeant des gâteaux et des dattes et en buvant plus de vin qu'il n'est recommandé pour ta santé.

Shoufoy se balançait d'un pied sur l'autre en clignant des yeux.

— Je vous attendais, maître, répéta-t-il.

— Bien entendu, dit le juge en se relevant.

— Rentrerons-nous à la maison ce soir ? Je me languis de chez nous.

Une danseuse fit soudain son apparition, vêtue seulement d'une robe légère. Elle sortait du même buisson que Shoufoy, et sa perruque huilée était un peu de travers. Le trait noir de khôl qui cernait ses yeux et le carmin de ses lèvres avaient un peu débordé.

— Je l'ai perdu ! s'écria-t-elle sans prêter attention à Amerotkê et en montrant son poignet. J'ai perdu mon bracelet !

Shoufoy tenta de s'esquiver.

— Il a dû tomber derrière le buisson, marmonna-t-il.

Riant discrètement, Amerotkê prit la direction de la fosse aux chiens, laissant derrière lui les exclamations de la fille et les protestations de Shoufoy. Le petit homme le rattrapa bientôt.

— C'est seulement que je me sentais si seul, maître, et elle était si agréable. Je lui ai donné un petit cube de cuivre pour faire un autre bracelet.

Amerotkê baissa les yeux vers lui.

— Et tu l'as regardée danser ?

— En effet, maître. Car, comme dit le poète : « Le cœur ressent sa solitude surtout le soir quand son âme prend des ailes... »

— Merci Shoufoy, coupa Amerotkê.

— Où allons-nous ?

— Voir des chiens.

Ils traversèrent les jardins du temple, longèrent des greniers, des presses à huile et à vin chargées de lourdes senteurs. Prêtres, acolytes, Hesets, serviteurs, tous se tenaient assis à l'ombre des sycomores, des acacias ou des acanthes. Un vent frais se levait tandis que le soleil disparaissait rapidement à l'horizon. Amerotkê aperçut la délégation mitannienne dans l'un des pavillons, discutant sans doute des événements du jour.

— Seigneur Amerotkê !

Il se retourna et le héraut Mareb s'approcha, surgissant de nulle part.

— Que veux-tu à mon maître ?

Shoufoy fit un pas en avant en bombant le torse. Mareb ignora le nain qui, de dépit, se mit à taper du pied.

— Le seigneur Senenmout a maintenant quitté le temple pour regagner la maison de Millions d'années. Vos chambres sont prêtes et vous attendent dans la maison du Repos.

— Je rentre chez moi ce soir pour voir ma femme et mes enfants, répondit Amerotkê. Je reviendrai plus tard.

Le héraut s'inclina avec un regard de mépris en direction de Shoufoy qui lui répondit d'un geste provocant appris dans les tavernes des quais.

Après le départ de Mareb, le nain grommela :

— Je ne supporte pas les hérauts. Ils sont si pompeux !

Il courut pour précéder son maître et se mit à clamer :

— Place au seigneur Amerotkê, juge suprême à la salle des Deux Vérités, ami de Pharaon, membre du cercle royal, celui à qui s'adresse le sourire de la Divine !

Amerotkê poursuivit son chemin sans se soucier de Shoufoy et de ses cris. Laissant les jardins derrière eux, ils traversèrent un terrain desséché par le soleil puis un pont qui franchissait un des canaux d'irrigation amenant l'eau du Nil. Le haut mur qui entourait la fosse aux chiens se dressa devant eux. Une odeur fétide s'en échappait, on entendait quelques jappements et de brefs aboiements. L'énorme portail en bois renforcé de cuivre qui fermait l'enceinte était solidement verrouillé. Les gardes postés de chaque côté baissèrent leur lance en voyant Amerotkê s'approcher, mais Shoufoy leur fit signe de s'écarter. Les hommes se détendirent.

— Où est le maître-chien ? leur demanda-t-il.

— Je suis ici ! cria une voix venant de l'intérieur.

Un des gardes se hâta d'ouvrir un battant et le maître-chien apparut, vêtu de cuir, un trident pointu dans une main, un fouet autour du cou. Il avait les mains ensanglantées et se contenta de s'incliner en gardant ses distances.

— Seigneur juge, c'est un grand honneur !

Amerotkê dissimula son malaise et sa peur. L'odeur était insupportable. Des hurlements à glacer le sang s'élevèrent de l'obscurité comme si une meute de démons se précipitait hors des enfers. Amerotkê se sentit redevenu petit garçon courant dans les rues de Thèbes.

— Voulez-vous les voir ? demanda le maître-chien en plongeant les bras dans un tonneau d'eau pour se laver.

Il ordonna aux hommes de reprendre leur garde et entraîna Amerotkê, suivi par Shoufoy, jusqu'à un petit poste d'observation en surplomb. Amerotkê regarda au-dessous. Le côté opposé de la fosse était formé par le flanc d'une colline creusée de grottes. Dans le fond, on apercevait un peu d'herbe, des arbres et quelques buissons.

— Il n'y a rien à craindre, déclara le maître-chien d'un ton rassurant. Les chiens ne peuvent pas escalader le mur, c'est pourquoi on les laisse en liberté. Ils ont à leur disposition six à

huit acres de terre de ce côté et un peu plus sur l'autre flanc de la colline, un terrain couvert de broussailles.

— Où sont-ils ? murmura Shoufoy.

— On vient de les nourrir, répondit le maître-chien, ils se reposent.

— Est-ce que tu descends toi-même là, en bas ? demanda Amerotkê.

— Seulement jusqu'à ce sentier, dit-il en désignant une allée protégée par la grille. Nous leur lançons la viande de là. Les chiens sortent, se battent pour manger mais chacun trouve sa part.

— D'où viennent-ils ?

— De la jungle et des plaines situées au-delà des cataractes. Ils ont été offerts au grand prêtre au temps du règne de Touthmôsis II. Ce ne sont ni des hyènes, ni des chacals, mais une race de chiens sauvages. Regardez maintenant.

Un énorme chien sortit d'une grotte et descendit la pente, suivi par d'autres. Amerotkê frémit. Ils étaient noirs comme la nuit, trapus, avec un museau écrasé, de puissantes mâchoires, de longues oreilles raides et une queue en panache. Comme chez les chiens de chasse, on voyait leurs muscles jouer sous leur poil court et luisant. Le chef de la meute surprit le regard d'Amerotkê et du maître-chien. Il bondit sans pouvoir les atteindre, puis s'assit, le regard levé vers eux.

— Ils sont intelligents, observa le maître-chien, et se soutiennent les uns les autres.

— Sont-ils dressés ?

— Ils sont sauvages et descendent directement de la meute d'origine. Des prêtres du temple ont tenté de les dresser, mais c'est trop dangereux. Un faux pas, le moindre signe de faiblesse, une odeur de sang, et ils attaquent.

Amerotkê regarda l'animal en bas, ses yeux sombres fixés sur lui, l'énorme gueule ouverte d'où pendait une langue rose. Le chien leva la tête et lança un aboiement en direction des autres qui l'entouraient.

— Ils ont déjà tué, poursuivit le maître-chien. On ne peut jamais se fier à eux. Ils sentent la peur aussi bien que le sang. J'ai parlé à des voyageurs qui connaissaient cette race et ils

m'ont dit qu'ils étaient capables de poursuivre leur proie pendant des jours et même des semaines.

Les chiens se pressaient maintenant en avant et Amerotkê eut un mouvement de recul.

— Se sont-ils jamais échappés ?

— Pas de mon temps, répondit le maître-chien. Vous avez vu la solidité des grilles ? De plus, elles sont gardées. Mais j'ai entendu parler de stupides paris entre ivrognes ou nobles arrogants. L'un d'eux a tenu le sien... Après cela, il a été difficile de retrouver quelque chose de lui, même un os.

Amerotkê éprouva un vertige.

— J'en ai vu assez, dit-il en se dirigeant vers la sortie.

Shoufoy tira la langue aux molosses et le suivit. Après avoir remercié le maître-chien, Amerotkê lui demanda si la sentence prononcée par la cour avait été appliquée.

— L'homme est mort, seigneur. Les chiens ne l'ont pas laissé longtemps en vie. C'était un juste verdict. J'ai tué aussi le chien sauvage qui avait attaqué son oncle et sa tante âgés. Ils ont connu une mort affreuse.

— Toute mort est affreuse, répondit Amerotkê. Je te souhaite une bonne nuit.

Il reprit le chemin en sens inverse, Shoufoy trotinant derrière lui.

— Maître, je suis fatigué. Je voudrais rentrer à la maison.

— Bien sûr, petit homme. Tu as mangé, tu as bu et tu as pris du plaisir. À présent, tu as envie de te pelotonner sur ta couche et de dormir. Mais nous avons encore à faire.

Amerotkê pénétra dans l'enceinte du temple. Il s'arrêta devant une petite fontaine pour se purifier le visage et les mains et obligea Shoufoy à faire de même malgré ses protestations. Puis il traversa tout le sanctuaire pour arriver devant les portes qui donnaient accès aux salles mystérieuses les plus secrètes. Il se fit connaître d'un assistant.

— Je désire voir Tetiky, capitaine de la garde, le prêtre Khety et la prêtresse Ita. Va les chercher et amène-les ici tout de suite !

Pour meubler son attente, il se rendit dans la chapelle qui avait abrité la Gloire d'Anubis. Le bassin qui protégeait son accès luisait faiblement et on distinguait des traces de pas sur la

planche faisant office de pont. Les fleurs se fanaient dans les vases et la pièce sentait le renfermé. À la lueur tremblotante des lampes à huile, la statue d'obsidienne noire du dieu avait l'air d'un fantôme. Amerotkê examina la porte et regarda autour de lui. Le lieu était sacré et, d'ordinaire, on y entrait facilement en communication avec le dieu. Mais il avait été profané par le meurtre et le vol sacrilège.

La pièce en elle-même était modeste. Amerotkê tâta les murs et en déduisit qu'il devait s'agir de la partie la plus ancienne du temple. Celui-ci s'était sans doute développé au cours des années autour d'un petit sanctuaire primitif, simple rectangle de pierre aux coins remplis d'ombre. Il les passa en revue avec soin sans découvrir la moindre fissure, pas même un creux pour y déposer de l'encens. Le lieu offrait une sécurité parfaite. C'était le meilleur endroit pour y conserver une précieuse améthyste. Il en fit le tour en frappant sur les murs, sachant que ces anciennes constructions possédaient souvent des passages secrets. Il en avait vu des exemples dans le temple de Maât. Assuré qu'il n'en existait pas ici, il concentra son attention sur la porte. D'après Senenmout, il avait fallu la forcer mais elle était maintenant réparée. Amerotkê scruta les panneaux de bois de cèdre, le verrou de cuivre, sans y trouver le moindre défaut. Entendant des pas s'approcher, il se dirigea vers le bassin d'accès.

C'est le capitaine des gardes qui se présenta le premier, vêtu d'un pagne de cuir et de bottes, un baudrier jeté sur une épaule. « Il ressemble à Asural, se dit Amerotkê : trapu, d'aspect redoutable, un visage plein et dur. Un homme né et éduqué pour être militaire. » Il salua Amerotkê selon les règles, bras tendu, tête légèrement penchée, déclinant ses noms et titres : Tetiky, capitaine de la garde du temple d'Anubis. Puis il s'écarta tandis que les deux autres empruntaient à leur tour l'étroit pont. Khety portait sa robe de prêtre, une simple tunique. Il avait un visage large, ascétique, des yeux protubérants, une lèvre inférieure et des oreilles démesurées, ce qui donnait à ses traits par ailleurs agréables un aspect grotesque. Ita, la prêtresse, était petite et svelte. Sa robe de lin dégageait des épaules rondes. Elle ne portait pas de perruque et ses longs cheveux étaient retenus

par un filet. Des yeux papillonnants éclairaient son visage enfantin au nez retroussé et à la jolie bouche. Les bracelets qui ornaient ses chevilles et ses poignets tintaient à chacun de ses pas. Dans sa hâte à s'habiller, elle avait mal attaché ses sandales et, avec un sourire d'excuse, s'accroupit pour les relacer. Tous trois avaient l'air passablement nerveux sous le regard d'Amerotkê.

— Vous nous avez demandés ?

Khety brisa le silence d'une voix rauque. Il toussa pour éclaircir sa gorge en bougeant les pieds. Ne sachant que faire de ses mains, il croisa les bras et se tourna vers la statue.

— Fermez la porte ! ordonna Amerotkê.

Assis le dos au mur, il fit s'accroupir les autres devant lui en demi-cercle.

— Où se trouve la Gloire d'Anubis ? commença-t-il.

— Seigneur juge, nous l'ignorons ! s'écria Ita de sa voix douce.

Le capitaine des gardes gratta son crâne chauve et jeta à Amerotkê un regard embarrassé.

— Le temple nous soupçonne, seigneur. Pourtant...

— Pourtant on ne peut rien vous reprocher, c'est bien ça ? continua Amerotkê en jetant un coup d'œil autour de lui. Les choses sont bien telles qu'elles se présentent : un rectangle de pierre sans cavités, sans ouvertures, sans passages secrets ?

— Exactement, confirma Tetiky. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on y conservait la Gloire d'Anubis.

— À quoi ressemblait-elle ? s'enquit le juge. Je me souviens l'avoir vue étant enfant, mais de loin, quand on l'exhibait lors de processions autour du temple.

— Elle est de couleur pourpre et brillante, aussi large qu'une main d'homme. Personne n'a jamais vu une améthyste de cette taille.

— D'où vient-elle ?

— Je n'en sais rien, répondit Tetiky. Son origine remonte à la nuit des temps. Certains assurent qu'elle faisait partie d'un énorme rocher tombé du ciel, un cadeau des dieux. D'autres prétendent qu'on l'a trouvée dans des mines situées à des centaines de lieues au sud de la Troisième Cataracte.

— Mais on dit aussi qu'elle serait un don du dieu lui-même à la maison divine, déclara Ita.

— À présent, elle a disparu, murmura Amerotkê. Dis-moi, Tetiky, tu es un policier. Je suppose que tu as servi dans la police de la ville, chez les Maijodous ?

— Oui, seigneur. Et, auparavant, je faisais partie de la brigade du Scorpion dans le régiment Isis.

— Tu as donc été soldat ou policier pendant presque toute ta vie ?

— En effet, seigneur.

— Si je volais un bijou, que pourrais-je en faire ?

— Le vendre.

— Mais à qui ?

— À des étrangers comme les Mitanniens, répondit Tetiky en esquissant une grimace. Peut-être le détailler en plus petits morceaux, mais cela prendrait du temps et beaucoup d'énergie. Ou encore le céder à des marchands de la ville. L'améthyste est précieuse et sa valeur inestimable.

— Le voleur pourrait en tirer un bon prix, de quoi paresser jusqu'à ses derniers jours, admit Amerotkê. L'un de vous sait-il comment la pierre a pu être volée ?

Un chœur de dénégations couvrit la fin de sa phrase. Retirant un bracelet de son poignet, il alla le placer dans la cavité ouverte sur le torse du dieu et reprit sa place.

— Imaginons qu'il s'agisse de la Gloire d'Anubis, et que je sois Nemrath, le prêtre vigile. À quelle heure commençait sa veille ?

— Au crépuscule, répondit Tetiky. Quand le soleil a disparu à l'horizon et que la conque a retenti.

— Que se passe-t-il alors ?

— J'escorte deux prêtres jusqu'ici et je frappe à la porte. Celui qui a assuré la garde du jour ouvre et je repousse la porte.

Amerotkê se pencha.

— Un instant. Ce bassin est bien trop large. Comment le prêtre peut-il le traverser si la planche n'est pas en place ?

— Suivez-moi, seigneur, répondit Tetiky avec un sourire entendu.

Le capitaine entraîna le juge au bord du bassin et, s'avançant, marcha sur l'eau pour saisir la poignée de la porte et l'ouvrir. Amerotkê poussa une exclamation de surprise et s'accroupit.

— Très ingénieux ! murmura-t-il.

Il n'avait pas remarqué auparavant un rebord de pierre légèrement immergé courant de la chapelle jusqu'à l'autre bout du bassin. Il était peint en vert foncé de manière à se confondre avec l'eau.

— Le prêtre marche là-dessus, expliqua Tetiky, ce qui ne présente aucune difficulté. Il insère la clé, déverrouille la porte et revient sur ses pas. C'est alors que j'installe le pont, précisa-t-il avec un petit rire. Le passage immergé est censé être un secret, mais la plupart des prêtres sont au courant. Il a pour rôle non seulement d'assurer la sécurité mais aussi d'empêcher le prêtre de garde de boire trop de vin.

Amerotkê hocha la tête.

— Car dans ce cas il risquerait de faire un faux pas et de tomber à l'eau !

— C'est bien cela, approuva Tetiky. Mais le plus remarquable est que ce passage peut être emprunté quand on sort de la chapelle en direction de la porte, mais pas dans l'autre sens pour y entrer. Un intrus pourrait risquer le saut, mais le bassin est trop large. Tout cela fait partie de la routine du temple. La nuit où Nemrath est mort, le prêtre de garde dans la journée a déverrouillé la porte et j'ai installé le pont. Un des officiants est sorti, l'autre est entré. J'ai retiré le pont, fermé la porte pendant que, de l'autre côté, Nemrath la verrouillait. Il a ensuite retiré la clé et commencé sa veille.

— Tu es certain qu'elle a bien été fermée à clé ?

— J'en fais le serment, seigneur. Cela fait partie de mes responsabilités. J'ai entendu la clé tourner à l'intérieur et secoué la porte, comme chaque fois, pour vérifier que le pêne était bien enclenché.

Ils rejoignirent les autres.

— Où Nemrath gardait-il la clé ?

— À un crochet de sa ceinture, répondit Tetiky.

— Combien de clés y a-t-il ?

— Une seule.

Tetiky se dirigea vers un coussin, le souleva et remit la clé à Amerotkê. Elle était longue, étroite, en cuivre finement ciselé, avec des dents au dessin compliqué et une extrémité en forme de tête de chacal.

— La serrure est extrêmement complexe, expliqua Tetiky, et la clé difficile à reproduire.

— Nemrath l'a donc accrochée à sa ceinture et a commencé sa veille ?

Tetiky acquiesça.

— Et toi, Khety, qu'as-tu fait ?

— J'ai commencé ma veille.

— Et toi, Ita ?

Elle plissa les yeux.

— Je suis la servante du dieu, seigneur. Lorsque la nuit est tombée, la période de jeûne de Khety est achevée. Je lui apporte un peu d'oie rôtie, du raisin et de la bière. La nuit où Nemrath a été tué, je n'ai rien remarqué d'anormal. J'ai parlé un instant avec Khety avant de regagner les cuisines.

Amerotkê se tourna vers Tetiky.

— J'étais de service et ai entamé mes patrouilles, expliqua ce dernier. Sans rien rencontrer.

— Combien de fois es-tu passé devant la chapelle ?

— Trois ou quatre fois, à chaque quart de la nuit. Tout était silencieux. J'ai aperçu Ita qui apportait la nourriture. Lors d'une de mes tournées, Khety était réveillé, mais la fois suivante il dormait. Il ne s'est rien passé. À l'aube, j'ai accompagné le prêtre de jour et suivi le rituel en frappant d'abord à la porte. Il n'y a pas eu de réponse. J'ai frappé de nouveau en appelant Nemrath par son nom. Je me suis dit qu'il avait peut-être eu une attaque, aussi j'ai prévenu le grand prêtre et d'autres membres de la garde. Nous avons dû enfoncer la porte.

— Comment avez-vous fait ?

— En tapant avec un banc pour faire sauter le verrou, dit Tetiky. Après, j'ai placé la planche au-dessus du bassin et nous sommes entrés dans la pièce.

— Où se trouvait Nemrath ?

— Effondré contre le mur, répondit Khety en désignant un coin où des coussins étaient empilés. La dague enfoncée dans la

poitrine. Je me suis précipité, mais il était mort et la Gloire d'Anubis avait disparu.

Sa voix fléchit. Amerotkê contempla la chapelle autour de lui. Il ressentait de la fatigue et ses idées étaient confuses. Quel sens donner à tous ces faits ?

— La porte était toujours verrouillée ?

— Naturellement, répliqua Tetiky.

— Et la clé ?

— Toujours à la ceinture de Nemrath.

— Tu en es absolument certain ?

— J'ai examiné le corps, intervint Khety, et Tetiky aussi.

— Qui était présent quand la porte a été enfoncée ?

— Le grand prêtre, moi-même, d'autres gardes et des officiants. Le seigneur Senenmout est arrivé peu après.

Amerotkê se leva, contempla la statue noir et or d'Anubis, puis porta son regard vers la peinture murale qui représentait le dieu en train de peser l'âme d'un mort à l'once de la plume de Vérité. « Viens à mon secours, pria-t-il. Comment assassiner un prêtre et voler l'améthyste sans forcer la porte ? Quand celle-ci était encore fermée de l'intérieur et la clé à la ceinture du mort ? »

Il ferma les yeux. Quels autres indices rechercher ?

— Khety, appela-t-il sans se retourner. Quelqu'un s'est-il approché de la chambre au cours de ta veille ?

— Personne, seigneur.

— As-tu quitté ton poste dans le passage à un moment quelconque ?

— Une fois seulement.

— À quel moment ?

— Quand Ita a apporté ma collation, répondit-il en laissant échapper un petit rire gêné. Je devais me soulager.

Amerotkê revint vers eux.

— Et toi, Tetiky, tu n'as rien noté qui sorte de l'ordinaire ?

— Comme je l'ai déjà dit, seigneur, quand je suis passé par ici Khety était éveillé une fois et, l'autre fois, il dormait. J'ai vu Ita apporter les provisions avant de retourner aux cuisines.

— Khety, quand tu es sorti, as-tu entendu un bruit quelconque ?

— Rien, seigneur.

— C'est bien, dit Amerotkê, je ne vous retiendrai pas plus longtemps.

Après les avoir renvoyés, il attendit que le capitaine eût traversé le pont et tiré la porte derrière lui. Puis il s'accroupit contre un mur. On frappa à la porte.

— Entrez !

Shoufoy poussa la porte et lui sourit depuis le seuil.

— Fais attention !

— Ne vous inquiétez pas, maître. J'ai entendu parler de ces pièges...

— Qu'as-tu encore entendu d'autre ?

— Khety et Nemrath s'entendaient bien. Khety n'est encore qu'assistant. Lui et Ita sont très proches.

— Et Nemrath ?

— On le disait de tempérament plutôt lascif, aimant bien manger et bien boire.

— Trouve-moi un prêtre qui ne soit pas ainsi !

Amerotkê se leva et traversa prudemment le bassin sacré. Une fois dans le corridor, il se retourna vers la petite chapelle.

— Qui a bien pu faire cela, maître ? questionna Shoufoy.

— Oh, je le sais. Khety, Ita et Tetiky, ensemble ou séparément. Mais ce que j'ignore, c'est comment ils s'y sont pris. Seul le dieu Anubis doit le savoir !

— Au sujet de Belet, qu'en est-il ? Lui et Seli m'ont invité à souper chez eux en compagnie de Prenhoe. Il est toujours inquiet, seigneur...

— As-tu découvert quelque chose d'autre ?

Shoufoy secoua la tête.

— Et moi non plus, conclut sèchement Amerotkê. Tout ce que je peux dire, c'est qu'un vol se prépare. Ils ont besoin d'un serrurier et ont choisi Belet parce qu'il vit à Rhinoceri. Sans doute ont-ils pensé qu'il n'avait rien à perdre.

— Dans un endroit comme le temple d'Anubis ? s'étonna Shoufoy. Après tout, un vol vient d'y être commis.

Amerotkê réfléchit un instant.

— Non, murmura-t-il. Souviens-toi de ce qu'a dit Belet. Le lieu choisi n'est pas gardé. Un vol comme celui de la Gloire

d'Anubis exige davantage qu'un serrurier. Il faut un plan soigneusement préparé et la ruse d'un serpent.

CHAPITRE VI

Amerotkê traversait la place du marché. Sur ses talons, Shoufoiy fredonnait une chanson :

*Vole mon cœur et hâte-toi !
Je connais trop bien son amour !
Je ne veux pas attendre qu'elle saisisse ma tunique,
Ou que ses mains fraîches calment l'ardeur de mon âme !*

Amerotkê balança sa canne et jeta derrière lui un coup d'œil à Shoufoiy qui avait l'air abattu.

— Jolie chanson ! Est-ce la Heset qui te l'inspire ?

— Les femmes en général, répondit tristement Shoufoiy. Des papillons dans le jardin de mon cœur. Je leur ai consacré les meilleures années de ma vie. Les espoirs d'un homme sont comme l'onde au matin, poursuivit-il d'une voix forte. Quand vient le soir, elle n'est plus que poussière dans un bol fêlé.

Il s'arrêta pour essuyer une larme. Amerotkê se promit de ne pas rire, ni même de sourire. Quand Shoufoiy était amoureux, il devenait lugubre.

— Viens, petit homme, dit-il gentiment. Avec une bière fraîche sur la terrasse du toit, quelques gâteaux, un compotier de fruits, tu pourras chanter toutes les chansons que tu voudras.

Il baissa les yeux vers le nain puis reprit :

— Pourquoi ce soudain plongeon dans l'amour, Shoufoiy ? Est-ce parce que ton ami va se marier ?

— Un homme sans femme est comme un corps sans âme. Prenhoe m'avait prévenu. Il a fait un rêve, récemment. Je chevauchais le dos d'une danseuse qui m'a entraîné vers le Nil et, là, elle s'est transformée en hippopotame...

Amerotkê éclata de rire, si fort que les commerçants occupés à préparer leur éventaire pour le marché de nuit levèrent des

yeux étonnés vers ce juge en robe blanche chaussé de sandales bordées de la pourpre sacrée ainsi que sur son étrange compagnon. Amerotkê saisit Shoufoy par la main.

— Viens, mon petit Bès. La journée est finie et nous sommes fatigués. Ne sois pas si triste.

— Je suis heureux d'être loin de ce temple, avoua Shoufoy en se mettant à sautiller de joie devant le témoignage d'affection de son maître. C'est un endroit sinistre. Je déteste ces Mitanniens, et aussi les gardes avec leurs insignes en forme de chacal. On dirait un lieu peuplé de fantômes.

Amerotkê s'arrêta d'un coup.

— De fantômes ? Pourquoi parles-tu de fantômes ?

— Parce que des gardes m'ont raconté qu'on avait vu Anubis lui-même se promener dans le temple, avec ses sandales noires, un pagne de guerre de la même couleur, le visage couvert d'un énorme masque de chacal bordé d'or.

— Ils avaient trop bu ! laissa tomber Amerotkê.

— Pourtant ils m'ont bien dit l'avoir vu, insista Shoufoy d'un ton plaintif.

Amerotkê reprit sa marche. Malgré l'heure tardive, le marché était encore animé. Des barbiers taillaient la barbe de leurs clients sous les arbres. Des soldats ayant terminé leur service cherchaient bruyamment des distractions autour des maisons de plaisir. Ils veillaient à se tenir à l'écart des policiers armés de lourdes matraques qui patrouillaient autour des temples, prêts à intervenir au moindre signe de désordre. Les étals des bouchers étaient vides, la viande non vendue ayant été jetée car déjà gâtée. Des mendiants proposaient d'éventer les passants pour écarter les mouches. Shoufoy les repoussait à grands cris comme c'était son devoir. Les habitants des quais se pressaient en ville à la recherche de larcins faciles. Mendiants, voleurs, prestidigitateurs, escrocs ou joueurs de flûte ayant abusé du vin dans les tavernes faisaient un joyeux vacarme pour la plus grande joie des passants qui se moquaient des efforts des musiciens pour produire quelques notes ne méritant même pas qu'on leur lance une pièce. Amerotkê poursuivit sa marche tête baissée et serra plus étroitement la main de Shoufoy. Le petit homme avait tendance à s'échapper pour aller observer les

médecins ambulants, des colporteurs qui se vantaient de talents extraordinaires et proposaient des remèdes guérissant toutes sortes de maux.

— Tu as abandonné la médecine ? demanda Amerotkê.

— Trop de concurrents sur la place du marché, répondit Shoufoy en portant bien haut son parasol comme s'il s'était agi du sceptre de Pharaon. Les dieux me poussent à exercer un nouveau métier.

— Et lequel ? interrogea Amerotkê.

— Poète d'amour.

Amerotkê se mordit les lèvres.

— Je vends des poèmes et des potions, expliqua le nain. Non, maître, ne riez pas. Des chansons et des rimes capables de captiver tous les cœurs bouillonnent en moi, prêtes à s'écouler comme les bulles d'eau d'une fontaine.

— Norfret ne va jamais y croire ! murmura Amerotkê. En attendant, allons-y, Shoufoy ! Moi aussi, j'ai hâte de rentrer à la maison.

Ils pressèrent le pas en direction des portes de la ville, deux énormes piliers surmontés de tours en flèche. Les lourds battants étaient déjà verrouillés et barrés mais le guetteur de service reconnut Amerotkê et le fit passer par une poterne qui ouvrait sur la chaussée pavée longeant le Nil. Amerotkê distinguait à sa droite le fleuve scintillant sous la pâle lueur de la lune. Des bateaux de pêche glissaient sur l'eau, semblables à des insectes, des lanternes clignotaient. La brise nocturne apportait les cris des pêcheurs, les clapotements de l'eau, le coassement incessant des grenouilles et l'appel des oiseaux qui, de temps à autre, s'élevaient pour planer gracieusement au-dessus des rives.

— Ces bateliers devraient faire attention, observa Shoufoy. Les hippopotames n'aiment pas être dérangés. Là où il y a des pêcheurs, on voit toujours surgir une de ces énormes bêtes, et les crocodiles ne sont pas loin.

D'un geste Amerotkê désigna les mesures de boue séchée qui les entouraient.

— Ces gens sont misérables, Shoufoy. Ils gagnent leur vie en fournissant du poisson frais au marché du matin.

Ils croisaient des marchands qui se rendaient en ville, d'autres à des banquets ou des réceptions. Les plus riches montés sur des ânes ou des palanquins, les plus pauvres allaient en groupes comme des troupeaux d'oies. Peu à peu, la foule devint moins dense tandis qu'ils s'éloignaient du labyrinthe de pauvres masures à un seul étage où l'air sentait le poisson grillé, la bière bon marché et le pain acide. La Vallée des Impurs, comme on appelait cet entassement de taudis abritant les ouvriers qui venaient travailler en ville.

Ils se trouvèrent bientôt en pleine campagne. Sur l'autre rive du Nil, les lumières de la cité des Morts clignotaient et les bruits s'estompaient. Shoufoy se remit à chanter un poème d'amour et Amerotkê à songer aux événements de la journée. Il lui fallut un tapotement de Shoufoy sur son poignet pour réaliser que des pas se faisaient entendre derrière eux. Il se retourna vivement, la canne à la main. Cinq ou six silhouettes dessinaient derrière lui des formes étranges dans l'obscurité.

— Qu'est-ce, étrangers ? cria-t-il. Est-ce que vous me suivez ou passez-vous seulement votre chemin ?

— Rien de la sorte, seigneur Amerotkê.

Le juge poussa un soupir et relâcha sa tension. Norfret l'avait bien des fois mis en garde contre ces retours tardifs à la maison et avait insisté pour qu'il se fasse accompagner d'une garde ou tout au moins d'Asural. Amerotkê avait toujours refusé mais, à cet instant présent, il aurait bien voulu avoir une épée sous la main. Shoufoy s'écarta et déposa son parasol. Puis il ouvrit son sac et en sortit une dague cananéenne.

— Nous ne vous voulons pas de mal, seigneur, dit une voix tranquille. Nous sommes les Enfants du Nil.

Le juge se détendit.

— Dans ce cas, avancez-vous.

Ils obéirent et Amerotkê dissimula sa répulsion. Il avait entendu parler des Enfants du Nil, une corporation chargée de nourrir les crocodiles et d'extraire du fleuve ce qu'ils pouvaient en tirer. Ils avaient leur propre sanctuaire à quelques dizaines de brasses au sud où ils vénéraient la déesse Sekhmet, la Destructrice, qui prenait la forme d'une lionne. Ces créatures tiraient du Nil leur subsistance et quelque profit. On les accusait

d'attirer parfois délibérément des bateaux sur les dangereux bancs de sable pour s'emparer des marchandises qu'ils transportaient. S'il y avait des survivants, ils les offraient en sacrifice à leur sinistre déesse. Ils se vêtaient de peaux d'animaux non traitées, ce qui leur valait d'être qualifiés d'impurs. Tous étaient coiffés d'une sorte de casque ou d'un chapeau en forme d'ibis, de crocodile, d'hippopotame ou encore de serpent.

Leur chef était petit et gras. Il ôta sa coiffure en forme de scorpion. Un de ses yeux, à demi fermé, n'était qu'une petite tache laiteuse dans son large visage traversé par une cicatrice. Il dégageait une odeur de sueur et de poisson, celle de la boue du Nil. Ses compagnons restèrent quelques pas en arrière. L'homme s'inclina.

— Seigneur Amerotkê !

— Il fait nuit, dit le juge. Vous pouvez me trouver dans la journée à la salle des Deux Vérités.

Une voix lança :

— Ou au temple d'Anubis.

— En quoi mes faits et gestes vous regardent-ils ?

— Seigneur, ne vous fâchez pas.

L'homme tenta un sourire et l'œil qui lui restait s'éclaira.

— Explique-toi, grommela Shoufoy.

— Du calme, petit homme. Il n'y a pas de danger. Comment des gens comme nous pourraient-ils menacer le grand Amerotkê ? Si nous sommes ici, poursuivit-il hâtivement, c'est que nous sommes impurs et n'avons pas le droit de pénétrer dans les lieux sacrés. Vous le savez bien, d'ailleurs. Mais nous avons des informations à vendre, ou plutôt à vous offrir.

— Parle et je veillerai à ce que des offrandes soient portées dans votre sanctuaire.

— Il y a deux choses, seigneur. D'abord Sinoué, le voyageur. Nous avons retiré son corps du Nil. Je l'avais rencontré auparavant. Il nous racontait des histoires extraordinaires et prétendait être allé jusqu'à l'endroit où naît le Nil, au centre de la terre. Sinoué ne se souciait guère de ses vêtements. Les crocodiles n'avaient pas laissé grand-chose de lui, c'est vrai,

mais avez-vous remarqué, seigneur, qu'il portait sa meilleure robe et ses plus belles sandales ?

Amerotkê se rappela le tas de loques sanglantes aperçues dans la salle d'embaumement et fit signe que oui.

— Et l'autre chose ?

— Le matin où Sinoué a été tué, un de mes compagnons a aperçu ce qu'il a pensé être le dieu Anubis près du temple de Bès.

— Les dieux ne marchent pas, rétorqua Amerotkê.

— Peut-être pas les dieux, répondit l'homme. Mais un prêtre d'Anubis portant un long pagne de cuir et un masque noir ?

Il se retourna vers ses compagnons pour échanger avec eux quelques phrases dans la langue aux sons gutturaux qui se pratiquait sur les quais.

— Je comprends leur langue, intervint Shoufoy. Il dit que ce n'était pas Anubis.

Le chef se rapprocha et grimaça un sourire.

— Petit homme, tu n'as plus de nez mais tes oreilles sont fines. C'est exact. Mon compagnon affirme qu'il est allé jusqu'à l'oasis des Palmes. Ou plutôt il s'en est approché suffisamment pour voir que les prêtres mitanniens portent des masques de ce genre.

— As-tu d'autres choses encore à me confier ?

L'homme fit signe que non.

— Comme je te l'ai dit, poursuivit Amerotkê, je veillerai à ce que la récompense promise vous parvienne avant demain soir. Que votre déesse vous protège !

Les étranges visiteurs disparurent dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que cela signifie, Shoufoy ? soupira le juge. Sinoué a mis ses meilleurs habits parce qu'il devait rencontrer un personnage important. Un membre de la noblesse mitannienne ? Ou une femme ? Et pourquoi ce masque ?

— Pour dissimuler son visage, maître. La confusion est facile. Tout le monde devait penser qu'il s'agissait d'un prêtre du temple d'Anubis.

Amerotkê se frotta les bras, sentant l'air fraîchir. Cette rencontre l'avait troublé. Il réalisa soudain combien il était

fatigué et affamé. Saisissant Shoufoy par la main, il reprit sa marche dans le noir.

Bientôt des lumières apparurent. Ils longèrent les hauts murs de belles demeures dont les portes de bois poli étaient verrouillées et barrées et accélérèrent le pas. Le quartier était agréable, proche du Nil mais néanmoins à l'abri de ses crues. Ils atteignirent enfin la maison d'Amerotkê. Shoufoy frappa au portail en appelant à voix forte. Une porte latérale s'ouvrit et Amerotkê pénétra dans son paradis personnel, des jardins remplis de fleurs, de vignes, de ruches et de hauts arbres qui offraient une ombre généreuse.

Shoufoy et le portier commencèrent à se taquiner l'un l'autre. Amerotkê les précédait, vérifiant si tout était en ordre, lampes à huile allumées, pavillon d'été fermé pour la nuit, fleurs disposées devant Khem, le dieu du Jardin. Il suivit l'allée bordée d'acacias et gravit les marches qui menaient à la maison principale, dont la façade était ornée de colonnes peintes. Le hall d'entrée sentait bon la cire utilisée pour polir les poutres de cèdre. On avait placé dans les coins des petits pots de myrrhe, d'encens et de bois de santal. Shoufoy, ayant rejoint son maître, clama haut et fort que le seigneur Amerotkê était rentré. Des serviteurs se précipitèrent, apportant cuvettes et bassines. Assis sur une chaise, Amerotkê se lava le visage, les mains, les pieds et se rinça la bouche avec du vin blanc frais. Une porte s'ouvrit à l'autre extrémité. Norfret entra, ses yeux bruns pétillant de plaisir.

Elle portait une robe de gaze blanche et un châle brodé sur les épaules. Tandis qu'elle avançait sur ses pieds nus, le collier ornant son cou se détacha et tomba à terre avec un bruit métallique. Elle le ramassa puis se courba vers son mari pour l'embrasser sur le front, un sourire étirant ses jolies lèvres.

— Salut à toi, juge de Pharaon ! murmura-t-elle. L'homme le plus sage de Thèbes !

Il prit son visage entre ses mains pour l'embrasser.

— Salut à toi, Norfret, déesse de la flatterie embaumée !

Ahmase et Curfay firent leur apparition en saluant d'abord leur père à grands cris. Puis, se rappelant les bonnes manières

enseignées, ils vinrent s'incliner sagement devant lui avant de disparaître en courant.

Une certaine agitation régna pendant quelques instants. Des serviteurs entraient et sortaient. Norfret tentait d'expliquer à Amerotkê que la fièvre d'Ahmase avait brusquement disparu, que l'un des chiens était tombé dans le bassin aux poissons et qu'elle ne comprenait rien aux comptes de l'intendant. Ils se retrouvèrent enfin seuls sur le toit en terrasse de la maison, accoudés sur un lit de repos, une table entre eux chargée de nourriture. Norfret aimait se tenir là à la fin du jour, fascinée par les étoiles dont elle décrivait à Amerotkê les parcours différents. Mais, ce soir-là, elle désirait avant tout entendre parler des Mitanniens dans le temple d'Anubis.

— J'ai entendu dire que les prêtresses mitanniennes sont particulièrement expertes en amour, murmura-t-elle avec une expression malicieuse. C'est un art qu'on leur enseigne dès qu'elles entrent au service du dieu. On raconte même qu'un voyageur qui s'était rendu dans la capitale des Mitanniens y est mort de plaisir.

— Ce sont des histoires, ricana Amerotkê. Les Mitanniens sont de redoutables guerriers ; ils aiment tuer et verser le sang.

Il se pencha pour caresser la joue de sa femme avant de reprendre :

— S'ils attaquaient et pillaient Thèbes, il ne ferait pas bon pour toi compter parmi leurs captives.

Norfret frissonna et resserra le châle autour de ses épaules.

— Ils ne me captureraient pas, dit-elle. Allons, mon seigneur juge, tu n'es plus au tribunal ! Ne vois-tu pas que je plaisante ?

Amerotkê s'adossa à la tête de son lit de repos.

— Le temple d'Anubis est hanté par la mort, dit-il.

— Explique-toi !

— Il vient de s'y produire une série de meurtres mystérieux. Tout d'abord, des animaux et des poissons ont été empoisonnés sans qu'on sache pour quelle raison. Puis on a retrouvé une danseuse morte dans un des pavillons des jardins. Elle n'avait, semble-t-il, absorbé aucun poison et, cependant, le médecin, qui m'a paru très malin, pense qu'on lui a administré un poison très violent compte tenu de la rigidité des muscles. Mais comment et

pourquoi, cela reste une énigme. Ensuite nous avons le cas du seigneur Snefrou, de la délégation mitannienne. Il s'est retiré dans sa chambre, porte, fenêtres et volets fermés, même verrouillés. Quand nous avons forcé la porte pour entrer, nous l'avons trouvé mort, et présentant les mêmes symptômes que la Heset. Dans ce cas aussi, l'origine du poison demeure un mystère ainsi que la manière dont le crime a pu être commis.

Il se tut et contempla les lueurs de la ville scintillant au loin, visibles malgré l'obscurité et la brume qui s'élevait du fleuve.

— As-tu une idée de la raison qui a pu motiver ces meurtres ?

— Aucune. De plus, deux autres incidents s'ajoutent encore à cette liste. As-tu entendu parler de Sinoué le voyageur ?

— Bien entendu ! Un grand conteur.

— Il s'est rendu apparemment au temple de Bès, un édifice abandonné, un peu plus loin en descendant le Nil. Hélas pour lui, il y a été tué et son corps jeté dans le fleuve. Les crocodiles l'ont mis en pièces avant que les Enfants du Nil puissent le retirer. Or, nous savons qu'il emportait partout avec lui un livre de papyrus qui relate ses voyages et mentionne les pistes pour traverser le désert. Bref, un document qui serait fort utile aux marchands de Thèbes ou aux employés de la maison de l'Argent. Le Trésor royal est toujours désireux d'exploiter des routes commerciales inconnues, de connaître de nouveaux itinéraires à travers le désert ou d'envoyer une flotte de l'autre côté de la Grande Mer pour y découvrir de nouvelles épices, des mines d'argent, d'or ou de pierres précieuses.

— Et notre divine reine-pharaon ?

La pointe de sarcasme dans la voix de Norfret n'échappa pas à Amerotkê. Il savait que, tout en restant déférente, Norfret avait son opinion sur celle qui s'était elle-même proclamée reine d'Égypte. L'épouse du juge n'aimait guère voir ce dernier convoqué devant sa souveraine.

— C'est une femme, insista Norfret. Certes, en tant que pharaon, elle est aussi divine, l'incarnation d'Horus, une émanation du dieu Rê. Néanmoins, elle demeure une femme. Je soupçonne la divine Hatchepsout d'avoir recours à son charme et à sa beauté davantage qu'aux pouvoirs d'Amon.

Amerotkê sourit à son épouse.

— La divine Hatchepsout aimerait beaucoup posséder ce manuscrit. Elle a déjà réussi à juguler les prêtres, et les armées lui mangent dans la main.

— Ainsi les marchands viendraient lui manger dans l'autre, déclara Norfret en riant.

— Sinoué devait avoir rendez-vous avec un personnage important car, lui qui faisait si peu attention à sa tenue, avait revêtu sa plus belle robe et enfilé ses plus belles sandales.

— Un personnage avec lequel il ne voulait pas se faire voir, ajouta Norfret. C'est pourquoi il avait choisi de le rencontrer dans un lieu si isolé.

— Exact, lumière de ma vie, convint Amerotkê avec un sourire. Mais celui qu'il a rencontré, quel qu'il soit, l'a tué. Les Enfants du Nil m'ont dit avoir vu près du temple quelqu'un vêtu comme Anubis d'un pagne de guerre en cuir noir et portant un masque. Sinoué était un homme de bonne compagnie mais aussi de caractère. Il ne peut pas s'être laissé tuer si facilement. Pourtant il est mort et le manuscrit a disparu.

— Et la Gloire d'Anubis ? J'ai entendu des rumeurs à ce sujet.

— C'est le mystère le plus total..., avoua Amerotkê en prenant une coupe de vin. Un mystère qui enchanterait mes fils. La Gloire d'Anubis est une superbe améthyste conservée dans une des chapelles latérales du temple, qui ne possède pas d'entrée secrète. La porte offre une bonne sécurité, un bassin rempli d'eau empêche quiconque d'entrer par surprise. Un prêtre s'y enferme lui-même pour la nuit. Un autre monte la garde à l'extérieur et une servante du dieu lui apporte de quoi se restaurer. Le capitaine de la garde, à la tête de quelques hommes, patrouille dans l'enceinte du temple. Apparemment, il ne s'est rien passé, mais, le lendemain matin, il a fallu enfoncer la porte. On a trouvé le prêtre gardien assassiné et la Gloire d'Anubis disparue.

— Penses-tu que les trois crimes soient associés ? demanda Norfret.

Amerotkê tapota la coupe de vin contre ses dents.

— Peut-être oui, peut-être non. Il est possible que les Mitanniens se cachent derrière toute cette affaire. Ils sont conduits par une femme aussi rusée qu'une mangouste. Je ne

suis pas certain qu'ils veuillent réellement la paix. L'un d'eux peut chercher à créer un chaos pour pousser le roi Toushratta à se retirer et faire échouer les négociations de paix. Mais on ne s'explique toujours pas comment et pourquoi ces meurtres ont été commis. La mort du seigneur Snefrou pourrait encore s'expliquer par une certaine logique. Mais pourquoi la danseuse ? Quel danger une Heset peut-elle représenter pour le temple d'Anubis ?

Norfret déplaça une cruche à huile en albâtre pour mieux entrevoir le visage de son mari.

— La divine Hatchepsout est peut-être responsable de ces meurtres ou, tout au moins, ils peuvent avoir été commis sur ses ordres. Ainsi, elle fournirait un prétexte à Toushratta de se retirer et reprendrait la guerre pour remporter de nouvelles victoires.

— Possible, admit Amerotkê. Wanef est comparable à une mangouste, mais la divine Hatchepsout est aussi rusée qu'elle.

— Et Senenmout ?

Amerotkê fit un signe de dénégation.

— Non, non. L'homme est honorable. Il a la force physique et la capacité de tuer, mais c'est un partisan de la paix. C'est même lui qui a persuadé la divine Hatchepsout que cette solution était la meilleure.

— Dans la salle du Conseil ou la chambre à coucher ?

Amerotkê sourit et s'apprêtait à répondre quand il entendit un des garçons pleurer. Presque aussitôt, Shoufoy apparut au pied de l'escalier pour les informer qu'il ne s'agissait que d'un cauchemar du petit Curfay. La conversation reprit.

— Les Mitanniens sont des candidats plus plausibles, reprit Amerotkê. Ils ont pu tuer pour semer la confusion ou, encore, arrêter les négociations. Le vol de la Gloire d'Anubis et du manuscrit de Sinoué serait alors une insulte qui viendrait s'ajouter aux troubles provoqués.

— Je serais assez d'accord avec cette explication, dit Norfret en remplissant sa coupe. Tu m'as dit qu'ils adoraient un dieu chien. L'homme masqué aperçu près du Nil pourrait être un des leurs. Ils ne peuvent qu'être enchantés de posséder le manuscrit de Sinoué et de pouvoir déposer la Gloire d'Anubis dans l'un de

leurs temples. Mais, s'ils sont responsables, cela signifie qu'ils ont trouvé le moyen de pénétrer dans cette chapelle latérale.

Amerotkê laissa son regard errer sur la voûte du ciel. Il était persuadé de connaître ceux qui avaient tué le prêtre Nemrath et volé la Gloire d'Anubis. Khety, Ita ou Tetiky ? Avaient-ils été achetés par la délégation mitannienne ? Et participé en secret au meurtre et au sacrilège ? Était-ce aussi la raison qui avait poussé Sinoué à se rendre au temple de Bès ? Il ne voulait pas qu'on voie un Mitannien près de sa maison. Ainsi s'expliquerait la présence près des ruines d'un individu masqué.

Il frappa sa cuisse de son poing.

— Je peine à voir un lien logique entre ces événements.

Norfret quitta son canapé et vint s'asseoir près de lui.

— Où gardait-on la clé de la chapelle ?

— Il n'en existe qu'une seule et quand on a enfoncé la porte, elle se trouvait toujours à la ceinture du prêtre assassiné.

Norfret s'allongea et caressa du doigt le visage de son époux.

— Je sais que tu vas ressasser tout cela jusqu'à ce que le ciel s'éclaircisse et que le matin s'éveille sous le souffle d'Amon. Mais, pour l'heure, abandonne tes soucis et rends-toi dans mon tribunal à moi. On y juge des affaires plus douces...

Amerotkê déposa un baiser sur ses lèvres.

— Es-tu en train de me soudoyer ?

— Devrais-je en arriver là, seigneur juge ?

Amerotkê l'enlaça plus étroitement et couvrit de baisers sa joue parfumée.

— Ce ne sera nullement nécessaire, murmura-t-il.

Norfret se pelotonna au creux de son épaule.

— Dans ce cas, je déclare la session de mon tribunal ouverte !

Le héraut Weni avait passé une bonne soirée dans sa chambre en compagnie d'une jeune danseuse. Ils avaient mangé, bu et dansé. À présent qu'elle était partie, il devait exécuter les ordres reçus. Après avoir jeté une cape sur ses épaules, il en rabattit le capuchon sur sa tête, lança un coup d'œil à la pièce en désordre et aspergea à nouveau son visage brûlant d'eau froide. Il avait bu trop de vin et l'art amoureux de la danseuse l'avait épuisé. Mais il fallait y aller. Il ramassa la petite branche de sycomore

glissée sous sa porte avec une feuille de tamarinier, signe qu'il avait à se présenter à l'endroit habituel. Au-dehors résonna la corne qui annonçait le début de la troisième veille de la nuit. Le temple et les jardins seraient maintenant plongés dans le silence.

Weni ouvrit la porte et s'engagea dans le couloir. Aucun bruit ne s'échappait de la maison qu'il partageait avec Mareb et quelques autres scribes venus de la maison de la Paix. Parvenu devant la porte de Mareb, il s'arrêta un instant avant de finir par pousser le battant. L'autre héraut dormait profondément dans son lit, sandales et vêtements entassés par terre. Weni sourit et, refermant sans bruit, descendit l'escalier. En bas, le vieux portier ouvrit ses yeux chassieux.

— Vous sortez bien tard, maître, lâcha-t-il d'une voix rauque.

— Je n'arrive pas à dormir, répondit Weni.

L'air de la nuit était frais et chargé des douces senteurs provenant des jardins. À celles des fleurs, du bois de santal et de la myrrhe des sacrifices se mêlaient les arômes des repas préparés dans les cuisines. Weni se glissa furtivement sur l'herbe. L'aboiement d'un chien retentit au loin. La lune était suspendue dans le ciel comme un disque d'argent. Des arbres montaient des froissements d'ailes et des pépiements d'oiseaux, des bassins sacrés le coassement incessant des grenouilles. Weni s'arrêtait de temps à autre pour s'assurer que personne ne le suivait. Il s'enfonça plus avant dans les jardins, dépassa vignes, vergers, treilles et pénétra au cœur d'un bosquet de sycomores et de tamariniers. Là il s'accroupit et attendit. Le temps passa et il commença à s'impatisser. Il allait se relever quand un caillou vola devant lui.

— Vous êtes là ? lança-t-il aux ombres qui l'enveloppaient.

— Bien sûr que je suis là. Et même avant toi.

— Alors, pourquoi cette attente ?

— Pour m'assurer que personne ne te suivait. Tu ne vas pas me trahir, n'est-ce pas, Weni ? Ces Égyptiens sont devenus bien soupçonneux avec la disparition de la Gloire d'Anubis et tous ces crimes affreux...

Weni tendit l'oreille. Son interlocuteur déguisait à l'évidence sa voix. Il lui était même impossible de discerner si c'était un homme ou une femme, un Égyptien ou un étranger.

— Tu te souviens que nous avons conclu un marché, n'est-ce pas ? As-tu caché le manuscrit de Sinoué dans un endroit sûr ?

Weni déglutit en hochant la tête. Il se sentait la bouche sèche.

— Astucieux, poursuivit la voix ronronnante. Et à qui comptes-tu vendre semblable trésor ? À des Égyptiens ou aux Mitanniens ? Les marchands nubiens ou libyens de la place du marché t'en donneraient aussi un bon prix. À propos, j'ai admiré la tombe de ta famille, Weni.

— Qu'est-ce que cela a à voir ici ? bégaya Weni. Ma femme y est enterrée.

— C'est là que tu as mis le manuscrit, n'est-ce pas ? Qui aurait l'idée d'aller le chercher dans une sépulture familiale ?

— Cessez de me tourmenter.

— Weni, Weni, quel est maintenant ton véritable employeur ? Tu es à demi mitannien, n'est-ce pas ? Travailles-tu pour la divine Hatchepsout ou pour Toushratta ? Oh, je sais, tu es censé nous espionner, mais je vais te dire un secret. Je pense que Weni ne travaille que pour lui-même.

Un petit rire étouffé se fit entendre et la voix continua :

— N'oublie pas, Weni, que je connais tous tes petits secrets ! Ta femme avait un amant dont le corps continue de pourrir sous une dalle dans le temple de Bès. Et ces autres morts accidentelles... Tes liens avec l'homme-crocodile. Tes mensonges, tes tricheries... Et n'oublions pas la Gloire d'Anubis. Je vais y venir, d'ailleurs. Tu n'es rien d'autre qu'une putain, Weni, une putain qui se vend au plus offrant.

— Je peux mettre la main sur l'améthyste plus vite que vous ne le pensez, rétorqua Weni.

— Oh, nous n'en voulons pas tout de suite ! Parlons plutôt des secrets. Que t'a dit le maçon Senenmout ? Quelles sont les intentions des Égyptiens ? La guerre ou la paix ?

— Je ne sais pas. Vous m'embrouillez les idées. D'abord le manuscrit et à présent tout ça...

— Tais-toi !

Weni frissonna.

— As-tu entendu ? demanda la voix.
— Je dois m'en aller, articula Weni en reculant.
— Non. Nous avons encore une affaire à régler ce soir, mais pas ici. Je ne m'y sens pas à l'aise.

— Où alors ?

— Près de la fosse aux chiens. Il y a là un grand chêne vert dans un terrain en friche et désert. Tu m'y retrouveras et nous parlerons affaires.

— Mais les gardes ?

— Ne t'en occupe pas, répliqua la voix. Compte jusqu'à cent et suis-moi, mais pas avant.

Weni était maintenant effrayé. Il se sentait fatigué, légèrement ivre et très mal à l'aise.

— Que se passerait-il si je me retirais ?

— Comment le pourrais-tu ? Tu es impliqué dans la mort de Sinoué et le vol du manuscrit, sans parler de la Gloire d'Anubis et des autres meurtres. J'en ai toutes les preuves. Si la divine Hatchepsout réalise que tu n'es pas digne de sa confiance, à qui pourrais-tu t'adresser ? Et si j'informe les Mitanniens de ta trahison, que te restera-t-il ? Bon ! Je t'attendrai près du chêne vert.

Tremblant de peur, Weni perçut un léger mouvement et commença à compter. Il s'embrouilla un peu mais parvint finalement au bout et se mit en route pour retraverser les terrains du temple. Des torches allumées çà et là éclairaient le chemin. Plus il s'approchait du chêne et plus sonores devenaient les aboiements des chiens. Il tremblait maintenant de tous ses membres. Toute l'histoire avait commencé parce qu'il désirait embellir la tombe familiale. Son visiteur secret avait pris contact avec lui peu après l'arrivée des Mitanniens. Weni avait été terrorisé en découvrant qu'il était au courant de tous ses faits et gestes. Il ne lui restait pas d'autre choix que de suivre ses instructions, mais il s'était un peu consolé devant l'importance de la somme offerte.

Il atteignit l'énorme chêne vert dont les branches basses s'avançaient comme les pattes d'une araignée géante. Il sursauta en entendant le bruit d'une course au-dessous de lui. Balayant du regard les alentours, il aperçut le portail qui clôturait la fosse

aux chiens. Les animaux étaient étrangement calmes. Des flaques d'eau luisaient faiblement sous l'éclat de la lune. De l'eau ? Une sourde inquiétude le gagna. Il n'avait pas plu ! Il regarda avec plus d'attention. On aurait dit que quelqu'un avait renversé de l'eau depuis le portail jusqu'à l'endroit où il se tenait. Weni fit un pas en avant, se baissa et tâta cette humidité de la main puis la renifla. Ce n'était pas de l'eau mais du sang ! La meute sacrée semblait s'être encore rapprochée. Weni sursauta. Un chien venait de faire son apparition. Sa silhouette sombre se découpait dans le clair de lune. D'autres le rejoignirent. Où se trouvaient les gardes ? Et le maître-chien ? Les animaux n'auraient pas dû errer ici, en liberté ! Soudain, un énorme molosse chargea dans sa direction. Weni s'éveilla de son cauchemar et s'enfuit dans l'obscurité, poursuivi par les chiens hurlants d'Anubis.

CHAPITRE VII

Amerotkê fut bouleversé par le carnage qui s'était produit au temple d'Anubis. Asural et Prenhoe l'avaient réveillé avant l'aube avec la terrible nouvelle. La meute sacrée s'était échappée. Après de rapides ablutions, il s'était habillé à la hâte pour prendre la direction de la ville, suivi d'un Shoufoy grommelant. Le maître-chien était déjà sur place, livide, terrifié. Les abords du temple grouillaient d'archers, les plus habiles de l'escadron Cobra, délégués par le régiment Ibis. Senenmout, lèvres pincées, l'air très en colère, dirigeait les opérations. Quand il aperçut Amerotkê, il le saisit par le bras et l'entraîna à l'écart sous un portique.

— Ce que tu vas voir te fera penser que la saison de la Hyène est revenue, dit-il.

Il l'entraîna à travers les jardins paradisiaques. Sous un cèdre, recouverts de draps, gisaient des corps et des lambeaux de vêtements imbibés de sang. Amerotkê vacilla en apercevant à côté de ce sinistre amoncellement une main isolée. Des cadavres de chiens étaient également épars dans les jardins. Ils avaient encore l'air féroces, même dans la mort et percés de flèches, avec leurs redoutables mâchoires maculées de sang et désormais silencieuses.

— Que les dieux nous bénissent ! murmura Amerotkê.

Senenmout désigna l'un des chiens étendus sur le sol.

— Il y en a de semblables dans tous les jardins du temple, dit-il. Deux d'entre eux ont même réussi à s'échapper jusqu'en ville. Des archers sont à leur poursuite.

— Que s'est-il passé ?

Amerotkê s'arrêta en voyant Mareb arriver en courant, non rasé, vêtu d'une simple robe retenue à la taille par une cordelette. Ce n'était plus le jeune héraut élégant et paradant.

— Que font les Mitanniens ? demanda Senenmout.

— Ils se sont retranchés dans leurs quartiers et exigent qu'on les laisse aller à l'oasis des Palmes s'entretenir avec le roi Toushratta. Ils prétendent n'être plus en sécurité ici.

— Les chiens ne les ont pas attaqués, n'est-ce pas ? demanda Amerotkê.

— Non, tous sont sains et saufs, répondit Mareb. Mais Wanef a fait remarquer que, selon leur coutume, ils se lèvent avant l'aube pour offrir un sacrifice dans l'un des bosquets.

— Et, ce matin, ils ne semblent pas l'avoir fait, n'est-ce pas ?

Mareb fit signe que non.

— Ces événements se sont produits pendant le troisième quartier de la nuit. Mais je peux comprendre leur point de vue. S'ils s'étaient trouvés dehors à ce moment-là, il n'y aurait pas eu de survivants. Ils pensent que cette embuscade les visait.

— Cela signifie-t-il la fin des négociations ? demanda Amerotkê.

Senenmout hocha la tête d'un air pensif.

— Non. Je crois qu'ils sont tout aussi surpris que nous. Nous allons les laisser aller à l'oasis.

Il fit un geste en direction de l'un des gardes qui s'approchait et demanda :

— A-t-on pu interroger le maître-chien ?

— Il assure que tout était en ordre, le portail de la fosse verrouillé et barré. Un des gardes veillait sur place et j'ai cru comprendre qu'il avait été tué pour qu'on puisse lui prendre sa clé et déverrouiller la porte.

— Comment les chiens ont-ils pu savoir que le portail était ouvert ? demanda Amerotkê.

— Oh, rien de plus simple ! Apparemment, on a disposé le corps du garde sur le porche et, qui plus est, volé un pichet de sang dans un des sanctuaires pour le verser sur le sol tout autour.

— Et, bien entendu, les chiens ont flairé l'odeur du sang, constata amèrement Senenmout.

— Combien de personnes ont été tuées ? interrogea Amerotkê.

— Un certain nombre. Deux danseuses s'étaient endormies dans un des pavillons et, pour leur malheur, elles sont sorties en

entendant tout ce bruit. Quelques gardes, également, qui veillaient aux entrées du temple et n'ont pu se mettre à l'abri à temps.

Senenmout les conduisit vers le tas de cadavres et écarta un des draps. Amerotkê se détourna après un simple coup d'œil, la main sur la bouche. Weni était encore reconnaissable mais son corps avait été affreusement lacéré. Mareb s'était écarté un instant, saisi d'une nausée. Il revint en s'essuyant la bouche du dos de la main.

— Allons examiner la fosse aux chiens.

Le portail était fermé et bien gardé. Le capitaine de l'escadron Cobra patrouillait aux alentours avec ses hommes, une flèche engagée dans leur arc. Le maître-chien était assis sous le chêne vert, effondré. En les voyant approcher, il se leva et s'avança vers eux, l'air égaré.

— Combien de chiens ont été tués ? demanda Senenmout.

— La meute en comptait trente-quatre, plus quelques chiots. Seize ont été tués, deux autres blessés et je leur ai coupé la gorge.

— Ils semblent apaisés, observa Amerotkê.

— J'ai versé un narcotique dans leur eau, expliqua le maître-chien en haussant les épaules. Ils ont chassé et ils ont mangé, maintenant ils vont dormir jusqu'à la fin de la journée. Seigneur Senenmout, le temple va exiger de nous une compensation !

— Comment cela a-t-il pu se produire ?

— Autant que je sache, répondit le maître-chien en frottant ses yeux aux paupières rougies, quelqu'un est venu et a tué le garde. Il ne reste d'ailleurs pas grand-chose de lui.

— Était-il vigilant ? Aurait-il pu commettre une faute ?

— Impossible. C'était un brave homme et un très bon soldat. Je n'y comprends rien. On n'a relevé aucune blessure sur ce qui reste de son corps. D'ailleurs, il aurait été bien difficile à un archer de l'atteindre dans l'obscurité. Toutefois, vers la fin de sa veille, peut-être s'est-il...

Voyant qu'il hésitait, Amerotkê acheva :

— ... écarté un instant ?

— Oui. Ce n'était pas un homme à somnoler comme ces jeunes recrues. Il était bien payé et remplissait bien sa tâche.

— Et ensuite ? demanda Senenmout.

Le maître-chien désigna le portail.

— L'assassin a pris la clé accrochée à sa ceinture. Il a ouvert et jeté le corps du garde sur le seuil.

Puis, pointant le doigt vers les taches roussâtres qui maculaient le gravier du sol, il enchaîna :

— Il a versé une outre ou un broc plein de sang d'ici jusqu'au chêne vert.

— Est-ce qu'il ne s'exposait pas ainsi lui-même à un grand risque ?

— Non, seigneur Amerotkê, car il fallait un certain temps pour que l'odeur parvienne jusqu'aux chiens. Avez-vous déjà vu une meute se préparant à chasser ? Il y a tout un rituel à observer. Mais, quand le chef donne le signal, plus rien ne peut les arrêter. Ils se sont répandus dans toute l'enceinte du temple. Les cris et leurs aboiements m'ont alerté en même temps que d'autres, mais nous ne pouvions plus faire grand-chose. Nous avons envoyé un message urgent au commandant de la garnison la plus proche. Les archers sont arrivés avec des soldats de l'infanterie portant des torches. Ces chiens ne redoutent que le feu. Vous connaissez le reste.

Amerotkê se tourna vers Mareb.

— Je peux comprendre que les Hesets et les gardes se soient fait piéger, mais que pouvait bien faire Weni par ici à une heure si matinale ?

— J'ai interrogé notre portier, répondit le héraut. Il paraît que Weni s'est agréablement distrainé dans sa chambre hier au soir. Peut-être avait-il trop bu et est-il sorti pour se rafraîchir.

— Quelqu'un l'a-t-il entendu sortir ?

— Moi, je pense, répondit Mareb. J'étais couché et à moitié endormi quand il a entrouvert ma porte comme pour voir ce que je faisais. Après quoi, il l'a refermée et est parti.

— Pourquoi aurait-il agi ainsi ? demanda Amerotkê.

Mareb fit comprendre d'un geste qu'il n'en savait rien et le juge s'éloigna en compagnie de Senenmout. Le soleil était maintenant à son zénith. Des serviteurs s'agitaient partout dans l'enceinte du temple, enlevant les corps, nettoyant les débris. Le rituel quotidien avait été perturbé et aucun chant, aucun fumet

de sacrifices ne parvenait des portiques qui abritaient les mystérieux lieux de culte. Les deux hommes entrèrent dans le temple par une porte latérale et s'assirent dans un couloir agréablement frais.

— Tout le monde va être furieux, grommela Senenmout, la divine Hatchepsout, Wanef, Toushratta, les grands prêtres... La souveraine voudra des explications.

— Notre reine-pharaon devra prendre patience, seigneur Senenmout.

— Pas de progrès dans aucune de ces affaires ?

— Hélas, pas le moindre. Je soupçonne le prêtre Khety, la servante Ita et le capitaine des gardes Tetiky d'être impliqués dans le vol de la Gloire d'Anubis, mais cela reste à confirmer et l'affaire peut attendre pour l'instant. Pour quelle raison aurait-on lâché les chiens ?

— Pour augmenter le désordre ? Effrayer les Mitanniens ?

— Peut-être, admit Amerotkê, en laissant errer son regard sur une peinture rouge et verte représentant Pharaon sur son char. Mais pourquoi Weni se trouvait-il si loin de chez lui ?

— On ne peut faire que des suppositions. Il est possible qu'il ait eu rendez-vous avec son assassin. Weni était le héraut de la divine Hatchepsout. Mais les Mitanniens étaient persuadés qu'il travaillait pour eux. En somme, qu'il s'agissait d'un traître. Quelqu'un a peut-être découvert que ce n'était pas le cas.

— Et ils l'auraient tué pour cela, poursuivit Amerotkê.

— Mais qui, « ils » ?

— Je me demande combien il peut y avoir d'assassins, répondit Amerotkê. Quoi qu'il en soit, Weni a été attiré dans cet endroit et les chiens ont été lâchés pour le tuer, ce qui ne pouvait qu'augmenter en même temps la confusion générale.

Senenmout allait répondre quand une porte s'ouvrit. Wanef, Hunro et Mensou firent leur apparition. Ils avaient pris le temps de soigner leur mise comme pour démontrer que les événements de la nuit ne les avaient pas réellement dérangés. Senenmout et Amerotkê se levèrent.

— Seigneur Senenmout, déclara aussitôt Wanef, un sourire aux lèvres mais le regard toujours aussi dur, je n'ai nulle intention de discuter avec vous des événements survenus cette

nuit. Vous admettrez cependant que cette situation ne peut se prolonger. Nous désirons retourner à l'oasis des Palmes pour faire notre rapport au roi Toushratta et lui demander son avis.

— Et mettre fin aux négociations ?

— Non, seigneur. Je ne veux pas me répéter. Nous devons seulement consulter le roi Toushratta. Il demandera certainement à l'Égypte d'apporter la preuve de sa bonne volonté à cet égard.

Elle jeta un coup d'œil en direction d'Amerotkê.

— Entendu, acquiesça Senenmout en effleurant le coude du juge. Pour preuve de notre bonne volonté et de notre sincérité, le seigneur Amerotkê et le héraut Mareb vous accompagneront.

Wanef s'inclina légèrement.

— Très bien. Transmettez à la divine Hatchepsout nos profondes condoléances pour la mort de son héraut Weni. Nous déplorons la mort d'un homme dans les veines duquel coulait notre propre sang.

Elle eut un mince sourire et continua :

— Et qui faisait preuve d'un zèle aussi admirable.

— Que voulez-vous dire ? demanda Senenmout.

— Nous nous demandions pour quelle raison un héraut se trouvait dans les jardins d'Anubis à la fin de la nuit.

Senenmout haussa les épaules.

— Un déplorable accident, murmura-t-il. La fosse aux chiens sera encore plus étroitement gardée et cela ne se reproduira pas.

Wanef s'éloigna avec les autres Mitanniens. Amerotkê s'adossa à un pilier.

— Je suis juge à la salle des Deux Vérités et non un représentant de la maison de la Paix.

— Il faut que tu ailles à l'oasis des Palmes, insista Senenmout. Nous avons besoin d'envoyer là-bas une personne de confiance et que Toushratta reconnaisse comme telle. Tu as l'œil vif et l'esprit alerte et tu pourras peut-être découvrir quelque chose. Acceptes-tu ?

Avec un soupir, Amerotkê finit par hocher la tête.

— Les Mitanniens sont nerveux, expliqua Senenmout. Ils ne veulent pas que nos escadrons de chars s'approchent trop d'eux.

Tu ne risques rien, car tu es un personnage trop important et ta personne leur sera sacrée.

— Weni était bien à demi mitannien ? demanda Amerotkê.

— Oui, je le crois. Par sa mère.

— Avait-il une chambre ici, dans le temple ?

— Bien sûr, et aussi une maison en ville.

— Dans ce cas, je n'abuserai pas plus longtemps de votre temps précieux, seigneur Senenmout.

Amerotkê s'inclina et partit.

Shoufoy, Prenhoe et Asural l'attendaient à l'ombre d'un des pylônes près de l'entrée principale du temple. Il les rejoignit et, après s'être informés auprès d'un serviteur, tous quatre prirent à travers les jardins la direction de la petite maison où Weni avait disposé d'une chambre. La porte n'était pas verrouillée. Amerotkê entra, Shoufoy ouvrit une fenêtre et ils commencèrent leur inspection.

— Que cherchons-nous, maître ?

— La vérité, quelle qu'elle soit.

Il se tut car on frappait à la porte. Senenmout entra.

— Seigneur ! s'exclama Amerotkê. Avons-nous oublié de nous dire quelque chose ?

— Non, mais je songeais à la Gloire d'Anubis. Devons-nous faire arrêter le prêtre Khety et les autres ?

— Pour quel motif ? Nous n'avons pas la moindre preuve contre eux à propos de ce vol. Non, seigneur, attendons encore un peu.

Senenmout s'en alla et ils reprirent leurs recherches.

— Weni a dû boire pas mal la nuit dernière, remarqua Shoufoy en désignant un pichet de vin et en se baissant pour ramasser un bracelet. Et il n'était pas seul.

Prenhoe, accroupi, regardait sous le lit.

— La nuit dernière, j'ai rêvé qu'un aigle me transportait au-dessus des Terres rouges...

— C'est bon, Prenhoe, coupa Amerotkê. Laissons là ton aigle et dis-moi s'il y a quelque chose là-dessous.

Prenhoe tira à lui un petit coffret de sycomore et un paquet recouvert d'une croûte de boue. Amerotkê s'empara du coffret, le posa sur le lit et l'ouvrit. Il contenait les sceaux que tout

ambassadeur possède avec lui et, en particulier, le cartouche royal d'Hatchepsout, gage de son autorité. Amerotkê examina aussi un autre cartouche ovale, de couleur verte, portant sur l'une de ses faces un scorpion dressé et, sur l'autre, un serpent.

— Il ne s'agit pas d'un sceau égyptien, semble-t-il.

Il le tendit à Asural.

— C'est un mitannien, confirma celui-ci.

Le juge vida le reste du contenu sur le lit et aperçut une dague.

— Vite ! dit-il à Prenhoe. Va trouver le seigneur Senenmout ou toute autre personne ayant autorité. Je veux voir la dague qui a tué le prêtre Nemrath.

Prenhoe sortit en hâte. Amerotkê éparpilla les autres objets : bagues, bracelets, morceaux de papyrus, rien d'intéressant. Il reprit en main la dague et étudia de près la lame cananéenne et le manche en forme de chien. Prenhoe réapparut avec l'arme responsable de la mort du prêtre Nemrath. Surpris, Amerotkê constata qu'il y en avait deux.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il en les soupesant dans sa main. Shoufoy, toi qui connais bien la place du marché, ces armes sont-elles souvent vendues par paire ?

— Oh, oui ! Par deux, trois, quatre et, parfois, davantage.

Amerotkê jeta les dagues sur le lit.

— Je me suis trompé à propos de Khety et des autres. À l'évidence, c'est le héraut Weni qui est impliqué dans le vol de la Gloire d'Anubis. Cette dague ressemble exactement à celle qui a tué Nemrath.

Il défit le paquet maculé de boue que Prenhoe avait également trouvé sous le lit et en sortit une paire de sandales, du genre utilisé par les soldats : épaisses, munies d'une protection de cheville et de lanières de cuir. Amerotkê s'intéressa surtout à la boue qui recouvrait les semelles. Il les reposa après les avoir reniflées.

— Asural, examine-les. D'après toi, qui aurait pu les porter ?

Le capitaine des gardes du temple étudia longuement les sandales.

— C'est de la boue du Nil, déclara-t-il.

— Très bien, enchaîna Amerotkê en s'asseyant. Shoufoy, prends cette dague, va sur la place du marché et essaie de trouver le marchand qui a pu les vendre. Asural, Prenhoe, courez voir l'intendant qui tient les registres. Je voudrais savoir où se trouve la maison de Weni. Si nécessaire, forcez la porte et fouillez-la de la cave au grenier. Maintenant, écoutez bien. Dans le courant de la journée, je dois me rendre à l'oasis des Palmes, escorté du héraut Mareb. Non, Shoufoy, pas de questions ! Tu ne peux pas venir ! Tu informeras dame Norfret et l'assureras que je ne crains rien. À présent, soyez gentils d'aller faire ce que j'ai demandé et de revenir aussi vite que possible.

Une fois ses compagnons partis, Amerotkê poussa un soupir de soulagement et ferma la porte. Après tous ces événements, il avait mal aux jambes et une violente douleur lui martelait les tempes. Il espéra que ce n'était pas Ahmase qui lui avait passé sa fièvre.

« Est-ce mon imagination qui me joue des tours ? » se demanda-t-il en s'adressant à la pièce vide. Norfret le taquinait souvent à propos de son esprit qui tournait en rond comme un oiseau se laissant tomber du ciel.

Il aurait dû regagner le tribunal, mais les affaires en cours devraient attendre, à moins qu'on ne les transmette à une juridiction inférieure ou à un autre juge. Il s'efforça d'écarter ses propres soucis et les douleurs de son corps. Que pouvait-il y avoir de commun entre tous ces mystères ? Une améthyste volée. La mort d'une danseuse. Des poissons et du bétail du temple d'Anubis empoisonnés. Le meurtre du seigneur Snefrou. La mise à mort du héraut Weni. La découverte d'un indice qui permettait de penser que Weni n'était peut-être pas ce qu'on pensait de lui, ni ce qu'il prétendait être.

« Si seulement je pouvais trouver un fil entre tous ces événements ! se dit Amerotkê en s'étendant sur le lit, le dos tourné. Si je pouvais leur trouver un sens ! Que vont-ils raconter à Toushratta ? Pourquoi Wanef insiste-t-elle tant pour retourner vers son roi ? Est-ce seulement un geste diplomatique ? » Les yeux d'Amerotkê s'alourdirent et il plongea dans un profond sommeil. Il fut réveillé par Asural et Prenhoe, tous deux penchés sur lui avec anxiété.

— Nous pensions qu'il vous était arrivé quelque chose !
s'exclama le capitaine de la garde.

Le juge s'assit en se frottant les yeux.

— Combien de temps vous êtes-vous absentes ?

— Deux heures au moins et nous avons trouvé ce que vous désiriez.

Asural vida par terre le contenu d'un sac de cuir. Amerotkê se pencha dessus avec excitation. Un masque d'Anubis, noir et or, un pagne de guerre en cuir et une petite sacoche, usée et en mauvais état. Asural en exhuma un morceau de papyrus.

— Lisez l'inscription.

Le papyrus était ancien et desséché, du genre de ceux que les scribes utilisaient pour leurs documents. Il présentait d'étranges hiéroglyphes, des griffonnages, des marques. Le juge reconnut le mot *Sinoué*.

— Rien d'autre ?

— Ce n'est donc pas assez ? observa Asural avec une grimace.

— Que pouvait bien faire Weni d'un masque d'Anubis et d'un pagne de guerre en cuir noir ? demanda Prenhoe. Est-ce qu'on n'avait pas aperçu une silhouette vêtue de la sorte près des ruines de Bès quand Sinoué a été tué ?

— Ça peut s'expliquer, admit Amerotkê. Weni a utilisé le masque et le pagne. Ainsi, il pouvait passer pour un Égyptien ou pour un Mitannien. Il a dû inviter Sinoué à le rejoindre dans ce lieu isolé pour le tuer. Ce sac appartenait à Sinoué, mais le manuscrit...

Asural leva les mains en signe d'impuissance.

— Pas trace de lui, ni de quoi que ce soit d'autre. Ce devait être un homme étrange, ce Weni. Sa maison ne contenait presque rien.

— N'oublie pas qu'il était héraut, fit remarquer Amerotkê, c'est-à-dire constamment en voyage.

— Nous avons interrogé ses voisins, poursuivit Prenhoe. L'un a dit qu'une femme d'aspect étrange était entrée dans sa maison hier matin. Il n'a pas pu me la décrire, mais il a remarqué une perruque fortement huilée et un châle coloré. Il l'a saluée d'un « Bonjour ! » et elle lui a répondu avec un curieux accent, plutôt guttural...

— Wanef ! s'exclama Amerotkê.

— Possible. Le voisin de Weni a pensé que la visiteuse était étrangère.

— Il s'est montré plutôt bavard, intervint Asural. Je l'ai questionné sur les habitudes de Weni, sur ce qu'il faisait de son temps, de son argent. Apparemment, Weni n'avait qu'un seul sujet de conversation et il concernait la belle tombe qu'il avait achetée pour lui-même et sa défunte épouse. « Il y allait tout le temps, a déclaré le voisin, et achetait sans cesse de belles choses pour l'orner. »

Amerotkê se leva. Il se sentait rafraîchi, les idées claires.

— On dirait bien que notre Weni, en fin de compte, travaillait exclusivement pour lui. Certes, il était le héraut d'Hatchepsout, mais il s'est laissé acheter par les Mitanniens pour voler la Gloire d'Anubis et le manuscrit de Sinoué. Les indices vont dans ce sens.

Amerotkê réfléchit en se mordant les lèvres. Il savait qu'il existait des gens pour qui la seule ambition dans la vie – et maintenant dans la mort, songea-t-il – était d'acheter et de décorer une belle tombe. On croisait dans la cité des Morts de riches marchands, de plus en plus nombreux avec le développement des échanges. On y voyait aussi des courtisans, des militaires de carrière. Les embaumeurs, les boutiques d'articles funéraires, les charpentiers fabricants de cercueils et de sarcophages, tous faisaient d'excellentes affaires, car de telles tombes n'étaient pas seulement un symbole de richesse et de situation sociale...

Amerotkê sursauta et se mit à sourire.

— Qu'y a-t-il, maître ?

— Prenez vos manteaux, lança-t-il en se dirigeant en toute hâte vers la porte. Nous nous rendons à la nécropole. Je sais où Weni a caché le manuscrit de Sinoué.

Les quais du Nil étaient très animés quand Amerotkê et ses deux compagnons embarquèrent dans le petit bateau à une voile qui accomplissait la traversée du fleuve. Les trois matelots qui composaient l'équipage dévisagèrent leurs passagers en se communiquant entre eux leurs observations dans la langue commune pratiquée sur les rives.

— Taisez-vous ! leur cria Asural. Je comprends parfaitement ce que vous dites. Nous ne sommes pas aussi stupides que vous avez l'air de le croire. Nous vous paierons une pièce de cuivre et rien de plus !

Les trois hommes firent la grimace en leur désignant leurs places. Ils tournèrent leur embarcation, détachèrent la voile et se dirigèrent par un étroit passage du Nil vers un petit quai qui longeait la nécropole. La chaleur devenait suffocante. Mouches et moustiques formaient d'épais nuages noirs au-dessus des rives marécageuses du fleuve. De temps à autre, une volée d'oiseaux jetait une tache de couleur dans le ciel. Le fleuve lui-même était désert et silencieux. Pêcheurs, passeurs, marchands et voyageurs se tenaient à l'écart des rayons brûlants de midi. L'odeur était toujours aussi forte, une odeur de poisson salé et de soufre. Une fois le milieu du fleuve franchi, la sinistre odeur de la cité des morts assaillait les narines, une odeur écoeurante, avec une pointe de natron, de colle et de résine.

— On va rendre visite aux tombes ? demanda l'homme qui tenait le gouvernail. C'est ça qui me plairait. Une belle petite sépulture pour moi et ma femme, un endroit que nous pourrions arranger à notre idée, où aller les jours de fête avec nos parents pour leur montrer ce que nous avons réussi à obtenir.

Il regarda Amerotkê assis à sa gauche et lui demanda :

— Vous avez une tombe, maître ?

— Une petite, répondit le juge. Pour mes parents et mon frère aîné.

Asural, surpris, leva les yeux. Amerotkê parlait rarement de son frère aîné auquel on prêtait quelque mystère perdu dans la nuit des temps. Le juge s'était d'ailleurs détourné aussitôt pour signifier qu'il ne voulait pas poursuivre la conversation. Le problème d'une tombe familiale faisait l'objet de constantes discussions entre lui et Norfret. Amerotkê respectait les rites et croyait au voyage de l'âme dans les mondes souterrains. Mais il avait fréquemment souligné qu'il trouvait la représentation de la mort, l'intérêt pour les cercueils, les sarcophages et les objets funéraires vraiment excessifs. À Thèbes, des nobles et des marchands allaient même jusqu'à organiser des dîners dans leur

tombe et à inviter leurs relations pour admirer les derniers cercueils à la mode. Amerotkê écarta ces pensées d'un mouvement de la tête et regarda se dessiner le dédale des rues, les boutiques et les masures dont la silhouette se dégageait peu à peu de la brume au fur et à mesure qu'ils s'approchaient. Au-dessus de la cité des Morts pointait un rocher rouge, le pic de l'Ouest, dédié à la déesse serpent Mertseger, celle qui aime le silence.

— Attention à la déesse du pic de l'Ouest ! avertit Asural en récitant sa prière favorite. Elle frappe instantanément et sans prévenir.

Le bateau ralentissait ; la voile fut abaissée et le barreur accosta avec une habileté témoignant de sa longue expérience. Amerotkê paya un deben de cuivre, remercia et sauta à quai. Sur le chemin menant à la nécropole, ils s'arrêtèrent d'abord devant le nouveau sanctuaire dédié à Osiris, lui qui, le premier, s'était rendu à l'ouest, le dieu de la Mort. Ils accomplirent le rite et murmurèrent une courte prière, puis montèrent jusqu'à la cité des Morts. Même par un jour ensoleillé comme celui-ci, c'était une expérience sinistre, avec cet enchevêtrement serré de maisons d'embaumeurs, ces fabricants de sarcophages, de cercueils ou de mobilier funéraire, ces fournisseurs divers et ces peintres. Par les portes et fenêtres ouvertes, Amerotkê apercevait les cercueils dressés contre les murs des boutiques pour que les clients puissent choisir le motif qui leur plaisait. Sur le seuil se tenaient des apprentis, un plateau suspendu à leur cou, qui présentaient des sarcophages miniatures. L'air sentait le natron, le vin de palme, l'encens, la myrrhe et le cassier, que les embaumeurs utilisaient pour remplir les corps après les avoir vidés de leurs viscères et nettoyés.

Ils quittèrent la place du marché pour emprunter un chemin qui contournait les tombes en nids d'abeille creusées dans la roche calcaire. Un cortège funéraire les fit se ranger un instant sur le bas-côté. Le sarcophage reposait sur un traîneau tiré par un bœuf. Derrière lui, les pleurs et les gémissements des pleureuses couvraient presque les prières des prêtres. Amerotkê atteignit enfin le bureau du surintendant des tombes, un

homme corpulent assis sur le seuil qui s'éventait en recevant les salutations des passants.

— J'ai besoin de voir la tombe du héraut Weni.

— Vraiment ? Maintenant ? ronronna le gros homme sans même prendre la peine de lever les yeux. Qui êtes-vous donc ?

— Amerotkê, juge suprême à la salle des Deux Vérités, lança vigoureusement Asural. Et si tu ne remues pas ton gros derrière, c'est toi qui pourrais avoir besoin d'une tombe. Nous sommes ici par ordre de la divine reine.

Le surintendant bougea avec la rapidité d'un lézard cherchant à échapper au bec d'un faucon. Il se leva en hâte, courut à son bureau, s'agenouilla sur un tapis rouge et fit un profond salut.

— Seigneur Amerotkê, dit-il haletant, son visage gras plissé en un large sourire, ses mains tendues en avant, je ne pouvais savoir... Vous ne portez aucun emblème officiel. Mais il va de soi...

Amerotkê ouvrit la petite sacoche dont il ne se séparait jamais et en sortit le cartouche de la reine-pharaon. Le surintendant faillit avoir une attaque. Il rampa comme un chien à plat ventre pour l'embrasser et il aurait fait de même avec la sandale du juge si ce dernier ne l'en avait empêché.

— Pour l'amour de la vérité, murmura Amerotkê, relève-toi et va chercher tes registres.

Quelques instants plus tard, ils s'engageaient sur le sentier qui menait aux tombes, précédés par le surintendant leur montrant le chemin. La montée était rude sous l'ardent soleil de la mi-journée et, bientôt, ils furent trempés de sueur. Le sentier était désert.

— C'est cette maudite chaleur, souffla le surintendant. Votre Excellence aurait peut-être pu attendre une heure plus tardive ? questionna-t-il avec un petit sourire. Mais, bien entendu, Votre Excellence ne pouvait attendre. Je... hum, je comprends.

La tombe de Weni se trouvait à l'endroit le plus éloigné, creusée dans une enclave rocheuse. L'accès en était bloqué par un énorme rocher qui portait le sceau mortuaire du surintendant.

— Ces tombes sont-elles gardées ? questionna Amerotkê tandis que le surintendant s'affairait à briser le sceau.

Celui-ci sortit un petit sifflet qui, sous ses lèvres, émit un son tellement strident qu'Amerotkê sursauta. De gigantesques Nubiens armés d'arcs et de flèches, de bâtons et de lances surgirent de différentes grottes.

— Personne ne peut s'approcher à moins d'en avoir l'autorisation ou d'être reconnu, déclara le surintendant.

Le sceau enlevé, deux Nubiens repoussèrent le rocher pour leur permettre de pénétrer dans la tombe. Comme d'autres sépultures visitées par Amerotkê, celle-ci se composait d'une salle principale et de petites pièces adjacentes. L'une contenait des sarcophages, une autre du mobilier funéraire, des cercueils, des coffres, des tablettes pour y poser des vases. Certains avaient été garnis de fleurs à présent fanées.

— Quelque chose ne va pas ? demanda le surintendant en saisissant une torche enflammée apportée par l'un des Nubiens. Pourquoi Weni ne vient-il pas lui-même inspecter sa tombe ?

— Oh, il viendra bientôt ! répondit Amerotkê. Il est mort, précisa-t-il en retenant un sourire devant la mine interloquée du surintendant.

— Ah, bon... Ma foi, il a déjà payé toutes les charges, alors...

Amerotkê regarda autour de lui, et laissa échapper un petit sifflement. Weni avait été sans aucun doute un homme opulent. Tous les objets sur lesquels il posait les yeux étaient des plus précieux, faits de riches matériaux recouverts d'or ou d'argent et incrustés de pierres fines qui jetaient un doux éclat à la lueur de la torche.

— C'est une véritable caverne de trésors, remarqua Asural.

— On dirait l'ancre d'un voleur, ajouta Prenhoe. Un héraut pouvait-il amasser une telle richesse ?

Amerotkê saisit le surintendant par l'épaule.

— Comment Weni justifiait-il tout cela ?

— Je l'ignore. Sera-t-il déposé ici ?

— C'est sa tombe, répondit simplement Amerotkê. Il devra répondre des fautes qu'il a pu commettre dans l'autre vie, pas dans celle-ci.

— La sagesse de Votre Excellence n'a d'égale que sa générosité, bégaya le surintendant. Que recherchez-vous ?

— Weni est-il venu ici ?

— Oh, oui ! Il aimait s'y délasser.

— Apportait-il des offrandes ?

— Certes, regardez ces vases.

— Lui est-il arrivé de se faire accompagner ?

Le surintendant prit une expression rusée.

— Parfois d'une Heset. Votre Excellence sait ce que c'est. Une cruche de vin, un moment de détente...

— A-t-il apporté quelque chose récemment ?

Le surintendant regarda autour de lui, un doigt sur les lèvres.

— Il lui arrivait d'envoyer des... choses avec des instructions écrites.

— Quel genre de choses ? Est-ce que cela s'est produit ces jours derniers ? S'agissait-il d'un coffret ? D'une boîte ?

Le surintendant fit quelques pas et revint avec un coffre de bois de santal d'un peu moins d'une coudée royale de long. Le couvercle était scellé du sceau d'ibis, pratique courante chez les scribes et les officiels. Sans se préoccuper de la désapprobation apparente du surintendant, Amerotkê le brisa et ouvrit le coffre. Il en sortit un rouleau de papyrus et quelques autres feuillets, le tout noué par un lien. Il les examina attentivement puis sourit au surintendant.

— Tu peux garder le coffre. Moi, j'emporte ceci.

— Mais, Votre Excellence, il s'agit d'une tombe ! Vous connaissez la règle. Rien ne peut en sortir sans l'autorisation du propriétaire.

— Précisément, répliqua Amerotkê d'un ton sec. Cela n'appartenait pas à Weni. Il l'a volé à la divine Hatchepsout et peut-être a-t-il tué pour s'en emparer. Tout compte fait, j'emporte aussi le coffre. Il plaira au seigneur Senenmout. Weni l'avait-il apporté ici lui-même ?

Le menton du surintendant trembla.

— Non, seigneur. C'est un messenger. Une femme, en vérité.

— Peux-tu la décrire ?

L'homme esquissa un geste d'excuse.

— Votre Excellence... il vient tant de visiteurs... Amerotkê s'assit sur un tabouret, les yeux fixés sur l'entrée de la tombe. Il se souvint que, lorsqu'il avait retrouvé Belet dans le jardin de la petite auberge, celui-ci avait parlé d'un vol dans un endroit peu

gardé. S'agissait-il de la cité des Morts ? Et les brigands avaient-ils porté leur choix sur la tombe de Weni ? Y avait-il un lien entre l'homme qui avait pris contact avec Belet et la mort mystérieuse du héraut ? Amerotkê jeta un coup d'œil au surintendant.

— As-tu noté quoi que ce soit qui puisse éveiller des soupçons ?

L'homme était manifestement impressionné et souhaitait avant tout qu'Amerotkê s'en aille aussi vite que possible.

— Puissant seigneur, dit-il, je m'occupe des morts. Les vivants ne me concernent pas !

CHAPITRE VIII

Le prêtre Khety et Ita, la servante du dieu, étaient en train de faire l'amour. Lavée et parfumée, Ita s'était glissée dans la chambre du prêtre et, d'un geste vif, avait dénoué ses cheveux avant de se faufiler dans l'étroite couche. Le prêtre connut un plaisir extrême car Ita était experte dans les jeux de l'amour. Jamais il n'avait connu d'extase plus inoubliable que dans ces furtives et secrètes étreintes. Ils se retournèrent, toujours étroitement enlacés à cause du manque de place.

— Je ferais n'importe quoi pour toi, murmura Khety.

Ita se contenta de sourire tout en le caressant doucement. Ils étaient si profondément plongés dans leur plaisir qu'ils n'entendirent pas la porte s'ouvrir. Un toussotement forcé les fit sursauter. Khety repoussa Ita et tenta de percer l'obscurité. L'unique fenêtre, tout en haut du mur, ne laissait passer qu'une faible lueur. Elle se trouvait dans la partie la plus ancienne du temple, pleine d'ombres tachetées et de sombres recoins où il faisait toujours froid car le soleil n'y pénétrait jamais. À genoux sur le lit, Ita enroula sa robe autour de son corps mince. La main de Khety se tendit pour saisir la dague placée sur la table. Il sursauta en entendant une flèche claquer sur le mur au-dessus de lui et Ita jura entre ses dents.

— Tu aurais dû fermer la porte, siffla-t-il.

— Elle était bien trop occupée par la perspective du plaisir.

La voix était basse et étouffée, car le visiteur portait un masque sacrificiel. Il était impossible de distinguer s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

— Je vous en prie, ne soyez pas inquiets. Vous ne serez en danger que si vous quittez ce lit.

Khety plissa les yeux. La voix était volontairement déformée, tantôt gutturale, tantôt veloutée.

— Que veux-tu ?

— Ma foi, j'aimerais bien m'asseoir et vous observer en train de prendre du plaisir. Ita est si jolie. Vous avez sûrement assez d'audace l'un et l'autre pour ne pas craindre mon regard, n'est-ce pas ?

— Pourquoi devrions-nous avoir peur ? répliqua Khety. Je suis un prêtre, non marié, et Ita est une servante du dieu.

— Exact, reconnut sèchement la voix, mais tu n'es pas un dieu, Khety, même si tu te l'imagines. Comme je te le disais...

Le sifflement d'une nouvelle flèche venue se ficher dans le mur fit bondir Khety.

— Cela, juste pour te rappeler ta condition humaine. Tu n'as pas eu peur du seigneur Amerotkê, le juge au visage dur et aux yeux fureteurs, par exemple. Je me trompe ?

— Il est stupide, grommela Khety. Qu'est-ce que ça peut bien me faire qu'il fouille partout en posant des questions ? En quoi est-ce que cela me regarde ?

— Pourtant cela te concerne bel et bien. Tu en as trop dit. Où est la Gloire d'Anubis ?

— Nous ne l'avons pas prise.

— Vraiment ? Amerotkê le pense, pourtant.

— Comment le sais-tu ?

— Simple affaire de logique. Nemrath a été tué. Tu étais de garde à l'extérieur de la chapelle dont la porte était fermée. La clé n'a pas quitté sa ceinture. Voilà vraiment quelque chose de très étrange. Il n'est guère difficile d'en déduire que tu es mêlé à l'affaire.

— Si c'était le cas, ils m'auraient arrêté, répondit Khety.

— Non, non, ils ne le feront pas. En tant que prêtre, on ne peut pas te soumettre à la torture et il n'y a pas l'ombre d'une preuve contre toi. Apparemment, tu n'as commis aucune faute. De plus, si tu avais volé la Gloire d'Anubis et tenté de la vendre...

— Je ne sais pas de quoi tu parles...

Khety continuait de scruter les ténèbres, incapable d'identifier ce mystérieux visiteur aux intonations changeantes. Il avait bien préparé son coup.

— D'ailleurs, poursuivit la voix dans un faible murmure, tu as également admis que la jolie petite Ita était impliquée, elle aussi.

Khety ferma les yeux. Il avait fait une erreur ! Pendant tout cet échange, Ita n'avait pas ouvert la bouche. Toute autre concubine aurait poussé une exclamation de surprise.

— Et comme je le disais, tu as volé la Gloire d'Anubis. Comment t'y es-tu pris ?

Khety garda le silence.

— Était-ce une idée à toi ou celle de Weni ?

— Weni ? Qui est Weni ? demanda le prêtre.

— Oh, maintenant voilà que tu mens. Je parle du héraut qui représente l'Égypte auprès des Mitanniens. Mais tu le sais, bien entendu.

Khety se raidit. Pourquoi cette confiance ?

— Les Mitanniens désirent la Gloire d'Anubis. Le roi Toushratta veut la rapporter pour son temple. Il est humilié et furieux d'être contraint de signer un traité de paix avec une reine-pharaon et d'avoir à embrasser la pointe de son pied de putain. Pour apaiser la rage de son cœur durant les années à venir, il ouvrira sa cassette secrète et contempera la Gloire d'Anubis dans toute sa beauté. Il rira bien alors, tandis qu'Hatchepsout ne pourra que grincer des dents en attendant que le soleil qui brille pour elle actuellement se transforme en glace.

Khety sentit une crampe s'éveiller dans ses jambes et ne put retenir un mouvement. Une nouvelle flèche vint aussitôt frapper le mur au-dessus de sa tête.

— J'ai une crampe, gémit-il.

— Ce n'est pas ce que j'ai pu voir il y a encore peu de temps, ricana la voix. Un véritable étalon avec sa jument, hein ? Allons, la Gloire d'Anubis, comment as-tu fait pour la voler ?

— Je ne peux pas, je ne veux pas répondre.

— Certes, certes... Tu dois être affligé..., reprit la voix sur un ton fielleux. À présent que Weni est mort. Tout le monde est au courant et les bavardages vont bon train jusque sur la place du marché. Inutile de me mentir en me demandant qui est Weni. Il est parti pour l'horizon lointain et j'espère pour lui qu'il a des

réponses toutes prêtes pour les dieux. Que comptes-tu faire à présent ? Combien Weni t'avait-il offert ?

Ita sortait de sa léthargie provoquée par le choc et ne cessait de remuer. Khety la saisit par le poignet.

— Écoute, poursuivit la voix sur un ton pressant, c'est toi qui as l'améthyste sacrée. Comment vas-tu t'y prendre ? La proposer sur le marché comme un colporteur qui cherche à vendre un perroquet ou un petit singe ? L'offrir aux Libyens ou aux Nubiens ? Il va falloir que tu prennes une décision.

Khety choisit avec soin ses mots.

— Supposons que tu aies raison. Supposons, à défaut d'autre argument, que tu sois envoyé par le seigneur Amerotkê pour me tendre un piège.

— Ramasse ça et recule ! ordonna le visiteur.

Un petit sceau atterrit dans un rayon de lumière.

— Fais bien attention, insista la voix.

Khety se leva, déplia les jambes et ramassa le scarabée. Ce n'était pas le modèle égyptien. En le retournant, Khety reconnut le sceau royal de Toushratta.

— Tu aurais pu voler ce sceau.

— Mais je ne l'ai pas fait. Attention !

Cette fois, ce fut une bourse de cuir qui vint tomber au même endroit avec un bruit métallique. Khety s'en empara et défit vivement le lien qui la fermait. Il versa son contenu dans sa main et découvrit de minuscules lingots d'or, pas plus gros qu'un ongle de sa main. En les soupesant, il constata que le métal était d'une grande pureté.

— Il y en aura d'autres, dit la voix, beaucoup plus que ce que Weni t'avait offert. Mais pas tout de suite. Ce ne serait pas prudent, n'est-ce pas, Khety ? Quand le moment sera venu, tu recevras un signe. La jeune Ita possède un collier de cornaline avec un scorpion en or suspendu en son centre. Tu vois comme je vous ai bien observés ! Ce jour-là, tu devras te préparer à nous remettre la pierre. Écoute-moi bien, Khety. Au moment où les Mitanniens s'apprêteront à quitter Thèbes, Ita portera ce collier et se montrera à toi près du bassin qui se trouve à côté de la maison occupée par eux. Tu laisseras alors la Gloire d'Anubis dans un petit coffret, ici, dans cette chambre. Et vous veillerez

ensuite, toi et Ita, à ne pas vous en approcher de toute la journée. Quand vous y reviendrez, la Gloire d'Anubis aura disparu mais vous serez tous deux plus riches que vous ne l'aurez jamais rêvé.

— Comment le saurai-je ? lança Khety.

Une autre bourse atterrit dans le rayon de lumière.

— Tu en trouveras davantage sur place. Maintenant, prête-moi toute ton attention. Après mon départ, reste assis avec ta bien-aimée. Chante-lui une chanson d'amour, comptez vos richesses, faites des projets d'avenir. Où vous enfuirez-vous ? Peut-être emprunterez-vous la route d'Horus ? Le roi Toushratta vous accueillera volontiers dans son royaume. Mais, pour le moment, restez assis et ne bougez pas de ce lit !

Khety s'empressa d'obéir. Une dernière flèche vint se ficher dans le mur. La porte s'ouvrit et se referma, laissant les deux amants immobiles, contemplant fixement le noir.

Une heure plus tard, l'esprit préoccupé par tout ce qu'il avait à faire, le héraut Mareb gravissait en hâte les escaliers, une mince couche de transpiration faisant luire ses épaules. Il s'arrêta devant la porte pour reprendre son souffle. Il était pourtant certain que le seigneur Amerotkê avait quitté le temple, mais un vieux prêtre était venu lui dire en marmonnant que le juge de Pharaon voulait le voir de toute urgence. Mareb se souvenait d'ailleurs avoir aperçu le petit homme, ce Shoufoy, traverser les jardins aussi vite qu'il le pouvait. Le juge était peut-être revenu. La galerie était déserte. Les serviteurs avaient balayé, ciré et parfumé le sol de bois, garni de fleurs les coupes de cuivre. Mareb essuya la sueur de son front. Il avait hâte que toutes ces affaires soient terminées. De l'extérieur lui parvinrent les lamentations d'un prêtre qui chantait un hymne en l'honneur d'un mort. Peut-être pour ce pauvre Weni. Mareb se décida à frapper à la porte. Pas de réponse. Il frappa de nouveau.

— Seigneur Amerotkê ! appela-t-il.

Il poussa la porte. La pièce était obscure, volets fermés. Sa vue s'accommodant, il finit par distinguer la tête ouvragée du lit, puis les autres meubles.

— Seigneur Amerotkê !

Il pénétra dans la chambre et allait ouvrir la fenêtre quand il perçut un bruit alarmant. Derrière lui, le battant se referma avec un claquement sec. Deux mains puissantes le saisirent et l'envoyèrent promener à travers la pièce. Il cogna si violemment le lit qu'il en perdit le souffle. Haletant, il se retourna. Attaques, trahisons, intrigues étaient le lot courant d'un héraut qui y était préparé. L'esprit encore confus, il se jeta vers une sombre silhouette sans réfléchir au fait que l'homme pouvait être armé. Son assaillant le frappa en pleine figure d'une lourde massue de guerre en cuir qui éveilla de vives douleurs dans toute sa tête. Mareb poussa un cri tandis que le sang jaillissait d'une blessure au coin de sa bouche. Il regarda autour de lui à la recherche d'une arme, une dague, un vase, n'importe quoi, mais il ne vit rien ! L'ombre de son assaillant restait tapie là, silencieuse et menaçante.

— Ne bouge pas, Égyptien ! ordonna une voix.

— Que me veux-tu ? bégaya Mareb. Pourquoi ceci ?

— À genoux ! Mets-toi à genoux, le dos tourné vers moi !

Mareb obéit, saisi de panique. Allait-on lui couper la gorge ?

— Je suis...

Il tenta de se relever mais il fut à nouveau projeté à travers la pièce. Des bruits se firent entendre dans le couloir.

— Silence ! ordonna la voix.

Mareb frémit. La porte s'ouvrit et il reconnut la silhouette du nain Shoufoy. Le petit homme fut saisi à son tour et jeté à travers la pièce comme un sac de chiffons. Il heurta un meuble et poussa un cri de douleur aussitôt suivi d'un chapelet d'injures. La porte s'ouvrit et l'assaillant disparut.

Pendant un instant, la plus grande confusion régna dans la pièce. Shoufoy gémissait et grommelait. Mareb souffrait des jambes et le coin de sa bouche commençait à enfler. Il réussit cependant à ouvrir les volets. Le nain frotta un de ses bras en contemplant le désordre autour de lui.

— Une chance que je sois arrivé ! déclara-t-il. As-tu une idée... ?

— Pas la moindre ! Je croyais que le seigneur Amerotkê voulait me voir, avoua Mareb en souriant et en tendant une

main que Shoufoy saisit. Je te remercie d'être arrivé à temps. Seuls les dieux savent ce qui aurait pu m'arriver !

— Qui t'a transmis le message du seigneur Amerotkê ?

— Un vieux prêtre. Et je suis certain que si je cherche qui cela peut être, on découvrira qu'il n'y voit goutte et qu'il a l'esprit trop dérangé pour fournir la moindre indication.

Shoufoy sortit en boitillant. Le rez-de-chaussée de la petite maison était vide, à l'exception d'une servante en train de s'occuper d'un pot de fleurs d'un air distrait. Elle ne put que secouer la tête, affirmant n'avoir rien vu ni entendu d'anormal. Shoufoy alla secouer le personnel de la maison malgré la grande chaleur et se fit apporter dans la chambre de l'eau, des serviettes et divers onguents. Il soigna ses meurtrissures ainsi que celles de Mareb.

— Les filles ne te regarderont pas pendant quelque temps, lui dit-il, mais tu seras vite guéri.

Il se procura aux cuisines de la viande séchée, des fruits et du pain, sans oublier un pichet de vin, ce qui contribua à atténuer leurs douleurs et à panser leurs blessures.

— Tu sais, j'aurais pu être médecin, déclara fièrement le petit homme. Je serais devenu le gardien de l'anus.

Il dévisagea Mareb à la recherche d'un signe de moquerie.

— Je connais chaque remède et tous les symptômes, depuis l'inflammation des veines...

— Oui, oui, interrompit hâtivement Mareb. Mais dis-moi, Shoufoy, pourquoi es-tu venu ici ?

— Le seigneur Amerotkê est parti pour la cité des Morts. Sans doute pour voir la tombe du héraut Weni.

— Je ne savais pas qu'il en avait une. Pourquoi cette visite ?

— Pour des tas de raisons. J'ai des informations à propos des dagues, ajouta le nain avec un sourire entendu.

Mareb sembla perplexe.

— J'ai trouvé celui qui les avait vendues. Une de mes vieilles connaissances, l'homme-crocodile. Mais puisque le seigneur Amerotkê n'est pas là... je ferais sans doute mieux de m'occuper de l'affaire moi-même.

— L'homme-crocodile ? répéta Mareb, décontenancé.

— Plus de questions. La journée avance.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers le temple, Shoufoy donna quelques explications à propos de l'homme-crocodile.

— Il a d'abord été marin, puis pêcheur. Il ne fait pas beaucoup d'affaires à Thèbes car certaines personnes vénèrent les crocodiles comme des dieux. À la belle saison, il part les chasser dans un bateau à fond plat, avec un petit cochon bien gras suspendu au bord. L'astuce consiste à attirer un crocodile vers les bas-fonds. Mais il arrive qu'ils soient plus nombreux, naturellement. Alors c'est à lui de s'enfuir pour sauver sa vie.

Ils quittèrent l'enceinte du temple pour traverser le marché. Leurs contusions et le désordre de leurs vêtements attiraient les regards, mais Shoufoy n'eut aucune difficulté à leur ouvrir un chemin dans la foule en balançant son parasol de droite à gauche avec de grands cris.

— Place ! Faites place au serviteur du seigneur Amerotkê ! Écartez-vous devant le messager de la justice divine de Pharaon !

De manière surprenante, les gens obéissaient. Personne n'osa les accoster, pas plus les vendeurs de viande de gazelle que ceux qui proposaient des potions ou des élixirs pour éloigner rats et scorpions. Même les marchands d'oiseaux chanteurs, souvent les plus agressifs, cédaient le passage devant le petit Shoufoy. Mareb se demanda, sans pouvoir opter pour l'une ou l'autre des réponses, si cette déférence était due à sa personne et à celle qu'il représentait ou à sa petite taille et à sa mutilation. Celle-ci, en effet, inspirait du respect car elle le faisait ressembler à l'incarnation du dieu nain Bès.

Aux palais et aux belles demeures succédèrent bientôt des rues plus étroites et des maisons ostentatoires. Les parfums du marché étaient remplacés par des odeurs de poissons et de toutes les épices entassées sur les quais. Une grande activité régnait dans ces lieux. À terre grouillaient pêcheurs et marchands tandis que, sur l'eau, se pressaient des galères de guerre ou des barges chargées de marchandises. Soldats et marins déambulaient parmi les prostituées envoyées par leur guilde proposer leurs charmes. Le visage maquillé, elles portaient des perruques voyantes et des robes de vives couleurs, faisant penser à un groupe de perruches jacassantes. Shoufoy

saisit la main de Mareb et l'entraîna à l'écart vers une étroite venelle où se trouvait une échoppe qui vendait de la bière. À leur entrée, un homme assis dans un coin se leva pour les saluer. Le visage étroit avec une bouche mince et un regard attentif, il était curieusement vêtu de peaux de crocodiles. Un bracelet de cuir protégeait ses poignets mais ses mains et ses bras étaient griffés de cicatrices et de coupures.

Shoufoy fit signe à son compagnon de s'asseoir. Tandis qu'on leur servait du vin et de la bière, Mareb étudia l'homme-crocodile. De son côté, Shoufoy, assis sur un tabouret, scrutait le visage du héraut. Quand il l'avait vu pour la première fois, il l'avait pris pour un homme de cour aux manières nonchalantes. Les hérauts se recrutaient en général dans les familles nobles et Mareb ne faisait pas exception. Shoufoy constata qu'il avait été sérieusement meurtri par son agresseur, mais il découvrit aussi sur son visage une fureur rentrée qui se traduisait par le pli de sa bouche. Un bon combattant, pensa Shoufoy, nullement impressionné par le redoutable homme-crocodile qui faisait pourtant de son mieux pour effrayer ceux qu'il rencontrait.

— J'ai entendu parler de toi, dit Mareb à ce dernier en reposant sa cruche de bière. Shoufoy assure que tu es une véritable légende le long du fleuve. Rares sont ceux qui survivent à une attaque des crocodiles.

— Quand on sait comment s'y prendre avec eux et qu'on fait très attention, il n'y a pas véritablement de danger, affirma l'homme avec un large sourire.

Shoufoy aurait aimé le contredire. Il s'était trouvé une fois avec Amerotkê sur un bateau qui avait failli couler après avoir été attaqué par une horde de crocodiles en train de marauder dans le fleuve. C'était une expérience qu'il ne voulait sûrement pas renouveler.

— Peu importe, déclara le nain en rapprochant son siège. Nous sommes ici pour parler de Weni et de ses dagues.

— Weni ? répéta l'homme-crocodile. Drôle de nom !

Il essuya de sa main la sueur de son cou et fit signe à une prostituée qui venait d'apparaître sur le seuil.

— Tu cherches à nous faire perdre notre temps ? demanda Mareb.

— Non, mais vous pourriez me faire perdre le mien, rétorqua l'homme-crocodile. Rien de ce qui se passe le long du Nil ne m'échappe.

— Un véritable fanfaron, on dirait !

Mareb repoussa son siège en voyant surgir derrière l'homme-crocodile une étrange créature.

C'était un individu grand, mince, avec un curieux visage féminin, un crâne rasé et une barbiche. Lui aussi était vêtu de peaux d'animaux. Il ressemblait aux mercenaires qui servaient dans l'armée impériale comme éclaireurs et patrouilleurs. Mareb ne parvenait pas à décider s'il devait le craindre ou en rire. L'homme tenait sa main crispée sur le manche d'une dague encore dans son étui. Une arme semblable était suspendue à son cou par une cordelette. Mareb le jugea finalement dangereux avec son mince visage jaunâtre, ses lèvres féminines, sa boucle d'oreille voyante et sa barbe clairsemée.

— Qui est-ce ? lança-t-il, sur la défensive.

— Il n'a pas de nom, déclara l'homme-crocodile. On dit seulement « l'Ombre ». Là où je vais, il va aussi. Il est plutôt beau, hein, bien que d'une drôle de manière ?

Il se retourna et fit un geste. Le nouveau venu ouvrit la bouche et l'homme-crocodile se fendit d'un large sourire.

— Shoufoy n'a plus de nez et l'Ombre plus de langue, affirma l'homme-crocodile en pointant un doigt en direction de Mareb. Tu devrais venir plus souvent sur les quais. On y voit plus de choses étranges que dans le pays de Koush.

Le héraut se contenta d'un clin d'œil en direction de l'homme.

— Qu'attends-tu ? protesta Shoufoy. Tu étais d'accord pour me rencontrer et m'apprendre ce que tu sais à propos de Weni et des dagues.

— Ce que je sais de Weni vaut plus qu'une cruche de bière. Il est mort, n'est-ce pas ? Nous sommes au courant de ce qui s'est passé dans le temple d'Anubis !

L'homme-crocodile pointait la langue comme un lézard en parlant.

— J'ai vraiment soif, Shoufoy.

— Alors, bois ta bière !

L'homme-crocodile se retourna vers l'Ombre.

— Va t’amuser avec elle !

Il fit un signe à la prostituée toujours sur le pas de la porte. Le visage de l’Ombre s’éclaira d’un large sourire et la fille le rejoignit. Tous deux disparurent dans une alcôve par une porte arrière.

— Trois debens d’argent et je te dirai tout ce que je sais, dit l’homme-crocodile.

— Deux debens, répliqua Shoufoy, et je te garantis que le seigneur Amerotkê, juge suprême à la salle des Deux Vérités, ne t’arrêtera pas pour complicité dans un crime.

L’homme-crocodile réfléchit un moment, comme s’il n’avait pas songé auparavant à une telle éventualité.

— Entendu, conclut-il d’une voix rauque. Donc je ne risque pas une visite de la police ? D’être tiré d’un bordel quelconque à la fin de la nuit ?

Shoufoy soupira, ouvrit sa bourse et en tira deux petits lingots d’argent qu’il posa sur la table.

— Tu ne risques rien et ça, c’est à toi.

L’homme-crocodile allait s’emparer de l’argent, mais Shoufoy repoussa sa main.

— Voyons d’abord ce que tu as à dire et tu seras payé après.

Hochant la tête d’un air résigné, l’homme-crocodile ramassa son sac et le vida sur la table avec un bruit de ferraille. Shoufoy s’empara d’une des dagues et en étudia le manche de corne curieusement sculpté en forme de tête de chacal ou de chien.

— J’ai acheté... commença l’homme-crocodile de sa voix rauque.

— Dis plutôt que tu as volé, précisa Shoufoy.

— J’ai *emprunté* ces dagues, poursuivit l’homme-crocodile en riant, à un marchand rencontré à Memphis. Elles ont été fabriquées par un artiste cananéen. Impossible de les vendre là-bas, aussi je les ai apportées à Thèbes, mais je ne possède pas la licence permettant de vendre sur la place du marché. Je me tiens donc en dehors des murs. C’est là que Weni m’en a acheté quelques-unes.

— Tu es certain qu’il s’agissait bien de Weni ? interrompit Mareb.

— Oh, tout à fait ! Je le connaissais. Il n'était pas le gentil petit garçon bien sage que vous imaginez.

— C'était un héraut royal.

— Pour être tout à fait sincère, grommela l'homme-crocodile, je me fichais pas mal qu'il soit ou non le fils de Pharaon et passe ses jours à la maison de Millions d'années. Personne n'est jamais tout à fait ce que l'on croit. Weni m'a acheté deux dagues et, en échange, m'a donné une pièce comme celle-là.

Il désigna les lingots sur la table et reprit :

— J'étais très heureux de ce marché.

— J'espère pour toi que tu pourras continuer de l'être, interrompit Shoufoy. Tu as entendu parler du vol de la Gloire d'Anubis ?

Le sourire disparut du visage de l'homme-crocodile.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est avec une dague semblable à celles dont tu parles qu'a été tué Nemrath, le prêtre gardien.

L'homme-crocodile enfouit son visage dans ses mains. Quand il les écarta, toute bravade avait disparu de sa physionomie. Il jeta des coups d'œil inquiets vers la porte et vers l'alcôve d'où montaient à présent les gémissements étouffés de la prostituée.

— Ne t'en fais pas, déclara Shoufoy. Je n'ai pas l'intention de m'en aller avant que tu aies déballé tout ton sac.

— J'ignorais ces crimes, bégaya l'homme.

— Mais tu as entendu parler du vol ?

— Tout le monde est au courant à Thèbes. Les prêtres sont bavards, répondit-il en claquant des doigts. Alors, c'était donc ça que voulait Weni !

— J'en suis certain, dit Shoufoy. Continue ton histoire. Ces dagues ont été volées et, par conséquent, tu es dans le coup, hein ? Tu as vendu des objets volés. Je suis sûr que Weni t'a payé pour autre chose que pour acheter des dagues.

— Oui, oui, c'est vrai. Il m'a dit qu'il avait quelque chose à vendre, quelque chose de très précieux. Non, attends ! s'interrompit-il en se frappant le front. Deux choses ! Il avait deux choses à vendre. L'une, il ne voulait pas me dire de quoi il s'agissait, mais l'autre c'était un livre, un manuscrit !

— Sinoué ? demanda Mareb.

- Quoi ?
- Sinoué, le voyageur.
- Évidemment !

L'homme-crocodile retrouva son aplomb, mais prit encore le temps de boire une gorgée de bière.

— Lui aussi est parti pour l'ouest, n'est-ce pas ? Un dernier voyage, en somme... Donc Weni a parlé de ces choses qu'il voulait vendre. Je lui ai demandé à qui. Après tout, les Mitanniens ne sont pas loin de Thèbes, à l'oasis des Palmes. Mais il a fait signe que non. « Alors, à qui donc ? », lui ai-je demandé. « Aux Libyens, a-t-il répondu, ou aux Nubiens. » Évidemment, j'ai eu l'air surpris.

— Évidemment, murmura Shoufoy. C'était bien lui, ça, de garder ses secrets.

À ce moment, le petit homme sursauta, fit tomber son siège, et saisit son cruchon de bière désormais vide. Un rat venait de lui filer entre les jambes.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? hurla-t-il en direction du propriétaire hirsute et à moitié endormi. Tu ne peux pas tenir le sol propre ?

— Rien à craindre des rats, dit celui-ci. C'est pour ça qu'on garde des serpents.

Shoufoy lui lança un regard furieux avant de se rasseoir.

— Je déteste les rats, déclara-t-il. À deux pattes comme à quatre.

— Weni était bien un rat, admit l'homme-crocodile, et bien plus dangereux que tu ne le crois. Écoute, Shoufoy, tu sais parfaitement que je connais tout le monde ici en ville, et naturellement aussi tous les marchands libyens et nubiens qui nous rendent visite à la recherche d'informations ou pour nous espionner.

— Pour un voleur comme Weni, la voie la plus sûre était donc de passer par eux ?

L'homme-crocodile approuva d'un signe de tête.

— Ils ont toujours de l'or ou de l'argent sur eux et peuvent en obtenir davantage en ayant recours à leurs ambassadeurs en ville. Tout ce qu'ils achètent est ensuite chargé sur des bateaux et prend le large. Mais la Gloire d'Anubis...

Il siffla entre ses dents.

— Alors ? insista Mareb.

L'homme-crocodile fit la grimace.

— Pour commencer, j'ai répondu à Weni que je verrais ce que je pouvais faire pour lui et il a acheté les dagues, mais je ne sais pas dans quel but. Sinoué aurait-il été tué avec l'une d'elles ? Le monde est si petit. Écoute, je les ai volées, c'est entendu, j'en ai vendu quelques-unes à Weni et il en a utilisé une pour tuer le gros Nemrath.

— Est-ce que tu en as vendu à d'autres personnes ? demanda Shoufoy. Est-ce que les noms de Khety et de Ita te disent quelque chose ?

L'homme-crocodile secoua la tête. Il prêtait l'oreille aux gémissements – joie ou protestation ? – qui lui parvenaient de l'alcôve.

— Silence ! cria-t-il dans cette direction. On ne peut même pas réfléchir !

Les bruits se poursuivirent sans changement et il frappa du poing contre la porte derrière lui.

— Je connaissais Nemrath, dit-il. Et cette putain le connaissait aussi ! Nemrath était aussi lubrique qu'un bouc en rut. Ces dames le savaient bien. Pas un seul bordel en ville qu'il n'ait visité.

— Revenons à Weni, insista Shoufoy. Donc il t'a acheté des dagues et demandé si tu pouvais écouler certaine marchandise ?

— C'est bien ça, reconnut l'homme-crocodile.

— Combien d'armes semblables à celles-ci as-tu vendu à Thèbes ?

— Une douzaine environ, dit l'homme-crocodile en remettant les autres dans son sac de cuir.

— Personne d'intéressant parmi les acheteurs ?

Il fit signe que non.

— Aucun membre de la délégation mitannienne ?

— Je n'en sais rien. Il m'arrive d'avoir trop bu quand je fais une vente. En tout cas, je ne me souviens de personne, sauf de Weni.

— Mais pourquoi Weni aurait-il fait cela ? murmura Mareb. Si le voleur a utilisé une de ces dagues pour tuer Nemrath avant

de voler l'améthyste, il devait bien se douter qu'un jour ou l'autre on remonterait jusqu'à lui.

Shoufoy leva sa coupe dans sa direction avant de la ramener à ses lèvres.

— Je n'y avais pas pensé, dit-il avec mauvaise humeur. Mais cela lui laissait malgré tout un certain temps.

— Bien entendu, interrompit l'homme-crocodile. Vous n'allez pas vous imaginer que j'ai indiqué à Weni la véritable origine de ces dagues. Je lui ai dit qu'on en trouvait un peu partout à Thèbes. De plus, le fait de les avoir achetées ne signifie pas qu'il s'en est servi.

Shoufoy cria à l'aubergiste d'apporter d'autres bières.

— Et tu oublies une autre chose importante, souligna l'homme-crocodile. Si Weni n'était pas mort, tu ne serais pas là en train de me parler.

— Le seigneur Amerotkê ne va pas être content, reconnut avec tristesse Shoufoy. Car si Weni a acheté cette dague, il est forcément impliqué dans le meurtre de Nemrath.

Il se tut un instant tandis que l'aubergiste déposait les bières sur la table en lançant :

— Avec les salutations du rat !

Shoufoy lui montra le poing. À cet instant précis, la silhouette de l'Ombre apparut sur le seuil et il vint se poster derrière son maître. La prostituée, tout ébouriffée, surgit à son tour en faisant cliqueter bruyamment ses bracelets et ses amulettes. Shoufoy lui saisit le bras au passage.

— Est-ce que tu connais le prêtre Nemrath du temple d'Anubis ?

La femme jeta un regard éloquent en direction de la bière et Shoufoy lui en versa une coupe. Elle se pencha en dégageant une odeur de transpiration mêlée d'un lourd parfum.

— Petit homme, lui dit-elle, si tu peux trouver une seule prostituée dans Thèbes qui ne connaisse pas Nemrath, je te paie un verre.

Elle s'éloigna en se dandinant.

— Tu vois, tu ne me croyais pas, observa l'homme-crocodile d'un ton dépité.

— Tu n'as pas encore gagné ton argent. Nous parlions de Weni.

— En effet. Attends-toi à une surprise, dit l'homme-crocodile en prenant un air important. As-tu déjà entendu parler des Amemets ?

— Comme tout le monde, répondit le nain. Cette guildes d'assassins qui a suivi l'armée de la divine Hatchepsout dans le Nord et qui a ensuite disparu.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Oh, ça va ! Continue ton histoire !

— Comme tu le sais, mon cher Shoufoy, à Thèbes on peut tout acheter, une dague, une améthyste...

Le regard d'avertissement de Shoufoy ne lui avait pas échappé. Il continua :

— On peut se procurer des exécutants pour toutes sortes de tâches, pas seulement des égorgeurs, mais aussi des hommes capables d'accomplir certaines choses à votre place. Weni était l'un d'eux.

— Mais c'était un héraut ! s'exclama Mareb.

— Justement, répliqua l'homme-crocodile. Notre très actif Weni a pas mal de meurtres à son compte. Saviez-vous qu'il avait épousé une femme mitannienne ? D'après la rumeur, elle serait morte d'un accident.

— Serais-tu en train de dire que Weni l'aurait tuée ?

— Oh, certainement ! Weni l'a emmenée faire un tour en bateau sur le Nil. Ils ont bu pas mal de vin, puis elle a voulu nager et elle a disparu. Son corps a été retrouvé quelque temps plus tard, ne portant aucune trace de violences. Weni pensait être bien à l'abri. Mais le soir de cette petite excursion, j'étais au travail sur le fleuve. Je me suis dissimulé dans les roseaux et j'ai pu voir ainsi ce qui s'était réellement passé. Elle dormait et il l'a étouffée sous un coussin avant de jeter son corps par-dessus bord. C'est ainsi que Weni et moi avons fait connaissance.

— Tu veux dire que tu l'as fait chanter ? interrompit Shoufoy.

— Nous avons plutôt conclu une affaire tous les deux. J'ai souligné combien il avait été habile et il a accepté mes propositions. Je pouvais lui fournir des noms de victimes possibles et il faisait le travail. Il aimait beaucoup le jardinage,

Weni. Il s'y connaissait très bien en fleurs, arbres, plantes, surtout en herbes. C'était un expert en poisons, mais pas un homme violent.

L'homme-crocodile désigna du doigt le cruchon de bière :

— Comment sauras-tu que je n'ai pas payé l'aubergiste pour y mettre du poison ? Seulement quand tu commenceras à avoir mal au ventre. Ce n'est pas une plaisanterie, petit homme. Comme je le disais, je fournissais le nom, et Weni envoyait à la personne un cadeau – de la nourriture ou du vin. Tu n'imagines pas combien de gens désirent se débarrasser d'un concurrent en affaires, d'un rival en amour ou d'un soupirant dont on est las.

Shoufoy était stupéfait, quoique persuadé que l'homme-crocodile disait la vérité. La mort prenait bien des formes diverses à Thèbes : maladies, accidents sur le fleuve, boissons ou nourriture avariées, morsures de serpents. Combien de fois, en consultant le registre des décès affiché à la porte des temples, le seigneur Amerotkê ne s'était-il pas demandé quelle était la proportion de morts naturelles et celle de victimes que l'on avait plus ou moins obligeamment aidées à partir vers l'horizon lointain ?

— Tu pourrais être accusé de meurtre..., déclara Shoufoy.

— Quel meurtre ? rétorqua l'homme-crocodile d'un air innocent. Quel est le nom de la victime ? Où est son corps ? Quelles sont les preuves ?

— Mareb peut témoigner.

— Qui te croira si j'affirme que je plaisantais ?

— Alors, pourquoi me raconter tout cela ?

L'homme-crocodile se mit à compter sur ses doigts courts et sales.

— D'abord pour m'assurer que je suis bien à l'abri, comme tu me l'as promis. Seuls les dieux savent ce qui va remonter à la surface à présent qu'on a remué l'eau de la mare. Deuxièmement, je désire être payé. Et pour finir, je veux être sain et sauf hors de Thèbes avant qu'Asural ne me rompe le cou.

— Tu as peur, hein ? remarqua Shoufoy.

— Oui, j'ai peur. Il ne s'agit pas d'affaires concernant le petit peuple des quais du Nil, mais de seigneurs qui occupent de

belles demeures. Weni est mort et, moi, je veux m'en aller. Je n'ai pas envie d'être crucifié sur les murs de Thèbes.

— Tu penses donc que c'est Weni qui a volé la Gloire d'Anubis ?

— Peut-être.

— Et peut-être aussi tué Sinoué ?

— Peut-être.

— Est-ce que Weni travaillait pour quelqu'un d'autre ?

L'homme-crocodile se gratta la joue en regardant la porte avec nostalgie.

— Je ne sais pas. Weni était aussi solitaire qu'un chacal. La seule chose qui l'intéressait vraiment, c'était cette tombe à la cité des Morts dont il se disait le jardinier, et c'est bien ce qu'il était. À ses yeux, son travail consistait à nettoyer, arracher les mauvaises herbes, mettre de l'ordre.

— Est-ce qu'il t'a confié quelque chose avant de mourir ? insista Shoufoy. Est-ce que son humeur avait changé ?

L'homme-crocodile tapota ses dents ébréchées. À l'extérieur de la taverne, un homme commença à chanter une chanson d'amour :

*Mon amour est unique, sans pareil
Plus beau que toutes les jolies filles d'Égypte.
Douces sont ses lèvres,
Pure, la ligne de son cou,
Fermes et ronds ses jeunes seins.
Dans la lumière dansante,
Je veux lui offrir quelques figes,
Des feuilles de malachite,
Des éclats de jaspe vert,
Une brise marine venant de la Grande Mer.*

Shoufoy écoutait attentivement pour tenter de se souvenir de ces paroles plus tard. Il jeta un coup d'œil à Mareb qui se tenait figé, le regard fixé sur l'homme-crocodile. Un malaise s'empara soudain de Shoufoy qui se retourna. Le propriétaire de la taverne se tenait derrière lui, barrant l'accès à la porte. Dans un

rai de lumière, il distingua des silhouettes, des hommes qui cherchaient à se dissimuler.

— Tu n’as rien à craindre pour l’instant, Shoufoy.

L’homme-crocodile leva les yeux, des yeux durs, fixes. Pendant un bref instant, il ressembla aux terribles bêtes qu’il chassait sur le fleuve.

— J’espère bien, grogna le nain.

Il sortit son couteau de son étui et, sous la table, piqua le genou de l’homme-crocodile.

— Tu n’as rien à craindre, répéta celui-ci en attirant à lui les pièces d’argent posées sur la table. Pour te répondre en deux mots, Weni était préoccupé, anxieux, mais j’ignore pourquoi. Voilà tout ce que je peux te dire.

Il se leva et repoussa sa chaise.

— Mon maître réclamera des preuves.

— Dis-lui de les trouver lui-même. Connais-tu l’ancien temple de Bès près duquel Sinoué a été tué ? demanda-t-il en se penchant en travers de la table. À l’entrée d’une des chapelles latérales se trouve une dalle. Soulevez-la et vous découvrirez un corps.

— De qui ?

— Après qu’il eut tué sa femme, j’ai suivi Weni de près pendant des jours. Il a aussi tué l’amant de sa femme après lui avoir donné rendez-vous au temple de Bès. Il l’a frappé par derrière d’un coup de hache à la tête. Il était en train de l’enterrer quand je me suis présenté à lui ! Maintenant, écoute-moi bien, Shoufoy. Je te laisse l’addition à payer. Compte le temps d’une centaine de respirations et tu pourras t’en aller sain et sauf. Mes respects au seigneur Amerotkê.

Shoufoy le regarda partir.

— Qu’est-ce que tout cela signifie ? demanda Mareb.

— Rien de spécial, répondit Shoufoy. L’homme-crocodile est un gredin, c’est dans son sang. Je le connais depuis des années, mais il ne s’est jamais montré aussi loquace ni aussi utile qu’aujourd’hui.

CHAPITRE IX

Un busard volait dans le ciel, en provenance des Terres rouges. Le soleil commençait à baisser, atténuant la chaleur du jour. Une petite brise fraîche fit frémir la surface du Nil et les fourrés qui entouraient le temple abandonné de Bès s'agitèrent comme une troupe de danseurs. De ses yeux perçants, l'oiseau surveillait chaque mouvement à la recherche de quelque charogne. Il fonça, les ailes légèrement en arrière, jusqu'à ce qu'il repère deux hommes qui marchaient au milieu des ruines. Le busard reconnut aussitôt le danger, la menace d'un bâton de jet, d'une flèche ou d'un javelot. Frustré, il reprit de la hauteur et alla s'intéresser aux ondulations des buissons. Il y découvrit un autre homme, curieusement vêtu d'un pagne de cuir noir, comme un soldat, un masque sur le visage. L'endroit se révélait trop peuplé, trop dangereux. L'oiseau s'envola en direction des marécages bordant le Nil.

Indifférent à l'oiseau comme à toute autre chose, le tueur tapi dans les buissons observait le seigneur Amerotkê et son serviteur Shoufoy en train de pénétrer dans ce qui avait été la salle principale du temple en ruine. Il tenait dans une main les instruments d'une mort rapide et soudaine, dans l'autre un petit arc cornu. Après réflexion, il conclut qu'une attaque prendrait trop de temps et serait trop aléatoire. Les deux cibles n'étaient pas assez nettes. Peut-être allaient-elles s'approcher ? Tant mieux... Il était grand temps de fermer définitivement les yeux trop curieux de ce juge. Encore fallait-il choisir le bon moment. Devait-il frapper maintenant ou un peu plus tard ? Le tueur se déplaça, écarta un buisson épineux et mit un genou à terre. Les yeux attentifs derrière le masque ne quittaient pas le juge et son serviteur occupés à explorer le temple. Il aurait pu tirer une flèche tout de suite, mais atteindrait-elle son but ? D'autres occasions se présenteraient, mieux valait se montrer patient. Le

tueur se glissa furtivement hors des fourrés et s'éloigna vivement des ruines sans quitter les zones d'ombre.

Inconscient du danger auquel il venait d'échapper, Amerotkê examinait la dalle à l'entrée de la chapelle latérale.

— Pourrons-nous la déplacer ? demanda Shoufoy.

Le nain regarda tout autour de lui. Des picotements dans son cou à la racine des cheveux signalaient en lui l'imminence d'un danger. Étaient-ils vraiment seuls ? Un profond silence planait sur les buissons et la rare végétation qui bordaient le sentier menant au temple. Le soleil couchant faisait miroiter la surface du Nil. Un criquet stridula dans l'herbe et le cri aigu d'un oiseau s'éleva des roseaux le long du fleuve. Shoufoy n'aimait pas cet endroit menaçant, désolé.

— Nous aurions dû nous faire accompagner d'Asural, gémit-il, ou tout au moins d'un ou deux gardes.

Amerotkê le rassura d'un sourire en épongeant la sueur de son front.

— Allons, détends-toi, nous n'avons rien à craindre...

Shoufoy et Mareb l'avaient attendu sur les quais pour l'informer au plus vite des paroles de l'homme-crocodile.

— Cela confirme ce que j'ai appris en visitant la tombe, avait déclaré le juge. Weni était à la tête de biens importants. Ainsi il se qualifiait de jardinier ?

— Aviez-vous déjà entendu parler de lui ? s'était enquis Prenhoe.

— Une ou deux fois, dans différentes affaires. Des allusions dans des rapports de police.

Amerotkê remercia Mareb d'avoir accompagné Shoufoy, puis il indiqua à Asural où ils se rendaient.

— L'homme-crocodile nous a sûrement vendu un tas de mensonges. Il n'y a qu'une seule façon de savoir ce qu'il en est.

Puis, accompagné de Shoufoy, il était parti, quittant les quais grouillant de monde pour s'engager dans le sentier désert emprunté par Sinoué le matin de sa mort. Shoufoy se sentait fort nerveux. L'homme-crocodile ne lui inspirait pas confiance, pas plus que son « Ombre » ni qui que ce soit d'autre. Il avait surtout envie de regagner le temple, maintenant qu'il avait une nouvelle chanson d'amour pour sa Heset. Elle avait fait preuve

d'une telle habileté ! Mais Amerotkê avait insisté pour venir dans ces lieux maudits. Shoufoy se sentait contrarié et jaloux de tous ceux qui, aujourd'hui, allaient retrouver confort et sécurité tandis qu'il se traînait péniblement à travers cet endroit sinistre.

— Pourquoi venir ici, maître ? gémit-il.

— Parce que nous avons besoin de preuves, soupira Amerotkê. Comment savoir si l'homme-crocodile n'a pas été payé pour nous raconter cette histoire ?

— Mais vous l'avez déjà, la preuve, protesta Shoufoy. Weni était bien trop riche.

Amerotkê ne l'entendait pas ainsi.

— Les preuves sont comme les grains d'un collier, Shoufoy. Elles doivent toutes se tenir. Toi, tu te contentes de n'en prendre qu'une seule à la fois.

Shoufoy tapa du pied.

— Eh bien, maintenant que nous voilà ici, qu'est-ce qu'on fait ? Dame Norfret va vous attendre. N'avez-vous pas dit que vous deviez vous rendre demain à l'oasis des Palmes ?

— Les deux devront attendre.

Amerotkê saisit la dague de Shoufoy, s'agenouilla et fit courir la lame tout autour de la dalle.

— Le seigneur Amerotkê n'est pas un laboureur !

— Le seigneur Amerotkê se fait laboureur s'il le faut, répliqua le juge. Je creuse pour connaître la vérité. Maintenant, Shoufoy, n'es-tu venu ici que pour me faire un sermon ?

Shoufoy s'empara d'un bâton pointu et se mit à creuser pour enlever la terre et dégager une solide perche rejetée par le Nil. Il leur fallut du temps pour réussir à en introduire l'extrémité sous la dalle. Mais, après bien des efforts, ils réussirent enfin à soulever le lourd carré de pierre. Un coup d'œil leur suffit. Un squelette gisait au-dessous. Après l'avoir débarrassé de la terre qui le recouvrait, Amerotkê fit pivoter le crâne.

— Vous risquez de vous contaminer ! avertit Shoufoy.

— Rien à craindre.

Amerotkê montra le trou déchiqueté ouvert à la base du crâne. Puis il s'essuya les mains et se releva.

— L'homme-crocodile n'a pas menti. Weni a tué à de nombreuses reprises.

Il s'écarta de quelques pas pour s'asseoir sur un rebord de pierre.

— Eh bien, Shoufoy, qu'en penses-tu ?

— Ma foi, pas grand-chose, répondit distraitement Shoufoy, les yeux fixés sur le squelette. À propos, maître, où est le manuscrit de Sinoué ?

— Je l'ai remis à Asural qui le rapportera au palais. Que se passe-t-il, Shoufoy ?

Le nain s'était mis à creuser.

— Regardez ça !

Il tendit au juge un épais bracelet de cuivre.

— Saprissi !

Amerotkê se leva et se saisit du bijou, lisant à haute voix les hiéroglyphes gravés au bord.

— L'homme s'appelait donc Hordeth ! s'exclama Shoufoy. J'ai déjà entendu ce nom...

— Moi aussi. C'était un maître héraut de la maison des Ambassadeurs. Il a disparu il y a environ quatre ans.

Shoufoy continuait à creuser et sortit encore du sol un morceau de papyrus. Il souffla dessus pour faire s'envoler la poussière, examina les mots tracés à l'encre rouge et reconnut la malédiction :

*Que les démons s'en prennent à toi,
Durablement, inlassablement, tout au long de l'éternité.
Que tu sois affreux à voir, affreux à entendre.
Que ton âme soit martelée dans les écailles d'Anubis,
Puisse-t-elle peser aussi lourd qu'un rocher.
Que les Dévoreurs déchiquettent ton esprit,
Puisses-tu ne jamais contempler la lumière éternelle de Rê.
Le nain tendit le texte à Amerotkê.*

— Je soupçonne Weni d'avoir écrit cela pour se venger...

Amerotkê se retourna en entendant un bruit de roues et le hennissement d'un cheval. Shoufoy saisit sa dague et courut dans cette direction.

Sur le chemin qui séparait le temple de la rive du fleuve se trouvait un beau char en vannerie et bronze. Les deux chevaux

étaient des destriers blancs comme neige provenant des écuries royales. Shoufoy poussa une exclamation de surprise en voyant Mareb en descendre et s'avancer vers eux. Le héraut s'était changé, avait huilé ses cheveux et portait une tunique immaculée et une ceinture en or tressé.

— Tu as retrouvé ton allure, lui dit Shoufoy en souriant.

Mareb contempla les ruines alentour.

— Asural m'a dit que je vous trouverais ici. J'apporte une convocation de la divine Hatchepsout.

Amerotkê s'avança, tenant toujours à la main le bracelet et le morceau de papyrus.

— De quoi s'agit-il ?

Mareb lui tendit le cartouche royal pour qu'il y pose les lèvres.

— On réclame votre présence à la maison de Millions d'années, seigneur. La divine souveraine, émanation de...

— Merci, interrompit Amerotkê. Nous sommes seuls ici, dans un temple en ruine, Mareb.

Mareb aperçut la dalle déplacée et la terre retournée.

— Seigneur, vous ne devriez pas vous trouver en ces lieux ! Que se passe-t-il ?

— Je voudrais bien que toi, tu me le dises, répliqua Amerotkê.

— La divine Hatchepsout vous réclame. Les ambassadeurs mitanniens sont partis pour l'oasis des Palmes. Nous devons les accompagner mais il est trop tard à présent.

— Nous partirons à la pointe du jour, répondit Amerotkê. Je dois m'entretenir de certaines choses avec la Divine. J'ai découvert le corps d'un de ses hérauts.

— Un héraut ? s'exclama Mareb.

— Combien de temps as-tu servi à la maison des Ambassadeurs ?

Le héraut fit une grimace et se retourna pour jeter un coup d'œil au char.

— Oui, tu ferais mieux d'entraver les chevaux, dit Amerotkê. J'ai quelque chose à te montrer.

Quand le héraut revint, Amerotkê le conduisit dans la chapelle latérale. Mareb baissa les yeux vers la fosse et s'en éloigna aussitôt dédaigneusement.

— Je me suis baigné et lavé, expliqua-t-il. Je me suis purifié les lèvres et les mains...

Amerotkê remarqua les contusions sur son visage et se souvint que Shoufoy lui avait raconté comment ils avaient été tous deux agressés.

— Tu ne m’as pas encore dit pourquoi tu me cherchais tout à l’heure ?

— Ce n’est pas nécessaire, dit Mareb en riant, les yeux fixés sur la fosse. C’était manifestement un piège. Vous ne m’aviez pas fait demander et l’assassin attendait.

— Tu as eu de la chance que j’arrive, déclara Shoufoy.

— Je le sais et je t’en serai éternellement reconnaissant, petit homme. Mais tout cela sera expliqué à la Divine. Vous disiez qu’il s’agissait d’un héraut ?

Amerotkê lui montra le bracelet et la malédiction griffonnée.

— Le nom d’Hordeth te dit-il quelque chose ?

Mareb fit le signe qui protège du mauvais œil en introduisant son pouce entre les deux index.

— Bien sûr. Il a disparu. On a raconté qu’il s’était peut-être noyé ou...

— Ou quoi ? insista Amerotkê.

— Il était célibataire et aimait les femmes.

— Tu le connaissais bien ?

Mareb fit un geste vague.

— Et Weni, quelles étaient tes relations avec lui ?

— C’était un collègue, un camarade. Il était marié à une femme mitannienne et très entiché d’elle. Elle aurait eu un accident en bateau et se serait noyée – du moins, c’est ce qu’on raconte et que je croyais avant de rencontrer l’homme-crocodile. Il n’a plus jamais été le même après sa mort. Je croyais que c’était le chagrin, mais en réalité c’était le meurtre. Il l’a tuée et a donné rendez-vous à Hordeth ici, n’est-ce pas ?

— En effet, répondit Amerotkê. Il l’a frappé sur la tête par derrière et l’a enterré sous cette dalle. Pour être certain que son âme ne gagnerait pas l’horizon lointain, il a également enterré cette malédiction avec lui.

— C'est bien fait pour Hordeth, déclara Mareb. J'aimais bien Weni. Découvrir que sa femme adorée était infidèle a dû le rendre fou. Cependant...

Il fit la moue et reprit :

— Je suppose qu'Hordeth méritait une autre mort... Pas de tombe, ni de prières mortuaires...

Ses yeux noirs s'éclairèrent d'un sourire :

— Vous avez découvert pas mal de choses, seigneur Amerotkê. Rien ne s'est passé comme on pouvait le croire, n'est-ce pas ?

Il leva les yeux vers le ciel et reprit :

— La divine Hatchepsout va s'impatienter...

Une courte discussion suivit sur ce qu'il convenait de faire des restes d'Hordeth. Mareb reconnut que l'affaire concernait la maison des Ambassadeurs et que c'était à elle de décider. Il préviendrait les autorités qui feraient transporter les ossements à la nécropole. Après quoi, il aida Amerotkê et Shoufoy à remettre la dalle en place.

— Tu m'accompagnes donc à l'oasis des Palmes ? demanda Amerotkê.

— J'aurais bien préféré ne pas le faire, répondit Mareb sombrement tandis qu'ils se dirigeaient vers le char. Je n'aime pas les Mitanniens. Mon père et mon frère ont été tués lors de la grande victoire de la Divine dans le Nord.

En arrivant près du char, Shoufoy se retourna. Les ombres recouvraient le temple abandonné. Désormais, ce n'était plus la demeure de Bès, mais celle de Seth, le tueur aux cheveux roux.

Amerotkê fut introduit dans la salle de bains privée de la divine Hatchepsout. Dehors, le soleil plongeait rapidement à l'ouest, baignant de son or rouge l'exquise et luxueuse pièce recouverte de marbre. Tout en haut des murs, une douce lumière filtrait par les fenêtres d'ivoire ornées de symboles et de figures divines, en majorité sous leur forme féminine. Amerotkê ne put s'empêcher de noter que la plupart d'entre elles ressemblaient à la divine Hatchepsout. De l'encens et du bois de santal brûlant dans des coupes parfumaient l'air. Le sol dallé luisait à la lueur des lampes à huile dans leurs vases d'albâtre.

Sur un socle, une statue d'Horus, le faucon aux ailes d'or, surplombait le bassin intérieur. Une brise légère ridait la surface de l'eau d'un bleu foncé, et faisait se balancer les fleurs de lotus qui la couvraient. Hatchepsout, toujours soucieuse de gloire, de pompe et de pouvoir, se tenait assise sur un siège matelassé tout au fond de la pièce, la tête couverte d'une perruque noire huilée fixée par un filet d'argent, un collier de fleurs taillées dans la cornaline qui encerclait son cou. Un simple lien d'or ceignait sa robe de lin, diaphane, qui ondulait doucement autour de ses pieds reposant sur un tabouret bas. Senenmout était assis à côté d'elle, un rouleau de papyrus sur les genoux. La tête penchée, Hatchepsout semblait plongée dans la contemplation de ses ongles. Elle leva les yeux quand le capitaine nubien introduisit Amerotkê avant de refermer doucement la porte derrière lui.

— Regarde, Senenmout, lança-t-elle de sa voix dure et stridente, voici le seigneur Amerotkê, juge suprême à la salle des Deux Vérités ! Au lieu de faire ce qu'on lui demande, il fréquente les tavernes des quais et ignore les ordres de son pharaon. Il oublie même de s'agenouiller en sa présence !

Dans ce décor luxueux, Amerotkê ressentit encore davantage sa fatigue mais il se ressaisit, fit quelques pas, s'agenouilla près du bassin sur un coussin et toucha de son front le sol dallé. Il attendit l'autorisation de se relever, généralement donnée aussitôt, mais elle ne vint pas. Il resta donc dans cette position et entama avec un soupir le rituel officiel :

— Mon cœur se réjouit et mon âme est ravie à la lumière de votre visage, ô Divine !

Il entendit un léger bruit et leva les yeux. Hatchepsout avait avancé son pied aux ongles nacrés de vert foncé et aux orteils cerclés d'anneaux d'or.

— Je suis ton pharaon, dit-elle d'une voix forte. Embrasse ma sandale, Amerotkê !

Il s'exécuta.

— À présent, tu peux te relever.

Le juge s'assit sur ses talons et releva la tête. Le visage d'Hatchepsout était maintenant dissimulé derrière un masque

d'or et d'argent. Par les fentes, ses yeux dardaient sur lui des regards furieux.

— Tu es trop présomptueux, seigneur.

— Certes pas, ma reine, rétorqua Amerotkê.

Senenmout soupira bruyamment. Hatchepsout tendit la main et Amerotkê se demanda un instant si elle allait le frapper, mais elle allongea les doigts et lui caressa doucement la joue. Puis, après avoir retiré son masque, elle vint s'accroupir à côté de lui.

« Comme elle est belle ! songea Amerotkê. Ces yeux luisants, cette peau légèrement cuivrée, ce visage aux traits parfaits, ces lèvres sensuelles... et ce parfum qui éclipse tous les autres. » D'un geste, la reine entrouvrit sa robe, dévoilant la pointe d'un sein recouverte d'un fard vert et or. Amerotkê ne put s'empêcher de détourner les yeux assez vite. Suivant la direction de son regard, Hatchepsout se mit à rire.

— Ce matin, j'ai passé l'inspection de la garde dans cette tenue – et ma couronne, bien entendu. Les hommes ont beaucoup aimé. Un ou deux se sont même trouvés mal ! Je ne recommencerai pas. J'ai cru mourir de chaleur. Est-ce que tu me trouves belle, Amerotkê ?

— Oui, comme l'étoile du matin et aussi changeante que la lune.

Le sourire d'Hatchepsout s'effaça devant la pointe de sarcasme.

— Est-ce que tu me désires, Amerotkê ?

— Non, ma reine.

— Pourquoi non ?

La question était posée sur un ton chagrin.

— Parce que c'est ma femme que je désire, non une déesse.

Elle lui effleura le bout du nez.

— Toujours aussi intelligent, Amerotkê. Quand tu n'étais qu'un jeune garçon à la cour de mon père, tu trouvais toujours la bonne réponse, lui dit-elle en se retournant. On n'en rencontre pas souvent de semblables, n'est-ce pas, Senenmout ? Amerotkê, regarde le bassin, que vois-tu ?

Il garda les yeux fixés sur elle.

— Mais de l'eau, ma reine.

— Et au-dessous ?

— Encore de l'eau.

— Les hommes sont comme ça. Ainsi en est-il de Senenmout. Et de toi aussi. Quoique je me le demande parfois en ce qui te concerne. Tu es si grave, si solennel, si épris de ta superbe épouse Norfret.

Elle pointa vers lui le bout de la langue et reprit :

— Est-elle le seul objet de tes désirs ? Ah, autre chose... T'arrive-t-il d'avoir peur, Amerotkê ?

— Bien sûr, ma reine. Du noir, de l'inconnu, de la trahison.

— Et des chiens ? demanda avec malice Hatchepsout. Tu as peur des chiens ?

Elle se releva et l'aïda à en faire autant. Puis, envoyant promener ses sandales, elle défit le nœud de sa robe qui tomba à ses pieds et se retourna, les bras levés. Amerotkê rougit tandis que Senenmout gardait obstinément les yeux baissés sur son papyrus. Hatchepsout éclata de rire et plongea dans le bassin. Elle se tortilla comme un poisson, son corps magnifique glissant sous la surface bleue. Puis elle refit surface, sa perruque de travers, et la remit en place avec un rire.

— Je l'oublie toujours, dit-elle en tendant les bras. Ne veux-tu pas venir aussi, Amerotkê ? Plonge et essaie de m'attraper.

La voix de Senenmout s'éleva sèchement.

— Ma reine, le seigneur Amerotkê est fatigué et il n'a pas pris le temps de se laver. Il ne voudrait pas polluer le bassin.

— Tu es jaloux, tout simplement.

Elle fit quelques brasses en nageant sur le côté puis grimpa les marches et sortit de l'eau. Après que Senenmout l'eut à la hâte enveloppée de sa robe, elle se dirigea vers une petite table en acacia chargée de coupes de vin blanc et fit signe à Amerotkê de venir la rejoindre. Il n'était plus question de flirt et de rires à présent. Saisissant d'une main sa coupe pour boire une gorgée, elle resserra sa robe autour de son corps mince.

— Les chefs mitanniens sont partis. Toi, Amerotkê, tu vas les suivre. Le héraut Mareb t'accompagnera. Salue de notre part le roi Toushratta et assure-le que nous n'avons rien à voir avec les morts survenues dans le temple d'Anubis. Tu lui rediras que nous souhaitons conclure avec lui un traité de paix. Tu feras de

ton mieux, dans toute la mesure du possible, pour percer à jour sa disposition d'esprit.

Elle fit un geste en direction du sac de cuir posé contre un mur et enchaîna :

— Sait-il quelque chose au sujet de la mort de Sinoué, de la disparition du manuscrit et du vol de la Gloire d'Anubis ? Est-il impliqué d'une manière quelconque dans toutes ces saletés ? Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage. Apprends tout ce que tu pourras apprendre et reviens.

Senenmout prit la parole à son tour.

— Toushratta a établi son camp à l'oasis des Palmes. Nous avons déterminé une frontière artificielle, une zone neutre entre l'oasis et nos escadrons de cavalerie. Ceux-ci t'accompagneront jusqu'à Makra, une saillie de rochers dans les Terres rouges. À partir de là, Mareb et toi serez seuls. Les Mitanniens viendront à votre rencontre et vous escorteront jusqu'à leur camp.

Senenmout plissa les lèvres. Il avait les traits tirés, les yeux lourds par manque de sommeil.

— Ils te traiteront honorablement. Garde Mareb près de toi. Ils ne l'aiment pas beaucoup, nous en reparlerons plus tard. Reste là-bas pendant la chaleur du jour. Fais attention à ce que tu bois et manges. Le soir venu, retournez à Makra où un escadron vous attendra pour vous reconduire à Thèbes. À présent, seigneur, qu'as-tu découvert ?

— Et la Gloire d'Anubis ? intervint Hatchepsout.

— C'est encore un mystère, ma reine, répondit Amerotkê en ignorant sa moue de déception. La pièce était hermétiquement close, la porte verrouillée. L'eau du bassin n'a pas été perturbée. Il n'y a aucun signe de violence. Nemrath, le prêtre gardien, a été découvert mort, une dague dans le cœur, la clé de la porte toujours à sa ceinture.

— Je sais déjà tout ça ! Mais l'assassin ? le voleur ?

— Une, deux ou trois personnes, répondit Amerotkê. Khety, Ita et le capitaine de la garde.

— Je les ferai crucifier !

— Vous ne le pouvez pas, ma reine, intervint Senenmout. Les prêtres d'Anubis sont puissants et nous n'avons aucune preuve.

Mais tous trois ont été placés sous une stricte surveillance et il leur est interdit de quitter l'enceinte du temple.

Il jeta un coup d'œil à Amerotkê qui prit une expression résignée.

— Ils sont peut-être coupables, mais je ne sais toujours pas comment le vol et le meurtre ont été commis. Quant aux autres morts... la danseuse, le seigneur Snefrou, Weni...

Il leva les bras en signe d'impuissance et continua :

— Les deux premiers sont indubitablement morts empoisonnés. Mais nous ignorons comment le poison leur a été administré. À mon retour au palais, je me pencherai sur la mort de Weni. Il y a bien des manières de tuer un homme. Mais pourquoi ainsi ?

— Que veux-tu dire ? demanda Hatchepsout.

— Eh bien, il était facile d'atteindre Weni avec une flèche, de l'empoisonner, de s'emparer de lui. Pourquoi l'attirer au-dehors pour être dévoré par une meute de chiens fous ? Une mort affreuse ! On pourrait croire que l'assassin cherchait à détruire non seulement son corps mais aussi son âme.

— Il ne reste rien pour les embaumeurs ?

— Non, seigneur Senenmout. Celui qui a assassiné Weni devait lui en vouloir terriblement. Mais qui et pourquoi... nous l'ignorons encore.

Amerotkê fit ensuite le récit de ce que leur avait appris l'homme-crocodile.

— Je le ferai crucifier ! s'exclama Hatchepsout, furieuse.

— Je ne le pense pas. Il a déjà quitté Thèbes. Shoufoy a engagé ma parole et l'homme-crocodile nous a appris bien d'autres choses encore.

— Si j'ai bien compris, intervint Senenmout, Weni était peut-être un héraut royal, mais aussi un meurtrier et un tueur stipendié.

— Il en est apparemment ainsi, seigneur. Il a tué son épouse qui lui était infidèle, ainsi que son amant, le héraut Hordeth, dont il a enterré le corps dans un temple abandonné. Encouragé par l'homme-crocodile, Weni a pris goût aux meurtres et en a commis plusieurs à Thèbes. Il a sans aucun doute acheté une dague semblable à celle qui a servi à tuer Nemrath. Il est donc

peut-être impliqué dans le vol de la Gloire d'Anubis. En outre, c'est dans le temple de Bès qu'il a assassiné et enterré Hordeth. Il y a peut-être attiré Sinoué pour le tuer, ouvertement ou sous un déguisement. Nous savons qu'a été aperçu près de là un homme portant un masque de chacal. Après ce nouveau meurtre, il aurait alors pris le manuscrit pour le dissimuler dans la tombe qu'il possédait et où il avait déjà entreposé bien d'autres trésors. Weni est peut-être la cause et l'origine de tous ces événements. Mais pourquoi aurait-il tué une danseuse, du bétail appartenant au temple et des poissons ? Et pour finir, qui l'a tué, lui ? Qui est responsable de l'agression contre le héraut Mareb ? Nous n'avons qu'un seul indice. Une femme étrangère a été aperçue près de la maison de Sinoué.

— La princesse mitannienne ?

— J'aimerais le croire, ma reine, bien que les faits ne semblent pas le confirmer. Weni possédait le manuscrit de Sinoué, mais c'était pour le vendre aux Libyens. Quant à l'améthyste sacrée, seul Anubis sait où elle se trouve pour le moment. Et encore, que vient faire la mort du seigneur Snefrou dans ce tableau ?

Amerotkê s'adossa au mur derrière lui en poussant un soupir.

— Ma reine, seigneur Senenmout... c'est tout ce que je peux dire.

— Nous pouvons peut-être y ajouter quelque chose. Montre-lui.

Senenmout tendit le morceau de papyrus qu'il avait posé sur le sol à côté de lui. Il était de bonne qualité mais l'écriture ne ressemblait qu'à un gribouillis hâtif et Amerotkê ne put en déchiffrer les hiéroglyphes.

— C'est l'écriture mitannienne, expliqua Senenmout. Une communication entre le roi et ses ambassadeurs. Bien sûr, précisa-t-il d'un ton sardonique, il y a toujours deux sortes de messages, l'un public et l'autre secret. Notre maison des Secrets a découvert que le roi faisait appel à un nomade des sables pour apporter des lettres à Wanef et aux autres. Nous avons arrangé un petit incident, une controverse au sujet de ses droits pour pénétrer en ville et vendre ses marchandises sur la place du marché. Nous l'avons fouillé, avons réquisitionné ce qu'il

apportait et trouvé ceci au fond d'un panier. Nos scribes en ont fait une copie au propre. Voici ce que dit le texte, dans sa traduction :

« Toushratta, roi des Mitanniens, à sa bien-aimée demi-sœur Wanef, ambassadrice à la cour égyptienne. Nous avons appris que tu séjournais dans le temple d'Anubis. Nous t'avertissons clairement que les négociations doivent s'achever et que notre cœur serait rempli de joie si « ce qui luit » et « ce qui explique » pouvaient nous être remis.

Senenmout releva la tête.

— Autrement dit la Gloire d'Anubis et le manuscrit de Sinoué ? intervint Amerotkê.

— Sans doute, admit Senenmout. Nous savons en tout cas que Toushratta est impliqué dans les vols.

— Pas forcément. Et si le roi des Mitanniens avait simplement appris l'événement ? L'idée lui serait alors venue de mettre à son tour la main sur ces trésors ?

— Ça se tient, reconnut Senenmout. Mais écoutez plutôt la suite...

Il consulta de nouveau le papyrus :

— Nous sommes absolument certains que tu peux faire appel au jardinier...

— Weni ?

Hatchepsout prononça le nom avec dégoût.

— ... et traiter avec les chacals qui vous mordent les talons.

« Est-ce une référence à nous-mêmes ? » se demanda Amerotkê. Il murmura, songeur :

— Étrange, en vérité. L'auteur ne mentionne pas la Hyène. C'est pourtant ainsi que les Mitanniens désignent habituellement leur espion.

— Cependant nous devons veiller à ta sécurité et à celle des tiens, continua de lire Senenmout. *Si nécessaire, reviens à l'oasis des Palmes pour nous consulter. Le traité de paix ne doit pas être menacé. Sur ce point, nos intérêts coïncident avec ceux de la reine-pharaon. Méfie-toi du héraut Mareb. Il a de bonnes raisons de nous haïr.*

— C'est vrai, observa Hatchepsout. Le père et le frère de Mareb ont été tués dans une embuscade tendue par les Mitanniens et leurs corps abandonnés dans le désert.

— *Ne te fie pas trop au jardinier*, poursuivit Senenmout, *ni au seigneur Senenmout. À cet égard, tu connais mon point de vue.*

Senenmout jeta le papyrus par terre.

— Eh bien, voilà l'essentiel, il me semble.

— Tout tourne autour de Weni, dit rêveusement Amerotkê. C'est un héraut égyptien le jour et un assassin la nuit. Il s'est proposé pour espionner au profit de l'Égypte, mais il a également offert ses services aux Mitanniens. En fait, il ne travaillait que pour lui.

Hatchepsout frappa le sol de son joli petit pied chaussé de sandales.

— Nous pensons que Weni a été enrôlé par les Mitanniens, sans doute à cause de son mariage. Ils ont probablement découvert la vérité à son propos grâce à l'homme-crocodile, aux Libyens, ou n'importe qui souhaitant vendre des informations. Ils voulaient le manuscrit de Sinoué à cause des précieux renseignements qu'il contient et la Gloire d'Anubis pour nous faire honte. Comme ils ne pouvaient faire confiance à Weni, ils l'ont tué.

Amerotkê se leva et désigna le sac de cuir.

— Voilà qui nous fournit bien plus de questions que de réponses. Ma reine, puis-je voir de plus près le manuscrit de Sinoué ?

— Bien sûr, acquiesça Hatchepsout en souriant. Prends-en bien soin. Tu dois partir à l'aube.

Amerotkê ramassa le sac de cuir et allait s'agenouiller pour saluer sa souveraine avant de partir. Mais elle se leva sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur les deux joues.

— Les amis de Pharaon n'ont pas besoin de s'agenouiller, dit-elle en lui pinçant amicalement le poignet.

Amerotkê salua Senenmout et sortit. Shoufoy et Prenhoe l'attendaient en piétinant impatiemment dans l'antichambre.

— Un message de dame Norfret ! s'exclama le petit homme. La clé de sa cassette se trouve...

— Pas maintenant ! jeta Amerotkê en se tournant vers la fenêtre et en constatant que l'obscurité était tombée rapidement.

Resserrant sa main sur le sac de cuir, il s'éloigna de la maison de Millions d'années pour regagner le temple d'Anubis à travers un labyrinthe de rues, sans remarquer l'ombre encapuchonnée qui le suivait de près.

CHAPITRE X

Le char de guerre était en bois d'acacia, d'orme et de bouleau, renforcé par du cuivre et de l'électrum. Conçu pour la vitesse et l'attaque, et pour écraser l'infanterie ennemie, c'était un des plus beaux modèles de l'armée égyptienne avec l'intérieur tapissé en cuir rouge, une barre d'appui en bronze et de hautes roues à six rayons protégées par des bandes de cuir. Amerotkê saisit la barre d'appui, se tourna vers le nord pour respirer le souffle frais d'Amon et murmura la prière de l'aube. Il apprécia d'un coup d'œil les deux chevaux, de belles juments alezanes provenant des écuries royales et répondant aux noms de Fierté d'Hathor et Splendeur d'Isis. Elles étaient attelées entre d'élégants montants courbes en orme avec de longues rênes artistiquement tenues par Mareb qui avait la main experte.

Amerotkê et le héraut avaient pris congé de leur escadron d'escorte et filaient, rapides comme le vent, à travers le paysage desséché mais féérique des Terres rouges, à l'est de Thèbes. Les premiers rayons du soleil levant éclairaient peu à peu le ciel de brillantes couleurs. La lumière venant de l'est changeait rapidement les rochers gris, les rigoles desséchées et les *wadis* parcheminés en un paysage aux teintes les plus diverses. Amerotkê s'émerveillait toujours de la beauté de l'aube dans le désert. Le sable devenait rouge pourpre, les rochers d'un rose pommelé et les buissons épineux d'un noir sinistre. Il jeta un coup d'œil à son compagnon. Mareb était concentré sur la conduite du char, guidant habilement les chevaux pour contourner les amas rocheux et franchir les dépressions qui creusaient le sol. Amerotkê ferma les yeux comme il le faisait, enfant, quand son père l'emmenait dans ses randonnées pour aller tous deux adorer le soleil levant.

— J'ai l'impression de voler, murmura-t-il, d'être un faucon planant au-dessus du désert.

Mareb tourna la tête.

— Une sensation enivrante, seigneur ! Écoutez la musique de la charge. Elle fait chanter le sang !

Amerotkê s'agrippa plus fermement à la barre d'appui tandis que Mareb lançait ses chevaux dans un galop frénétique sur la piste durcie. C'était un maître cocher, connaissant tous les « trucs » du métier. Amerotkê commença à réaliser ce qu'était la « musique » dont parlaient les conducteurs de chars : le craquement rythmique des roues, le balancement du char en une sorte de danse de guerre, le martèlement des sabots d'Hathor et d'Isis, le mouvement de leur tête qui faisait monter et descendre les plumes noires fixées entre leurs oreilles. Mareb ralentit enfin l'allure. Le soleil se levait et ses rayons gênaient maintenant la vision.

— Désirez-vous prier, seigneur ?

Amerotkê acquiesça et Mareb tira sur les rênes tout en parlant doucement aux chevaux qu'il appelait « jolies filles », « orgueil de mon cœur ». Le char s'arrêta à l'ombre d'une saillie rocheuse et Amerotkê descendit prudemment, imité par Mareb. Après une course folle comme celle qu'ils venaient d'accomplir, il arrivait souvent que les voyageurs se sentent étourdis, voire qu'ils défaillent. Mareb vérifia rapidement que les chevaux allaient bien et leur distribua des poignées de nourriture extraite d'un petit sac. Puis il humecta leurs naseaux et leur bouche avec un linge mouillé. De son côté, Amerotkê examina les roues, les chevilles d'essieux, les lanières de protection pour s'assurer que tout était en ordre. Mareb avait choisi dans les écuries royales le plus beau char disponible, décoré en rouge et vert avec des guerriers en train de combattre gravés sur ses flancs. On y voyait aussi un grand étui de cuir brun foncé mêlé de fils d'or et d'argent contenant des javelots, une épée, une hache et un arc, ainsi qu'un carquois rempli de flèches finement empennées. Amerotkê étala son manteau sur le sol. Tous deux mangèrent un peu de viande séchée et se désaltérèrent avec de l'eau. Puis ils s'agenouillèrent, les yeux fixés sur l'horizon lointain et sur le soleil levant dans toute sa gloire.

Amerotkê entonna la prière de l'aube : « Ta splendeur emplit le monde entier... »

*Tu es descendu dans le monde souterrain,
Tu as réussi à tout assujettir à la domination de ton sceptre.
Tu as parcouru tes montagnes,
Tes portails sont en lapis-lazuli,
Tes murs en argent
Ton sol en sycomore
Ton trône est éternel
Ton monde se perpétue jusqu'à la fin de la terre.
Ô, glorieux Rê, tout tremble devant toi !*

Amerotkê se pencha et toucha le sol de son front. Mareb fit de même. Amerotkê se demandait en secret si le héraut croyait à ces mots ou si, comme lui-même, il était empli de doutes. Il murmura silencieusement une prière à la déesse Maât, implorant sa sagesse et sa protection tant pour lui que pour tous ceux qu'il englobait dans ses prières.

— Nous serons là-bas dans une heure ! s'exclama Mareb en se relevant.

Vêtu de vert foncé comme tous les hommes des escadrons de chars, il paraissait plus jeune. Le visage était encore animé par l'effort de la course, il portait ses cheveux noirs retenus par une tresse blanche ornée de hiéroglyphes proclamant qu'il était le porte-parole de Pharaon. Dans la cordelette enserrant sa taille était glissé le bâton blanc emblème de son poste, décoré d'un petit aigle en or, les ailes étendues.

— Crains-tu une trahison ? demanda Amerotkê.

Mareb agrippa la barre d'appui, les yeux fixés sur le désert environnant. Seuls quelques cris d'oiseaux rompaient le silence. La brise apporta de loin le grondement étouffé d'un lion.

— Pour dire vrai, seigneur, je redoute davantage cet endroit que les Mitanniens. Il paraît vide, mais c'est trompeur. Avez-vous entendu le lion ?

Amerotkê hocha la tête.

— Il y en a tout un tas qui rôdent par ici, poursuivit Mareb. Ainsi que des hyènes, des chacals, des chats sauvages, sans parler des serpents et des scorpions. C'est un endroit qui réserve

une mort affreuse. J'ai fait un cauchemar : je me trouvais seul dans le désert, la nuit, avec tous ces tueurs autour de moi.

Amerotkê réprima un frisson.

— Mais tu n'aimes pas les Mitanniens ?

— Non, seigneur. Je ne les aime pas et ils ne m'aiment pas non plus. Mon père et mon frère ont participé à la victoire de la divine Hatchepsout dans le Nord et ils ont été tués tous les deux. Je n'ai même pas pu vêtir leurs corps pour les ensevelir.

— Et Weni ?

— Je vous en ai déjà parlé.

Mareb monta dans le char et reprit les rênes. Un homme étrange.

— Que pensaient de lui les Mitanniens ? Vous avez servi tous deux comme ambassadeurs auprès d'eux.

Amerotkê s'installa à son tour dans le char à côté du héraut.

— Il arrivait à Weni de se montrer renfrogné, morose. Il ne parlait jamais de lui-même. Notre conversation concernait principalement la maison des Ambassadeurs, lequel de ses membres était sur la voie montante, lequel sur la voie descendante. J'étais au courant de son origine en partie mitannienne et de son mariage avec une fille de là-bas, aussi je gardais mon opinion pour moi. Chaque fois que nous étions en présence de Wanef, j'avais toujours la vague impression qu'il y avait quelque chose entre eux. La princesse n'est peut-être pas la plus belle des femmes mais...

Il laissa échapper un petit rire entendu.

— Vous voyez ce que je veux dire, seigneur ?

— Tu penses qu'elle exerçait un contrôle sur lui ?

— En réalité, tout est envisageable. Weni était comme une prostituée : il se vendait au plus offrant. L'argent était son dieu.

— Celui qui l'a envoyé à la mort devait vraiment le haïr, soupira Amerotkê. Faire lacérer son corps par des chiens enragés...

— Ce sont peut-être les Mitanniens ?

Mareb rassembla les rênes, émit quelques claquements de langue et le char se mit en route lentement.

— Nous serons à l'oasis d'ici une heure, annonça-t-il. Je préfère que les Mitanniens me voient dans toute ma gloire plutôt que suant et crotté.

Il lança les chevaux au galop et Amerotkê s'accrocha solidement à la barre d'appui. Il y avait des années qu'il n'était pas venu à l'oasis des Palmes, mais les souvenirs lui revinrent en mémoire au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient. Des buissons épineux de plus en plus serrés firent bientôt place au désert et une large tache verte annonça finalement l'oasis, semblable à une île de verdure dans le désert oriental. Amerotkê distingua l'éclat du bronze et quelques notes de couleur : les Mitanniens envoyaient à leur rencontre des chars de guerre pour les saluer. Ils étaient plus grands, plus encombrants que les chars égyptiens à quatre roues et tirés par des chevaux plus robustes. Chaque char pouvait porter trois combattants.

— Nous avons droit à la parade de Toushratta, murmura Mareb.

Les Mitanniens s'avançaient vers eux dans un tonnerre de bruit, les chevaux au galop faisaient osciller sur leurs têtes les plumes qui les ornaient. Les soldats, équipés de boucliers, portaient des armures de cuivre, des pagnes de cuir et des casques de bronze surmontés de panaches de plumes. Mareb les ignore et maintint ses chevaux au petit trot. Les chars mitanniens firent demi-tour et vinrent les encadrer de chaque côté. Amerotkê leva la main en un geste pacifique. L'officier commandant l'escorte lui répondit courtoisement. Son visage était presque totalement dissimulé par son casque et par une épaisse moustache agrémentée d'une barbe noire. Il sourit dans un éclat de dents blanches et cria à Mareb de le suivre. Les chars mitanniens prirent la tête du groupe et suivirent la piste qui pénétrait dans l'oasis.

Amerotkê constata avec surprise qu'une grande animation y régnait. De chaque côté, l'oasis s'étendait sur plusieurs centaines de brasses. La cour mitannienne occupait tout l'espace avec ses pavillons aux brillantes couleurs, ses tentes, ses échoppes, ses rangées de chevaux. L'air était chargé de senteurs diverses : feux de bois, aliments cuisant dans des chaudrons, parfums, épices. Malgré le désordre apparent, le camp

respectait un ordre strict. On avait déterminé des îlots, créé des chemins. Le périmètre était gardé par des soldats et des chars, certains en armes et vêtus comme ceux qu'Amerotkê venait de croiser. D'autres, les mercenaires cananéens, portant leur propre costume exotique, leurs armures, leurs couvre-chefs. Divers peuples s'exprimaient dans un brouhaha de voix : Koushites, Nubiens, Libyens. Certains mercenaires étaient même originaires d'îles lointaines de la Grande Mer. Des femmes étaient rassemblées autour des feux de camp, des enfants nus couraient en criant tout autour, des chiens aboyaient et se précipitaient vers eux. À l'exception de quelques regards méfiants lancés par des soldats qu'ils croisaient, personne ne fit attention au passage d'Amerotkê et de Mareb.

Les deux hommes atteignirent enfin le centre du camp. Les tentes royales aux vives couleurs étaient disposées autour d'une grande pièce d'eau centrale, à l'ombre fraîche de sycomores et de palmiers. L'installation était luxueuse. Des mercenaires cananéens en tenue blanche, cuirasse et jambières de bronze, montaient la garde, armés d'une lance et d'un bouclier. Amerotkê et Mareb attendirent que des pages aient dételé et emmené leurs chevaux.

— Seigneur Amerotkê, quel plaisir de vous voir !

Amerotkê se retourna. Vêtue d'une robe vert foncé, un châle frangé de bleu sur les épaules, Wanef se tenait devant lui. Il sauta à terre.

— Avez-vous fait bon voyage ?

Amerotkê s'inclina.

— J'espère que le retour sera aussi tranquille. Princesse, pourquoi suis-je ici ?

— À cause de tout ce qui vient de se passer ! Le roi Toushratta se montre vivement préoccupé par le meurtre d'un de ses conseillers privés. Nous avons besoin de votre assurance (elle choisit ses mots avec soin) que tout va bien.

Elle leva les yeux vers Mareb et son sourire s'effaça :

— À présent, le roi va vous recevoir.

Elle leur fit franchir la garde et pénétrer dans la tente royale. Amerotkê resta sur le seuil, abasourdi. L'intérieur était sombre et très froid. Après un bref instant d'accoutumance, il regarda

autour de lui. Le sol était couvert d'étoffes bariolées. Des coussins étaient entassés autour de petites tables, la plupart chargées d'objets décoratifs précieux – statuettes, coupes, vases. Des volutes d'encens parfumé s'élevaient de brûleurs. On distinguait des gardes immobiles et silencieux comme des statues et des porte-éventails, figés eux aussi, avec leurs grandes plumes d'autruche brassant dans l'air de lourds parfums.

La première partie de la tente faisait office d'antichambre. Toushratta les attendait dans une pièce intérieure plus opulente encore. Le roi était accroupi sur une pile de coussins, flanqué à sa gauche de Hunro et, à sa droite, de Mensou. Vêtu d'une robe blanche barrée d'une écharpe rouge, il leva la tête à leur arrivée. C'était un homme grand, musclé, au visage dur et cruel, ses cheveux huilés tombant sur les épaules. Sa lèvre supérieure était rasée, mais il avait une barbe soigneusement huilée et bouclée qui reposait sur sa poitrine. Il ne fixa pas directement Amerotkê mais, tête baissée, coula un regard vers lui sous ses épais sourcils broussailleux tout en grattant d'un doigt son nez charnu. Des morceaux de nacre pendaient de ses oreilles, un large collier incrusté de bijoux enserrait son cou. Chacun de ses doigts trapus était orné de pierres précieuses dignes de la rançon d'un prince.

— Je comprends votre langue, lança-t-il. L'entretien peut commencer.

Sans lever la tête, Toushratta leur fit signe de s'asseoir sur les coussins devant lui. Mareb et Amerotkê obéirent. Des serviteurs apportèrent du vin glacé et des dattes sucrées. Amerotkê en prit une mais refusa les autres. Le roi, lui, s'empara du plat et se mit à enfourner bruyamment les dattes les unes après les autres dans un mouvement de dédain étudié. Puis il émit un rot et s'éclaircit la gorge.

— Êtes-vous venus nous expliquer ce qui se passe à Anubis ?

— Je n'ai rien à expliquer, seigneur, répondit Amerotkê. Pourquoi devrais-je justifier de ce dont l'Égypte n'est pas responsable ?

— Un de mes ambassadeurs est mort.

— Un de nos hérauts également.

Toushratta se tapota les dents avec une expression malicieuse dans les yeux.

— Alors, pourquoi venir ici, seigneur Amerotkê ? Ne devriez-vous pas plutôt être à votre cour ? Certes, nous avons réclamé votre présence à titre de réassurance, mais qu'avez-vous apporté d'autre ?

Amerotkê prit le temps de réfléchir et de peser sa réponse. Senenmout lui avait donné d'utiles conseils avant son départ de Thèbes.

— L'Égypte désire la paix, dit-il, pas la guerre. Mais aux conditions fixées par la divine Hatchepsout, incarnation de la volonté de Rê.

Le regard de Toushratta se durcit. Amerotkê le soutint sans détourner les yeux et poursuivit :

— Elle a déjà déterminé les conditions d'une paix durable. L'Égypte n'a aucune responsabilité dans la mort du seigneur Snefrou. Vous avez réclamé des garanties à ce sujet et c'est la raison de ma présence ici.

Hunro et Mensou émirent des grognements de protestation qu'Amerotkê ignore. L'expression de Wanef demeura impassible.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? grogna Toushratta. Que la mort de Snefrou est due à quelqu'un d'autre ?

— Tout est possible, seigneur.

— Par exemple ?

— Et si tout était relié ? La Gloire d'Anubis, la mort de Sinoué, le vol de son manuscrit ?

Le visage jaunâtre et grêlé de Toushratta rougit de colère.

— Nous ne sommes pas venus en Égypte pour voler !

— Ainsi vous ne savez rien de ces affaires ?

Toushratta fit signe que non. Wanef toussota et se gratta la gorge. Puis elle saisit sa coupe dans un cliquètement de bracelets – probablement un signe convenu avec Toushratta pour qu'il se calme, songea Amerotkê.

— Seigneur juge, murmura-t-elle, nous savons quelque chose, à propos de la mort de votre héraut Weni...

— C'était un traître, rétorqua Amerotkê, prêt à vendre tout ce qu'il avait à qui lui offrait le meilleur prix. Étiez-vous un de ces acheteurs, princesse ?

Wanef eut une moue désabusée.

— Il prétendait espionner pour notre compte, mais c'est ce que font les traîtres, n'est-ce pas ? Je suis certaine que le seigneur Senenmout a ses espions quelque part ici dans ce camp. Nous avons appris de...

Voyant qu'elle hésitait, Amerotkê acheva avec un sourire entendu :

— De vos espions à Thèbes ?

— Votre tact vous honore, seigneur. Nous avons en effet appris que c'est Weni qui a tué Sinoué. Il lui a pris son manuscrit et l'a caché dans la tombe qu'il possède à la cité des Morts. Oui, nous sommes au courant de tout cela. Il a aussi volé la Gloire d'Anubis et l'a proposée à des acheteurs, mais pas à nous.

— Comment s'y est-il pris pour la dérober ? demanda Amerotkê. Vous avez vu vous-même la chapelle d'Anubis.

— D'après notre informateur, répondit Wanef, Weni se trouvait déjà dans la chapelle quand Nemrath y est entré. Il a tué le prêtre, s'est dissimulé sur place et a pris la fuite une fois le crime découvert.

Amerotkê eut un sursaut de surprise et Mareb se pencha en avant comme pour dire quelque chose. Mais, sans même jeter les yeux sur lui, Wanef leva une main pour l'arrêter.

— C'est Amerotkê la bouche de Pharaon, lança-t-elle sèchement. Tu n'es ici que pour le guider et l'escorter. Nous ne voulons plus entretenir le moindre rapport avec les hérauts de l'Égypte.

Elle abaissa sa main et regarda Amerotkê :

— Le roi Toushratta désire que nous retournions à Thèbes demain matin pour reprendre nos discussions. Nous signerons le traité de paix et nous honorerons l'alliance prévue à deux conditions : que Mareb, ici présent, soit renvoyé du temple d'Anubis et que le sarcophage de la sœur du roi Toushratta quitte la Vallée des Rois pour nous être rendu.

Amerotkê se remémora les recommandations de Senenmout.

— En vérité, son corps a été embaumé et repose dans le mausolée royal. Ne pourrait-elle continuer à dormir au côté de son maître Pharaon ?

Sentant Mareb se raidir à ses côtés, il ajouta :

— Pourquoi une telle objection à propos d'un héraut de l'Égypte ?

— Je pense que nos requêtes sont raisonnables, déclara lentement Toushratta. Benia, ma sœur bien-aimée, n'était qu'une enfant quand elle a épousé Pharaon Touthmôsis. Quand je dormirai dans ma tombe, je désire l'avoir près de moi.

— Je veillerai personnellement à ce qu'il en soit ainsi, s'inclina Amerotkê. Et notre héraut ?

Toushratta ne daigna même pas jeter un coup d'œil à Mareb.

— Comme bien d'autres en Égypte, votre héraut a perdu des parents dans la grande bataille du Nord. Il dissimule peut-être ses sentiments plus soigneusement que certains sous un sourire rusé. Nous pensons qu'il est peut-être un héraut mais aussi un espion.

Saisissant Mareb par le poignet pour l'empêcher d'intervenir, Amerotkê décida de ne pas insister davantage sur ce point. Il n'aimait pas l'expression affectée de Wanef. Quelque chose avait subtilement changé dans l'atmosphère. Certes, Hatchepsout tenait les rênes du pouvoir et Toushratta devrait accepter le traité tel qu'il se présentait. Pourtant, Amerotkê l'aurait juré, les Mitanniens se moquaient de Pharaon. Il risqua une protestation.

— Pourquoi ne pas nous avoir informés à Thèbes de ce que vous saviez de Weni ?

— Nous avons pensé qu'il était plus sûr pour nous de vous l'apprendre ici. D'ailleurs, ce ne sont que des ouï-dire qui nous ont été communiqués juste au moment où nous quitions votre cité.

Amerotkê contempla les insignes représentés sur la bannière de combat suspendue derrière Toushratta : un croissant de lune, une poignée d'étoiles et une image du dieu chien. Il allait poser d'autres questions quand un panneau de la tente fut soulevé. Un chambellan fit son apparition appuyé sur le bâton de sa fonction, suivi par une étrange colonne de serviteurs

chargés de plateaux portant des plats de cailles ou d'antilopes rôties, de figues et d'autres fruits. L'air se chargea d'odeurs appétissantes. La vue des serviteurs fascina Amerotkê : de petits êtres à la peau noire comme la nuit, pas plus grands que Shoufoy, qui se déplaçaient avec une grâce étonnante. Bien que ce fussent des hommes et des femmes, on aurait dit des enfants car ils étaient parfaitement formés. Nus à l'exception d'un pagne de cuir ornementé, ils portaient de larges bracelets enserrant leurs poignets, des boucles d'or aux oreilles et sur une aile du nez. Une des servantes qui déposa son plateau capta le regard d'Amerotkê posé sur elle et lui adressa un sourire éblouissant.

— Exquise, murmura-t-il.

Il avait entendu parler de ces populations qui vivaient dans la jungle loin dans le Sud, mais c'était la première fois qu'il en rencontrait.

— Notre petit peuple vous plaît, seigneur Amerotkê ? demanda Toushratta. Ils sont douze au total. C'est leur prince qui me les a offerts.

Amerotkê comprit la menace sous-entendue. Toushratta rappelait à l'Égypte qu'il avait des alliés, lui aussi. Il regarda les serviteurs sortir et, comme l'exigeait la courtoisie, grignota un peu des plats qui lui étaient offerts. Mareb, lui, refusa de toucher à quoi que ce soit et garda un silence complet. Pendant cette pause Amerotkê réfléchit à ce qu'il avait appris sur Weni. Il n'était pas impossible qu'au moment de la relève des prêtres de garde quelqu'un ait pu se glisser dans la chapelle, se dissimuler dans un des recoins puis tuer Nemrath avant de s'échapper dans la confusion qui avait suivi la découverte du crime. Mais comment entrer si facilement ? Était-ce avec la connivence d'autres personnes ?

— Seigneur Amerotkê ?

Il leva la tête.

— L'Égypte nous assure que nos ambassadeurs sont en sécurité et nous acceptons cette garantie, déclara Toushratta. Vous partirez ce soir au crépuscule et aviserez officiellement la divine Hatchepsout que la princesse Wanef et mes bons

conseillers seront de retour à Thèbes demain matin. Le traité sera signé dans les cinq jours à venir.

Toushratta se tourna vers Wanef, signe que l'entretien était terminé. Amerotkê soupira. À bien y réfléchir, le voyage avait été fatigant mais fructueux. Un ambassadeur mitannien avait été tué. L'Égypte avait fait preuve de bonne volonté et offert des garanties qui avaient été acceptées. Il s'inclina et quitta le pavillon en compagnie de Mareb.

À l'extérieur, le « petit peuple », comme l'avait appelé Toushratta, était réuni autour du chambellan qui leur distribuait des dattes fondantes comme du miel. L'apparition d'Amerotkê et de Mareb les intéressa vivement et ils s'approchèrent pour toucher leurs bras, leurs bracelets, le pectoral sur la poitrine d'Amerotkê à l'effigie de la déesse Maât. Ils bavardaient entre eux de leurs voix haut perchées. Les femmes se montrèrent amicales, les hommes plus réservés. Amerotkê remarqua que certains d'entre eux portaient un petit étui glissé dans les lanières enserrant leur taille et des bourses en peau d'antilope suspendues autour du cou. Il aurait aimé s'entretenir avec eux mais le zélé chambellan intervint. Il entraîna les deux visiteurs vers un petit pavillon situé à l'autre extrémité de l'enceinte royale, confortablement équipé de coussins et de nattes. Des plats de nourriture et un pichet émaillé rempli d'un vin glacé étaient posés sur la table. D'un geste large, le chambellan leur désigna l'installation et se retira aussitôt.

Mareb se jeta à terre sur des coussins, rouge de colère.

— C'était insultant ! De vrais barbares ! Ne pas nous permettre de nous purifier avant de nous offrir de la nourriture. Ils se moquent de nous !

— Possible, répondit Amerotkê qui s'était assis en face de lui. Laissons-leur ce moment de satisfaction au soleil. Les Mitanniens ont été bel et bien défaits. Toushratta peut se gonfler d'importance, réclamer ceci ou cela, il n'en a pas moins perdu la bataille et la guerre. Il est contraint d'accepter les conditions d'Hatchepsout. N'oublions pas qu'il est peut-être impliqué dans la mort de Sinoué et dans le vol de l'améthyste sacrée. Il peut insister pour récupérer le sarcophage de Benia,

mais tout ce que veut Hatchepsout, c'est que Toushratta devienne un roi accommodant, que les marchands et les navires de commerce égyptiens circulent librement.

— Vous auriez pu protester, rétorqua Mareb. Après tout, je suis un héraut de la divine reine.

Amerotkê se pencha vers lui.

— Sincèrement, Mareb, n'as-tu jamais profité de ta position pour dédaigner autrui ? Par un sourire narquois, un plissement des yeux ?

Mareb baissa la tête.

— C'est difficile, dit-il. J'aimais mon père et mon frère. Voir le responsable de leur mort assis là, à festoyer dans une tente, comme le barbare qu'il est...

Il leva la tête, les yeux humides, et continua :

— J'aurais voulu que la divine reine marche sur sa capitale, brûle tout à la ronde et le fasse crucifier à titre d'exemple.

Amerotkê perçut un bruit au-dehors et leva la main pour imposer silence. Un chambellan leva un des pans de toile et Wanef se glissa à l'intérieur.

— Êtes-vous satisfaits de votre installation ? demanda-t-elle.

— Certes, mais nous ne resterons pas longtemps.

— Non, non, en effet. Vos chevaux ont été nourris, abreuvés et promenés. J'ai demandé à deux armuriers de vérifier si votre char était en bon état.

— Ils n'auraient pas dû y toucher, coupa Mareb, glacial.

Wanef le regarda sans répondre et se leva.

— Votre mission est couronnée de succès, seigneur Amerotkê. Vous avez détendu la situation. Le mieux est de laisser maintenant les choses en l'état.

Elle se dirigea vers la sortie. Le chambellan releva le pan de toile et la suivit au-dehors. Amerotkê aperçut une pile de coussins et de couvertures qui formaient une couche.

— Nous ferions mieux de nous reposer, conseilla-t-il. Nous partirons dès que le soleil baissera. Je te recommande de ne pas t'éloigner de moi.

Mareb repoussa une des assiettes de nourriture qui tomba par terre. Puis il alla s'étendre sur sa propre couche. De son côté, Amerotkê s'installa de son mieux, murmurant une courte

prière à l'intention de Norfret et des garçons. Il s'efforçait de réfréner son anxiété et ce sentiment de malaise qui le taraudait. Sa mission avait-elle été vraiment nécessaire ? Qu'est-ce qui semblait réjouir secrètement Toushratta ? Pourquoi le roi n'avait-il réclamé aucune compensation pour la mort du seigneur Snefrou ? Il était vrai que si l'Égypte n'en était pas responsable, il n'avait aucune raison de le faire. Et que penser des informations concernant Weni ? Ce dernier avait-il agi seul ou avec l'aide d'un complice ? Tout en songeant à Shoufoy dont la présence à ses côtés l'aurait aidé à éclaircir tout cela, Amerotkê glissa dans un profond sommeil. Quand Mareb le secoua pour le réveiller, il réalisa que le jour tombait.

— Le soleil baisse, annonça le héraut. Je suis sorti vérifier les chevaux et le char. Tout est en ordre.

Amerotkê se leva et alla se rafraîchir les mains et le visage. Puis ils absorbèrent un peu de nourriture et burent quelques gorgées de vin. Le bruit d'un char et de chevaux leur parvint de l'extérieur. Mareb sortit en hâte, Amerotkê sur ses talons. Le héraut contrôla rapidement les roues, l'attelage et les rênes sans se soucier des officiers mitanniens qui se tenaient tout autour.

— Nous allons vous escorter jusqu'à la limite du camp, déclara l'un d'eux.

Mareb l'ignora, mais Amerotkê fit signe qu'il était d'accord et s'installa dans le char près du héraut. L'air fraîchissait, le soleil déclinant prenait des tons rouge sang et en glissant vers l'ouest allongeait les ombres. Une grande animation régnait dans le camp qui se préparait pour la nuit. Saisissant les rênes, Mareb maintint les chevaux au pas. Ils furent suivis par l'escorte mitannienne jusqu'à la lisière du camp. Aucune parole, aucune salutation ne fut échangée, mais Mareb se retourna et cracha dans la poussière en signe de mépris. Puis il lança les chevaux au galop si rapidement qu'Amerotkê en fut surpris.

— Que le seigneur Amon soit remercié ! cria Mareb. Nous voici débarrassés de leur puanteur et libres sous le ciel !

Amerotkê s'associa à ce sentiment. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas trouvé sur un char lancé à toute vitesse dans le désert à la fin du jour, à cette heure magique où les rochers, le sable et la broussaille changent à la fois de couleur et d'aspect.

Mareb partageait son exaltation, excitant les chevaux à grands cris qui le soulageaient en même temps de la rage couvant en lui. Ils se trouvaient à présent en plein désert et Amerotkê entrevit des lions en chasse qui se glissaient derrière un mur d'ajoncs. Jurant entre ses dents, Mareb tira soudain sur les rênes et se pencha pour regarder à l'extérieur du char.

— Qu'y a-t-il ? demanda Amerotkê.

— Le roulement est irrégulier.

Amerotkê agrippa solidement la barre d'appui. Mareb avait raison. On sentait une légère trépidation.

— Je ne sais pas si ce sont les chevaux ou le char, affirma Mareb en arrêtant l'attelage.

Ils descendirent et Mareb se glissa sous le char du côté de la roue droite qu'il examina soigneusement. Le soleil, boule incandescente de feu rouge, baissait à l'horizon. Amerotkê frissonna sous la brise du soir. Le désert était un endroit que l'on traversait, mais qu'arrivait-il quand quelque chose n'allait pas ? À quelle distance étaient-ils encore de l'escadron égyptien ? Il regarda autour de lui, inquiet. Des ombres se mouvaient au loin sur les buttes, les lions, curieux, les observaient attentivement. Mareb était toujours couché sous le char.

— Seigneur, je ne vois rien de défectueux. Pourriez-vous inspecter les chevaux ?

Amerotkê s'avança pour flatter les chevaux au garrot. Mareb s'était relevé et examinait maintenant l'autre roue. Amerotkê plia les pattes avant d'Hathor pour en examiner les sabots mais ne découvrit rien. Il fit de même avec Splendeur d'Isis avec un résultat identique. Il allait regagner l'arrière du char quand Hathor se mit à ruer violemment dans les brancards. Amerotkê s'écarta et Mareb se hâta de saisir l'animal par le licou en s'efforçant de le calmer.

— C'est peut-être un serpent, murmura-t-il. Je ne vois absolument rien dans le char lui-même.

Il se débarrassa de son insigne de héraut qui le gênait dans ses mouvements, grimpa dans le char, suivi par Amerotkê, et fit démarrer les chevaux lentement, les maintenant au petit trot sans les perdre de vue. Rassuré, Amerotkê allait déclarer que

tout était de nouveau en ordre quand Hathor se remit à ruer violemment, bousculant Isis qui s'affaissa sur ses pattes arrière. Hathor se mit à trembler et à se débattre.

— Sautez ! cria Mareb en poussant Amerotkê et en faisant de même.

Hathor s'affaissa, la tête levée, les lèvres retroussées. Mareb se hâta de couper les traits qui la retenaient pour la libérer, geste élémentaire que tout conducteur de char apprenait. L'animal s'affaissa sur le côté en agitant les pattes. Mareb cria à Amerotkê d'éloigner Isis, tâche difficile car la chute d'un des chevaux avait créé un sérieux désordre. Le temps qu'Amerotkê eût libéré et apaisé Isis, Mareb avait coupé la gorge d'Hathor dont le sang jaillissant formait déjà une mare rouge. Le splendide animal gisait maintenant sur le côté, les yeux fixes. Mareb désigna d'un geste son ventre distendu.

— Un accident ? demanda Amerotkê.

— Du poison ! répondit Mareb en secouant la tête et en scrutant les alentours avec inquiétude. Qu'Amon nous vienne en aide !

Amerotkê se retourna. Harnais et rênes pendaient en désordre, Isis boitait bas. Amerotkê aperçut la plaie sanglante qu'Hathor, en se débattant, s'était faite à l'une de ses pattes avant. Mareb saisit le mors et fit aller et venir Isis en lui parlant doucement. Mais la superbe bête était trop gravement blessée et Amerotkê comprit qu'ils n'avaient pas le choix.

— Ce n'est pas seulement une blessure, déclara Mareb. L'os a été brisé.

Amerotkê hocha la tête et se détournait tandis que Mareb coupait la gorge du second cheval. Amerotkê leva les yeux vers le ciel sombre, chargé de poussière, et jura. Malgré l'approche de la nuit, les vautours avaient senti le sang et dessinaient déjà des cercles au-dessus d'eux. Il regarda derrière la ligne de crêtes. Les silhouettes sombres étaient toujours là, plus prononcées. Toute la troupe s'était rassemblée. Les lions, eux aussi, avaient compris. La brise du soir leur avait apporté l'odeur du sang.

— D'ici peu, nous aurons toute la meute des prédateurs du désert sur le dos, énonça sombrement Mareb qui avait suivi la direction de son regard.

Amerotkê alla vérifier l'étui de cuir qui contenait l'équipement de guerre du char.

— Dans ce cas, dit-il, mettons le plus de distance possible entre eux et nous.

Ils se mirent en route. En regardant derrière lui, Amerotkê constata que les lions, oubliant leur crainte de l'homme, dévalaient du haut des dunes, sombres et sinistres silhouettes mouvantes, pour se diriger tout droit vers les flaques de sang qui allaient grandissant. Il se hâta de rejoindre Mareb. Le soleil disparaissait rapidement et la nuit tombait comme un grand manteau noir. La brise fraîchit encore. Amerotkê se souvint de l'entraînement qu'il avait suivi autrefois : véritable chaudron de feu dans la journée, le désert pouvait se transformer la nuit en un bloc de glace.

— Nous ne pouvons pas continuer à marcher, annonça-t-il.

— Pourquoi pas ?

Le juge désigna le sac porté par Mareb.

— Nous manquons de nourriture. Si les Mitanniens ont empoisonné les chevaux, il vaudrait mieux ne consommer aucune des provisions qu'ils nous ont données en quittant leur camp.

— Vous admettez donc qu'Hathor a été empoisonnée ?

Amerotkê déposa par terre entre eux l'étui contenant les armes.

— Je n'en sais rien. Quelles accusations pourrions-nous porter ? Les premiers troubles d'Hathor sont apparus alors que nous étions déjà loin du camp. Au départ, elle semblait en pleine forme. Demain, il ne restera pas grand-chose d'elle qui puisse être examiné.

Amerotkê prêta l'oreille. La brise apporta le rugissement étouffé d'un lion et le sinistre yip-yip de la grande hyène rayée, un prédateur presque aussi redoutable, sinon plus, que les lions qu'il suivait.

— Nous ne pouvons pas continuer à marcher, répéta Amerotkê. Non seulement nous n'avons pas de nourriture, mais

ce sang met en appétit les animaux et les incite à attaquer. En outre, dans la nuit, un homme est aussi vulnérable qu'une antilope.

Il désigna une crête coiffée de buissons et d'ajoncs :

— Seul le feu peut tenir les prédateurs à l'écart. Nous avons des pierres à feu et la corde des arcs...

Mareb approuva aussitôt et tous deux se hâtèrent dans l'obscurité qui, à présent, les enveloppait de toutes parts. Mareb trébucha et tomba sur les genoux. Il se releva en boitant et en jurant. Avec l'aide d'Amerotkê, ils atteignirent le sommet broussailleux repéré. L'endroit paraissait bien choisi. Ils pénétrèrent dans la masse épineuse qui déchirait leurs jambes et préparèrent leur défense contre les prédateurs de la nuit.

CHAPITRE XI

Ils ramassèrent des brindilles de bois et réussirent à l'aide d'un silex et d'un morceau de corde à produire une flamme et à allumer un feu. La hache de guerre du char leur permit de couper une certaine quantité de bois. Dans l'obscurité couvrant le désert, les cris de la nuit se répercutaient en écho.

— Deux si beaux chevaux, murmura sombrement Amerotkê.

Mareb étendit les mains au-dessus des flammes.

— Nous n'avions pas le choix, seigneur. Hathor avait été empoisonnée et Isis boitait. Mieux valait une mort rapide que les abandonner à ces nécrophages.

— Quand penses-tu qu'Hathor a été empoisonnée ?

— Sans doute juste avant notre départ, mais nous n'avons aucune preuve. Ils ont bien préparé leur coup. Un char abandonné dans le désert...

— Mais pourquoi ?

— Seigneur, ils savent que vous enquêtez sur les meurtres du temple d'Anubis. Vous avez la réputation de chercher la vérité avec acharnement.

Le visage du héraut se plissa dans un sourire à la lueur des flammes :

— L'occasion était bonne de faire en même temps disparaître l'un des conseillers les plus proches d'Hatchepsout. Ils auraient expliqué plus tard que vous aviez quitté le camp sain et sauf et que tout cela n'était qu'un malheureux accident.

Un lion rugit dans l'obscurité. Amerotkê sursauta.

— Ce qui pourrait bien être le cas, grogna-t-il, la gorge nouée.

Il leva les yeux vers les étoiles qui luisaient comme des pierres précieuses sur un coussin sombre, si proches qu'il avait l'impression de pouvoir les cueillir. La lune était pleine. Un vent glacial souleva sa cape militaire et il frissonna, le corps encore trempé de sueur. Le lion rugit de nouveau. Amerotkê aperçut

des ombres noires glissant derrière les buissons et, parfois, l'éclat d'yeux ambrés captant la lueur des flammes.

— Prudence, seigneur ! avertit Mareb qui se leva pour introduire une flèche dans son arc.

Mais le juge se sentait de plus en plus inquiet.

— Donne-moi ça ! dit-il.

Mareb lui tendit son arc. Arrachant un pan de son manteau, Amerotkê l'entortilla autour de la flèche avant de le plonger dans le feu jusqu'à ce qu'il s'enflamme. Après quoi, bandant son arc, il l'expédia au loin dans l'obscurité. La flèche retomba sur le sol caillouteux en une gerbe d'étincelles créant un court instant une tache de lumière. Les ombres étaient plus nombreuses que les deux hommes ne le pensaient et leur inquiétude grandit. Amerotkê évoqua les souvenirs de son entraînement militaire, se rappelant la fois où l'on avait fait passer aux jeunes recrues une nuit dans le désert.

« Attention aux grands chats et aux hyènes, avait scandé le maître d'exercice. Quand ils sentent le sang et que leur instinct de la chasse est éveillé, ils n'abandonnent qu'après avoir tué. »

Amerotkê se raidit. Une ombre rampait vers eux. Il repoussa Mareb, fabriqua une autre flèche enflammée et la tira dans cette direction. L'énorme lionne rugit de fureur et rampa en arrière jusqu'à l'étroite piste dissimulée derrière des ajoncs.

— Ils ne sont pas satisfaits, murmura Amerotkê. Les deux chevaux ont éveillé leur appétit et ils suivent notre trace.

Tout en parlant, il jetait des coups d'œil anxieux autour de lui. Mareb saisit une lance et la planta en terre en hurlant dans le noir un flot d'injures. Son corps tout entier était couvert d'une fine couche de sueur. Leur situation était franchement désespérée. Autour d'eux, l'air retentissait du cri des hyènes et du rugissement étouffé des lions. Amerotkê tira vivement une autre flèche enflammée. À un moment, l'énorme lionne – sans doute à la tête des attaquants – s'approcha si près d'eux qu'Amerotkê ne put la faire reculer qu'en la bombardant de brandons enflammés. À cet instant, un son le fit se retourner et il distingua à la lueur du feu la courte mâchoire et le long cou d'une hyène en maraude. Il chassa la bête. À ses côtés, Mareb, que la peur mettait hors de lui, ne cessait de crier des injures et

des obscénités à l'adresse des Mitanniens. Amerotkê leva les yeux vers le ciel. Les premiers rayons de l'aube pourraient leur venir en aide mais il s'en fallait encore de plusieurs heures. Par contre, la ceinture de buissons qui entourait leur position le rassura. Ils étaient assez serrés et épineux pour tenir les prédateurs à distance avec le feu. Mais pour combien de temps ? Ils avaient allumé maintenant trois petits brasiers qu'il fallait sans cesse entretenir, ce qui signifiait, à chaque fois, quitter la lisière protectrice des flammes pour trouver des branches. Amerotkê se demandait à quelle distance se trouvaient les maraudeurs. Un coup de vent apporta jusqu'à lui un relent de pourriture, l'étrange odeur des bêtes sauvages.

Mareb, de plus en plus terrifié, répugnait à s'éloigner du cercle de flammes. Aussi Amerotkê devait-il veiller à couper des brindilles pour entretenir les feux tout en surveillant les ombres mouvantes. Un peu plus tard, la lionne, cette fois accompagnée d'une de ses congénères, s'avança tout près en se coulant dans les buissons. Amerotkê alerta Mareb à grands cris pour qu'il leur jette un brandon qui les fît reculer.

— Il nous faut procéder autrement, déclara le juge.

Ses yeux tombèrent sur le sac de cuir qui contenait leur nourriture et un petit pot d'huile. Il s'en empara.

— Nous n'avons pas d'autre choix, dit-il d'un ton pressant. Impossible de nous éloigner encore pour ramasser du petit bois.

— Que faire ? s'inquiéta Mareb.

Sur les instances d'Amerotkê, ils se mirent à fabriquer des flèches incendiaires convenables. Le manteau du juge fut découpé en bandes imbibées d'huile et fixées à l'extrémité des flèches. Amerotkê les tira ensuite au cœur même des rangées d'ajoncs bien secs. Pendant un bref instant, ils crurent avoir manqué leur cible, jusqu'à ce qu'ils sentent l'odeur de la fumée et voient les flammes courir à la base des broussailles.

— Nous devons enflammer la totalité des ajoncs ! cria Amerotkê en saisissant le héraut par le bras. Il n'y a pas d'autre solution. Si nous attendons, le feu va s'amenuiser et les rôdeurs, de l'autre côté, deviendront plus audacieux.

L'action calma Mareb. Utilisant à la fois les lances et les flèches, ils ouvrirent des foyers d'incendie tout autour d'eux. La

végétation, très sèche à cette saison, prit feu aussitôt. Poussées par la brise nocturne, les flammes s'élevèrent bientôt jusqu'au ciel en grondant. Le vent rabattait parfois la fumée vers eux, les faisant larmoyer, parfois aussi il l'entraînait vers le désert. Leur lueur éclairait aussi l'ennemi au-delà et, en apercevant ces ombres tapies, guettant leurs proies, l'angoisse étreignit Amerotkê. À présent, c'était une armée de lions qui s'était rassemblée, deux ou trois de plus que tout à l'heure, attirée par la fumée et l'odeur du sang. Lorsqu'il aperçut les ombres furtives des hyènes, il finit par s'étonner d'un tel nombre d'assaillants.

— Bien sûr ! s'exclama-t-il soudain. Les Mitanniens ont tellement chassé dans les parages qu'ils ont fait fuir les troupeaux d'antilopes. Le gibier a été décimé pour approvisionner la table de Toushratta.

Mareb approuva d'un hochement de tête. Il semblait maintenant remis de son accès de terreur. Amerotkê se força à sourire.

— Voilà pourquoi les animaux de la nuit sont si résolus. Ces chevaux ont dû être pour eux un véritable don des dieux.

Assis au centre de leur camp, il regardait le cercle de feu autour d'eux, tenté de maudire l'adversité. Pour s'apaiser, il songea au visage souriant de Norfret, à Shoufoy poursuivant ses deux fils pour jouer, à Prenhoe toujours disposé à raconter ses rêves, à Asural si fier dans sa tenue de guerre de cérémonie. Il s'efforça de trouver un peu de sommeil, mais sans succès. Ils étaient maintenant totalement encerclés par l'anneau de feu dont les volutes de fumée venaient leur brûler les yeux. Amerotkê remercia Maât de la clarté de la nuit et des flammes protectrices. Il fit silencieusement le vœu de lui offrir un sacrifice exceptionnel s'ils regagnaient Thèbes sains et saufs. Accroupi à côté de lui, Mareb claquait des dents et Amerotkê ne chercha pas à savoir si c'était de peur ou de froid. Tous deux gardaient les yeux fixés vers l'est dans l'attente désespérée du soleil levant, mais la nuit n'était pas finie. Les flammes subsistaient encore tout en dégageant une fumée de plus en plus épaisse.

— Pourraient-ils encore nous attaquer ? demanda Mareb.

— Aucun animal n'aime le feu, déclara Amerotkê. Le plus affamé d'entre eux ne se risque pas à franchir un sol brûlant. Prions pour l'apparition de l'aube et pour que cette fumée signale notre présence.

Enfin, ce fut le moment. Amerotkê se frotta les yeux et regarda. Oui, c'était bien un éclat d'or rouge. L'obscurité semblait moins dense. Comme il aurait aimé s'agenouiller sur le toit de sa maison pour regarder le soleil se lever ! Jamais il n'avait salué l'aube avec autant d'espoir. Le soleil montait rapidement à l'horizon pendant cet instant étrange où la nuit et le jour se rencontrent. Le désert environnant, les ajoncs, la fumée elle-même prenaient des tons d'une infinie variété. Le froid s'atténuait et seule subsistait la brise. Amerotkê s'agenouilla, front contre terre. Mareb l'imita et, ensemble, ils entonnèrent un bref hymne de louange et de remerciement. Puis le juge se releva pour inspecter la lisière des ajoncs. Avançant prudemment, il regarda au bas de l'éminence sur laquelle ils se trouvaient. Sa gorge se serra. La meute de maraudeurs avait reculé mais n'avait pas disparu. Il aperçut un lion couché sur un affleurement rocheux, juste à l'endroit où le sol plongeait.

« Les chasseurs n'ont pas abandonné », songea-t-il, le cœur serré.

Il dissimula son désespoir. Le feu brûlait encore mais la broussaille n'était plus qu'un amas de cendres noires. Il se pencha pour tâter le sol et le trouva encore très chaud. En se retournant, il vit Mareb, une main au-dessus des yeux, qui scrutait l'horizon à l'ouest.

— Il me semble... commença-t-il.

Le voyant de plus en plus excité, Amerotkê revint sur ses pas et suivit la direction de son regard. Ses yeux n'étaient pas aussi perçants que ceux de Mareb et la chaleur naissante du jour créait des ondes lumineuses. Il se demandait si le héraut n'était pas victime d'un mirage quand il aperçut l'éclat d'une cuirasse.

Mareb saisit Amerotkê par le bras.

— C'est un escadron de guerre ! Ils ont vu la fumée ! Seigneur, nous sommes sauvés !

Amerotkê se reposait à la fraîcheur du soir dans les jardins du palais impérial, la maison de l'Argent, située sur la rive occidentale du Nil au sud de la nécropole. Il y était l'hôte de la divine Hatchepsout et du seigneur Senenmout. Il but une gorgée de vin et regarda avec satisfaction le paysage qui s'offrait à lui. Édifié par le père d'Hatchepsout, le palais était un véritable paradis avec ses admirables points de vue et ses colonnades. Le portique où il se trouvait, aux côtés de la reine et de son grand vizir, surplombait une terrasse qui descendait jusqu'aux murs de l'enceinte extérieure. De là, Amerotkê apercevait les montants d'or des portes montées sur cuivre et incrustées de personnages en pierres rares qui donnaient accès à des vignobles et des vergers. Des pavillons d'été en tiges de papyrus ornés de fleurs de lotus s'offraient aux courtisans de Pharaon désireux de se reposer, de se désaltérer, de festoyer ou, même, de faire l'amour. Des arbres qui fournissaient de l'encens, importés spécialement du Pount, parfumaient l'air. L'océan de verdure était interrompu çà et là par des lacs étincelants ou des bassins qui abritaient poissons et oiseaux rares. On apercevait des statues entre les arbres. Des antilopes, des oryx, des bouquetins paissaient tranquillement sur les pelouses à côté d'oiseaux exotiques au plumage resplendissant.

— Voilà un lieu de repos bien différent de celui que tu as connu la nuit dernière, n'est-ce pas, seigneur ? plaisanta Senenmout en se penchant pour remplir la coupe du juge.

Amerotkê jeta un rapide coup d'œil à Hatchepsout dont l'humeur, ce soir, avait changé. Elle resplendissait dans toute sa puissance royale avec un châle brodé de pierres rares jeté sur les épaules, une robe du lin le plus fin ceinturée d'or et des sandales incrustées de bijoux. Ses cheveux étaient retenus par un diadème sur lequel se dressait un cobra prêt à frapper. Elle avait le visage peint, des éclats d'or et d'argent aux poignets et aux doigts.

C'était elle qui avait envoyé l'escadron de guerre au secours d'Amerotkê et de Mareb. Les hommes avaient ramené les deux voyageurs harassés directement au palais où les serviteurs avaient satisfait tous leurs désirs. Mareb fut conduit en ville sur l'autre rive. Quant à Amerotkê, après avoir été lavé, baigné,

soigné, et massé, on l'avait revêtu de vêtements propres. Hatchepsout lui fit parvenir un petit cartouche d'or incrusté de perles à titre de cadeau personnel. Les domestiques avaient reçu des instructions précises : « Le seigneur Amerotkê ne doit pas quitter la maison de l'Argent mais attendre que la divine reine se manifeste et l'autorise à se baigner de son sourire. » Accompagnée de Senenmout, elle avait traversé le fleuve sur une barge puis gagné le palais au son des cymbales, des tambours de guerre, des sistres et des hymnes de gloire. Après être descendue de son palanquin incrusté d'or, elle avait gracieusement remercié le chambellan ainsi que le capitaine de la garde. Mais, une fois les portes refermées, quand elle s'était retrouvée seule avec Senenmout et Amerotkê, la reine avait jeté le masque et révélé un visage déformé par la colère. Elle s'était mise à aller et venir, envoyant promener le mobilier d'un coup de pied et proférant des obscénités qu'Amerotkê n'avait entendues qu'à la caserne. S'approchant de Senenmout, elle l'avait frappé méchamment à l'épaule.

— Nous aurions dû envoyer d'autres chars ! s'écria-t-elle en approchant son visage tout contre le sien. C'était une erreur !

Puis, se tournant vers Amerotkê :

— Tu aurais pu mourir. Et alors, à quoi m'aurais-tu servi ?

Refoulant ses larmes, elle lui pinça le bras et y enfonça ses ongles :

— Tu aurais pu mourir, Amerotkê ! Et alors, qui pourrais-je taquiner ? Qui me dirait la vérité ? Qui me regarderait en fronçant les sourcils comme un frère aîné ? En qui pourrais-je avoir confiance ?

Elle tapa du pied en proférant une série d'insultes à l'intention de Toushratta qu'elle compara à de la crotte de chameau. Puis, gagnant la porte, elle la frappa violemment de ses poings.

— Je sais ce que je vais faire ! Je vais envoyer des escadrons de guerre, des milliers de chars. J'incendierai l'oasis des Palmes. J'obligerai ce traître à payer un millier de debens d'or. Oui, je consignerai cela dans le traité. Je le convoquerai ici et le ferai s'agenouiller pour embrasser mon pied jusqu'à ce que son dos se brise. Quant à cette Wanef, elle sera empalée !

Amerotkê jeta un coup d'œil à Senenmout. Impassible, ce dernier lui adressa un imperceptible hochement de tête tandis qu'Hatchepsout donnait libre cours à sa fureur. Senenmout se contenta de l'éloigner de la porte pour que les serviteurs ne l'entendent pas. Elle se calma enfin et prit place sur le trône préparé pour elle, le souffle court, les joues encore échauffées.

— Que pouvons-nous faire ? proféra-t-elle d'un ton grinçant.

— Quelles preuves avons-nous contre lui ? dit calmement Senenmout.

Il demanda à Amerotkê de répéter le récit qu'il avait fait précédemment à l'envoyé du palais. Tous deux l'écoutèrent avec attention. Hatchepsout ne cessait de frapper le sol du pied.

— Tu as raison, reconnut-elle. Nous manquons de preuves pour accuser Toushratta. La jument aurait pu mourir de mort naturelle, quelque chose qu'elle aurait mangé, une piqure de scorpion ou une morsure de serpent.

— Tout peut s'expliquer par un simple accident, ajouta Senenmout. Une malchance. Comment accuser Toushratta ? Sans compter qu'un Mitannien aurait pu agir de son propre chef, par esprit de vengeance. Nous savons bien, d'ailleurs, que certains poisons peuvent mettre des heures, voire des jours pour agir, n'est-ce pas, Amerotkê ? Hathor aurait pu être empoisonnée avant de quitter Thèbes !

— Je ne ferai plus jamais une chose semblable, dit Amerotkê en riant. La prochaine fois que j'irai dans le désert...

— Nous organiserons une chasse royale, coupa Hatchepsout avec un sourire. Je donnerai une bonne leçon à ces lions. Eux aussi connaîtront la colère de Pharaon.

Elle se leva, s'approcha et passa les bras autour du cou d'Amerotkê pour l'embrasser en plein sur les lèvres. Celui-ci rougit mais elle ne s'en soucia pas.

— Je sais, je sais, dit-elle en s'écartant de lui et en agitant malicieusement un doigt. Tu rêves de voir ta jolie Norfret. Mais demain tu m'accompagneras avec Senenmout, quelques scribes de la maison des Secrets et ma garde personnelle dans la Vallée des Rois. Nous nous rendrons à la tombe de mon père dans la maison des Années éternelles pour en retirer le sarcophage de Benia.

L'humeur d'Hatchepsout était maintenant à la distraction. Elle frappa des mains et déclara qu'Amerotkê devait jouir d'une soirée en contraste total avec celle qu'il avait vécue la veille. Des serviteurs arrivèrent et elle invita Amerotkê à la suivre sous le portique ombragé. Il termina le récit de ses aventures qu'elle écouta avec intérêt. En apprenant que les Mitanniens accusaient Weni d'avoir volé la Gloire d'Anubis, elle demeura perplexe.

— Crois-tu que ce soit la vérité ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, divine reine. Il faut que je retourne au temple.

— Pas maintenant, ordonna Hatchepsout. Toushratta veut le sarcophage. Donnons-lui satisfaction en gage d'amitié. Notre escorte partira secrètement demain matin à l'aube. La tombe de mon père est bien cachée.

Amerotkê inclina la tête. L'histoire était connue à Thèbes. Touthmôsis I^{er}, pharaon belliqueux et autoritaire, avait voulu que l'emplacement de son superbe tombeau demeurât secret. Il s'était assuré les services d'un maître architecte en la personne d'Ineni. Des centaines de prisonniers de guerre, d'esclaves, de criminels avaient été conduits dans la Vallée des Rois dont l'accès avait été ensuite bloqué par des unités d'élite de l'infanterie. Aucun de ces ouvriers n'était revenu. À la mort de Touthmôsis, seuls quelques prêtres et scribes muets ou tenus au secret avaient escorté son corps jusqu'à la tombe royale pour son voyage vers l'horizon lointain. Le maître architecte Ineni s'était vanté qu'aucun œil n'avait pu voir, aucune oreille entendre, aucun esprit imaginer où se trouvait la sépulture.

— Pour quelle raison Toushratta désire-t-il tant ce sarcophage ? demanda Amerotkê.

Hatchepsout avait murmuré sa réponse d'une voix si basse qu'Amerotkê n'avait pu la saisir.

— Ma reine ?

D'un coup d'œil circulaire elle s'assura que personne ne pouvait entendre.

— Quand j'étais enfant, le bruit courait dans la divine maison que mon père, très épris de Benia, l'avait étranglée après avoir découvert sa liaison avec un courtisan. Personne ne sait réellement ce qu'il en est. Certains prétendent même qu'elle a

été enterrée vivante. Toushratta désire peut-être découvrir la vérité. Nous verrons bien ce qu'il en est par nous-mêmes...

Le lendemain matin, le cortège royal se présenta de bonne heure à l'entrée de la Vallée des Rois, accompagné depuis la maison de l'Argent par un escadron de chars. Des archers entouraient un grand chariot tiré par quatre bœufs. Les soldats reçurent l'ordre d'attendre, tandis que le chariot qui transportait Senenmout, Hatchepsout et Amerotkê s'engageait avec le reste de l'escorte sur l'étroite piste sinueuse ouverte dans les rochers de la majestueuse vallée. Vêtue pour la circonstance d'un pagne de guerre et de jambières de bronze, les pieds chaussés de sandales de marche portées habituellement par l'infanterie, Hatchepsout avait recouvert sa tête et ses épaules de bandes de tissu blanc. Elle n'arborait ni bijoux ni ornements mais portait aux mains de gros gants qui provoquèrent quelques rires étouffés. Elle insista cependant pour que Senenmout et Amerotkê portassent les mêmes.

— Vous verrez bien ! leur chuchota-t-elle d'un ton mystérieux.

Un cylindre de cuivre était glissé dans sa ceinture et elle en tenait l'extrémité comme s'il s'agissait d'une dague. Elle expliqua qu'il contenait le plan d'Ineni, qui précisait l'emplacement exact de la tombe de son père ainsi que les dangers à éviter.

— Des dangers ? s'enquit Senenmout.

— Mon père était aussi rusé qu'un guépard à la chasse et parfois même aussi dangereux qu'un cobra, répondit Hatchepsout. Il voulait que sa tombe restât inviolée. Tu verras par toi-même.

Debout, appuyée au bord du chariot, elle contemplait le haut de la vallée. Amerotkê avait toujours trouvé cet endroit sinistre. Des falaises abruptes s'élevaient de part et d'autre, teintées d'un rouge léger dans le soleil levant. Un terrain accidenté et en forte pente s'étendait à perte de vue, parsemé de rochers et de broussailles. Plus ils s'enfonçaient dans la vallée et plus le silence devenait oppressant. Dans sa course montante, le soleil étirait les ombres des buissons en travers de la piste. Le silence était parfois rompu par l'appel d'un oiseau planant dans la

chaleur des premiers rayons. Amerotkê se demanda si, dans ces lieux désolés, ce n'était pas le cri d'une âme pleurant un drame. Il regarda derrière lui, mais les secrets que renfermait la vallée se situaient bien au-delà du nuage de poussière soulevé par les roues du chariot. Il vit les serviteurs muets, confidents de Pharaon, eux qui voyaient et entendaient mais ne pouvaient parler. Tous avaient fait le serment de ne jamais dévoiler ce qu'ils avaient appris. Tous savaient que, s'ils trahissaient, on leur arracherait les yeux avant de les décapiter, de sorte que jamais ils ne pourraient trouver les champs accueillant les Bénis. Jeunes ou vieux, ils avaient le crâne rasé et portaient des pagnes blancs gaufrés, de lourdes sandales de travail et des châles blancs pour protéger leur dos et leur cou des rayons du soleil. Le reste du cortège, une demi-douzaine de personnes environ, avançait à quelque distance. Ce groupe serait chargé d'enlever le lourd sarcophage et de le transporter à l'entrée de la vallée d'où on le chargerait en direction de l'oasis des Palmes.

La scène avait quelque chose de spectral, songea Amerotkê : le grincement des roues du chariot, Hatchepsout et Senenmout perdus dans leurs pensées et ces hommes silencieux, avançant péniblement. Ils longèrent les ruines du camp d'esclaves qui avaient participé sous la conduite d'Ineni aux premiers travaux de la tombe de Touthmôsis.

Amerotkê se tourna vers la reine.

— Étiez-vous déjà venue ici ?

— Une fois. Mon père m'a amenée pour me montrer l'entrée. Il pensait que je désirerais me faire enterrer près de lui. Mais je me ferai construire ma propre tombe.

Elle posa une main sur l'épaule de Senenmout.

— Nous accomplirons ensemble le voyage vers l'horizon lointain.

Senenmout rassembla les rênes dans une seule main et, de l'autre, lui tapota le bras. Ce n'était plus le pharaon et son vizir, juste un homme et une femme qui s'aimaient.

Ils s'enfonçaient plus profondément dans la vallée sur la piste parsemée de cailloux. Amerotkê examina les falaises qui les dominaient de chaque côté sans déceler la moindre trace d'une entrée susceptible de mener à une tombe de quelque

importance. Soudain, Hatchepsout cria l'ordre de s'arrêter. Elle sauta à bas du chariot et, dévissant le cylindre de cuivre, en sortit un papyrus qu'elle entreprit d'étudier avec attention. Du doigt, elle désigna une fine trace qu'on aurait crue tout juste laissée par le passage d'une chèvre et serpentant vers un amas rocheux.

— C'est ici ? s'exclama Amerotkê.

Saisissant le cylindre de cuivre, Hatchepsout s'élança sur l'étroite piste, grimpant avec agilité. Senenmout et Amerotkê la suivirent.

— Je réalise maintenant pourquoi nous portons des gants, observa sobrement le juge.

Les rochers étaient acérés et découpés comme s'ils avaient été volontairement façonnés ainsi pour déchirer la chair humaine. Ils continuèrent à grimper sous un soleil de plus en plus fort dont les rochers réverbéraient la chaleur, soulevant une fine poussière qui piquait la bouche et les yeux. Un serpent, dérangé par le bruit, sortit d'une crevasse prêt à attaquer. Amerotkê frémit mais le reptile disparut. Ils atteignirent l'amas rocheux ; Amerotkê, surpris, ne distinguait toujours aucune entrée. Mais Hatchepsout continuait à grimper et les deux hommes la suivirent, la sueur ruisselant le long de leur dos. Puis Amerotkê entendit Senenmout pousser une exclamation. Levant les yeux, il constata que la reine avait disparu, comme si une main invisible l'avait cueillie sur la paroi rocheuse. Senenmout et Amerotkê se hâtèrent dans cette direction.

— Mes seigneurs ! roucoula une voix. Seriez-vous déjà fatigués ?

Ils se tournèrent vers leur gauche. Hatchepsout se tenait dans une fente du rocher si habilement conçue que même un homme habitué à la montagne n'aurait su dire s'il s'agissait d'une ombre ou d'un jeu de lumière. Ils la suivirent à l'intérieur, prêtres et scribes sur leurs talons. Deux d'entre eux étaient tombés et soignaient leurs écorchures aux jambes et aux genoux. La grotte était sombre et fraîche. Senenmout claqua des doigts. Des torches de poix furent vivement allumées et un petit feu commença à crépiter à l'entrée. Amerotkê poussa une exclamation de surprise.

La grotte avait été taillée de main d'homme à même la roche. Un toit s'élevait au-dessus d'eux et, perçant les murs de belles pierres taillées, un étroit passage s'enfonçait plus avant dans l'obscurité. Hatchepsout saisit un bâton tenu par un scribe et ordonna à deux porteurs de torches de la précéder.

— Avancez lentement, conseilla-t-elle. Ne vous éloignez pas de moi. Quand je vous dirai de vous arrêter, obéissez sur-le-champ. C'est bien compris ?

Les deux hommes inclinèrent la tête en signe d'obéissance, mais leurs yeux étaient remplis de terreur.

— Si vous suivez bien mes ordres, nous ne risquons rien.

La procession se mit en marche. Après la caverne qui faisait office d'entrée, ils suivirent un étroit passage dont les parois étaient recouvertes de peintures qui représentaient d'horribles bêtes : dévoreurs et rôdeurs du sombre monde souterrain, créatures étranges aux têtes de crocodile et des corps d'hippopotames ou babouins et singes à visage de panthère et de léopard. Ils se trouvèrent enfin devant une porte et l'un des serviteurs se précipita en avant. Hatchepsout lui cria vivement de s'arrêter, mais il était déjà trop tard. Le sol se déroba sous les pieds de l'homme qui disparut dans un fracas de terre et de rocs. Saisissant une torche, Amerotkê s'approcha, suivi par un des scribes qui portait un long bâton. Amerotkê lui ordonna de reculer. Penché sur la fosse qui venait de s'ouvrir, il y jeta sa torche et la regarda disparaître dans les abîmes. Pas le moindre signe du serviteur.

— Il ne peut avoir survécu à une telle chute, murmura la reine. Il y a un puits de chaque côté d'un étroit pont face à la porte.

S'aidant du bâton, Amerotkê tâta le sol prudemment. Hatchepsout avait raison. Sur la droite de la porte se trouvait un piège semblable mais, au centre, le roc était solide. Il s'y engagea pour atteindre la porte. Tout autour des montants étaient disposés des sceaux sacrés qui représentaient des têtes de chacal. Aidé d'un scribe, Amerotkê les retira un à un et poussa la porte. Elle s'ouvrit facilement, sans doute actionnée par un système de bras et de leviers.

— Ne va pas plus loin ! cria Hatchepsout.

Un scribe apporta une torche. La porte ne donnait pas sur un sol plat mais sur une étroite corniche qui plongeait dangereusement. Un voleur, qui aurait échappé aux pièges précédents, aurait sans doute trébuché et serait tombé dans le vide pour y trouver la mort. Amerotkê aperçut un étroit escalier et commença à descendre prudemment, suivi par les autres. Ils se regroupèrent au pied des marches. On apporta des torches et Amerotkê regarda autour de lui avec crainte. Des squelettes étaient entassés de chaque côté du passage.

— Les ouvriers, murmura Senenmout. Ceux qui ont creusé et décoré la grotte et qui furent exécutés.

Ils traversèrent ce lieu de mort, attentifs à chacun de leurs pas dans l'étroit passage qui s'offrait à eux, s'efforçant, mais en vain, d'oublier les squelettes entassés en désordre de part et d'autre. Amerotkê calcula que des centaines d'hommes avaient dû périr dans cet endroit terrifiant.

— On les a sans doute enfermés ! s'exclama-t-il.

Il fit halte pour examiner un des corps, mais n'y découvrit aucune marque de blessure.

— Ils sont morts de faim, déclara-t-il. On s'est contenté ensuite d'ouvrir un passage entre les corps avant de sceller la tombe.

À l'extrémité de la caverne, Hatchepsout leva la main pour leur ordonner de s'arrêter. Deux des scribes s'avancèrent, frappant le plafond de leurs bâtons.

Ils reculèrent vivement quand retentit un fort craquement suivi d'un éboulis de pierres et de terre.

— Ineni savait s'y prendre, remarqua Hatchepsout en toussant à cause de la poussière. Mais, d'après ce que je sais, c'est le dernier piège.

Ils franchirent une autre porte et s'engagèrent dans une longue galerie aux parois décorées de superbes peintures et qui conduisait à l'antichambre royale. Celle-ci offrait un contraste saisissant avec les horreurs qu'ils venaient de croiser. C'était un véritable sanctuaire avec ses murs couverts de peintures à la gloire de Touthmôsis. La pièce était remplie d'un précieux désordre : coffres au décor exquis incrustés de pierres précieuses, vases d'albâtre délicatement sculptés, reliquaires

noir et or ornés de statues de dieux, vases garnis de bouquets de fleurs séchées et de feuilles, sièges aux pieds sculptés, trône en or et argent, coupes et gobelets en forme de lotus, chars démontés, statues du pharaon dans diverses postures et vêtues différemment, lits de repos aux angles sculptés en forme de têtes de lion et tapissés d'or et d'argent. De chaque côté de l'entrée qui menait à la chambre funéraire se dressaient deux immenses statues de Touthmôsis vêtu en soldat et portant ses insignes royaux. Senenmout brisa les sceaux de la porte et ils entrèrent. Là aussi, les murs étaient recouverts d'une profusion de peintures qui représentaient des scènes de la vie de Pharaon tandis que de nombreux hiéroglyphes en expliquaient chaque détail. Un monumental sarcophage d'or et d'argent dominait toute la pièce. D'autres cercueils étaient disposés de part et d'autre, accompagnés de leurs vases canopes. Si Hatchepsout et Senenmout ressentaient quelque crainte de venir troubler les morts, en particulier le kâ de Pharaon, ils le dissimulèrent bien. Hatchepsout devint aussitôt très active. Un prêtre apporta un sac rempli de grandes clés qui devaient permettre d'ouvrir coffres et cercueils.

— Ne dérangez rien ! Ne touchez à rien ! Trouvez seulement le sarcophage de Benia.

Il ne fallut pas longtemps. C'était un cercueil incrusté d'or, plus petit et plus étroit que le monument principal. À l'aide d'une clé spéciale en forme de T, Hatchepsout déverrouilla les fermoirs et souleva le couvercle. Elle poussa un soupir de satisfaction quand un parfum s'échappa de la momie enveloppée dans ses bandelettes.

— Voilà qui prouve au moins que Benia n'a pas été enterrée vivante, murmura-t-elle.

Un médecin de la maison de la Vie s'approcha et elle lui ordonna de dérouler soigneusement les bandelettes. Ce travail prit un certain temps, car les scribes manièrent le corps embaumé avec une extrême précaution.

— Il va tomber en miettes ! s'exclama Senenmout.

— Peut-être pas, répondit Hatchepsout. Il est bien conservé.

Ils attendirent patiemment. Les dernières bandelettes qui couvraient le visage tombèrent enfin. Voyant que les traits

s'étaient décomposés au cours du temps, Hatchepsout exigea aussitôt de les recouvrir. Saisissant un éventail glissé dans sa ceinture, elle l'agita pour se rafraîchir.

— La légende était fausse, dit-elle. Toushratta ne peut accuser mon père d'avoir exercé la moindre violence. Que la momie soit transportée à la maison de la Vie ! Qu'on l'enveloppe dans de nouvelles bandelettes et que le sarcophage soit scellé à nouveau ! Si Toushratta souhaite ensuite déranger la morte, faites en sorte que ce travail lui soit particulièrement difficile.

Amerotkê se détendit et s'écarta. Hatchepsout déclara qu'il n'était pas nécessaire de rester plus longtemps. Grâce au calme qu'elle avait affecté, la scène s'était déroulée sans susciter de craintes. Tout le temps qu'avait duré l'examen de la momie, un prêtre était resté accroupi dans un coin et avait ouvert le *Livre des morts* pour invoquer la protection des dieux. Hatchepsout tenait en effet à ce que toute idée de sacrilège soit écartée.

Attiré par les peintures murales, Amerotkê s'en approcha. Une exclamation de surprise lui échappa quand il constata que les peintres d'Ineni avaient choisi de rappeler non seulement les victoires et les triomphes de Pharaon, mais aussi sa vie familiale. Hatchepsout s'avança pour lui indiquer une scène la représentant enfant, à genoux devant son père. Un cartouche portant son nom était placé sous la petite silhouette. Cependant, manifestement peu disposée à s'attendrir sur ses souvenirs, elle s'écarta aussitôt. Amerotkê savait que la reine avait éprouvé du respect pour son redoutable père mais, en dehors de cela, il ignorait bien des choses du passé. Quelques minutes plus tard, il découvrit aussi une peinture le représentant lui-même enfant. Il sourit car le personnage était tout petit mais reconnaissable avec son crâne rasé, sa mèche de cheveux sur le côté, son collier de pierres rares et sa robe blanche, portée par tous les membres du jardin d'enfants royal. Sur d'autres scènes, on voyait Touthmôsis remettant à ses soldats des insignes d'honneur et des colliers de bravoure. Toute une série de tableaux illustraient la générosité de Pharaon à l'égard des scribes, des maîtres et des médecins. Un peu plus loin, Touthmôsis était représenté en train de bénir les pages royaux. Amerotkê s'arrêta devant la scène, figé d'étonnement. Il examina la série de petites

silhouettes. Chacune portait son nom inscrit au-dessous dans un minuscule cartouche. Deux d'entre elles tendaient les mains. Amerotkê se pencha plus près pour s'assurer que ses yeux ne l'avaient pas trompé. Puis il se tourna vers le mur le plus éloigné de la tombe. Touthmôsis, portant la double couronne d'Égypte et le royal nenes drapé autour des épaules, y était représenté acceptant l'hommage et la soumission de ses vassaux et alliés. On pouvait distinguer un petit groupe de nains de Nubie, identiques à ceux aperçus dans le camp de Toushratta. Eux aussi étaient agenouillés devant Pharaon, mains tendues pour demander sa bénédiction. Ils étaient nus à l'exception d'un bandeau de plumes autour de la tête et d'un pagne de cuir. Amerotkê les étudia avec la plus grande attention, s'attachant en particulier aux armes qu'ils portaient. Totalement plongé dans cet examen, il avait oublié le lieu où il se trouvait. Des images passaient devant ses yeux ; la danseuse morte dans le pavillon, Snefrou sur son lit, Weni poursuivi par une meute de chiens sauvages.

— Seigneur ? Seigneur ? Quelque chose ne va pas ?

Amerotkê sortit de sa rêverie, sourit et s'inclina.

— Non, ma reine, seulement le passé.

Prudent, il décida de taire encore quelque temps ce qu'il venait d'apprendre sur les meurtres du temple d'Anubis.

CHAPITRE XII

Le groupe d'attaquants était prêt. Ils s'étaient rassemblés peu après la tombée de la nuit dans un bosquet de palmiers situé un peu à l'écart, tous emmitouflés dans leurs manteaux, turban sur la tête, le visage masqué par un tissu. Ils étaient armés de dagues et d'épées, quelques-uns portaient un arc et un carquois de flèches. Le grand chariot avait été soigneusement inspecté, ses roues contrôlées, les essieux enduits de graisse animale. Les deux bœufs avaient été sélectionnés minutieusement non seulement pour leur force afin d'assurer le transport des prisonniers, mais aussi en fonction de l'autre forfait projeté. Un petit feu de bouse de chameau séchée avait été allumé, mais il avait fallu l'éteindre. Toute source de chaleur ayant disparu, les hommes frissonnaient sous le vent froid de la nuit. Leur chef était préoccupé, attentif à ce que tout se passe bien.

— Rappelez-vous, scanda-t-il d'une voix rauque. Vos masques ne doivent glisser sous aucun prétexte. Certains d'entre vous ont des mutilations reconnaissables. Les deux prisonniers ne doivent pas être malmenés. Du moins pour l'instant.

Il se tourna vers son lieutenant et reprit :

— Tu restes ici avec le chariot. Que tout soit prêt quand nous reviendrons !

Le chef contrôla à nouveau chacun de ses hommes – armes, attaches des sandales et masques.

— Y aura-t-il des assistants ? demanda l'un d'eux.

— Je n'en sais rien. S'il y en a, ils sont bons pour le couteau. Tout doit être fait selon le plan prévu. Si nous le respectons, nous serons aussi riches que des princes.

— Pourquoi tous ces mystères ? demanda une autre voix. Pourquoi ne pas nous le dire maintenant ?

— J'en ai dit assez, répliqua sèchement le chef. Suivez mes instructions et tout ira bien !

Celui qui venait de parler se pencha pour protester mais le chef leva une main.

— Il suffit ! Maintenant, j'ai à faire.

Il fit signe à son lieutenant et tous deux s'éloignèrent vers l'extrémité du bosquet. Le nomade des sables s'y tenait accroupi, le dos contre un palmier. À leur approche, il se leva. Petit, le corps tout ratatiné, il dégageait une odeur de cuir et de sueur.

— As-tu fait ce que nous t'avons demandé ? demanda le chef.

— Oui, maître.

— Tu te souviens bien du chemin et tu as la carte ?

— Je le connais comme la paume de ma main. Les indications sont faciles à suivre.

Il tendit un morceau de papyrus griffonné à grands traits.

— Tu en es bien certain ? insista le chef en glissant la carte dans une poche de sa ceinture.

— Maître, je pourrais vous dire où et quand une mouche se pose sur la poussière. Tout sera prêt. Mais c'est dangereux.

— Et pourquoi cela ? demanda le chef dont la curiosité s'était éveillée. L'endroit est désert. Il n'y a pas de gardes.

Il frappa sur l'épaule du petit homme et continua :

— Et puis tu nous accompagneras, mon ami, pour nous prouver que ta carte est correcte. Encore un peu de patience et tu seras un homme riche !

— Où dois-je vous rencontrer ? demanda le nomade des sables.

— Dans les Terres rouges, près de l'oasis de Riyah. Tu sais où cela se trouve, n'est-ce pas ? Tu seras payé comme les autres quand le travail sera terminé.

Le nomade des sables hocha la tête. Le chef allait s'éloigner quand il murmura :

— Et si vous ne venez pas, je peux y aller moi-même ou, mieux, demander l'aide des prêtres.

Le chef s'arrêta, plissa les yeux et revint sur ses pas.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Ce n'était qu'une plaisanterie, bégaya l'homme. Je serai là.

— Bon !

Le chef s'éloigna et prit son lieutenant par le bras.

— Quand l'affaire sera terminée, coupe-lui la gorge ! dit-il à voix basse, en sortant le plan qu'il étudia avec soin. Cela se tient, affirma-t-il en examinant les griffonnages. J'aurais pu le tuer dès à présent, mais mieux vaut être sûr.

Ils rejoignirent le reste du groupe et le chef donna ses dernières instructions. Puis ils quittèrent le bosquet les uns derrière les autres, se glissant comme des ombres sur la place déserte pour gagner d'étroites ruelles, longeant les murs aveugles, pliés en deux. À certains signes convenus, ils s'arrêtaient. Un chien aboya et un chat, perché sur un tas d'immondices, cracha à leur passage en arquant le dos. Ils atteignirent un croisement de rues qu'ils franchirent un à un pour se regrouper de l'autre côté et poursuivre leur chemin. Le chef s'arrêta enfin devant une maison.

— Nous nous trouvons à l'arrière, murmura-t-il. Le jardin est petit.

Mains croisées, il aida le premier homme à passer au-dessus du mur et jura quand un chien arriva en aboyant. On entendit une exclamation étouffée, le bruit d'un bâton qui s'abat. Un par un, les autres escaladèrent le mur sans jeter un coup d'œil à l'animal qui gisait, le crâne éclaté. Le jardin était bien tenu. À la pâle lueur de la nuit, ils franchirent une pelouse, de petites parcelles cultivées, longèrent un puits et un bassin ornemental. La maison de deux étages disposait d'un modeste portique à colonnes sur l'arrière. Le chef essaya d'ouvrir la porte mais elle était fermée. Il perçut un bruit, le son d'une voix basse et se dissimula sur le côté. On tira les verrous, la porte s'ouvrit et une vieille femme aux cheveux gris, à demi courbée par les ans, sortit en se frottant les yeux. Elle se tint au bord du portique et appela doucement le chien. Le chef tira sa dague, se glissa derrière elle et releva d'une main son menton. La vieille femme mourut en un clin d'œil, la gorge tranchée. Il laissa glisser le corps sur le sol et appela d'un geste les deux hommes les plus proches.

— Nettoyez le sang. Enterrez le corps et celui du chien dans le jardin. Faites vite !

Il pénétra dans la maison suivi du reste de la troupe, traversa la petite cuisine avec ses poêles de terre cuite et grimpa

l'escalier. Trois chambres s'ouvraient sur le petit palier bien ciré. L'une d'elles, porte ouverte, était vide. L'autre, fermée par une grille, devait être la réserve à provisions. Entraînant sa petite troupe vers la chambre principale, le chef souleva le loquet de bois et le battant s'ouvrit sans bruit. Une vraie maison de serrurier, songea-t-il en retenant un sourire. Ici, on savait graisser les rouages et changer les charnières de cuir usées pour que la porte ne grinçât pas. Ils traversèrent la pièce sur la pointe des pieds, se partageant en deux groupes de chaque côté du large lit où reposaient deux corps. La jeune femme dormait à plat ventre, la tête tournée sur le côté. L'autre était sans conteste Belet.

— Il est vraiment laid, murmura le chef en le contemplant d'un air songeur. Même quand il dort.

Il allait faire une plaisanterie à propos des hommes sans nez, en demandant comment ils faisaient pour ronfler, mais se souvint à temps que certains de ses acolytes étaient dans le même cas. La jeune femme remua et se tourna sur le dos. Le chef admira la courbe de son cou, la rondeur des seins, la taille étroite. Quand il écarta le voile de gaze qui enveloppait le lit, la femme ouvrit les yeux, mais il posa aussitôt une main sur sa bouche, la pointe de sa dague posée sur sa gorge.

— Pas de bruit, ma petite, chuchota-t-il.

Belet s'éveilla et leva la tête. Il aperçut la main et ouvrit la bouche pour crier avant d'en être empêché à son tour. Les hommes le maintinrent sur le lit en même temps que Seli.

— Maintenant, écoute bien, Belet. Tu peux te débattre ou venir tranquillement avec nous. Si tu cries, si tu protestes ou si tu essaies de te sauver, je donnerai ta jeune épouse à mes hommes. Ils profiteront d'elle avant de lui trancher la gorge. C'est bien compris ? Nous ne retirerons nos mains que lorsque tu auras répondu !

Belet roula les yeux et hocha vigoureusement la tête.

— Où est Aiya ? demanda-t-il en s'asseyant.

— C'est ta servante ?

— Oui, elle dort en bas. Le chien est à elle.

— Il n'est plus là, répondit le chef. Il a eu un accident.

— Et Aiya ?

— Le même accident lui est arrivé.

Seli ouvrit la bouche, prête à hurler, mais le chef lui piqua le menton de sa dague et, de l'autre main, enveloppa un de ses seins. Belet voulut lui frapper le bras, mais un des hommes lui saisit l'épaule avec un rire étouffé et le renversa sur le lit.

— Elle est jolie comme une petite prune, dit le chef, les yeux fixés sur ceux de Belet. Assez plaisanté. Tu viens avec nous.

Belet était désormais tout à fait éveillé.

— Je te connais. C'est toi que j'ai rencontré sur la place des Hyènes.

— En effet. Je t'avais offert une invitation que tu as refusée. Maintenant, tu n'as plus le choix.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous nous voulez ? Je ne suis qu'un pauvre serrurier.

— Habille-toi. Viens avec nous et tu verras.

Les deux prisonniers furent tirés hors du lit, et les hommes échangèrent quelques propos paillards au sujet de la jeune femme. Mais le chef leur ordonna de se taire. Tous regardèrent Belet et Seli s'habiller à la hâte et nouer leurs sandales. Ils les entraînèrent ensuite dans le jardin où ils furent autorisés à se soulager, chacun sous la surveillance de deux hommes, avant d'être ramenés à l'intérieur de la maison. Un bref examen de la cuisine et de la réserve permit au chef de découvrir du pain, des fruits et de la viande séchée. Les provisions furent enveloppées dans un linge et l'outre remplie d'eau au puits après avoir désaltéré l'assistance. Le chef sortit pour examiner le travail qu'il avait ordonné. Les taches de sang avaient disparu et il ne subsistait plus aucune trace du corps de la vieille femme.

— Nous l'avons enterrée, dit l'un des deux hommes. Comme ça, elle pourra toujours fertiliser le sol.

Le chef approuva et regagna la maison pour s'assurer qu'aucune trace ne pouvait révéler leur intrusion. Une fois satisfait, il revint à la cuisine, examina la pile d'aliments entassés sous un linge et la jugea suffisante. Puis il se rendit dans l'atelier de Belet. Après avoir déniché sa caisse d'outils, il en vida le contenu dans un sac, retourna au jardin et rejoignit ses hommes.

— Nous avons tout ce qu'il nous faut, déclara-t-il, satisfait.

Belet fut contraint d'ouvrir la grille du jardin. Les prisonniers furent attachés, leur visage voilé et le groupe regagna le bosquet de palmiers. Les protestations et les questions de Belet et de Seli demeurèrent ignorées car ils avaient les mains liées et un bâillon sur la bouche. On les poussa dans le chariot où ils furent dissimulés sous une couverture. Les yeux dans les yeux, partageant la même terreur, ils durent subir cahots et secousses tandis que le chariot roulait sur un chemin rempli d'ornières. Lorsqu'ils s'arrêtèrent un instant, le chef leur fit signe de garder le silence.

— Nous aurons bientôt franchi les portes de la ville, leur dit-il. Pas un mot, sinon vous êtes morts tous les deux.

Le voyage de cauchemar se poursuivit dans les mêmes affreuses conditions. Belet avait parfois du mal à respirer et il fut soulagé de constater que sa femme avait dû s'évanouir. La nuit s'avancant, le froid devenait plus cruel et ils tremblaient de tous leurs membres malgré leur transpiration. Belet avait presque oublié sa visite à la place des Hyènes. Après avoir été gracié, il s'était marié et avait cru pouvoir envisager l'avenir sous d'heureux auspices. Songeant à Aiya, il versa des larmes. Puis il pensa au prêtre qui lui avait également rendu visite. Il n'aurait peut-être pas dû accéder à sa requête. Était-ce là une punition d'Anubis ? Les sanglots de Belet durent parvenir jusqu'à ses ravisseurs car il fut frappé à l'épaule. Sa femme se raidit et gémit sous son bâillon.

Enfin le chariot s'arrêta. La couverture fut écartée, on ôta leur bâillon et on leur donna à boire. Belet regarda autour de lui. L'obscurité était à présent moins dense et il constata qu'ils avaient quitté Thèbes. Tout autour d'eux, le désert s'étendait à perte de vue sous la lueur de la lune, coupé çà et là par une saillie rocheuse ou un buisson de palmiers. On les obligea à s'étendre de nouveau et le voyage reprit. Ils durent subir une autre heure d'inconfort avant que le chariot ne s'arrêtât à nouveau. On les tira au-dehors, le corps brisé, les lèvres gonflées. Seli s'effondra aussitôt à genoux, ses longs cheveux noirs tombant comme un voile de part et d'autre de sa tête. Elle se laissa choir à terre en sanglotant. À genoux près d'elle, Belet l'entoura de ses bras pour tenter de la réconforter. Puis il se

tourna vers ses ravisseurs en protégeant d'une main ses yeux des rayons du soleil levant. Tout ce qu'il put voir fut un homme grand et fort, la tête et le visage couverts d'un masque qui ne laissait paraître qu'un regard cruel.

Il murmura quelques paroles d'encouragement à sa femme et regarda autour de lui. L'oasis semblait petite mais fertile et il y poussait des palmiers, de l'herbe et quelques buissons. Les autres membres de la troupe s'étaient rassemblés vers un bassin pour éteindre leur soif. Belet remarqua qu'ils prenaient soin de lui tourner le dos. En les entendant parler, il identifia certaines voix et reconnut des gens du village de Rhinoceri. Il ne fallait guère compter sur leur pitié. Ces hommes étaient jaloux de sa chance. Seli leva vers lui un visage gonflé, strié de larmes. Ses douces épaules et ses bras étaient meurtris.

Le chef vint s'accroupir près d'eux.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

Ils obéirent.

— Où sommes-nous ? demanda Belet.

D'une main, le chef le frappa sur la joue tandis que, de l'autre, il tâtonnait pour presser les seins de sa femme. Belet protesta jusqu'à ce qu'il sentît la pointe d'une épée piquer l'arrière de son cou. Une lueur d'amusement traversa les petits yeux cruels.

— Tu es ici sous notre ordre. Veux-tu vraiment savoir où tu te trouves, Belet ? Je vais te l'apprendre. Regarde..., dit-il en embrassant le paysage d'un geste large. Regarde l'oasis de Riyah...

Belet ferma les yeux et gémit. Ainsi on les avait amenés dans les Terres rouges, bien loin des pistes empruntées par les voyageurs et les caravanes. Au cœur d'un désert brûlant, inhospitalier. C'était le lieu de rencontre des nécrophages en tout genre, hommes ou animaux, un repaire de brigands et de hors-la-loi, de bandes errantes de mercenaires, d'habitants et de nomades du désert.

Constatant son trouble, le chef hocha la tête avec satisfaction.

— Bien !

Puis il murmura quelques mots à l'un de ses hommes. Celui-ci revint peu de temps après et jeta un sac aux pieds du serrurier.

— Ouvre-le, ordonna le chef.

Belet s'exécuta et reconnut ses outils ainsi que ceux de son père : clés, pinces, leviers de cuivre aux formes complexes ou en T, fermoirs.

— Je les ai pris dans ton atelier.

— Pour quoi faire ?

Nouvelle gifle. Retenant un cri, Belet recouvrit d'une main sa joue endolorie.

— Nous sommes à Riyah, poursuivit le chef sur le ton de la conversation. Tu n'as aucune chance de t'échapper. Si tu t'y risquais, nous te poursuivrions pour te ramener. Mais avant de t'avoir retrouvé, d'autres pourraient bien le faire et ton sort serait peu enviable.

Il haussa les épaules et contempla le ciel bleu à travers les palmes.

— Des bandes de hyènes affamées ou de lions ! Sans parler des serpents ou des scorpions. Et, bien entendu, du manque d'eau. Par contre, dit-il en se rapprochant, tu peux rester ici, avec nous. Nous avons des dattes, des figues, du pain et du fromage qui proviennent de ta cuisine, et autant d'eau que tu peux en boire. Vous pourrez rester assis tous les deux à roucouler jusqu'à la tombée de la nuit.

Belet allait poser une question mais se mordit la langue. Le chef sourit et frappa la cicatrice à l'endroit où s'était trouvé autrefois son nez.

— Tu es un bon élève, Belet. Tu apprends vite. Ne pose pas de questions, ni à moi ni à mes hommes. Contente-toi de répondre. À présent, comme je viens de le dire, vous allez attendre ici jusqu'au soir. D'autres vont nous rejoindre avec des dromadaires et des animaux de bât. Nous reprendrons alors la direction de Thèbes quand l'obscurité nous dissimulera. Vous nous accompagnerez tous les deux. Quand nous aurons atteint notre destination, tu feras exactement ce que nous te demanderons.

Il dessina rapidement un arc de cercle de la pointe de sa dague qu'il posa ensuite contre la poitrine de Seli et enchaîna :

— Sinon, nous commencerons à nous occuper de ta douce épouse. Certains de mes hommes la trouvent tout à fait à leur

goût. Ils ne demandent qu'à prendre leur plaisir avec elle. Bon, assez discuté. Feras-tu ce que nous demandons ?

Belet ferma les yeux et hocha la tête.

— Je sais à quoi tu penses, poursuivit le chef. « Où devons-nous aller et qu'allons-nous faire ? » Eh bien, que la curiosité te tienne éveillé. Si tu coopères, tu recevras ta récompense quand nous aurons fini et vous pourrez aller où bon vous semble.

Belet dissimula sa peur. Il savait que cet homme avait prévu de les tuer. Quand tout serait terminé, lui et Seli ne survivraient pas. L'autre sembla lire dans ses pensées.

— La vie est pleine de risques, murmura-t-il. Tu as eu ton temps au soleil, Belet. Maintenant c'est le tour des autres. Tu n'as pas d'autre choix que de coopérer. À présent, dis-moi, quand j'ai inspecté ta cuisine j'ai trouvé du pain tout frais et des provisions. Vous attendiez des invités ?

— Oui, répondit Belet. Un ami, Shoufoy. Lui et Prenhoe...

Les yeux du chef ne souriaient plus.

— Le nain ? Le serviteur d'Amerotkê ? éructa-t-il.

— Oui, bégaya le jeune homme. Son maître est en déplacement pour le service de Pharaon.

Songeur, le chef porta son regard en direction du bassin.

— Ah, bien sûr ! Je connais cette crotte de chien.

Il se leva, l'air soucieux, et marcha jusqu'à la lisière de l'oasis.

— Quand devaient-ils venir ? cria-t-il en se retournant.

— En fin d'après-midi.

Le chef héla deux de ses compagnons. Belet vit qu'il leur parlait en soulignant ses paroles de gestes incisifs des mains. Les deux hommes s'éloignèrent dès qu'il eut fini. Belet ferma les yeux. Il se doutait bien où ils allaient. Ils retournaient à Thèbes pour attendre l'arrivée de Shoufoy et de Prenhoe dans sa maison déserte. Le chef revint vers eux.

— Je vous en prie, plaida Belet. Shoufoy n'y est pour rien !

Cette fois, le coup sur sa joue fut plus fort encore et Seli protesta. Le chef lui saisit la gorge et serra jusqu'à ce que Belet le suppliât d'arrêter. Il lâcha enfin la jeune femme puis se saisit du sac qu'il vida par terre. Belet constata à quel point ces hors-la-loi étaient efficaces. Il n'y avait là que des outils de serrurier, rien pour la menuiserie ou l'ébénisterie. Il se tourna pour

réconforter son épouse. Elle avait l'air terrifiée et un filet de salive coulait au coin de sa bouche. Belet l'essuya et caressa doucement ses épaules. Mais le chef le frappa sur la tête.

— Vous serez bientôt seuls et tu pourras t'occuper d'elle. Pour l'instant, j'ai à te parler de clés et de serrures.

— Mais je n'en ai pas fabriqué beaucoup, déclara Belet. Pas depuis ma...

Une étincelle s'alluma dans les yeux du chef.

— Depuis ta mutilation, je sais. Il ne s'agit nullement des serrures que tu as pu faire, mais de celles fabriquées par ton regretté père. Viens, je suis tout ouïe...

— Je te l'assure, le rêve que j'ai fait la nuit dernière était tout à fait extraordinaire, insista Prenhoe.

Il saisit le coude de Shoufoy d'une main et, de l'autre, écarta un homme-scorpion qui, un plateau suspendu autour du cou, cherchait à les accoster pour leur proposer ses scarabées. Prenhoe voulait distraire le petit homme, peiné d'être séparé de son maître. Un conducteur de char lui avait rapporté qu'il s'était passé quelque chose dans les Terres rouges mais, heureusement, Shoufoy avait appris ensuite que son maître était revenu sain et sauf et séjournait dans un des palais royaux. Des entretiens secrets avec la reine-pharaon retenaient le juge dans la maison de l'Adoration.

Le ventre du nain gargouilla à la perspective du bon repas qui les attendait chez Belet. Le petit homme regrettait cependant d'avoir à partager l'invitation avec Prenhoe qui ne cessait de caqueter comme une oie à ses côtés. L'homme-scorpion ne se laissa pas repousser si facilement et revint à la charge.

Shoufoy le menaça de son parasol, ce qui fit réfléchir l'importun et le décida enfin à s'éloigner.

— Je te le dis, crois-moi, ce songe était impressionnant, répéta Prenhoe comme ils s'arrêtaient devant un étal offrant d'appétissants morceaux de viande de gazelle que le propriétaire faisait griller sur un poêle portatif.

Shoufoy mourait de faim. La foule se pressait tout autour d'eux. Il aperçut deux archers nubiens du palais royal, leur arc sur l'épaule, et songea de nouveau à son maître. Que pouvait-il

faire ? Une grosse mouche s'était posée sur un des morceaux de viande, ce qui calma momentanément son appétit.

— Bon, ça va, Prenhoe, raconte-moi ton rêve.

— J'étais en train de faire l'amour à une jolie fille au bord du fleuve. Tu n'imagines pas ce qu'elle pouvait faire de ses lèvres, Shoufoy ! Soudain, l'obscurité tomba. Le soleil devint tout noir et d'étranges lueurs rouges apparurent autour de moi.

— Je suppose qu'entre-temps la fille avait disparu ?

— Je me retrouvai seul. D'étranges créatures, redoutables, surgirent de la nuit. Elles avaient des têtes de lézard sur des corps humains. J'ai pensé qu'il s'agissait des dévoreurs du monde souterrain et je me suis senti terriblement solitaire. Soudain, un char est arrivé à toute vitesse dans ma direction. C'était toi qui arrivais dans la nuit...

— Le char roulait sur le sol ou dans les airs ? demanda Shoufoy.

— Dans les airs. On n'entendait pas le bruit des roues. Les chevaux étaient gris pâle avec des yeux luisants comme des charbons. La vapeur qui sortait de leurs naseaux avait le parfum de l'encens. Tu m'as enlevé et emporté vers la lumière.

— Cette fille, demanda malicieusement Shoufoy, y a-t-il une chance pour qu'elle me rende visite à moi aussi dans un rêve ?

Prenhoe renifla. Ils quittèrent la foule de l'avenue des Sphinx pour s'engager dans d'étroites ruelles.

— Nous y voilà enfin !

Shoufoy s'arrêta devant une petite maison de deux étages située un peu à l'écart, à l'angle d'un petit marché. Il regarda avec satisfaction autour de lui.

— On vendait ici des amulettes pour être heureux en amour. C'était avant que les malheurs ne s'abattent sur moi. Je connaissais une fille qui habitait dans le coin, souple et ondulante comme un serpent.

Il frappa à la porte sans obtenir de réponse. Il frappa de nouveau, cette fois fortement à l'aide de son parasol. Le bruit résonna dans toute la maison.

— Es-tu certain qu'ils nous attendent ? demanda Prenhoe.

— Belet tient toujours parole. Il veut me remercier pour ce que j'ai fait en sa faveur.

— Est-ce une date favorable pour une visite ? Celle où le dieu Thot remplace le majestueux Atoum au bassin des Deux Vérités du temple ? Il m'arrive de mélanger les choses. Je sais que ce n'est pas le jour où l'on commémore l'attaque de Seth contre Horus. Demain, ce sera le jour où Sekhmet la Destructrice a dévoilé ses yeux et envoyé la peste frapper l'humanité...

— Ce ne serait pas celui de ton anniversaire, par hasard ? demanda innocemment Shoufoy.

Il traversa la petite place pour aller consulter un cadran solaire sur un socle de pierre.

— C'est bien l'heure convenue, dit-il. Quatre heures avant le coucher du soleil. Belet a dit que si nous avons trop bu, nous pourrions passer la nuit ici.

— Cela me rappelle le jour du Sphinx, remarqua mélancoliquement Prenhoe. Belet n'est-il pas censé nous accueillir sur le seuil avec une guirlande de fleurs pour notre cou et un pain de parfum pour notre tête ?

Shoufoy ne l'écoutait pas. Il gratta sa barbiche clairsemée et suivit l'allée qui conduisait à la porte du jardin. Il leva les yeux vers la petite stèle de cuivre fixée dans le mur à côté qui représentait Horus sous la forme d'un faucon perché sur un disque d'or. Il se sentait inquiet. Belet et Seli étaient des personnes hospitalières et aimables. Ils auraient dû être là pour leur souhaiter la bienvenue.

— Où as-tu rencontré Belet ? demanda Prenhoe.

— Au village de Rhinoceri. Il appartient à une bonne famille, tu sais. Mais son père s'est mis à aimer un peu trop les vins lourds. C'était un homme riche. D'après Belet, il faisait d'affreux cauchemars. Un beau jour, il a cessé de se raser la tête pour boire du matin au soir. À cette époque, Belet n'était encore qu'un jeune homme. Toute la fortune de la famille a été ainsi dilapidée.

— Il est arrivé la même chose à l'un de mes lointains parents.

Mais Shoufoy avait la tête ailleurs. Il poussa la porte qui était ouverte et pénétra dans le jardin.

— On dirait qu'il a bêché ses plates-bandes, observa Prenhoe.

Shoufoy suivit son regard et son inquiétude s'accrut. La dernière fois qu'il était venu, Belet lui avait montré l'endroit, le

jugeant le plus favorable pour y faire pousser des légumes. La terre était à présent retournée et éparpillée.

Décontenancés, ils pénétrèrent dans la fraîcheur du portique et Shoufoy poussa la porte arrière en appelant :

— Belet, Seli, Aiya !

Il frissonna, certain qu'il s'était passé ici quelque chose de grave.

— Prenhoe ! murmura-t-il. Renifle.

— Je ne sens rien, répondit le scribe.

— Voilà bien ce qui est inquiétant, déclara Shoufoy, l'air sombre. Belet m'a dit qu'ils préparaient une fête. En admettant qu'ils soient sortis, où sont passés Aiya et son redoutable petit chien ?

Il entra dans la cuisine.

— Rien ne semble dérangé, murmura-t-il.

Il tâta le poêle. Le charbon était empilé, prêt à s'enflammer, mais le feu n'avait pas été allumé. Il remarqua que des torchons avaient été jetés en désordre. On avait dû emporter du pain et du fromage. Inquiet, le nain sortit sa dague et Prenhoe suivit son exemple. Shoufoy s'engagea dans l'escalier qui menait à l'étage et poussa la porte de la chambre. Il vit le lit, son voile de gaze repoussé, la tête sculptée en lion rugissant de chaque côté. Puis il examina le sol, qu'il trouva sale. Ce n'était pas dans les habitudes de la maison, car chez Belet, un homme fier, les planchers étincelaient. Le cœur de Shoufoy se mit à battre plus fort et sa bouche se dessécha. Prenhoe vint le rejoindre et, ensemble, ils jetèrent un coup d'œil aux coffres de la chambre.

Shoufoy allait quitter la pièce quand il perçut un mouvement sur sa droite. Levant son parasol, il frappa son assaillant à l'estomac au moment où Prenhoe poussait un cri. Il se retourna en entendant le choc de deux lames et vit Prenhoe aux prises avec un homme dont la tête et le visage étaient totalement masqués. Un claquement sec le ramena à son propre assaillant qui fonçait sur lui le couteau à la main. Il enfonça son épaule dans le ventre de l'homme. Le silence pesant sur la maison fut rompu par Prenhoe poussant des cris de guerre. Bien qu'éduqué pour être scribe et souvent occupé par l'étude de ses rêves, il avait également suivi l'entraînement classique d'un soldat. Il ne

lui fallut pas longtemps pour réaliser que ce n'était pas le cas de son adversaire. Celui-ci attaquait sans relâche mais ne savait pas se servir de son arme. De son côté, utilisant son parasol comme une lance, Shoufoy poussait vers l'escalier l'autre agresseur, qui se demandait comment ce nabot parvenait à se battre comme un vétéran de l'armée de Pharaon. Les coups de Shoufoy redoublèrent et l'homme paniqua, tout en continuant à reculer, sans réaliser qu'il atteignait le haut de l'escalier. Shoufoy se jeta en avant avec sa dague et l'homme fit un bond en arrière qui le précipita dans le vide. Arrivé en bas, il heurta le mur et sa tête fut projetée sur le côté avec un bruit sec. Même de là où il se trouvait, Shoufoy comprit qu'il s'était brisé le cou. Aussitôt il se précipita à l'aide de Prenhoe en poussant un terrible rugissement. Apeuré, le second assaillant lança sa dague vers Prenhoe et, tournant les talons, prit la fuite en direction de la fenêtre à l'extrémité du palier. Il repoussa les volets, mais Prenhoe fut plus rapide. L'homme tenta de lever la jambe vers le rebord. Plein de rage, le scribe l'empoigna.

— Non, s'écria Shoufoy, garde-le pour...

Trop tard ! Tenant sa dague à deux mains, Prenhoe venait de l'enfoncer dans le cou de l'homme. Avec un râle, celui-ci fit quelques pas en arrière en titubant et tenta d'arracher son masque comme pour chercher de l'air, mais du sang emplit sa bouche et il s'écroula sur le sol.

Pendant un instant, Prenhoe et Shoufoy restèrent immobiles, cherchant à retrouver leur souffle.

— Je t'avais bien dit que mon rêve était prémonitoire, bégaya Prenhoe en s'adossant au mur, les mains pressées sur son estomac. Ils avaient des têtes de lézards...

— Oh, tais-toi ! brailla Shoufoy.

Il s'approcha de l'homme écroulé devant la fenêtre dans une mare de sang, le retourna et écarta le tissu qui lui couvrait la tête. Le visage était maigre et hideux, avec une large cicatrice barrant la joue droite. Shoufoy examina le corps attentivement.

— Une jolie paire d'oiseaux ! s'écria-t-il.

Il fit signe à Prenhoe de le suivre à la cuisine.

— On peut dire que tu t'es bien battu. Mon assaillant à moi n'avait qu'un œil. Je me demandais pourquoi il ne parvenait pas à suivre les mouvements de mon parasol.

Le scribe avait maintenant récupéré et insistait pour démontrer la véracité de son rêve. Agacé, Shoufoy l'interrompit d'un geste.

— J'ai faim et soif.

Ils trouvèrent un peu de bière, du pain et du fromage dans la cuisine.

— Pose ça sur la table, dit Shoufoy. Je veux d'abord m'assurer que la maison est bien vide.

Il revint sur ses pas, attentif au moindre détail, sans découvrir rien d'anormal. Puis il se rendit dans l'atelier. Là non plus, rien n'avait été dérangé. Ses yeux tombèrent sur le coffre à outils en bois de santal – le bien le plus précieux de Belet. Shoufoy se souvint qu'il accompagnait Belet le jour où celui-ci l'avait apporté dans sa nouvelle maison. Il souleva le couvercle.

— Vide ! murmura-t-il.

Tout en se grattant la tête, il rejoignit Prenhoe à la cuisine où ils entreprirent de se restaurer en silence.

— Qu'avons-nous appris ? s'exclama enfin le petit homme. Belet et Seli sont partis. On a emporté de la nourriture et aussi les outils. Belet n'est pas retourné à ses anciens agissements. Seli l'en aurait empêché. Nous savons que quelqu'un a pris contact avec lui sur la place des Hyènes, non loin du village de Rhinoceri. J'en conclus que ce personnage, quel qu'il soit, est venu chercher notre ami. Belet et Seli ont été enlevés et on a pris les outils, ce qui signifie que le vol envisagé aura lieu bientôt.

— Ils ont pu venir aussi pour l'empêcher de parler et prendre les outils.

— Dans ce cas, où seraient leurs corps ?

Shoufoy frissonna. Il posa son pot de bière et se précipita au jardin, suivi par Prenhoe. À genoux devant le carré de légumes, ils écartèrent la terre fraîchement retournée et il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir la tombe improvisée. Le corps d'Aiya baignait dans son sang. Celui du chien, crâne éclaté, avait été jeté par-dessus. Prenhoe s'écarta pour vomir. Tremblant de

tous ses membres, Shoufoy se releva. Il éprouvait le terrible pressentiment qu'il ne reverrait plus jamais Belet et Seli en vie. Tirant Prenhoe par la manche, il l'entraîna vers la maison.

— Pourquoi ce massacre ? hoqueta Prenhoe en saisissant une cruche d'eau pour se rincer la bouche.

— C'est vraiment dommage que nous ayons tué ces deux vilains oiseaux, grogna Shoufoy en s'asseyant. Je pense qu'il s'agit de la bande de Rhinoceri. Ils sont venus ici, ont tué la servante et emmené Belet et Seli contre leur volonté. Ils ont également emporté les outils de serrurier, ce qui signifie qu'ils ont l'intention de forcer les serrures d'une maison de l'Argent ou de quelque coffre contenant un trésor. Les poêles étaient froids à notre arrivée, poursuivit-il. Je suppose donc qu'ils sont venus durant la nuit.

— Pourquoi avoir laissé ces deux tueurs ici ?

— Leur chef a dû découvrir d'une manière ou d'une autre que Belet attendait des invités. Il a donc laissé ces deux assassins pour s'occuper de nous. Ce qui est intéressant, c'est de savoir pourquoi...

Prenhoe esquissa un geste d'impuissance.

— Nous pouvons en conclure que leur projet, quel qu'il soit, doit se réaliser bientôt, poursuivit Shoufoy. Probablement aujourd'hui ou, au plus tard, cette nuit. Une fois le vol commis, il leur serait bien égal que la disparition de Belet et de Seli soit découverte. Ceux-ci pourraient même être accusés du forfait.

Il saisit son pichet et but une gorgée de bière.

— Pourquoi n'en avoir laissé que deux derrière eux ?

Shoufoy effleura sa cicatrice avec un sourire.

— J'ai dit quelque chose de drôle ? demanda Prenhoe.

— Cela m'a fait penser à mon nez, répondit le nain. Il est fort probable que la bande ait été recrutée à Rhinoceri. Si le vol prévu échouait et qu'il y ait des tués, la mutilation des corps révélerait aussitôt d'où sont venus ceux qui ont enlevé Belet et Seli.

— Est-ce que nous ne devrions pas prévenir Asural pour qu'il aille enquêter avec ses hommes au village ?

— Ce serait une perte de temps. Ils constateraient que certains habitants sont absents, mais personne ne leur

révélerait où ils sont allés ni ce qu'ils devaient y faire. Cela signifie aussi qu'ils ne sont pas très nombreux. Une bonne raison pour qu'ils ne laissent que deux hommes derrière eux. Sans doute ont-ils aussi pensé qu'un nain et un scribe aux mains douces ne présentaient pas un réel danger.

— Eh bien, ils ont fait une erreur, non ? s'écria Prenhoe.

— Oui, oui, c'est vrai. Écoute, Prenhoe, va trouver Asural et dis-lui d'amener la police ici. Le corps d'Aiya doit avoir une sépulture convenable.

— Et toi ?

— Je vais rester ici encore un instant.

Prenhoe n'eut pas besoin qu'on le lui dise deux fois. Il n'avait qu'une envie, s'éloigner de ce lieu de malheur et de ces corps mutilés. Shoufoy attendit qu'il soit parti puis reprit l'examen minutieux de la maison de haut en bas. Il ne découvrit rien, à l'exception d'un petit coffre dissimulé sous le lit. Il le tira et l'ouvrit. L'intérieur ne contenait pas grand-chose d'intéressant. Cependant, un petit rouleau de papyrus jauni attira son attention. Il le déroula sur le plancher et l'étudia avec soin. Écrit par Lakhet, le père de Belet, il présentait une première partie rédigée correctement. Mais l'écriture se déformait au fur et à mesure pour devenir presque illisible vers la fin. Il s'agissait d'un brouillon de prière, un de ces hymnes de louanges si prisés des courtisans et des fonctionnaires :

*Sois remercié, ô Osiris
Seigneur des deux cornes,
Porteur de la grande couronne.
Je te remercie de m'avoir choisi,
Moi, Lakhet, ton humble serviteur.
J'ai été effleuré par la gloire de Pharaon.
J'ai travaillé pour le grand bâtisseur,
J'ai façonné des portes pour les dieux,
Et mon travail a été béni.*

L'hymne se poursuivait par des louanges au dieu. Il constituait aussi un éloge astucieux de ce qu'avait accompli Lakhet. Avec un soupir, Shoufoy le remit dans le coffre et

repoussa celui-ci sous le lit. Puis il regarda autour de lui et ses yeux tombèrent sur une jolie table sculptée en acacia qui portait une statue du dieu chacal Anubis. Frissonnant de peur, Shoufoy tomba à genoux, ferma les yeux et étendit les mains dans une prière silencieuse. Tout au fond de lui, il savait que des choses affreuses s'étaient passées dans cette maison. Belet et Seli avaient été enlevés et la mort les attendait. Il s'assit sur ses talons et rouvrit les yeux. Quelle était la raison de tout cela ? Quel pouvait être l'objet du vol prévu ?

CHAPITRE XIII

Amerotkê se tenait assis sur le toit en terrasse de sa maison. Après avoir contrôlé l'enlèvement du sarcophage, Hatchepsout et Senenmout étaient retournés à Thèbes au début de l'après-midi. Il s'était aussitôt excusé auprès d'eux, insistant pour revoir sa famille. La délégation mitannienne venait de rentrer et les choses pouvaient attendre un peu. Il était également préoccupé par ce qu'il avait vu dans la tombe royale, ces peintures murales si parlantes. Il tenait à réunir toutes les informations sur ce sujet, revoir tout ce qu'il savait déjà et passer au crible chaque hypothèse. Soulagée par ce qu'elle avait trouvé dans le sarcophage, Hatchepsout avait agréé distraitement à sa demande, mais Senenmout insista pour qu'il retourne au temple d'Anubis dès le lendemain.

Shoufoy attendait son maître sur la voie publique à l'extérieur de la maison. Au premier coup d'œil, Amerotkê sut que quelque chose n'allait pas.

— Je ne voulais pas mettre dame Norfret au courant, expliqua Shoufoy. Voilà : Belet et Seli ont été enlevés, leur servante assassinée et enterrée dans le jardin. Prenhoe et moi avons été attaqués.

Amerotkê le prit par le bras et l'entraîna un peu plus loin sur la route, à l'ombre d'un tamarinier. Après avoir calmé le petit homme, il obtint le récit complet de ce qui s'était passé dans la maison de Belet.

— Tu as bien fait de m'attendre ici, déclara Amerotkê lorsque Shoufoy en eut terminé. Dame Norfret est toujours inquiète, craignant que nous ne soyons assaillis dans notre maison. Si elle apprenait qu'une de nos connaissances a été victime d'une agression... Voyons, je ne sais pas ce qu'ils peuvent préparer mais je suis d'accord avec toi, c'est pour bientôt. Belet a été

enlevé parce qu'il est un bon serrurier et Seli pour qu'on n'en sache rien. Mais où ?

Il se frotta la joue d'un air pensif et enchaîna :

— Je pourrais citer un millier d'endroits qu'une bande de brigands envisagerait de cambrioler : demeures remplies de trésors, magasins, sanctuaires et autres aubaines qui ne me viennent pas à l'idée pour l'instant.

— Belet et Seli sont-ils en danger ?

Shoufoy ferma les yeux, désespéré. Le visage de son maître venait de lui fournir la sinistre réponse.

— Les brigands ne sont pas des juges, dit Amerotkê. Que compte une vie humaine pour eux quand ils sont occupés à mener leur plan à bien ?

— Mais que pouvons-nous faire ? gémit Shoufoy en se trémoussant. Asural et Prenhoe sont en train de passer la ville au peigne fin.

— Je doute qu'ils trouvent quelque chose, rétorqua Amerotkê en se levant à son tour. Mais je te remercie d'avoir pensé à m'attendre ici. Pas un mot de cela à la maison.

Shoufoy examina son maître attentivement. Il désigna les meurtrissures qui couvraient ses bras et ses jambes.

— Et vous ? Que vous est-il arrivé ?

Amerotkê eut un sourire las.

— Voilà une autre histoire dont nous ne parlerons pas non plus. Il y a assez de problèmes comme cela, Shoufoy. Laissons passer un peu de temps avant de mettre dame Norfret au courant. Maintenant, viens. Il ne faut pas qu'on nous voie traîner par ici.

Norfret et les garçons furent enchantés de le revoir et lui posèrent mille questions. Amerotkê envoya Shoufoy au temple pour mener certaines enquêtes tandis qu'il se retirait avec son épouse dans leur chambre afin de « parler plus intimement », comme disait Norfret. Après qu'ils eurent fait l'amour, elle reprit son interrogatoire mais Amerotkê se contenta de réponses évasives, tout en sachant qu'elle reviendrait à la charge. Elle avait remarqué les traces de coupures sur son corps et certaines informations récoltées par Shoufoy au temple lui étaient revenues aux oreilles. Malgré cela, elle n'insista pas et

partit discuter avec l'intendant de ce qu'il fallait cueillir au verger. Les garçons étaient occupés dans la cour à construire une petite charrette avec l'aide du menuisier.

Après s'être baigné et changé, Amerotkê jouissait de la brise du soir en couchant par écrit tout ce qu'il venait d'apprendre. La table en orme devant lui était couverte de petits pots d'encres et de styles. Il avait tant travaillé que ses doigts et ses poignets étaient douloureux. Après quoi, il reposa enfin son style et sortit de son sac de cuir le manuscrit de Sinoué. Il en avait déjà lu une partie, particulièrement intéressé par les aventures du voyageur chez les tribus de la jungle, très loin au sud de la Troisième Cataracte.

— À présent, je peux comprendre pourquoi tant de personnes cherchaient à acheter ce document, murmura-t-il pour lui-même.

Sinoué était un conteur-né et ses connaissances infinies. Il décrivait pistes et routes avec force détails, indiquait comment entrer en rapport avec les différents villages et les tribus, comment trouver de l'eau et de la nourriture, quels dangers représentaient les maraudeurs et les rôdeurs, quelles directions suivre. Amerotkê avait lu ou entendu bien d'autres récits de voyage, mais ils relevaient davantage de l'imagination que de la réalité avec leurs histoires de lacs à demi gelés qui abritaient des bêtes féroces. Par contre, dès les premières lignes, on sentait que Sinoué disait vrai. Chaque indication était claire et il dessinait même des cartes, certes à grands traits, mais lisibles. Amerotkê relut à nouveau les passages qui concernaient les nains de Nubie, leurs coutumes et surtout leur art de la chasse et de la guerre.

Il reposa ensuite le manuscrit et se remit à ses écrits. Il entendait les cris de ses fils au-dehors auxquels répondait en écho la voix profonde de Shoufouy qui, de retour, prétendait être un babouin en maraude. Au bout de quelques instants, le petit homme monta le rejoindre. Il avait le regard triste et aucune envie de jouer. Son cœur était lourd. Il aurait voulu savoir ce qui était arrivé à son maître et à son ami Belet, ou encore comment conquérir les faveurs de la danseuse qui le rendait fou d'amour.

Amerotkê poussa un siège dans sa direction et lui versa une coupe de bière.

— Eh bien ?

— Mes poèmes d'amour n'ont aucun succès, maître, déclara tristement Shoufoy. Écoutez celui-ci.

Il reposa sa coupe et étendit les mains :

*Le cri de l'oie sauvage m'appelle !
Il appelle et appelle encore !
Mais je suis prisonnier du filet de ton amour...*

— Excellent, Shoufoy ! s'empressa de dire Amerotkê. Mais ça suffit pour aujourd'hui.

— Je n'ai pas pu trouver Prenhoe, ni Asural, annonça le petit homme. Maître, qu'est-ce qui a bien pu arriver à Belet ? Pourquoi les voleurs ont-ils emporté tous ses outils ?

— Je l'ignore. Tout ce que nous savons, c'est qu'un vol se prépare. Tu as alerté Asural, n'est-ce pas ? Pour l'instant, je ne peux rien faire d'autre.

— Vous ne vous intéressez plus à moi, déclara Shoufoy avec humeur. Vous ne voulez pas me dire ce qui vous est arrivé. J'ai entendu certains bruits, maître. Si dame Norfret savait...

— Si dame Norfret apprend quoi que ce soit, tu n'auras pas seulement affaire à une oie sauvage comme dans ton poème..., menaça Amerotkê.

— Vous avez été en danger, n'est-ce pas ? Prenhoe a fait un mauvais rêve la nuit dernière. Il était au bord du Nil avec une belle femme...

— La même que dans ses rêves précédents ?

Shoufoy tapa du pied. Le juge sourit.

— Qu'as-tu trouvé au temple d'Anubis ?

Le nain soupira tristement et son maître le saisit par le poignet.

— As-tu découvert quelque chose, Shoufoy ?

— J'ai interrogé les gens avec soin, en particulier le prêtre qui assure la garde de jour. Selon lui, il est possible, mais peu probable, que quelqu'un se soit caché dans la chapelle. Il n'y croit pas.

— Et ?

— Khety est du même avis. Il aurait fallu rester totalement immobile et silencieux, car à la moindre inquiétude Nemrath aurait déclenché l'alarme.

Amerotkê lâcha le poignet qu'il tenait toujours.

— C'est vrai. J'y ai pensé moi-même. Wanef a donc menti.

— Je l'ai vue au temple ainsi que les deux autres. Hunro et Mensou se sont montrés aussi revêches que d'habitude, mais la princesse mitannienne ressemblait à un chat venant d'attraper une souris. Elle a demandé de vos nouvelles, disant que lors de leur retour à Thèbes, ils avaient croisé sur leur chemin les débris d'un char. Elle a aussi parlé de buissons d'ajoncs qu'on avait incendiés.

— Ce n'est rien !

Amerotkê posa un doigt sur les lèvres de Shoufoy en entendant Norfret dans l'escalier.

— Encore des secrets ? demanda-t-elle en contemplant son mari depuis le seuil d'un air entendu. Je viens juste de me souvenir du message que je t'ai envoyé.

— Quel message ? demanda Amerotkê.

— À propos d'un coffre et d'une clé.

— J'ai essayé de lui dire, intervint Shoufoy. Mais, comme toujours, le grand juge était trop occupé pour écouter.

— Répète donc.

Norfret s'avança pour s'asseoir à côté de Shoufoy.

— Il s'agit du meurtre dans le temple d'Anubis. Tu m'as appris que la porte était fermée et la clé toujours accrochée à la ceinture de Nemrath, la victime. C'est bien cela ?

Amerotkê acquiesça.

Norfret tapota le lien bleu qui lui enserrait la taille.

— Voilà ! J'ai pris une clé en bas et je suis montée dans notre chambre. J'étais certaine d'avoir pris la clé du coffre comme je le fais à maintes occasions. Mais, cette fois, ce n'était pas la bonne. J'étais réellement ennuyée car il m'a fallu redescendre pour l'échanger.

Amerotkê écoutait, perplexe.

— Désolé, je ne comprends pas où tu veux en venir.

Shoufoy sauta sur ses pieds et se mit à bondir.

— Moi si, moi si !

— Comment savoir si la clé que Nemrath portait à sa ceinture était la bonne ? poursuivit Norfret.

— Parce que c'est une clé spéciale, impossible à reproduire sans éveiller des soupçons.

— Non, non ! coupa Norfret avec excitation. Qu'est-ce qui est important dans une clé, seigneur juge ? Ce n'est pas la tige, ni le haut, mais les dents, à l'extrémité. C'est ce qui exige toute l'habileté d'un serrurier. Une clé doit pouvoir faire tourner une serrure, non ?

Amerotkê sursauta.

— Voilà pourtant ce qui est arrivé, insista Norfret. Quelqu'un est entré dans la chapelle, a tué Nemrath, pris l'améthyste sacrée, accroché une réplique de la clé à sa ceinture et est sorti en refermant derrière lui.

— Possible. Toutefois, cela signifie aussi que Nemrath est non seulement victime mais aussi complice. Il a fallu qu'il ouvre la porte à son assassin.

— Bien sûr, bien sûr ! s'exclama Shoufoy. Souvenez-vous de ce que l'homme-crocodile a raconté à propos de Nemrath, que c'était un gros homme lubrique, qu'il aimait la chair fraîche.

— Ita ? Mais le médecin a assuré que Nemrath n'avait pas eu de relations sexuelles avant de mourir. Il n'en a trouvé aucune trace.

— Elle ne se serait sans doute pas laissé approcher...

— C'est vrai, c'est vrai... conclut Amerotkê en partageant à présent leur enthousiasme. Mais la réplique de la clé ?

— Facile à faire, affirma Shoufoy. N'importe quel ouvrier du cuivre ou du bronze peut en exécuter une copie rien qu'à partir d'un dessin...

Amerotkê se leva, saisit Norfret par l'épaule et l'embrassa sur la bouche.

— Bravo ! Si on a besoin d'un autre juge à Thèbes...

Norfret leva les yeux au ciel en éclatant de rire.

— Non, merci ! Je n'ai pas envie d'avoir à parcourir le désert dans un char. Seule la vérité m'intéresse, seigneur juge.

— Oui, oui, continua Amerotkê en s'asseyant et en resserrant l'attache de ses sandales. Et moi aussi.

— Tu t'en vas ?

— Bien sûr. Merci à toi. À présent, je sais comment on a tué Nemrath et volé la Gloire d'Anubis. Il n'y a pas de temps à perdre. Les Mitanniens vont signer le traité et s'en aller. Je crains que la Gloire d'Anubis ne s'en aille avec eux. Shoufoy, tu m'accompagnes. Il y a assez de gardes au temple d'Anubis. Nous n'aurons pas besoin de déranger Asural.

Amerotkê assura Norfret qu'il serait de retour plus tard dans la soirée. Il embrassa les garçons en leur recommandant d'être sages, puis se hâta sur la route en direction de Thèbes, suivi de Shoufoy.

Les portes de la ville étaient déjà fermées mais la garde de nuit les fit entrer par une poterne et ils atteignirent rapidement le temple d'Anubis.

L'enceinte sacrée était vide mais, usant de son autorité, Amerotkê demanda à voir le grand prêtre. Quand celui-ci arriva, Amerotkê sollicita l'autorisation d'interroger Khety et Ita dans la chapelle qui avait abrité la Gloire d'Anubis.

Les yeux du grand prêtre se mirent à briller.

— Il y a donc du nouveau ?

— Je sais comment le vol a été accompli, mais il reste encore bien des incertitudes, l'informa Amerotkê. J'aimerais aussi que le capitaine de la garde Tetiky se joigne à nous.

Un prêtre acolyte conduisit Amerotkê à la chapelle. L'endroit semblait abandonné – il n'avait pas été nettoyé. Le prêtre expliqua qu'il ne serait à nouveau consacré que lorsqu'on aurait retrouvé la Gloire d'Anubis. Après avoir allumé des lampes, il s'en alla. Amerotkê examina le bassin et tous les recoins. Il réalisa qu'il aurait été vraiment difficile à Weni de se dissimuler, de tuer Nemrath et de s'échapper. Des pas retentirent dans le couloir au-dehors. Avec l'aide de Shoufoy, le juge disposa vivement trois sièges et s'assit lui-même sur la chaise du prêtre, Shoufoy derrière lui. Khety, Ita et Tetiky paraissaient plutôt nerveux lorsque le prêtre acolyte les introduisit. Amerotkê aperçut les gardes du temple dans le couloir. Il leur ordonna de rester là et de refermer la porte.

— De quoi s'agit-il ? protesta Tetiky. Me voilà traîné ici comme un criminel par mes propres hommes !

— Je ne sais pas encore si tu es coupable ou non, reconnut Amerotkê en pointant le doigt vers lui. Mais, en tout cas, l'un de vous, sinon vous deux, l'est certainement !

— Impossible ! cria Khety.

Assise, les épaules basses, Ita demeurait silencieuse, les mains sur les genoux.

— Je suis las de ces allégations, gémit le prêtre. Avoir été de l'autre côté de la porte ne signifie pas que je suis coupable.

— C'est ce que tu as déjà dit et c'est une bonne ligne de défense, n'est-ce pas ? Tu te tenais près de l'endroit du crime mais rien ne démontre que tu as pris part au forfait. En réalité, c'est le contraire. Et tu dors sur tes deux oreilles en attendant qu'on te libère de tout soupçon.

— Quelles preuves avez-vous ? demanda soudain Ita.

— Une question d'abord. Qui était Weni ?

Khety esquissa un geste d'impuissance.

— Je n'en sais rien. Un héraut, je crois. Tué lorsque la meute sacrée s'est échappée.

— Il avait pris contact avec toi, poursuivit Amerotkê. Et il t'a offert une fortune pour voler la Gloire d'Anubis.

— Une fortune ? protesta Khety. Où Weni aurait-il pris cette fortune ?

— Chez les Mitanniens. Ils désiraient l'améthyste sacrée, ne serait-ce que pour le plaisir d'offenser la divine Hatchepsout. Weni était certes un héraut de l'Égypte, mais aussi un espion et un traître. Il est venu te trouver avec un plan, n'est-ce pas ? Je suis au courant pour la clé.

Khety pâlit ; Ita eut un sursaut et détourna les yeux.

— Vous avez réfléchi tous deux à cette proposition. Weni vous demandait seulement de voler la Gloire d'Anubis. Vous n'aviez rien d'autre à faire qu'à la lui remettre et toucher votre récompense. Ensuite, vous auriez laissé passer deux ou trois mois en attendant que les choses se tassent et vous auriez disparu ensemble. Khety ne serait pas le premier prêtre à quitter le temple pour d'autres aventures.

— Vous oubliez Nemrath.

— Non, je ne l'oublie pas. J'ai vu son corps lorsqu'on le préparait pour son dernier voyage. Son kê est-il déjà parti pour

l'horizon lointain ? Ou bien est-il resté ici jusqu'à ce que justice soit faite ? Qu'en penses-tu, Khety ? Regarde autour de toi et observe les ombres qui dansent.

Amerotkê saisit le prêtre par l'épaule et l'obligea à se retourner.

— Tu vois la statue d'Anubis ? Un jour ou l'autre, plus tôt peut-être que tu ne le penses, tu devras traverser les salles du monde souterrain et te présenter devant les dieux pour confesser ton crime.

Khety se libéra de son étreinte.

— Quel crime ? Sur quelles preuves vous basez-vous ?

— Tu connais le prix à payer pour meurtre, sacrilège et vol ? avertit Amerotkê. Vous serez tous les deux cités à comparaître devant moi dans la salle des Deux Vérités, condamnés à mort et emmenés dans les Terres rouges. Il est possible que les soldats de Pharaon vous torturent et qu'ils profitent de la jeune Ita. Après tout, une fois la sentence prononcée, vous ne serez plus considérés comme des êtres humains. Ils vous maltraiteront avant de creuser de profonds puits dans le sable pour vous y enterrer vivants.

La sueur ruisselait sur la figure d'Ita. « Tu es la moins résistante, songea Amerotkê en l'observant. Car tu n'avais jamais envisagé la possibilité que vous puissiez être découverts et punis... » Il se souvint du corps de Nemrath, du sacrilège commis dans ces lieux sacrés et cela l'aida à garder son impassibilité.

— Oui, ils vous enterreront vivants, reprit-il, et ils placeront de lourds rochers au-dessus des fosses. Vous tenterez de creuser une issue mais il vous sera même difficile de bouger. Le sable vous emplira le nez, la bouche et les yeux. Vous souffrirez de la chaleur brûlante du jour et du froid glacial de la nuit. Et si, par hasard, vous parveniez à vous libérer, vous seriez trop faibles pour vous en tirer.

Il jeta un regard à la femme et reprit :

— Es-tu déjà allée dans les Terres rouges, Ita ? Moi si. Les lions y sont affamés car les Mitanniens ont abattu tout le gibier. Ils sentiront ta peur. Il est même possible qu'ils viennent te déterrer.

Il se tut un instant. Ita se frottait les bras comme si elle avait froid.

— As-tu déjà vu une bande de fauves s'en prendre à un phacochère ? Ils peuvent rester des jours autour du trou.

— Assez, interrompit Khety en se levant brusquement. Vous n'avez pas le droit.

— J'ai tous les droits, rétorqua Amerotkê. Où comptes-tu aller ?

Il jeta un coup d'œil au capitaine de la garde assis, immobile comme une statue. Tetiky avait l'air terrifié mais Amerotkê le devinait innocent.

— Tu peux attendre dehors. Ne t'éloigne pas. Si Khety ou Ita cherchent à partir sans ma permission, dit-il en étendant les doigts pour montrer l'anneau attestant sa fonction, qu'ils soient exécutés sur-le-champ.

Le capitaine se leva.

— Une question avant que tu t'en ailles. Tu étais bien de service la nuit où Nemrath a été tué et l'améthyste sacrée volée ?

— Oui, seigneur.

— Donc tu effectuais des patrouilles dans les couloirs et les galeries ? Dis-moi si Khety a quitté son poste à un moment ou à un autre ?

— Je suis sûr que non.

— Ita lui a apporté des rafraîchissements ?

— Je l'ai vue arriver mais aussi repartir.

— Tu as affirmé que lorsqu'elle a regagné les cuisines elle portait un pichet ?

— C'est exact ! s'exclama le capitaine.

Amerotkê sourit.

— Voilà ! Maintenant il te vient à l'esprit la même idée que moi. N'était-elle pas censée laisser le pichet à Khety ?

Tetiky fit signe que oui.

— Oh, à propos, ajouta Amerotkê, tu as mentionné des bruits au sujet d'un dieu ressemblant à Anubis que l'on aurait vu errer dans le temple. Est-ce que tu y crois ?

Le soldat eut un petit sourire.

— Probablement un prêtre portant un des masques sacrés. Cela arrive parfois.

— Qui d'autre l'a aperçu ?
— Quelques-uns de mes gardes.
— Interroge-les à nouveau, recommanda Amerotkê. Dis-leur que j'en veux une description détaillée, en particulier les mains.
Tetiky s'inclina.

Amerotkê attendit qu'il eût refermé la porte sur son passage avant de se tourner vers les deux autres.

— Je vais vous prouver que vous êtes tous les deux des assassins, énonça-t-il calmement. Toi, Ita, tu es l'appât. Séduisante et douce, certainement très douée au lit...

— Je suis une prêtresse. Vous m'insultez !

— En ce qui me concerne, tu pourrais être la fille de Pharaon, pour ce que j'en ai à faire, lâcha le juge avec indifférence. Car tu es aussi une meurtrière. Mais laisse-moi te raconter ce qui s'est passé. Weni, traître et espion, avait reçu l'ordre de voler la Gloire d'Anubis. Tous les ennemis de l'Égypte sont prêts à payer un bon prix pour s'approprier l'améthyste sacrée et se moquer ainsi de la divine Hatchepsout. Weni vous a apporté un poignard dont on ne pouvait retrouver l'origine et vous a exposé son plan. Nemrath était connu comme un homme lubrique et il avait envie de toi, n'est-ce pas, Ita ? Mais tu battais des cils sur tes jolis yeux en prétendant que ton cœur appartenait à Khety. Seuls les dieux connaissent l'écheveau tortueux de votre complot. L'appétit de Nemrath était aiguisé et, finalement, une solution fut proposée.

Amerotkê observa une pause. Il espérait vaincre l'entêtement des deux meurtriers.

— À Thèbes, les prêtres des temples se partagent volontiers les charmes d'une servante. La chose est courante. Khety est comme les autres, sauf qu'il ne voulait pas entendre parler d'une liaison entre le vieux Nemrath et la jolie Ita, ni voir celui-ci la poursuivre de ses assiduités. Est-ce que Nemrath t'a donné de l'argent, Khety ? Les servantes du dieu ne confient-elles pas leurs biens les plus précieux à la maison de l'Argent ? Les scribes du Trésor ne tiennent-ils pas un compte exact des retraits ? Il va falloir que je vérifie tout cela. J'aurais dû m'en informer plus tôt. En attendant, je pourrai certainement prouver bientôt que Nemrath a effectué un retrait important.

Personne ne saura me dire ce qu'il en a fait mais je le découvrirai. Il y a sûrement un compte au nom de Khety ou d'Ita ouvert à Thèbes chez quelque marchand ou banquier.

Les deux accusés commencèrent à s'agiter.

« Nous progressons..., pensa Amerotkê avec satisfaction. Je les tiens. Il faut jouer serré... »

— Vous avez encaissé un petit trésor en poussant Nemrath à désirer la belle Ita. Mais où et comment s'y prendre pour que personne ne soupçonne rien ? C'est alors que Khety conçut un plan ingénieux. Nemrath était justement de garde devant l'autel d'Anubis. À la nuit tombée, Ita est arrivée avec la collation de Khety. Veillant à ce que Tetiky et ses gardes ne soient pas dans les parages, Khety frappa à la porte, sans doute un signal convenu. Nemrath était surexcité, arrivant à peine à croire à sa bonne fortune. Ita serait enfin à lui et il passerait la nuit dans ses bras ! Qui se soucie alors du sacrilège ? Le voilà qui déverrouille la porte, un pont de fortune est jeté sur le bassin, Ita entre dans la chapelle, la planche est ôtée et Nemrath ferme de nouveau la porte à clé. Mais il ignore que la jeune femme a dissimulé la dague de Weni dans les plis de sa robe et qu'elle n'a nulle intention de laisser ce gros prêtre lubrique poser la main sur elle.

Le visage d'Ita ruisselait de sueur et elle ne cessait de se tapoter le cou. Khety jetait au juge des regards meurtriers.

— Ne fais pas de bêtise, avertit Amerotkê. Tu serais tué aussitôt.

— Je ne pense pas qu'il le fasse, intervint Shoufoy.

Fasciné, il avait écouté le discours de son maître, partagé entre l'admiration et l'incrédulité en voyant l'aspect doux et sage d'Ita. Il tira sa dague.

— Mon maître ne craint rien, n'est-ce pas, Khety ?

— J'attends toujours les preuves de ce qu'il raconte, cracha le prêtre.

— Oh, elles viendront peu à peu ! répondit le juge. Nous en avons déjà un certain nombre.

Il se prépara à mentir et continua :

— Vois-tu, Nemrath avait confié à quelqu'un ce qui se tramait entre vous.

— Il n'aurait pas dû ! Il avait juré..., lâcha Ita.

Elle ferma les yeux et se mordit la lèvre.

— Stupide garce ! s'exclama Khety, hors de lui.

— Comme je le disais, poursuivit Amerotkê, Nemrath se trouvait ici avec Ita. Il était ivre d'excitation et tapotait les coussins de ce qui devait être leur lit d'amour. Ita s'approche et le frappe droit au cœur, un seul coup, inattendu et mortel. Nemrath n'a pas dû survivre au-delà de quelques battements de cœur. Il ne reste plus à la jeune femme qu'à s'emparer de la Gloire d'Anubis dans son reposoir et aller frapper à la porte pour signaler que tout est terminé.

— Et la clé ? s'écria Khety. Il n'y avait pas de pont.

— Il reste encore quelques détails à préciser, mais j'en ai découvert assez. Ita a dû utiliser le rebord dissimulé sous l'eau pour aller ouvrir la porte et quitter la pièce. Toi, Khety, tu avais une planche toute prête pour faire office de pont. Veillant à ne pas être surpris, tu es entré dans la chapelle avec la réplique de la clé, semblable en tout point à l'originale. Tu l'as placée à la ceinture de Nemrath puis, après avoir retraversé le bassin, tu as retiré la planche et verrouillé la porte. Tu as caché la clé sur toi. Qu'as-tu fait de la planche ? Certes, il ne manque pas de fenêtres et de coins dans les galeries extérieures et sans doute n'as-tu pas mis longtemps à t'en débarrasser. Pendant ce temps, Ita montait la garde. Tu avais la clé, elle avait l'améthyste. Le pichet qu'elle avait apporté ne contenait qu'un peu de vin ou de bière. Elle l'a vidé dans ta coupe, a mis la pierre à la place et rapporté le tout à la cuisine, tandis que toi, Khety, tu terminais ta veille. Nous en arrivons maintenant à la fin et aux moments les plus dangereux de vos criminelles actions. Le lendemain matin, il a fallu forcer la porte de la chapelle. Dans la confusion qui a suivi la découverte du corps de Nemrath et la disparition de l'améthyste, qui s'est soucié de la clé ? D'autant qu'elle était toujours accrochée à la ceinture de Nemrath. Pourquoi s'intéresser à une serrure qui venait d'être brisée par les gardes ? Profitant de cette agitation, tu remets la bonne clé en place et récupères la copie. Ainsi le mystère est complet.

— Mais j'étais de garde, bégaya Khety. Par conséquent le premier à être soupçonné.

— Excellente défense, en vérité. Voilà pourquoi Tetiky n'a rien remarqué d'anormal. Dans ces conditions, comment t'accuser ? L'améthyste sacrée n'était pas sur toi. En imaginant même que tu aies pu la voler, il paraissait évident que tu n'avais pas le moyen de la vendre. On pouvait te soupçonner mais, comme tu le fais remarquer toi-même, où sont les preuves ? Seulement, maintenant, tout a changé. Tu seras traduit en justice et l'on fouillera votre vie à tous deux. Shoufoy va se mettre à enquêter un peu partout.

Amerotkê imita de ses mains les mouvements des plateaux d'une balance avant de reprendre :

— Nous trouverons d'autres preuves et, à la fin, vous serez jugés coupables de meurtre, de sacrilège et de vol.

Il se leva et abaissa les yeux vers eux.

— Je vous donne un instant — oh, rien que quelques minutes ! — pour vous entretenir de cela tous les deux.

Ita regarda autour d'elle, l'air égaré.

— À quoi bon ? protesta-t-elle. Vous nous jugez déjà coupables et nous allons mourir.

Amerotkê se rassit avec un sourire.

— Ah ! Tu as de la chance. Vois-tu, la divine Hatchepsout désire avant tout récupérer la Gloire d'Anubis. Jusqu'à un certain point, Nemrath est responsable de sa propre mort. Si vous avouez et si vous me dites ce qui s'est réellement passé, si la Gloire d'Anubis retrouve sa place dans le sanctuaire, voici ce qu'il adviendra : vous serez tous deux autorisés à quitter Thèbes dans les vêtements que vous portez, avec une arme et un sac contenant de la nourriture et de l'eau. Où vous irez et ce que vous ferez ne regardera que vous. À la seule condition que vous ne remettiez jamais les pieds à Thèbes. Vous serez bannis à vie et ne pourrez plus jamais servir dans aucun des temples de la Haute ou de la Basse-Égypte ! Réfléchissez bien. C'est mieux que d'étouffer dans les Terres rouges jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il se leva, fit signe à Shoufoy de le suivre et tous deux quittèrent la chapelle. Tetiky et ses gardes attendaient dans le passage. Amerotkê leur ordonna de se poster plus loin, demandant au capitaine de rester. Se mettant alors à examiner

attentivement les alentours, il repéra une fenêtre tout en haut du mur ainsi que divers recoins où il aurait été facile de cacher la planche qui avait servi à franchir le bassin sacré.

Tetiky se montrait nerveux.

— Je suis innocent, seigneur.

Amerotkê le frappa sur l'épaule et désigna la chapelle.

— Bien entendu, je le sais, mais ces deux-là ne le sont pas.

L'homme roula des yeux effarés.

— Ils sont coupables de quoi, seigneur ?

— De meurtre, tout autant que le dieu Seth. Tu seras informé d'ici quelque temps.

— Et l'améthyste sacrée ?

— J'espère qu'ils la rendront, dans leur intérêt. Maintenant, écoute-moi bien, Tetiky, lui dit-il en le saisissant par le bras. Qu'en est-il de ces rumeurs selon lesquelles on aurait aperçu le dieu Anubis errer dans les galeries du temple ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Qui, alors ?

Le capitaine héla un des gardes, une jeune recrue au visage avenant qui accourut aussitôt.

— Raconte au seigneur Amerotkê ce que tu m'as relaté à propos du dieu Anubis.

— Je n'ai rien vu, balbutia l'homme. C'était sûrement un rêve, un jeu de lumière.

Il jeta un rapide coup d'œil en direction de ses compagnons qui attendaient à l'extrémité du passage. Amerotkê sourit.

— Capitaine Tetiky, ce soldat doit être récompensé pour sa bonne vue et sa vigilance. Car tu as bien vu quelque chose, n'est-ce pas ? insista-t-il. Mais tu ne veux pas le reconnaître parce que tes camarades se sont moqués de toi. Pourtant je suis certain que si j'interroge certains serviteurs ou d'autres gardes de ce temple, ils auront vu la même chose.

Ne sachant que faire, la recrue regarda Tetiky avec appréhension.

— Dis-moi la vérité, insista le juge.

— Il y a deux nuits, avant que la danseuse soit tuée, j'étais de garde ou, plus exactement, je patrouillais dans l'espace compris entre le jardin et les portes de perles. J'ai entendu un bruit et

me suis vivement retourné. Pendant quelques secondes seulement, j'ai aperçu une silhouette vêtue comme le dieu Anubis. En tout cas, elle portait un masque de chacal noir et or sur la tête, des sandales de guerre et un pagne de cuir noir. Une cape pendait sur ses épaules.

— Était-ce un homme ou une femme ?

Le jeune homme secoua la tête, l'air confus.

— Je l'ignore. Une femme, peut-être. À cause de sa démarche élégante...

— Bon ! continua Amerotkê en s'approchant encore de lui. Maintenant, essaie de te souvenir exactement de chaque détail. Cette silhouette... portait-elle quelque chose ?

La recrue ferma les yeux.

— Oui, on aurait dit une courte lance. Mais je n'en suis pas vraiment sûr...

— Je te remercie.

Amerotkê prit congé des deux hommes et regagna la chapelle. Il contempla Ita et Khety, serrés l'un contre l'autre.

— Eh bien ? fit-il en s'asseyant.

— Pouvons-nous compter sur votre parole ? Sur un engagement officiel de votre part ?

— Vous le pouvez. Mais il me faut la Gloire d'Anubis ainsi que des aveux complets.

Khety fit signe à Ita.

— Je reviens tout de suite, annonça-t-elle.

Amerotkê l'autorisa à sortir et attendit. Elle ne tarda pas à revenir, portant un petit sac de cuir couvert de poussière et de boue.

— Vous l'aviez enterrée dans le jardin ? s'étonna le juge.

La jeune femme hocha la tête, délia la cordelette et sortit du sac la splendide améthyste, aussi grosse qu'un œuf. Shoufoy siffla entre ses dents devant l'éclat et la beauté de la pierre. Amerotkê l'éleva pour l'examiner à la lueur de la torche, la tournant et retournant jusqu'à ce qu'il distingue en son centre une tête de chien ou de chacal formée par la disposition des cristaux. Il l'étudia sous toutes ses faces et constata qu'elle n'avait subi aucun dommage. Après quoi, il la replaça dans le sac qu'il posa à côté de son siège.

— Votre confession, à présent.

— Nous n'étions pas malheureux ici, commença Khety. Je gagnais pas mal d'argent grâce aux droits mortuaires. Puis j'ai rencontré Ita. Nemrath ne cessait de l'importuner. Une vie banale en somme, seigneur, jusqu'à un certain jour, alors que je me trouvais dans ma chambre...

— Quand était-ce ?

— Oh, il y a quelques jours. Une dizaine peut-être, peu après l'arrivée des Mitanniens. J'ignore qui était la personne venue me trouver. Parfois elle disait s'appeler Weni, d'autres fois Mensou...

— Mensou ! s'exclama Amerotkê. Mais c'est l'un des ambassadeurs mitanniens.

— Je sais, je sais. Mais comment le croire ? J'ignore même s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Sa voix était parfois étouffée, parfois claire, aiguë certains jours et d'autres très basse.

Khety se gratta le front.

— Une fois, j'ai pensé qu'il s'agissait réellement de Weni, mais il a été tué et un autre est venu qui semblait si bien au courant de tout que j'ai douté de mes yeux et de mes oreilles. Quoi qu'il en soit, ce visiteur m'a confié que je pouvais devenir riche au-delà de mes rêves les plus fous si je volais la Gloire d'Anubis. Naturellement, je lui ai répondu que c'était une folie, que personne ne pouvait y parvenir. Mais il est revenu à la charge et a mentionné une somme si considérable... un tas d'or et d'argent. Je ne pouvais même pas imaginer pareille somme. Alors j'ai dit que j'avais besoin d'en parler avec Ita. Mon visiteur y était d'abord opposé mais il a fini par céder. Quand il est revenu, j'ai dit à ce mystérieux messenger que nous ferions ce qu'il désirait, mais avec la complicité de Tetiky ou de Nemrath. Il m'a traité de fou.

— C'est alors que j'ai proposé mon plan, intervint Ita sur un ton de défi.

Elle marqua une pause.

— Nous avons bien votre parole, seigneur ?

Amerotkê hocha la tête. Rassurée, elle enchaîna :

— Nemrath était aussi lubrique qu'une chèvre. Il ne cessait de me murmurer des grivoiseries chaque fois qu'il me croisait, mais il avait peur de Khety. Alors je lui ai fait croire que ce dernier ne s'en souciait pas, qu'il était même content de me partager avec lui. Le vieux fou m'a crue. Nous n'avons jamais fait allusion à la Gloire d'Anubis. Nemrath a payé et le reste s'est passé comme vous l'avez raconté !

— Tu n'as pas craint d'être surprise par la garde ?

— Tetiky est comme tous les soldats, il ne change jamais d'un pouce sa routine. La nuit où nous avons volé l'améthyste, tout s'est déroulé selon notre plan. La seule chose qui m'a inquiétée, ce sont ces rumeurs à propos d'Anubis qu'on aurait vu errer dans le temple.

— Est-ce que tu y crois ? demanda Amerotkê.

— Je ne crois pas que les dieux se promènent, répondit Ita avec un sourire affecté. Je ne crois en rien, seigneur Amerotkê. Surtout quand vous travaillez dans un temple avec des prêtres... C'est vrai, j'ai tué Nemrath. Il méritait de mourir, il me persécutait. Et j'ai volé l'améthyste.

— Pourquoi ne l'as-tu pas remise à ce visiteur ?

— Quand il est revenu, il nous a sommés de la garder... Il a dit qu'il reviendrait plus tard, expliqua Khety. Quelqu'un est bien venu après la mort de Weni, mais j'étais vraiment perplexe et je soupçonnais que la pierre allait tomber entre les mains des Mitanniens. Alors nous l'avons gardée au cas où les choses tourneraient mal.

— Donc cet autre visiteur ne pouvait être Weni ?

— N'importe qui, homme ou femme, comment savoir ?

— Y a-t-il autre chose que vous puissiez me révéler ?

— Seigneur ?

Amerotkê tourna un regard interrogateur vers Ita.

— Allons-nous être chassés avec les vêtements que nous portons, comme des criminels ? gémit la jeune femme.

— Eh bien, c'est ce que vous êtes, non ? grinça Shoufoy.

— Il vous reste votre vie et votre santé, sans parler de votre liberté.

Ita tendit la main, tête baissée.

— Pourrions-nous prendre un peu d'argent ? Seigneur, j'ai quelques informations qui pourraient vous intéresser. C'est à propos de la danseuse, de cette Heset tuée dans un pavillon du jardin.

— C'est bon, je vous laisserai de l'argent, concéda Amerotkê.

— Cette danseuse, je la connaissais un peu, reprit Ita. L'après-midi précédant sa mort, elle m'a confié que le Mitannien l'avait engagée pour danser. Je suis absolument certaine de ses paroles.

— Le Mitannien ? Mais lequel ?

— C'est tout ce qu'elle a dit, seigneur...

Amerotkê prit l'améthyste sacrée et la soupesa avec soin.

— Vous devrez avoir quitté Thèbes avant demain midi. Prenez avec vous ce que vous voulez. Si vous revenez, vous serez exécutés. Maintenant, allez !

Ils s'enfuirent tous deux en hâte et Shoufoy courut refermer la porte derrière eux.

— Vous attaquez comme une mangouste, seigneur.

Amerotkê gardait les yeux fixés sur l'améthyste.

— Non, Shoufoy. Mais je vais te dire une chose. Demain matin, je vais prendre au piège un assassin. Malheureusement, je ne possède pas plus de preuves que pour les cas de Khety et Ita. Que la déesse Maât me vienne en aide !

CHAPITRE XIV

Toreb, le garde du corps de l'ambassadeur mitannien Hunro, était profondément inquiet. Comme tous les serviteurs, il avait pour mission d'espionner et, en voyant le juge principal Amerotkê arriver au temple, désirait en informer au plus vite son maître. En se dissimulant, il avait pu constater qu'Amerotkê s'était fait conduire à la chapelle où avait été volée l'améthyste sacrée, mais sans réussir à apprendre ce qui se passait, même en prêtant l'oreille. Cette fois, les gardes ne s'étaient pas laissés amadouer et il avait été écarté sans ménagement avec des regards revêches et des jurons étouffés. Néanmoins, Toreb jubilait en se disant que son maître paierait sûrement cher cette nouvelle.

Parce que le seigneur Hunro n'aimait pas dame Wanef, il cherchait toujours à s'informer par lui-même. Lui et Mensou avaient de fréquents conciliabules tout en dissimulant leurs véritables sentiments au roi ou à ses partisans.

« Je déteste me trouver ici, gémissait souvent Hunro. Je préférerais voir mes lèvres gercer et mes genoux enfler que d'avoir à embrasser les pieds de la putain du maçon. »

Toreb soupira en parcourant le corridor désert. Ainsi allait le monde ! Les grands chefs mitanniens voulaient la guerre, mais le roi Toushratta avait l'intention de faire la paix. On ne pouvait plus revenir en arrière, désormais. Les ambassadeurs étaient rentrés à Thèbes avec de strictes instructions : le traité devait être signé et le sarcophage de Benia, déjà ramené au temple, prêt à être transporté à l'oasis des Palmes. Certes, il restait encore des points en suspens. Les Mitanniens étaient-ils impliqués dans le vol de l'améthyste sacrée ? Toreb n'aurait pu le dire mais il avait remarqué que, lorsqu'ils se retrouvaient entre eux, les ambassadeurs plaisantaient de la déconfiture infligée à Pharaon. Ces sourires s'effaçaient dès qu'on évoquait

un sujet particulier, un sujet qui avait le mérite de les mettre tous d'accord : le juge principal Amerotkê était un homme dangereux et il devait être surveillé de près. Au cours des vives discussions au sujet de ce qui était arrivé dans le désert, dame Wanef n'avait pas dissimulé sa déception en apprenant qu'Amerotkê avait survécu à son accident et qu'il pouvait donc continuer à fureter.

Toreb s'arrêta à l'angle du couloir et leva les yeux vers la grande statue du dieu chacal. L'obscurité était tombée et les torches allumées dans leurs niches le long du mur rendaient l'atmosphère encore plus spectrale et menaçante. Les flammes créaient des ombres tremblotantes et semblaient prêter vie aux peintures qui chantaient les victoires militaires de l'Égypte. Toreb jeta un coup d'œil derrière lui. Le passage baignait dans une étrange lueur qui provenait des torches et de la clarté argentée de la pleine lune. Il n'aimait pas cet endroit et s'empressa de sortir par une porte latérale pour traverser les jardins. Une chose était certaine, songea-t-il : les Égyptiens savaient s'y prendre pour créer un véritable paradis. Les cyprès ombragés, les hauts sycomores et les vignes au parfum de miel répandaient dans l'air une douce fragrance. La brise du soir apporta l'écho des aboiements de la meute sacrée, maintenant réduite en nombre. Toreb frissonna. Voyons, on ne laisserait sûrement pas les chiens s'échapper à nouveau...

Les seigneurs Hunro et Mensou n'aimaient pas ces jardins mais ils partageaient cependant un coin favori. Où était-ce, déjà ? Ah oui, près de cet exquis bassin ornemental bordé de lentisques, aux eaux couvertes de fleurs de lotus. Toreb se remémora l'endroit et partit dans sa direction dans la nuit. Il gagna le bassin, éclairé par trois braseros allumés au bord. Quelqu'un était manifestement venu là. Un plateau chargé de coupes et de pichets était encore posé par terre.

— Seigneur Hunro ! appela-t-il.

Il regarda autour de lui, sentant quelque chose d'anormal. Puis, après avoir jeté un coup d'œil à la surface de l'eau, il se figea sous le choc. Pas de doute ! Ce n'était pas une illusion ! Deux corps flottaient parmi les bouquets de lotus, le dos en l'air, leurs robes ondoyant autour d'eux. Le seigneur Hunro et le

seigneur Mensou ! Un cri discordant déchira le silence oppressant de la nuit. Toreb détourna les yeux et s'enfuit en hurlant dans l'obscurité.

Amerotkê et Shoufoy étaient sur le point de quitter le temple quand l'alarme fut donnée. Un serviteur aux yeux bouffis de sommeil les arrêta à la porte.

— Le grand prêtre vous réclame, seigneur juge. Je dois aussi alerter le seigneur Senenmout.

Shoufoy fut stupéfait de la réaction de son maître.

— Je m'y attendais, murmura celui-ci avec un soupir. Hélas, ainsi va le cours des choses !

— Maître ?

— Ce n'est rien, Shoufoy. Allons voir par nous-mêmes quel sanglant événement nous attend une nouvelle fois.

Le temps qu'ils arrivent au bassin, une foule s'était déjà rassemblée : serviteurs, soldats et prêtres portant des torches ou des lampes. Les deux corps avaient été retirés et gisaient l'un à côté de l'autre, tels des poissons morts. Le médecin de la maison de la Vie était déjà occupé à les examiner. Amerotkê chercha des yeux dame Wanef et l'aperçut debout, entourée de serviteurs, les yeux fixés sur les corps. Elle leva la tête quand Amerotkê s'avança vers elle.

— Est-ce ainsi que l'Égypte traite les ambassadeurs du roi ?

Amerotkê la contempla en silence.

— Eh bien ? insista Wanef.

Le juge frappa le pectoral sur sa poitrine.

— Ceci est le symbole de la vérité, dame Wanef.

Il leva la petite bourse de cuir qu'il tenait et l'ouvrit pour qu'elle aperçoive l'améthyste sacrée luisant au fond. L'air déconfit de Wanef le combla d'aise.

— N'êtes-vous pas heureuse que la vérité se révèle, princesse ? demanda-t-il en refermant les cordons du sac.

Wanef se mura dans un silence boudeur tandis que le grand prêtre, encore vêtu de sa robe de nuit, arrivait à la hâte, très énervé.

— De quoi s'agit-il ? De quoi s'agit-il ? Seigneur Amerotkê ? Est-ce vrai, ce que l'on m'a dit ? On a retrouvé l'améthyste ?

— On ne peut plus vrai, répondit gravement le juge. La Gloire d'Anubis est retrouvée, les voleurs ont été démasqués. Pour l'instant, cependant, ne touchez à rien. Mon devoir est d'informer d'abord la divine Hatchepsout et le seigneur Senenmout. Après quoi, la chapelle pourra être à nouveau consacrée.

Il jeta un coup d'œil en coin à Wanef et reprit :

— Notre reine-pharaon tiendra certainement à exprimer la satisfaction des dieux. Sa sagesse et sa dévotion ont permis de découvrir la pierre sacrée. Elle la remettra elle-même à la garde d'Anubis.

Le grand prêtre ne pouvait rien objecter à ces dispositions. Surmontant son désir de tenir dans sa main la pierre sacrée, il poussa un profond soupir et hocha la tête.

— Bien entendu, bien entendu, murmura-t-il. À présent, qu'en est-il de ces morts ?

Wanef allait se lancer dans une de ses tirades, mais Amerotkê lui tourna le dos pour aller s'agenouiller auprès du médecin.

— Comme les autres ? demanda-t-il.

— Comme les autres, seigneur. Aucune marque sur les corps. Ni de cause évidente du décès.

Il désigna les coupes et les pichets et poursuivit :

— Mes assistants les ont déjà examinés. Pas de poison.

Amerotkê leva les yeux vers la voûte du ciel. D'après la course des étoiles, trop de temps, déjà, s'était écoulé. Il demanda à Shoufoy d'envoyer un serviteur à dame Norfret.

— Nous ne rentrerons pas à la maison ce soir, déclara-t-il. Préviens-la de ne pas nous attendre.

Puis, se penchant à l'oreille du médecin, il murmura :

— Examinez les corps de nouveau avec soin. Cherchez une toute petite cicatrice, un point, n'importe quoi. La marque devrait se trouver au même endroit sur chacun des corps.

Il désigna un banc proche.

— Les deux victimes devaient être assises ici et l'assassin a probablement frappé depuis ce buisson, juste derrière. La marque se trouvera sans doute en haut du dos ou dans le cou, mais pas plus bas que les omoplates. S'ils étaient assis quand on les a tués, ils sont donc tombés en avant, estima-t-il en

indiquant quelques meurtrissures sur les visages. Ensuite, l'assassin n'a eu qu'à les pousser dans l'eau.

— Pourquoi ?

— Afin de dissimuler ce dont il s'est servi pour tuer. Déshabillez les corps soigneusement, suspendez leurs robes. Vous devriez découvrir une petite marque semblable à celle d'une aiguille en haut du vêtement.

— Vous savez comment on a tué ces hommes, n'est-ce pas ?

— Oui, je le pense. Mais, pour en avoir la preuve, il me faut encore attraper le tueur.

Accompagné d'un Shoufoy totalement désarmé, Amerotkê demanda au grand prêtre de l'héberger pour la nuit, ce qui lui fut aussitôt accordé. Quand ils se retrouvèrent dans la chambre qu'on leur avait attribuée, Amerotkê ferma les volets, verrouilla la porte et poussa un meuble contre le battant.

— Maître, pourquoi cela ?

— Nous sommes en danger, Shoufoy. Menacés par un monstrueux assassin dont le seul désir est de débayer la situation et de finir le travail.

— Vous ne voulez pas m'en parler ? demanda le nain après que son maître se fut étendu sur le lit étroit.

— Non, je suis trop fatigué et, d'ailleurs, je peux me tromper. Réveille-moi avant l'aube demain matin. Je dois me rendre à la maison de Millions d'années.

Sur ces mots, Amerotkê se tourna sur le côté et s'endormit.

La nuit s'écoula sans incident. Le jour n'était pas encore levé quand ils quittèrent le temple en hâte après une brève toilette. Shoufoy n'avait jamais vu son maître aussi silencieux. Il avançait sans bruit comme s'il craignait d'être surpris. Quand ils furent sur la route, ils croisèrent un groupe de soldats qui marchaient vers les portes de la ville. Usant de toute son autorité, Amerotkê réclama leur protection et se fit escorter par eux jusqu'au palais royal, près du grand poste d'amarrage sur le Nil. Lorsqu'ils eurent franchi les hauts pylônes et se trouvèrent dans les jardins royaux, Amerotkê se détendit enfin. Il renvoya les soldats puis chargea Shoufoy d'une course en ville. Le petit homme protesta.

— J'ai faim, maître, et je n'ai guère dormi. De plus, je me fais du souci au sujet de Belet.

— Tu pourras manger quelque chose sur la place du marché, répondit Amerotkê en s'accroupissant près de lui. Et, par la même occasion, enquêter au sujet de ton ami. Parle à toutes tes connaissances, les herboristes, les hommes-scorpions, que sais-je... Ensuite, reviens ici. Je t'attendrai dans une des antichambres ou dans le parc des chars. Si tu rencontres Prenhoe, ne l'informe pas de ce qui se passe. Sinon, à mon retour, je devrai supporter le récit de ses rêves.

Shoufoy s'en alla de son pas dandinant. Amerotkê demanda à un serviteur de le conduire au parc des chars. Il régnait dans les écuries une intense activité : des chevaux allaient et venaient, des hommes les étrillaient, les nourrissaient, les conduisaient au pré ou les attelaient entre leurs brancards. Des soldats mangeaient avec leurs cochers. Un maître d'écurie s'approcha.

— Seigneur ?

— Hathor et Isis vous manquent beaucoup ?

— Hélas ! C'étaient de si belles bêtes !

Amerotkê désigna un groupe de chars déjà attelés.

— Ils sont prêts à partir ?

— En effet, seigneur. Ils vont patrouiller dans les Terres rouges. Des marchands se sont plaints que des bandits libyens maraudaient dans le coin.

Amerotkê s'éloigna et, sous les yeux du maître d'écurie perplexe, s'approcha d'un char. Il y monta et en descendit, puis demanda au cocher de vérifier les jambes des chevaux ainsi que les rênes. Après quoi, il remercia l'homme distraitement et pénétra à l'intérieur du palais.

Chambellans et serviteurs, le gardien du diadème royal, celui de l'éventail royal, celui des parfums de Pharaon, tous se hâtaient le long des galeries vers la maison de l'Adoration, la résidence personnelle de la reine-pharaon. Un chambellan promit à Amerotkê d'annoncer son arrivée à la divine Hatchepsout et au seigneur Senenmout, s'engageant solennellement à leur transmettre son message. Amerotkê s'assit et prit son mal en patience pendant près d'une heure, fasciné par les allées et venues des nombreux serviteurs qui

entraient ou sortaient de la maison de l'Adoration, l'air solennel : servantes portant des robes sur leurs bras, d'autres avec des plateaux chargés de bijoux, d'amulettes, de boucles d'oreilles, de bracelets, sans oublier les gardiens des mules royales, les barbiers, les masseurs, les porteurs de parfums... Amerotkê dissimula un sourire. Hatchepsout pouvait à volonté se montrer sous les jours les plus divers : tantôt jouant à la fille toute simple, elle savait aussi afficher les manières les plus affectées, se transformer d'un seul coup en virago mal embouchée ou, en un clin d'œil, assumer toute la grandeur et la majesté d'un pharaon. Elle s'habillait parfois comme une fille se rendant au marché et, parfois, comme l'incarnation même de la divinité. Certains jours, elle aimait les complications et le protocole de la cour, d'autres fois elle s'en moquait.

Toujours changeante, songea Amerotkê. Comme la lune.

Le silence s'établit enfin dans l'antichambre. Des soldats de l'escadron d'élite du Vautour prirent position à l'extérieur des portes sous le commandement d'un officier en tenue de parade. C'étaient des Nakhtunas, ces « garçons au bras puissant », appelés aussi les « Maryannous », ou, encore, les « braves du roi », ceux qui vivaient et mouraient pour Pharaon. Ils vénéraient jusqu'au sol sur lequel Hatchepsout posait le pied. Amerotkê commençait à sommeiller quand les portes s'ouvrirent, livrant passage à Senenmout qui marchait à grands pas.

— La divine Hatchepsout est d'une humeur divinement exécrationnelle, lâcha-t-il.

Amerotkê resserra la main sur le petit sac de cuir qu'il avait apporté.

— Mais peut-être pourras-tu l'en distraire ? reprit Senenmout avec un sourire.

Hatchepsout était plongée en effet dans la plus impériale des morosités. Elle se trouvait dans la petite salle du trône, assise sur un siège à pattes de lion, les mains crispées sur les accoudoirs, ses jolis pieds reposant sur un tabouret bas.

— Seigneur Amerotkê. Encore des morts à Anubis !

Amerotkê s'agenouilla et toucha le sol du front. Ce faisant, il laissa tomber le sac de cuir dont le lien se défit. L'améthyste

sacrée roula sur le sol. Il entendit un hoquet, un claquement de sandales et sentit Hatchepsout lui pincer le bras amicalement.

— Assez ! Relève-toi !

Quand il fut debout, Hatchepsout tenait la Gloire d'Anubis entre ses mains et l'élevait comme les champions le font d'un trophée.

— Je suis la première au courant ?

Amerotkê décrivit à grands traits ce qui s'était passé, tandis qu'Hatchepsout ne cessait d'aller et venir, le visage rayonnant. Elle ne prit même pas la peine de maudire les deux voleurs.

— Je vais vénérer l'améthyste sacrée ! s'exclama-t-elle. Je traverserai en procession le temple d'Anubis en la portant bien haut afin que tous, à Thèbes, puissent voir combien les dieux m'aiment et me protègent !

Elle reprit place sur son trône, tenant toujours la pierre au creux de ses paumes.

— Nous sommes contents de toi, Amerotkê. Et le manuscrit de Sinoué ? Est-il en sécurité ?

— À l'abri chez moi, ma reine.

— Et le tueur ?

— Je pense savoir de qui il s'agit.

La souveraine agita les doigts en direction d'une chaise.

— Assieds-toi ! Assieds-toi là !

Quand Amerotkê se fut exécuté, Hatchepsout s'accroupit par terre devant lui et fit signe à Senenmout de l'imiter.

— Eh bien, regardez cela ! lança-t-elle d'un ton taquin. Le maître et ses élèves...

L'air enchanté, Senenmout lui donna de joyeuses petites tapes sur les genoux. Amerotkê vint s'accroupir auprès d'eux.

— Avez-vous reçu mon message, grand vizir ?

— Oui, oui, nous l'avons bien reçu. Et voici la réponse : Toushratta veut la paix, mais de nombreux membres de son conseil s'y opposent.

— Et pour l'autre sujet ?

— Je ne peux pas encore te répondre. Mais j'ai envoyé un chambellan se renseigner.

— Nous organiserons une confrontation ici même, murmura Amerotkê. Quand Mareb arrivera, faites-le introduire aussitôt.

Seigneur Senenmout, j'aimerais que vous vous assuriez au préalable qu'il n'est pas armé.

Senenmout leva les sourcils d'un air surpris puis, sans poser de questions, se remit debout et quitta la pièce. L'humeur d'Hatchepsout avait changé. Son visage prit une expression sévère et elle se mit à mordiller sa lèvre inférieure, signe d'une intense anxiété. Senenmout avait à peine regagné sa place qu'on frappa à la porte. Un chambellan entra et annonça que Mareb attendait. Il parut surpris de trouver Pharaon, son vizir et son juge principal assis par terre, mais Hatchepsout l'enjoignit de les rejoindre d'un impérieux geste de la main.

— Que notre héraut se présente. Mais dis au capitaine de la garde de le fouiller du haut en bas pour s'assurer qu'il n'est pas armé.

Le chambellan se retira. Quelques instants plus tard, Mareb se glissa par la porte. Ses cheveux étaient fraîchement huilés, ses joues rasées de près. Amerotkê évoqua les moments vécus avec lui dans les Terres rouges mais il s'arma contre toute compassion. Mareb était un assassin qui comptait plusieurs morts sur la conscience.

Ne sachant que faire, le héraut se balançait d'un pied sur l'autre.

— Assieds-toi, ordonna Hatchepsout en lui désignant une place. Ici, pour compléter le cercle.

Partagé entre le souci du protocole et le désir de ne pas déplaire, Mareb, nerveux, obéit.

— Vous... vous avez besoin de moi, divine reine ?

— Il n'est pas question de ça ! Tu es ici sur ordre du seigneur Amerotkê.

Le juge le regarda.

— Tu sais, Mareb, je dispose des cartes de Sinoué...

Il fit un geste en direction du trône sur lequel Hatchepsout avait posé la Gloire d'Anubis. Le héraut suivit son mouvement du regard et Amerotkê vit son visage passer de la surprise à la consternation.

— Khety et Ita sont bannis de Thèbes et en disgrâce, poursuivit le juge.

— J'en suis heureux, seigneur.

— Non, tu ne l'es pas. Tu as peur et tu as raison. Car c'est toi le tueur d'Anubis, toi, Mareb, qui as commis tous tes forfaits vêtu de tes propres sandales de guerre, de ton pagne de cuir noir, d'une cape, un masque de chacal sur la tête. C'est toi le meurtrier de Weni, de Sinoué, des trois ambassadeurs mitanniens et de la danseuse. Tu as aussi tenté de me tuer dans les Terres rouges mais les choses ont mal tourné.

Mareb voulut fuir, mais Amerotkê le retint par le poignet en serrant de toutes ses forces.

— Tu es ici en présence d'un dieu. La divine Hatchepsout se chargera de te juger.

Mareb ouvrit et referma la bouche.

— Commençons par le poste que tu occupes, poursuivit Amerotkê. Autrefois, toi, Weni et Hordeth – un bon ami à toi – étiez pages à la cour de Touthmôsis, le père de notre divin pharaon. Ensuite, vous êtes entrés tous les trois à la maison des Ambassadeurs. Vous étiez fiers de votre situation, comme l'étaient aussi sans doute ton père et ton frère aîné. Tu t'es distingué à l'Académie, particulièrement dans l'étude des langues et des coutumes des peuples vivant hors des frontières d'Égypte. Tu es devenu un héraut, d'abord en compagnie de Hordeth, puis ensuite de Weni. La coutume égyptienne veut qu'on envoie toujours deux hérauts auprès des princes étrangers.

— Hordeth ? Mais je vous ai dit que je le connaissais à peine !

— Faux, et c'est ce mensonge qui t'a piégé. Laisse-moi te raconter l'histoire, poursuivit Amerotkê. Il y a des années, sous le règne du divin Touthmôsis, Weni, Hordeth et Mareb étaient pages à la cour royale avant d'entrer à la maison des Ambassadeurs. Dans la tombe de Touthmôsis, une peinture murale représente les pages royaux à genoux devant Pharaon. J'en ai repéré deux côte à côte, main dans la main, Hordeth et Mareb. Si je demande à la maison des Registres d'effectuer des recherches, je suis certain qu'on découvrira que toi et Hordeth étiez bons amis. Le temps s'est écoulé. Weni a épousé une Mitannienne. Hordeth s'est épris d'elle et elle a répondu à ses avances, ce qui a rendu Weni fou de colère. Il a étouffé sa

femme lors d'une promenade en barque, puis invité Hordeth à le rejoindre dans les ruines du temple de Bès où il l'a tué.

Les yeux de Mareb trahissaient une angoisse de plus en plus grande.

— Il a assassiné ton meilleur ami, poursuivit Amerotkê d'une voix douce. Car c'était bien ton meilleur ami, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, mais...

Amerotkê le fit taire d'un geste de la main.

— À la suite de ces événements, Weni a beaucoup changé. La disparition de l'épouse adultère et de son amant le soulagea et finit par lui paraître commode. Mais les deux meurtres avaient eu un témoin, l'homme-crocodile, une de ces épaves que l'on rencontre le long du Nil. Pour couper court, disons que Weni est devenu le « Jardinier », c'est-à-dire un tueur professionnel. Pour quelle raison ? Peut-être parce que l'homme-crocodile le faisait chanter, peut-être aussi parce que, après la mort de sa femme, il n'avait plus qu'une idée en tête, aménager pour elle et pour lui-même une tombe somptueuse à la nécropole.

— Soupçonnais-tu Weni d'avoir tué ton ami ? demanda Senenmout.

— C'est possible, intervint Amerotkê avant que Mareb n'ait le temps de répondre. Mais s'il l'a fait, il a gardé ses soupçons pour lui. Weni est alors devenu ton compagnon, étant lui-même un héraut, et vous avez été nommés tous deux ambassadeurs auprès des Mitanniens. Il n'a pas fallu longtemps à Toushratta et Wanef pour comprendre qu'on pouvait l'acheter et ils lui ont proposé d'espionner l'Égypte pour leur compte, sans lui faire totalement confiance cependant. Ils cherchaient quelqu'un d'autre.

Amerotkê garda le silence quelques instants et reprit :

— Il est probable que Wanef et les autres ont passé au crible les agissements de Weni et découvert ses sombres activités. Entre-temps, d'autres événements s'étaient produits. L'an dernier, Pharaon a lancé ses armées au nord contre les Mitanniens, qui ont subi une cruelle défaite. Ton père et ton frère combattaient dans l'armée. Mais ils n'ont pas été tués, n'est-ce pas, Mareb ? Ils avaient été faits prisonniers par les Mitanniens qui se sont alors adressés à toi.

La lèvre inférieure de Mareb se mit à trembler.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont offert, Mareb ? La vie de ton père et de ton frère ? Ont-ils menacé de les crucifier si tu ne voulais pas coopérer ? T'ont-ils proposé de l'or et de l'argent ? Ils t'ont sans doute informé que Weni était responsable de la mort de ton meilleur ami Hordeth.

Amerotkê étendit les mains devant lui.

— Weni était un traître. Il se vendait à n'importe qui. Mais toi, c'est différent.

— Est-ce vrai ? demanda Senenmout. Ton père et ton frère sont-ils encore en vie ?

— Pour moi, ils sont morts.

La voix de Mareb n'était plus qu'un murmure et il avait l'air égaré. Toute l'arrogance de sa fonction et de son statut avait disparu.

— Les Mitanniens sont contraints de signer un traité de paix et de venir pour cela en Égypte, poursuivit Amerotkê. De l'oasis des Palmes, Toushratta, en réalité, mendie la paix. Pour dissimuler sa honte, il est à la recherche de tout ce qui peut embarrasser la divine Hatchepsout. Il réclame le retour du corps de sa parente, ayant entendu que le père de la Divine l'aurait tuée, ce qui est totalement faux. Les Mitanniens sont une nation de marchands et ils connaissent l'existence du manuscrit et des cartes de Sinoué qu'ils désirent naturellement s'approprier. Mais ce qu'ils veulent avant tout, c'est la Gloire d'Anubis. Quand ont-ils pris contact avec toi ? Quand tu t'es présenté à leur cour ?

Mareb se détourna sans répondre.

— Weni était leur intermédiaire mais c'est toi qui dirigeais les opérations. Voyons d'abord ce qu'il en est de la Gloire d'Anubis. Tu prends contact avec Weni qui ne devine pas qui tu es. Pour lui, tu parles au nom du roi des Mitanniens et cela lui suffit. Tu l'enjôles avec un mélange de corruption et de menaces. De l'or et de l'argent, mais s'il ne marche pas, ses agissements secrets seront dévoilés, il sera jugé et exécuté. Il a ordre de se procurer des poignards sur la place du marché de Thèbes et on l'informe du projet de vol de la Gloire d'Anubis. C'est lui qui prend contact avec Khety et Ita, lui qui te sert d'entremetteur auprès

de ce couple avide que vous allez utiliser comme appât. Nemrath est tué et la Gloire d'Anubis volée. Puis Weni est assassiné à son tour et c'est toi qui rends visite à Khety et Ita pour leur demander de garder la pierre. Les Mitanniens ne veulent entrer en sa possession qu'au tout dernier moment, juste avant de quitter le temple. Comme tu peux voir, elle est de nouveau entre nos mains.

Mareb battit des paupières. Il avait retrouvé une certaine assurance.

— Seigneur Amerotkê, j'en suis heureux...

Le juge l'interrompt.

— Avec Sinoué, tu as agi différemment. Tu es un maître dans l'art du déguisement. Avec tes longues jambes minces et ton visage, tu peux passer pour une femme, une Mitannienne. Est-ce une idée de toi ou celle de Wanef ? Je pencherais pour toi, histoire de te protéger ou d'embrouiller encore un peu plus les fils. Tu as pris contact avec Sinoué sous l'aspect d'une Mitannienne en lui montrant le sceau de Toushratta pour être certain qu'il te croie quand tu lui promettais un trésor dépassant ses rêves les plus fous. Mais pour éviter tout regard indiscret, tu lui as donné rendez-vous au temple de Bès. Ironie du sort, n'est-ce pas, puisque c'est là que Weni avait tué ton ami !

— Je me réjouis que vous ayez retrouvé ses restes, articula Mareb. Ce jour-là, je ne savais que dire.

— Non, en effet, et je suppose que tu n'en as pas dit beaucoup plus à Sinoué le jour de votre rencontre. Cette fois, tu portais les vêtements sous lesquels tu te dissimules au temple d'Anubis : masque de chacal noir et or, pagne de guerre, sandales de soldat. Après avoir tué Sinoué, tu t'es emparé du manuscrit avant de demander à Weni d'en assurer la garde et de le cacher dans un endroit sûr. Notre cupide héraut ne fut que trop heureux de t'obéir. Quel endroit se prêtait mieux à cette tâche que la magnifique tombe de la nécropole ? Tu devais être très content de toi. Tu avais la Gloire d'Anubis ainsi que les précieuses cartes. La divine Hatchepsout soupçonnerait peut-être qu'un autre homme espionnait pour le compte des Mitanniens à Thèbes, celui qu'ils appellent la Hyène, mais de quelles preuves disposait-elle ? Toi, tu te dissimulais derrière

Weni. Si par hasard Khety et Ita s'effondraient et avouaient sous la torture, ils ne connaissaient que son nom, pas le tien.

Mareb se redressa.

— Seigneur, je vous ai écouté, et vos propos ne manquent pas de logique. Mais si vos allégations sont vraies, pourquoi aurais-je tué Weni puisque, d'après vos dires, je me servais de lui ? Et comment pourrais-je être responsable des morts survenues au temple d'Anubis ?

— Weni ? Tu le haïssais, car non seulement il avait tué ton ami mais fait en sorte que son corps ne puisse être enseveli selon les rites. Tu l'as épié comme un serpent guette un rat. Tu le soupçonnais déjà du meurtre de Hordeth, mais ce sont sans doute les Mitanniens qui t'en ont fourni la preuve. Seulement ils t'ont ordonné d'attendre pour agir, ce que tu as fait. Weni, lui, ne s'intéressait qu'à l'or et à l'argent. Malgré les ordres stricts qu'il avait reçus, il menait les choses à sa guise. La Gloire d'Anubis et les cartes de Sinoué étaient promises aux Mitanniens, mais cela ne l'a pas empêché d'entamer des négociations à leur sujet avec des Libyens, des Nubiens et, d'après ce que je sais, des Koushites et d'autres encore. Il était prêt à remettre ses trésors au plus offrant. Voilà pourquoi tu as jugé le moment venu de lui faire payer sa trahison et sa cupidité. Il ne méritait ni une mort rapide ni une inhumation respectable. Non, comme il l'avait fait pour Hordeth, tu voulais que son corps échappât aux mains des embaumeurs. Tu lui as donc donné rendez-vous dans les jardins.

— J'étais endormi cette nuit-là. Des témoins peuvent l'attester.

Amerotkê hocha la tête.

— Tu es un jeune homme plein de ressource, Mareb. Je m'en suis aperçu dans les Terres rouges. Tu étais bien étendu sur ton lit, mais tout habillé. Quand Weni est sorti par la porte, tu es passé par la fenêtre et tu l'as attiré par quelque ruse vers la fosse aux chiens. Le garde tué et la porte ouverte, tu as laissé une traînée de sang pour éveiller l'appétit des chiens. Dans tous les temples, on trouve davantage de sang que de vin après les sacrifices. La mort de Weni a été barbare. Elle a mis un terme à son avidité, à sa vénalité. Mais, pour toi, ce fut une revanche à

cause d'Hordeth. La disparition de Weni n'était pas un problème. Tu avais la Gloire d'Anubis et tu savais le manuscrit de Sinoué en sécurité. Tu pouvais toujours aller à la cité des Morts sous prétexte de rendre un dernier hommage à Weni et récupérer l'ouvrage.

Le juge se pencha pour administrer une petite tape sur le genou du héraut.

— Que comptes-tu faire, Mareb ? Rester en Égypte ou t'enfuir chez les Mitanniens ?

Oublieux pour une fois du protocole, Amerotkê se leva pour s'approcher d'une fenêtre ouvrant sur les jardins.

— Si les choses s'étaient passées comme tu l'avais prévu, reprit-il, je ne serais pas ici maintenant, et mes os se dessécheraient dans les Terres rouges. C'est une de mes autres preuves.

— Vous ne pouvez pas dire ça !

Mareb se serait relevé d'un bond si Senenmout ne l'avait obligé avec rudesse à se rasseoir. Consciente de la tension qui régnait, Hatchepsout alla s'installer sur son trône où elle se tint, non avec la solennité d'une reine-pharaon, mais comme une simple jeune femme écoutant attentivement une histoire qui l'intriguait et la révoltait à la fois. Amerotkê, toutefois, connaissait ses réactions. Lorsque la culpabilité de Mareb ne ferait plus de doute, la colère de la reine éclaterait, car elle avait un tempérament passionné dont le seigneur Senenmout, lui-même, devait tenir compte.

— Tu m'observais, poursuivit Amerotkê. Qui a eu l'idée de renvoyer les ambassadeurs mitanniens à l'oasis des Palmes ? Toi ou Wanef ? En réalité, ils n'avaient nul besoin de cette rencontre ! Quoi qu'il arrivât au temple d'Anubis, ils avaient pour ordre de signer le traité de paix. Ce n'était qu'un prétexte pour m'attirer hors de Thèbes et une occasion pour te donner de nouvelles instructions.

— Mais ils ne pouvaient savoir que vous viendriez ! observa Mareb.

Hatchepsout se redressa, tel un serpent prêt à frapper :

— Silence ! Silence, espèce de menteur ! cria-t-elle.

Elle se laissa retomber sur son trône, les bras reposant sur les accoudoirs, et se tourna vers le juge.

— Ils ont insisté pour que tu y ailles, seigneur Amerotkê, prétendant que Toushratta en serait flatté. Ils ont aussi réclamé spécifiquement Mareb. D'ailleurs, dans ce message...

Amerotkê s'avança.

— Ah, le fameux message ! Apprenez, divine souveraine, qu'il fut rédigé en vue de son interception. Son but était de vous appâter, de charger Weni de toutes les fautes et de souligner combien Mareb était mal vu d'eux. Ils ont d'ailleurs affiché la même attitude à son égard quand nous sommes arrivés à l'oasis des Palmes. Mais tout n'était que comédie. Notre visite n'avait qu'un seul objectif : me tuer. Ils ont tout prévu, de même que l'attaque dans ma chambre, organisée par Wanef pour détourner d'éventuels soupçons. Je suppose qu'elle ne t'avait même pas prévenu. Tout était organisé en vue de ce qui devait se passer dans les Terres rouges.

— Mais c'est ridicule ! s'exclama Mareb à présent très agité.

— À l'oasis, j'ai rencontré les nains nubiens que Toushratta appelle son « petit peuple ». J'ai trouvé des références sur eux en deux endroits. D'abord dans la tombe du divin Touthmôsis I^{er}. Lui aussi les connaissait et il avait demandé à ses artistes de les représenter sur les parois de sa tombe, armés d'un petit chalumeau qui projette des flèches empoisonnées. Sinoué, par ailleurs, en fait une description analogue. Shoufoy est actuellement sur la place du marché en train d'enquêter à ce sujet. Les Mitanniens t'ont donné un de ces chalumeaux ainsi que des flèches empoisonnées, n'est-ce pas ? D'après Sinoué, l'impact n'est pas plus gros qu'une piqûre d'épingle mais le poison est mortel. Il paralyse et tue en quelques instants.

Mareb avait pâli. « Te voilà piégé », songea Amerotkê. Et, malgré tout ce qu'il savait, il ne put s'empêcher d'éprouver un élan de compassion devant le regard paniqué du héraut.

— Je devais mourir dans les Terres rouges, poursuivit Amerotkê. En réalité, ces splendides chevaux n'avaient aucun mal et le char non plus, mais un habile cocher comme toi peut s'arranger pour en donner l'impression. Je suis descendu et, à ta demande, je me suis tourné pour examiner le cheval. Tu avais

glissé le chalumeau dans ta ceinture blanche, symbole de ta fonction. Il s'agit d'un petit tube creux. Quand les deux embouts sont retirés... J'ignore si c'est le tube lui-même qui constitue l'arme ou si celle-ci se trouve à l'intérieur. Sinoué raconte qu'un guerrier expérimenté peut envoyer une flèche en deux ou trois battements de cœur. J'étais à genoux par terre, occupé à examiner les sabots de la Fierté d'Hathor. Peut-être étais-tu trop nerveux ou trop pressé, mais le fait est que tu as raté ton coup. La flèche a atteint Hathor sur son flanc gauche. Dans ses ultimes soubresauts, elle a également blessé Isis.

Amerotkê retourna s'asseoir.

— Deux superbes chevaux, l'orgueil des dieux, tués à cause de toi !

— Je n'ai pu faire cela, murmura Mareb d'une voix à peine audible. Vous m'auriez vu.

Amerotkê porta une main à sa bouche et fit le geste de souffler une flèche avec un chalumeau.

— Sinoué assure que tout cela s'effectue en un souffle et avec une extrême précision. Je devais mourir. Tu aurais alors retiré la flèche de mon corps et regagné Thèbes avec une histoire quelconque à raconter.

— Mais, s'il en était ainsi, vous auriez vu la flèche sur le cheval.

— Certes non. Il paraît qu'elle n'est pas plus grande que mon petit doigt et Hathor est tombée sur son flanc gauche. Tu sais ce qui s'est passé ensuite.

— Vous n'avez pas de preuves !

Le juge répondit d'une voix égale, le regard ferme, s'apprêtant sans état d'âme à mentir.

— C'est ce qui te trompe. Le seigneur Senenmout a envoyé un escadron de chars explorer l'endroit où nous nous trouvions. Un des lions est mort empoisonné et, en cherchant bien parmi les ossements et les débris de toutes sortes, le capitaine a retrouvé une flèche. Il connaissait leur existence parce qu'il en avait déjà vu.

— C'est faux ! s'écria Mareb. On m'a...

Amerotkê termina la phrase à sa place.

— On t’a dit quoi ? Dame Wanef t’a assuré secrètement qu’il ne restait aucun signe de ta tentative de meurtre, n’est-ce pas ? Après tout, elle a emprunté le même itinéraire que nous lorsqu’elle a regagné Thèbes.

Mareb se mordit les lèvres.

— Seule Maât connaît la vérité, poursuivit Amerotkê. Mais cette attaque a mal tourné. Tu as peut-être été tenté d’achever ton sanglant travail, mais au milieu des Terres rouges, encerclé par des lions et des hyènes qui montraient les dents, mieux valait être deux que seul. Tu t’es sans doute débarrassé de ton arme mortelle dans l’anneau de feu que nous avons allumé. Nous avons survécu et sommes rentrés à Thèbes.

— Allez-vous maintenant m’accuser d’avoir aussi tué les ambassadeurs mitanniens ? s’écria Mareb.

— Bien sûr que tu les as tués ! gronda Amerotkê. Toushratta les traitait de « chacals ».

— Mais où me rangez-vous, moi ? Parmi les amis ou les ennemis ?

Le juge s’apprêtait à répondre quand un coup frappé à la porte le fit taire. Un chambellan entra et annonça que des messagers venaient d’arriver pour le seigneur Amerotkê. Celui-ci demanda qu’on fasse venir le capitaine de la garde avant de sortir. Le médecin et Shoufoy l’attendaient dehors.

— Comme vous l’aviez prévu, seigneur, déclara le médecin, les ambassadeurs mitanniens étaient déjà morts quand on les a plongés dans les eaux du bassin sacré. J’ai découvert de minuscules piqures en haut de leur dos et, en examinant leurs vêtements, de petits trous où perlait encore une goutte de sang. Les causes de la mort sont les mêmes que dans les cas précédents : il s’agit d’une sorte de poison qui raidit les muscles et paralyse le cœur. Tous deux sont morts rapidement. Il s’agit d’une flèche empoisonnée, n’est-ce pas ?

Amerotkê fit signe que oui et se tourna vers Shoufoy.

— Et toi, qu’as-tu trouvé ?

Le petit homme ouvrit la main, exhibant une flèche emplumée pas plus grande que l’auriculaire. L’empenne était minuscule, probablement faite de plumes d’oie autour d’une fine tige de bois aussi pointue qu’une aiguille.

— Ce genre de flèches peut-il avoir provoqué les points remarqués ?

— Oui, seigneur.

— Et le poison ?

Le médecin désigna la pointe.

— J'ai entendu parler de ces flèches. Leur pointe est imbibée d'un poison plus dangereux et mortel que le venin d'un cobra ou d'une vipère. Une seule goutte suffit pour tuer un homme.

— C'est exactement ce que m'a déclaré le marchand qui m'a vendu celle-ci, déclara Shoufoy.

Il tendit un petit tube noir ouvert aux deux extrémités. Amerotkê le saisit et l'éleva devant ses yeux. L'intérieur était cannelé et parfaitement taillé.

— Attendez, maître, je vais vous montrer...

Après quelques tâtonnements, tout fut prêt et la petite flèche placée dans l'embouchure. Shoufoy visa sur la table une statuette d'un lion prêt à bondir. Un léger souffle et le projectile, aussi rapide que ses sœurs plus grandes tirées par un arc, manqua de peu le lion.

— Veuillez pardonner mon manque d'entraînement, observa le nain d'un ton déçu. Maître, j'ai enquêté avec soin à travers toutes les rues de Thèbes sans découvrir quoi que ce soit à propos de Belet et de Seli. Mais une de mes connaissances, un homme-scorpion, m'a parlé de dromadaires et d'animaux de bât qu'on venait d'acheter.

— Je ne peux m'occuper de cela maintenant, répondit brusquement Amerotkê. Désolé, Shoufoy, mais cela doit attendre.

Tournant les talons, le juge regagna la salle du trône de Pharaon.

CHAPITRE XV

Amerotkê renvoya le capitaine de la garde. Mareb avait manifestement l'air nerveux. Sur son trône, Hatchepsout illustrait à merveille l'image qu'on se faisait d'elle, tandis que Senenmout était simplement adossé à la fenêtre.

— Poursuis ton récit, seigneur Amerotkê, ordonna Hatchepsout avec autorité.

Amerotkê s'assit en face de Mareb.

— De toutes ces morts, la plus inutile, la plus cruelle, fut celle de la danseuse. Tu avais d'abord testé le chalumeau et les flèches sur du bétail et des poissons pour observer en combien de temps l'effet se produisait, prenant bien soin d'enlever ensuite la flèche. Mais un être humain ? Une fois de plus, tu t'es fait passer pour un membre de la délégation mitannienne. Dissimulé sous ton masque, tu as invité la fille dans un pavillon du jardin. Pour elle, il s'agissait seulement d'offrir ses charmes à un homme puissant en échange de quelques pièces. Tu l'as tuée pour connaître le temps qu'elle mettrait à mourir.

— Et tu mourras toi aussi pour cette seule raison déjà, lança Hatchepsout d'une voix cinglante.

— L'as-tu regardée agoniser ? murmura Amerotkê. As-tu compté tes battements de cœur avant de retirer la flèche et de t'enfuir ? Tu hantais le temple comme un fantôme et on t'a aperçu non seulement dans les couloirs d'Anubis mais aussi sur les bords du fleuve. C'est sous cet aspect que tu as tué Sinoué, le garde de la meute sacrée et, bien entendu, les Mitanniens.

— Puisque vous faites de moi leur ami, leur tueur appointé, s'écria Mareb, quelle raison avais-je de les tuer ?

— D'abord, je pense qu'il ne te déplait pas de tuer. En cela, tu n'es pas si différent de Weni. Mais je vais répondre à ta question. Nous ne parlons pas des Mitanniens dans leur ensemble. Car tu sais, tout comme moi, Toushratta et le

seigneur Senenmout, qu'il existe des dissensions au sein du conseil mitannien. Wanef, la favorite, est à la tête du parti de la paix. Rusée comme un renard, elle a compris que son peuple en a désespérément besoin. Mais tout le monde n'est pas de cet avis. Le royaume mitannien est composé de puissants clans et de grands chefs tels Snefrou, Mensou ou Hunro qui sont des partisans convaincus de la guerre, n'est-ce pas, seigneur Senenmout ?

Le vizir approuva d'un hochement de tête.

— Ces guerriers ont demandé à faire partie de la délégation avec l'espoir d'y semer le chaos et la confusion. Le vol de la Gloire d'Anubis et du manuscrit de Sinoué n'était pas pour leur déplaire. Mais Toushratta avait conçu en secret d'autres projets pour se débarrasser d'eux. Il t'a ordonné de les tuer. L'occasion était bonne : il éliminait ainsi de puissants fauteurs de troubles qu'il qualifiait de « chacals » et pouvait accuser l'Égypte de leur mort.

— Mais ce serait un acte de guerre ! s'écria Mareb.

— Crois-tu ? On pouvait à la rigueur soupçonner la divine Hatchepsout d'avoir ordonné ces agressions. Mais sur quelles bases ? Ou encore quelque personnage de la cour, tel le seigneur Senenmout ? De toute façon, je suis bien certain que lorsque le seigneur Senenmout fixera les clauses du traité, Wanef sera la première à réclamer à grands cris d'importantes compensations pour la mort de ces trois ambassadeurs.

— J'aurais dû écraser ce renard, murmura Hatchepsout.

— Toushratta comptait bien rire sous cape en regagnant son royaume, poursuivit Amerotkê. Certes, il avait dû plier le genou, baiser le pied de Pharaon, signer un traité humiliant. Mais que de consolations en revanche : la Gloire d'Anubis, le manuscrit de Sinoué, l'élimination de trois trouble-fêtes, sans compter un généreux montant d'or et d'argent versé par la maison de l'Argent de l'Égypte à titre de dédommagement pour leurs morts.

— Comment s'y est-il pris pour le seigneur Snefrou ? demanda Senenmout. La chambre était verrouillée, les fenêtres fermées et cadénassées.

— Restez où vous êtes, seigneur Senenmout, lança Amerotkê avec un mouvement de la main. Et ne vous éloignez pas de la fenêtre. Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé quand nous avons découvert le corps de Snefrou ? Nous avons enfoncé la porte pour entrer et Mareb est allé aussitôt ouvrir la fenêtre.

— Je m'en souviens, dit vivement Senenmout. Il a prétendu que la barre des volets était mise.

— Faux, affirma Amerotkê. Ils étaient juste poussés. Mareb a menti. Naturellement, il les a ouverts pour laisser entrer l'air et la lumière, faisant ainsi disparaître toute preuve de son mensonge. Vous vous souvenez aussi que Mareb est resté ensuite adossé au rebord de la fenêtre, tout comme vous à présent ? C'était pour effacer discrètement les traces de son précédent passage. Car tu es descendu du toit, n'est-ce pas, Mareb ? Les volets et la fenêtre étant simplement poussés, c'est par là que tu es entré. Tu as tué Snefrou et refermé les volets sur ton passage. Quand nous avons pénétré plus tard dans la chambre, tu t'es précipité à la fenêtre avant que nous puissions contrôler tes dires. Pour un homme bien entraîné comme toi, il n'était pas difficile de descendre de la terrasse. Tu as assassiné Snefrou de la même façon que les autres, n'est-ce pas ? Sans oublier de faire disparaître la fléchette. Il n'en a été que plus facile de tuer Hunro et Mensou. Ils n'aimaient pas la princesse Wanef et voulaient discuter entre eux de la situation. Se croyant protégés puisqu'ils étaient ensemble, ils ont rejoint le bassin sacré et se sont assis sur le banc. Tu les suivais à leur insu. Tous deux sont morts sur le coup et tu n'as eu qu'à les pousser dans l'eau après avoir retiré les fléchettes.

Amerotkê se leva.

— Que dis-tu de cela, Mareb ? demanda-t-il. Nous pouvons t'emmener à la maison de la Mort et te faire avouer sous la torture. Nous pouvons même négocier avec Wanef, qui ne fera rien pour te protéger. Nous pouvons fouiller ta chambre à la recherche des mêmes objets que tu as cachés dans celle de Weni.

Mareb avait cessé de trembler. Il était assis, les mains sur les genoux, fixant le sol. Puis il releva la tête.

— Il fut un temps où j'étais heureux avec ma mère, mon père et mon frère. Ils étaient fiers de moi parce que je faisais partie de la maison des Ambassadeurs. Oui, j'étais heureux ! Vous avez raison au sujet de Weni ! Je l'ai toujours soupçonné d'être impliqué dans la mort d'Hordeth et j'ai commencé à le suivre. Saviez-vous qu'il retournait fréquemment au temple de Bès pour jubiler au-dessus de son corps ? J'ai fini par découvrir la vérité mais j'ai décidé d'attendre le bon moment pour agir. Rien ne pressait. Si on désire un bon vin, on attend que le raisin ait atteint sa pleine maturité, n'est-ce pas ? Alors, en compagnie de cet infâme, j'ai parcouru la route Horus jusqu'au royaume des Mitanniens. Même un aveugle se serait rendu compte que Weni était aussi traître qu'un serpent. Il acceptait des pots-de-vin de tout le monde. Sur ce, notre divin pharaon est mort et, profitant de la confusion qui régnait à Thèbes, les Mitanniens ont traversé le Sinaï et lancé leur attaque. Mon père et mon frère, officiers dans le régiment Osiris, sont donc partis vers le nord avec les autres. La plupart sont revenus couverts de gloire, chargés du butin récolté dans le camp de Toushratta. Mais ni mon père ni mon frère n'ont revu leur patrie. On a prétendu qu'ils étaient morts.

Il jeta un coup d'œil en direction de Senenmout et reprit :

— La guerre finie, Toushratta a demandé la paix et on m'a envoyé à la rencontre des ambassadeurs. Je l'ai déjà dit, Weni était un homme aussi corruptible qu'une prostituée. Nous avons trouvé les Mitanniens dans la première oasis de la route Horus où nous avons passé deux nuits. Un soir, Wanef a demandé à me voir. Quand je suis entré dans sa tente, j'y ai trouvé mon père et mon frère, bâillonnés et chargés de liens. C'est alors qu'elle m'a donné le choix : travailler pour elle ou voir mes parents finir leurs jours comme esclaves dans les mines. C'était abominable. Autour de moi, tout n'était que trahison. Weni, meurtrier de mon ami qui se vendait lui-même, l'Égypte qui ne s'était pas souciée de savoir si mon père et mon frère étaient réellement morts.

— Tu aurais dû venir nous trouver, intervint Senenmout.

— Croyez-vous, seigneur ? rétorqua Mareb avec ironie. Qu'auriez-vous fait ? Pensez-vous que Wanef aurait reconnu les

faits ? Quand ils sont arrivés à l'oasis des Palmes, Wanef m'a remis le petit doigt de mon père en me disant que je n'avais pas répondu assez vite.

Il releva la tête et respira profondément.

— J'ai accepté de faire ce qu'ils demandaient. Ma mère était morte. Weni comptait son argent. Je suis devenu l'exécutant de Wanef. Les Mitanniens voulaient la Gloire d'Anubis et le manuscrit de Sinoué – surtout ce dernier à cause de ses précieuses indications sur les routes du désert. En tant que héraut, mes chefs m'ont chargé de tout préparer dans le temple d'Anubis pour accueillir la délégation étrangère. Ce qui m'a permis de parcourir l'endroit en tous sens, d'en visiter les coins et recoins, y compris la chapelle où se trouvait l'améthyste, la fosse de la meute sacrée, le pavillon du jardin. J'ai aussi prêté l'oreille aux bavardages des serviteurs et appris que Nemrath était un vieillard lubrique, fou d'Ita. Le reste fut très facile. Après avoir rencontré Weni en secret, je l'ai informé de ce qui se tramait. La princesse Wanef m'avait fourni un cartouche du sceau personnel de Toushratta. Il me fut donc extrêmement aisé de convaincre Sinoué et de l'attirer là où je voulais pour le tuer. C'était un vieil homme bavard et cupide. Je suis désolé pour la danseuse. Les Mitanniens m'avaient remis le chalumeau et un coffret de flèches empoisonnées. Il fallait que je sache dans quel délai la mort se produisait. Le reste s'est passé comme vous l'avez raconté. J'ai pris plaisir à tuer Weni.

Il fit une pause.

— Comme il a dû crier ! Je pense avoir ainsi apaisé l'âme d'Hordeth. Quant aux Mitanniens... je les aurais bien tous tués de mes propres mains.

— Et moi ? demanda Amerotkê.

— Mensou et Hunro réclamaient votre mort.

— Savaient-ils que tu devais être l'assassin ?

— Non, non ! C'est la princesse Wanef qui m'en a donné l'ordre. Seigneur, vous devriez remercier les dieux. Vous êtes le seul que j'aie manqué. De bien peu. Vous vous êtes montré très courageux et vous m'avez sauvé la vie dans les Terres rouges. J'ai confié par la suite à la princesse Wanef que je n'essaierais plus jamais de m'en prendre à vous.

— Pourquoi avoues-tu maintenant ? Crois-tu que les Mitanniens vont nous renvoyer ton père et ton frère ?

— Oui, oui, je le crois. Sinon, je me serais enfui à la cour de Toushratta. Tout n'est que trahison, ajouta-t-il dans un murmure. On a raison de dire que la bouche des hommes est pleine de mensonges.

— La mort !

La voix d'Hatchepsout brisa le silence. Elle croisa les mains sur sa poitrine, geste du pharaon quand il prononce un jugement. Amerotkê et Senenmout tombèrent aussitôt à genoux. Mareb resta assis, les yeux fixés sur le mur, perdu dans ses pensées.

— Je veux que tu meures ! scanda Hatchepsout. Tu es parti avec le seigneur juge dans les Terres rouges et tu l'aurais laissé là-bas s'il ne s'était si admirablement défendu. Voilà ma sentence : tu seras emmené et enterré vivant à l'endroit même où tu voulais le tuer. Seigneur Amerotkê, tu veilleras en personne à l'exécution de cette sentence !

Mareb étendit les mains et, du fond de la gorge, émit un son étouffé. Amerotkê tourna vivement les yeux vers lui. Le héraut avait-il pu absorber du poison ? Mareb tomba à genoux, les mains toujours tendues comme s'il demandait pitié.

— Ma reine..., commença Amerotkê.

— Oui, seigneur juge ?

— Mareb est un héraut royal et, dans un certain sens, il a été contraint d'agir ainsi. Il n'a pas trahi l'Égypte pour de l'argent comme Weni, mais pour sauver des êtres de sa chair et de son sang.

— Que veux-tu, seigneur Amerotkê ? Que nous lui fassions grâce ?

— Seulement dans la manière de le faire mourir.

Amerotkê jeta un coup d'œil en direction de Senenmout dont il espérait le soutien.

La réponse claqua comme un coup de fouet.

— Entendu ! Que la volonté de Pharaon soit faite. Mais il doit périr maintenant !

Amerotkê s'inclina et sortit. Avant que la porte ne se refermât derrière lui, il entendit la voix de Senenmout crier des ordres.

Mareb fut entouré par des gardes qui lui lièrent les mains. Senenmout sortit à son tour et, sans se préoccuper d'Amerotkê, échangea quelques mots à mi-voix avec le capitaine. Celui-ci hocha la tête et ordonna qu'on emmène le prisonnier. Amerotkê pensa que le grand vizir allait l'inviter à regagner la salle avec lui mais un geste de sa main le détrompa.

— Tu as entendu les ordres de la Divine. Veille à l'exécution de la sentence.

Les gardes étaient déjà en marche. Amerotkê se doutait de ce qui allait suivre. Mareb fut entraîné par des couloirs et des escaliers jusqu'à une petite cour poussiéreuse bordée d'un côté par des casernes et de l'autre par un mur élevé. Dans un coin, tout au fond, se dressait un poteau profondément enfoncé dans le sol. Amerotkê entendit un bruit et se retourna. Shoufoy était venu le rejoindre et contemplait la scène, la bouche ouverte.

— Mareb ! s'exclama-t-il. La nouvelle court déjà dans tout le palais !

Le héraut fut attaché au poteau et un groupe d'archers – des mercenaires – sortirent en se bousculant par les portes de la caserne. Il y eut un certain désordre quand les hommes furent renvoyés dans leurs quartiers pour y chercher leurs arcs et leurs carquois de flèches.

— Il doit mourir ? demanda Shoufoy en glissant sa main dans celle d'Amerotkê.

— C'est mieux ainsi. Si la divine Hatchepsout s'était laissée aller, elle l'aurait fait crucifier sur les murs de Thèbes ou enterrer vivant dans les Terres rouges.

Les archers revinrent et se préparèrent sans poser de questions. Sous le règne du père d'Hatchepsout, de semblables exécutions étaient courantes. Amerotkê entendit que Mareb criait son nom.

— Vous n'êtes pas obligé de répondre, dit le capitaine de la garde. Les ordres du seigneur Senenmout sont très clairs. Il doit mourir dans l'heure.

Amerotkê traversa la cour, conscient de la chaleur torride, du calme qui s'installait peu à peu, de la poussière qui renvoyait la chaleur. Mareb avait les mains et les pieds liés au poteau et sa robe avait été lacérée pour mettre sa poitrine à nu. Quelqu'un

s'était déjà approprié le pendentif qu'il avait au cou. Une meurtrissure marquait le coin de sa bouche.

— Que désires-tu ? demanda Amerotkê. Aucune autre grâce ne te sera faite.

Mareb se lécha les lèvres.

— Aucune autre grâce ? Même pas une dernière gorgée de vin ?

Amerotkê leva la main, cria un ordre. Un soldat apporta un pichet de terre cuite et une coupe ébréchée. Amerotkê la remplit avant de la porter aux lèvres du héraut qui la but avidement. Puis, reprenant son souffle, il leva les yeux vers le ciel.

— Chaque jour apporte son lot de terreurs, murmura-t-il comme s'il avait oublié où il se trouvait.

Tournant à nouveau un regard implorant vers le juge, il reprit :

— Vous voudrez bien faire une prière pour moi, seigneur ? Je veux dire, lorsque les archers auront exécuté leur travail ? Car je regrette profondément certaines choses que j'ai été contraint de faire. J'implore un dernier acte de pitié.

— Ton corps sera traité honorablement, répondit Amerotkê. La vengeance de la divine Hatchepsout s'arrête au seuil de la tombe.

Mareb laissa échapper un rire bref.

— Je vous remercie. Vous êtes un homme étrange, juge principal de la salle des Deux Vérités. Un homme qui sait faire preuve de pitié pour celui qui a voulu le tuer.

Amerotkê se contenta de le regarder.

— Et je vous en remercie, ajouta Mareb. Mais je dois encore vous dire quelque chose. Connaissez-vous la rue des Lampes près du grand poste d'amarrage sur le Nil ? Allez-y avant le crépuscule et cherchez une boutique de pots et de flacons. J'y loue une chambre au-dessus de l'échoppe. Le propriétaire a été très bien payé. Sous le petit lit de camp, vous verrez un trou dans le mur. J'y ai caché le restant des flèches et un chalumeau. Vous trouverez aussi un rouleau de papyrus qui devrait beaucoup intéresser le seigneur Senenmout.

— Pourquoi ? demanda Amerotkê.

— Allez-y, seigneur, vous verrez bien. Ah, autre chose encore...

Mareb s'éclaircit la gorge, jeta un regard avide au pichet de vin. Amerotkê remplit de nouveau la coupe et la lui tendit, sans se préoccuper des cris du capitaine de la garde.

— Allons, parle ? pressa-t-il.

— Les Mitanniens ont réclamé le sarcophage de Benia, n'est-ce pas ? Ce qui a beaucoup préoccupé la divine Hatchepsout, affirma Mareb avec un bref sourire en prononçant son nom, car le bruit courait que son père aurait fait mourir la princesse Benia pour se venger d'elle. Vous savez désormais que c'était faux, seigneur. Même si le divin Touthmôsis se montrait souvent très sévère, il ne s'en prenait pas aux femmes et aux enfants.

Le capitaine de la garde accourut vers eux mais Amerotkê lui ordonna de reculer.

La voix de Mareb n'était plus qu'un murmure.

— Vous savez que notre reine-pharaon accorde beaucoup d'importance à ses origines divines.

Amerotkê hocha la tête. En toutes occasions, Hatchepsout rappelait l'histoire selon laquelle elle aurait été conçue dans le sein de sa mère par l'intervention d'un dieu.

— Dites à la divine Hatchepsout que Benia rédigeait une chronique de tout ce qui se tramait à la cour, poursuivit Mareb. Elle y consignait tous les petits racontars, les bavardages, les secrets d'alcôve. Hatchepsout prétend avoir été conçue par un dieu ou par Touthmôsis. Mais, selon Benia, Touthmôsis était impuissant.

Il se mit à rire et appuya sa tête sur le poteau, les yeux vers le ciel.

— Dites encore à la divine Hatchepsout d'examiner attentivement le sarcophage, en particulier l'intérieur des parois, et de rechercher des tiroirs ou des cachettes secrètes. Benia a voulu que cette chronique soit enterrée avec elle. C'est la raison pour laquelle les Mitanniens réclament si ardemment le retour de sa dépouille.

Amerotkê lui jeta un regard stupéfait. Si Mareb disait vrai, les Mitanniens se feraient une joie de répandre ces histoires scabreuses.

— Mais ce n'est pas tout, ajouta Mareb. Weni et moi ne sommes pas les seuls traîtres dans Thèbes. Songez à ce que vous savez déjà, seigneur juge. D'autres attaques se préparent, mais je ne sais pas grand-chose à ce propos. Allez rue des Lampes et trouvez cette liste. Pour le reste, je n'ai plus rien à dire. Il me faut maintenant entreprendre un long voyage.

Amerotkê recula. Les archers se mirent en ligne. Ce qui allait se passer imposait silence, même à ces mercenaires pourtant endurcis. Un ordre retentit. Les archers saisirent leurs flèches et on vit se dresser une rangée d'arcs blancs. L'officier attendit un bref instant. Dans la cour, tout était immobile. Il n'existait plus que le soleil torride et un essaim de mouches bourdonnant autour des marmites en train de cuire devant les portes de la caserne. Amerotkê ferma les yeux.

— Tirez !

L'ordre claqua dans l'atmosphère oppressante. Le bruit sourd et sinistre de l'impact des flèches sur la cible résonna comme déclenché par quelque sinistre harpiste. Amerotkê rouvrit les yeux. Une douzaine de flèches au moins perçaient le corps de Mareb qui se convulsait encore dans les affres de la mort. L'officier s'approcha et sa dague étincela un bref instant lorsqu'il coupa la gorge du condamné.

— Nous avons été témoins de l'exécution, murmura Amerotkê. Veillez à ce que le corps soit traité comme il convient, ordonna-t-il au capitaine. Qu'il soit embaumé et transporté à la nécropole pour être enseveli dans la tombe des Étrangers.

— Et pour la facture ? demanda l'officier sans émotion.

— Envoie-la au temple de Maât.

— La justice de Pharaon a été accomplie, proclama l'officier d'une voix forte.

— Ma foi, espérons-le, dit Amerotkê qui tourna aussitôt les talons pour quitter la cour inondée de soleil.

Tandis qu'ils parcouraient les rues animées et les marchés bondés de la cité, Shoufoy garda le silence, bouleversé par la

scène qu'il venait de voir. Puis, tandis qu'ils approchaient de la rue des Lampes, il se mit à réciter un poème :

*La mort aujourd'hui pour moi
Est comme la guérison d'un homme malade
Comme la fin d'un emprisonnement.
La mort aujourd'hui pour moi
Est comme le parfum de l'encens
Comme être assis sous une voile
Quand le Nil coule librement.*

— Je préfère tes poèmes d'amour, déclara Amerotkê.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire.

En souriant d'un air entendu, le nain saisit la main de son maître.

— Alors que pensez-vous de celui-ci ?

*Ce serait pour moi le paradis
Si les désirs de mon cœur se réalisaient,
Ceux de t'aimer et de faire de toi
La maîtresse de mon cœur et de mon foyer.*

Amerotkê pressa la main de Shoufoy.

— Excellent ! Mais je te rappelle qu'il nous faut à présent chercher un manuscrit !

Ils trouvèrent la boutique – un lieu sombre qui sentait le renfermé. Au-dehors, l'éventaire était couvert de vases de différentes couleurs, de coupes, de bols et autres récipients, certains en simple terre cuite, d'autres plus coûteux en albâtre. Le propriétaire sortit en traînant les pieds. Amerotkê acheta deux vases et les remit à Shoufoy.

— Désirez-vous quelque chose d'autre ?

Amerotkê jeta un coup d'œil autour de lui.

— Le héraut Mareb loue bien une chambre ici ?

— Je n'ai jamais entendu parler de lui.

Shoufoy posa les deux vases par terre si violemment qu'ils se cassèrent.

— Pourquoi as-tu fait ça ? gémit le marchand.

— Tu as été payé, non ? répondit Shoufoy. Voici devant toi le seigneur Amerotkê, juge principal à la salle des Deux Vérités.

— La chambre est au-dessus, bégaya l'homme. Je vais vous la montrer. Quand Mareb l'a louée, il m'a demandé de garder le secret. Il a dit que s'il ne venait pas pendant cinq jours de suite, je pourrais en disposer.

— Tu le pourras, déclara Amerotkê. Car Mareb ne reviendra pas. Mais, auparavant, j'ai quelque chose à y faire.

La chambre était petite et parfaitement tenue. Une cape et une robe pendaient à une cheville fichée dans le mur. Sur la table était disposé un nécessaire pour écrire. Amerotkê demanda au propriétaire de les laisser seuls et, quand il fut sorti, déplaça le lit. Repérant sans difficulté la cachette de Mareb, il en sortit divers objets qui lui parurent touchants à la lumière des récents événements : un scarabée, un bracelet, un petit pectoral, quelques jouets en bois.

« Des souvenirs de son frère, songea Amerotkê. Ah, je crois que nous y sommes... »

Ses doigts rencontrèrent un objet qu'il tira à lui. Il s'agissait d'un coffret qui contenait un chalumeau et les flèches ainsi qu'un petit rouleau de papyrus couvert de poussière.

— Ce n'est qu'une liste rédigée avec d'étranges hiéroglyphes, murmura-t-il en le dépliant.

Puis, après quelques secondes, il réalisa soudain ce que cela signifiait.

— Quand la divine Hatchepsout en prendra connaissance, il va y avoir quelques attaques cardiaques à Thèbes...

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Shoufoy.

Le juge se releva et s'assit au bord du ht.

— Tu te souviens de la résistance des prêtres et de certains membres du gouvernement lorsque la reine est montée sur le trône ? Sa grande victoire dans le Nord a mis fin à toute opposition. Néanmoins elle est restée convaincue, et le seigneur Senenmout également, que les Mitanniens avaient conservé des agents à Thèbes. La plupart n'ont plus fait parler d'eux.

Il éleva le rouleau de papyrus.

— Eh bien, voilà la liste de leurs noms. Mareb en avait conservé une copie qui pouvait se révéler utile quand il se

trouvait à la cour. Par exemple, quand nous avons intercepté une lettre de Wanef...

— Nous savons maintenant qu'elle avait prévu le coup !

— Oui, mais nous ignorions que certains gardes chargés des portes reçoivent de l'argent des Mitanniens, des gens peu importants que le seigneur Senenmout sera cependant enchanté d'arrêter. Un dernier cadeau de Mareb !

Amerotkê frappa l'épaule de Shoufoy et s'installa confortablement pour étudier à nouveau la liste. Elle était longue et l'écriture souvent illisible.

— Par les yeux du serpent ! s'exclama-t-il soudain devant un nom qui le frappa. Sais-tu que Belet figure sur cette liste ?

— Impossible ! s'exclama Shoufoy en s'accroupissant à côté de son maître pour l'examiner à son tour.

— Là, regarde, dit le juge en pointant le nom du doigt, « Belet, fils d'Ineni ». Cette mention a été rayée et remplacée par « fils de Lakhet ».

Amerotkê appuya sa tête contre le mur, songeur :

— « Fils de Lakhet »..., murmura-t-il en sursautant et en portant la main à sa bouche. Mareb nous a confié que d'autres méfaits se préparaient. Ce qui nous ramène à la question que tu ne cesses de me poser, Shoufoy : pourquoi avoir enlevé Belet ? À présent, nous avons la réponse : parce qu'il est serrurier. Certes, il y en a bien d'autres à Thèbes mais Belet est différent. Non seulement c'est un bon artisan, mais il est aussi le fils de Lakhet.

— Oh, par les crottes de bouc ! s'exclama Shoufoy en se frappant le front. J'ai trouvé un poème chez Belet qui parle d'Ineni, le grand bâtisseur. Lakhet a dû travailler pour lui.

Amerotkê sursauta.

— Je n'ai jamais joué aux dés, Shoufoy, mais je vais risquer un pari. Lakhet a connu par la suite des temps difficiles et tu disais que Belet venait d'une bonne famille. Si je ne me trompe, nous devrions découvrir que Lakhet a fabriqué les clés et les serrures des cercueils et des coffres entreposés dans la tombe de Touthmôsis. Ineni, l'architecte, lui avait sûrement passé une commande spéciale. Quand je suis allé dans la Vallée des Rois, je me souviens qu'Hatchepsout a utilisé une clé en T de forme peu courante pour ouvrir le sarcophage de Benia.

— Mais Belet ignore où se trouve cette tombe ! s'exclama Shoufoy.

Amerotkê ferma les yeux. Il revit Hatchepsout et Senenmout quitter la sépulture. La reine avait déclaré qu'elle reviendrait vérifier si tout avait été remis en ordre.

— Quand nous avons quitté la vallée, Hatchepsout a pris d'extrêmes précautions pour que ce voyage demeure secret. Mais il devait néanmoins subsister des traces.

— Pour sûr, affirma le nain. Je connais des éclaireurs impériaux capables de repérer le chemin d'un scarabée, mais seulement quand les traces sont fraîches. Elles s'effacent vite par la seule intervention des éléments.

Amerotkê ressentit des fourmillements à la base du cou.

— Dis-moi, Shoufoy, imagine que quelqu'un ait appris l'excursion d'Hatchepsout à la Vallée des Rois et surveillé les lieux ?

— Mais l'accès à la vallée était interdit pendant que vous y étiez...

— Certes. Toutefois, après notre départ, les troupes sont parties à leur tour. Il suffisait que notre homme attende environ une heure. Les traces étant encore récentes, il était sûrement assez rusé pour les repérer et trouver l'entrée.

Shoufoy laissa retomber son menton et ouvrit la bouche. L'esprit d'Amerotkê était en ébullition.

— C'est pour cela qu'ils se sont dépêchés d'enlever Belet ! s'écria-t-il. Il doit connaître ces serrures ! Ils l'ont emmené hier, c'est donc que le vol doit avoir lieu cette nuit !

— Qui peuvent-ils être ?

— Les Mitanniens, bien sûr. C'est sûrement la véritable raison pour laquelle ils ont réclamé ce sarcophage.

— Les Mitanniens ne se saliraient pas eux-mêmes les mains, observa Shoufoy. Ils ne sont pas si bêtes.

— Non, c'est certain. Voilà pourquoi ils ont dû faire appel à des hommes de main. Le mystérieux visiteur que Belet a rencontré place des Hyènes parlait d'un endroit dangereux mais non gardé. Dis-moi, Shoufoy, qui peut recruter une bande de brigands pour une entreprise aussi risquée ? Qui as-tu rencontré récemment qui s'est montré si bien disposé à nous

aider et t'a parlé de Weni ? Qui t'a formellement promis de quitter Thèbes rapidement ?

— L'homme-crocodile !

Amerotkê saisit le nain par le bras.

— Il porte bien son nom ! Ce gredin n'a pas quitté le fleuve, mais il chasse à présent sous la surface de l'eau !

CHAPITRE XVI

Les escadrons de chars du régiment d'élite Osiris se déployèrent en ordre de bataille pour s'élancer dans le désert avec un bruit de tonnerre. L'obscurité était tombée, mais des éclaireurs avaient tracé la route en fixant des torches enduites de poix enflammée à des poteaux enfoncés dans le sol. Leurs flammes dansaient dans l'air froid de la nuit. Les chars portaient eux aussi une torche fixée à l'avant. On avait sélectionné comme attelages les chevaux les plus rapides et les plus résistants des écuries de Pharaon. Le spectacle était magnifique, songea Amerotkê. L'air nocturne était empli du piétinement des chevaux et du fracas des roues. Chaque char transportait un cocher et un guerrier, tous sélectionnés parmi les Nakhtuans, les braves du roi. Chacun d'eux arborait sur son armure une abeille d'or, signe qu'il avait lutté avec un ennemi au corps-à-corps et remporté la victoire. Derrière les chars s'avançaient des troupes nombreuses de mercenaires nubiens dont la mission consistait à appuyer la ligne de chars et à protéger la reine-pharaon.

Amerotkê jeta un coup d'œil sur sa droite. Vêtue d'une armure comme les combattants, Hatchepsout se tenait dans le char voisin, serrant la barre d'appui entre ses mains, la tête un peu penchée vers l'avant pour mieux scruter l'obscurité. À sa gauche, Senenmout portait lui aussi une cuirasse. Quelque part à l'arrière se trouvait Shoufoy, et Amerotkê pria pour qu'il se sorte sain et sauf de cette équipée. Ballotté dans tous les sens par le galop sauvage des chevaux sous le ciel étoilé du désert, le petit homme devait s'accrocher de son mieux au rebord. Le voyage ne serait pas long. Ils avaient emprunté une route qui contournait la nécropole pour gagner la Vallée des Rois. Les chars ralentirent enfin et s'arrêtèrent. Senenmout et le capitaine

mirent pied à terre, on sortit des cartes et, à la lueur des torches, Senenmout indiqua aux troupes comment se déployer.

— Qu'ils forment un fer à cheval parfait, ordonna-t-il, chaque pointe bloquant l'entrée de la vallée.

Hatchepsout ôta sa couronne de guerre et la remit à un de ses gardes du corps. À la lueur des torches, son visage semblait plus mince et plus dur. Elle était dans une telle fureur qu'elle avait mordu sa lèvre inférieure et une traînée de sang séchait sur son menton. Son visage non maquillé était couvert de poussière. Elle aurait voulu se lancer aussitôt dans l'action mais Senenmout leva une main.

— Nous devons attendre, ma reine, recommanda-t-il. Amerotkê a peut-être raison mais nous pouvons aussi être à la chasse d'ombres.

Comme pour lui répondre, un sifflet se fit entendre dans l'obscurité. Un officier cria un ordre et Senenmout leva les yeux. Des ombres noires, les « lévriers de Pharaon », se faufilaient à travers la ligne de bataille. Habitants du désert à l'origine, ils servaient maintenant comme éclaireurs dans l'armée égyptienne. Petits, agiles et silencieux, ils portaient des arcs à leur taille et un carquois de flèches. Ils étaient trois et s'agenouillèrent devant Senenmout, touchant le sol de leur front. Amerotkê retint son souffle.

— Eh bien ? demanda Senenmout.

Leur chef leva la main.

— Nous ne sommes pas absolument sûrs...

— Quoi ! s'écria Hatchepsout.

Le chef baissa la tête.

— Vous n'êtes pas sûrs ? répéta Senenmout avec calme. Pourtant vos ordres étaient très précis.

— Nous avons suivi les ordres de la divine reine.

L'homme tremblait maintenant de tous ses membres.

— Je connais mes ordres ! lança Hatchepsout.

Senenmout la prit par le bras et l'entraîna doucement à l'écart en lui parlant à l'oreille. Amerotkê se doutait de ce qu'il lui disait. Sa seule présence, chaque mot qu'elle prononçait étaient source de terreur pour ces hommes, qui n'osaient même pas porter les yeux sur son visage. Senenmout savait s'y prendre.

Hatchepsout s'enfonça à grands pas dans l'obscurité, entourée de ses gardes du corps. Il revint vers les éclaireurs.

— Voici ce qu'a décidé la divine reine, commença-t-il : jusqu'à la fin de vos jours, vous mangerez le pain le plus blanc, la viande la plus tendre et vous boirez le meilleur des vins. Vos enfants béniront votre souvenir. Pharaon a tourné son visage vers vous et vous a souri. Vous vivrez dans le plaisir jusqu'à la fin de vos jours.

Les éclaireurs levèrent la tête, les yeux brillants à l'évocation de telles récompenses.

— Seigneur, nous n'avons pas pénétré très loin dans la vallée, affirma leur chef.

Senenmout fit signe qu'il était au courant. Hatchepsout leur avait ordonné de rechercher des traces, mais bien spécifié qu'ils n'alarment pas d'éventuels intrus. « Je ne veux pas que toute l'Égypte apprenne où se trouve la tombe de mon père », avait-elle déclaré.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda Senenmout.

— Une troupe a pénétré dans la vallée juste avant le crépuscule, de cela nous sommes absolument certains. Nous avons trouvé une bouse de dromadaire encore chaude.

Amerotkê retint son souffle avant de poser la question suivante.

— Cette troupe est-elle ressortie ?

— Non, seigneur. Tout indique qu'elle est encore dans la vallée.

— Où se trouve votre quatrième compagnon ? interrogea Senenmout.

L'homme grimaça un sourire.

— Ils avaient laissé une sentinelle.

— C'est donc qu'ils sont toujours là ! s'exclama Amerotkê.

L'homme haussa les épaules.

— Dans le noir, nous ne savions pas à qui nous avions affaire. Nous lui avons sauté dessus avant qu'il ne nous ait repérés.

— Comment était-il vêtu ? s'enquit Amerotkê. Avait-il la tête et le visage enveloppés dans un châle comme le font les nomades des sables ?

L'éclaireur tendit les mains devant lui.

— Oui. Nous n'avions pas le choix. Je lui ai coupé la gorge et nous avons caché le corps sous des rochers. Notre compagnon a pris sa place.

— Bien ! Bien ! fit Senenmout en souriant largement. Combien pensez-vous qu'ils soient ?

— À pied, peut-être vingt ou trente. Mais ils ont des animaux de bât et certains peuvent être montés.

Senenmout les remercia et glissa un petit cube d'or dans la main de chacun d'eux. Puis, faisant signe à Amerotkê de le suivre, tous deux s'éloignèrent dans le noir. Les gardes du corps avaient déjà dressé une tente pour Hatchepsout et ses conseillers. Elle était à l'intérieur, allant et venant. D'un geste, elle leur fit signe de s'asseoir sur des tabourets pliants.

— Eh bien, seigneur Amerotkê, on dirait que tu avais raison.

Ses lèvres souriaient mais son regard restait dur.

— Puisque nous devons attendre, raconte-moi donc ton histoire en détail.

— Je me suis trompé sur un point, avoua le juge. Les plans de Toushratta étaient bien plus retors que je ne le soupçonnais. N'avait-il pas dit un jour qu'il brûlerait Thèbes et s'emparerait du cœur de votre père, ma reine ?

— Toushratta aime bien se vanter, répondit Hatchepsout.

— Oui, c'est un fanfaron, mais sous l'influence de Wanef il peut se montrer subtil. Il était contraint de mettre le genou à terre devant l'Égypte et détestait cela. Wanef lui a suggéré quelques consolations : voler la Gloire d'Anubis, s'emparer des cartes de Sinoué, se débarrasser de ses trois plus puissants opposants dans son pays et piller la tombe de votre père, ce qui constitue en même temps une profanation. De telles perspectives rendaient moins amère la défaite. De retour dans sa capitale, il pourrait tranquillement se pavaner en riant de nous. Il lui suffirait de prendre en main la Gloire d'Anubis pour se moquer de l'Égypte. Grâce aux cartes de Sinoué, ses marchands découvrirait de nouvelles routes commerciales et amasseraient des richesses. Un jour ou l'autre, ma reine, Toushratta aurait repris sa lutte ouverte contre nous.

Les yeux d'Hatchepsout lançaient des éclairs.

— Sur un point, Toushratta a réussi son coup, poursuivit Amerotkê. Il s'est débarrassé de trois ennemis sans se salir les mains. Je doute à présent qu'il nous demande compensation pour la mort du seigneur Snefrou et de ses autres chefs de guerre, mais il peut nous en accuser.

— Et la tombe de mon père ? demanda Hatchepsout.

— En réclamant le sarcophage de Benia, il s'en prenait d'abord à vous, car il était au courant des rumeurs qui accusaient votre père de s'être montré cruel à son égard.

— Nous savons à présent que c'est faux !

— Mais il avait d'autres raisons encore d'agir ainsi. Un manuscrit y est dissimulé dans lequel Benia fait un compte rendu précis de ce qui se passait à la cour de votre père, sans omettre les détails les plus scabreux. Ce n'est toutefois pas le plus important, car Toushratta pouvait bien raconter ce qu'il voulait. Non, il savait que cette tombe était remarquablement dissimulée. On pouvait errer pendant des années dans la vallée sans même soupçonner où se trouvait l'entrée.

Sur un regard d'Hatchepsout, Amerotkê reprit le fil de son récit.

— Toushratta et Wanef se sont dit que vous étiez la seule à pouvoir y pénétrer avec vos conseillers les plus proches, mais cela pouvait prendre des années. Personne ne se laisserait acheter pour un projet aussi fou. D'ailleurs, s'ils l'avaient tenté et que la personne refuse...

— ... je l'aurais appris, conclut simplement Hatchepsout.

— Oui, ma reine. Ils se sont donc contentés d'engager quelqu'un pour surveiller la vallée. Celui-ci n'aura pas eu à souffrir longtemps de la chaleur torride qui y règne dans la journée.

Hatchepsout ferma les yeux, mesurant son erreur.

Amerotkê choisit ses mots avec soin.

— Toushratta a réclamé le sarcophage qu'il voulait ramener lui-même dans son pays. L'Égypte... est tombée dans le piège.

— Bien sûr ! s'exclama Senenmout en se prenant la tête dans les mains. Nous aurions pu renvoyer le sarcophage plus tard !

— Oui, et c'est pourquoi Toushratta a insisté pour qu'on le lui remette. Il fallait fournir à son espion une occasion de repérer les lieux.

— Mais nous avons été très prudents ! Tant à l'aller qu'à notre retour, l'accès à la vallée a été interdit.

— Toushratta n'en avait pas besoin, observa Amerotkê.

— Et nous avons effacé toutes nos traces ! insista la reine. Après notre départ, des esclaves les ont balayées avec des branchages. Tu vas encore dire qu'il n'en avait pas besoin !

— Le roi voulait juste savoir si nous étions venus et si nous avions pénétré dans la tombe. Il n'y a pas de patrouilles dans le coin pour ne pas attirer l'attention, peut-être aussi parce que des soldats, comme tant d'autres, peuvent se laisser soudoyer. Les espions de Toushratta ont simplement attendu que le calme revienne. Nous avons des éclaireurs, mais eux aussi en ont, des hommes à leur solde capables de les prévenir si un seul caillou a été retourné et qui se déplacent rapidement. Une fois le cortège royal de retour à Thèbes, ceux-ci ont examiné tous les coins et recoins de la vallée méticuleusement. Certaines traces subsistaient forcément, une crotte d'animal, la marque d'une roue...

— Et, bien entendu, la surface du rocher, ajouta Senenmout.

Amerotkê se contenta de fixer l'obscurité.

— Ces traces auraient disparu d'ici à quelques jours, reprit-il, mais c'est hier matin que nous avons quitté la vallée. L'observateur de Toushratta y a pénétré un peu plus tard, les a repérées et, je suppose, a trouvé l'entrée. Il a couru aussitôt à Thèbes faire son rapport et tout s'est mis en route. Belet et Seli ont été enlevés la nuit dernière et emmenés au lieu de rencontre choisi dans les Terres rouges. C'est Lakhet, le père de Belet, qui a façonné les clés des coffres et des sarcophages pour Ineni, l'architecte de la tombe de votre père. Lakhet était un homme de confiance, bien connu à la cour.

— Mais il ne connaissait certainement pas l'emplacement de la tombe, déclara Hatchepsout.

— Certes, ma reine, mais son fils Belet avait hérité de ses outils, de ses clés et de sa connaissance des serrures. Au souvenir de la mort atroce de tous les ouvriers qui avaient

travaillé à la construction de cette tombe, Lakhet s'est mis à boire et a fini par en mourir. Il a dissipé toute sa fortune et son fils est devenu un voleur afin de pouvoir offrir à ses parents une tombe convenable. Il a été arrêté, défiguré et exilé à Rhinoceri. Accablé par son sort, il n'a plus jamais enfreint la loi par la suite, ce qui lui a valu d'être gracié.

— Pourquoi avoir recours à lui ? demanda Senenmout. Les voleurs pouvaient s'introduire dans la tombe, briser les coffres, se servir et disparaître avec leur butin.

— Les Mitanniens espéraient que notre souveraine les conduirait à la tombe et c'est bien ce qui s'est passé. Ils se doutaient aussi qu'Ineni avait laissé un certain nombre de pièges pour en interdire l'accès. Ils se sont dit que les fidèles serviteurs de Pharaon les écarteraient pour laisser passer le sarcophage de Benia. Les choses seraient ainsi plus faciles et plus sûres pour eux. Nous sommes partis sans tarder, rappela Amerotkê. Je suis persuadé, ma reine, que d'ici à quelques jours vous auriez expédié dans la vallée quelques maçons de confiance pour remettre tout en place.

— Bien entendu, déclara sèchement Hatchepsout. Ils auraient rétabli les pièges d'Ineni.

Amerotkê avait examiné sa théorie sous tous les angles depuis qu'il avait quitté la rue des Lampes.

— Toushratta a donc pensé qu'au lieu de lancer une attaque violente et de tout casser dans la tombe, reprit-il, mieux valait utiliser les services d'un serrurier expérimenté ayant hérité du talent de Lakhet. Tout se passerait ainsi en douceur. Ils n'auraient pris que de petits objets, qui sont d'ailleurs très nombreux...

Senenmout soupira. Hatchepsout se leva et tourna le dos. Les serviteurs avaient rempli son gobelet de vin et elle le saisit. Amerotkê remarqua que sa main tremblait.

— Ils auraient pillé tous les petits objets précieux déposés dans la tombe de mon père ? Violé les cercueils, peut-être emporté son cœur ? Le grand Toushratta l'aurait même brûlé pour pouvoir s'en vanter ?

— Il faut que nous les arrêtions avant qu'ils puissent entrer, déclara Senenmout.

— Le temps presse, dit Amerotkê. Plus important encore, même si nous les détournons de leur but, ils connaîtront toujours l'entrée secrète de la tombe. Il faut tous les tuer ce soir.

Debout, les épaules tremblant de rage, Hatchepsout buvait son vin à petites gorgées. Elle reposa son gobelet et retourna s'installer sur son coussin. Des larmes maculaient son visage.

— J'ai commis une erreur, avoua-t-elle. La demande de Toushratta me paraissait raisonnable. Ce n'aurait pas été la première fois que l'Égypte restituait le cercueil de princesses étrangères. Je suis allée dans la Vallée des Rois, j'ai emporté le sarcophage et cru n'avoir laissé derrière nous aucune trace de notre passage. Une fois tout cela terminé, j'y serais retournée pour m'assurer que tout était remis en place.

Elle se mordit la lèvre, pressa ses doigts contre son front et poursuivit d'un ton amer :

— Toushratta se doutait bien que le vol du manuscrit de Sinoué et de la Gloire d'Anubis mettrait la cour en émoi. Je n'arrive pas à penser clairement...

— Personne ne le peut, la rassura Senenmout. Nous étions persuadés que Toushratta était venu mendier la paix. Dans mon orgueil, j'ai cru qu'il voulait seulement signer un traité, se prosterner dans la poussière et quitter l'Égypte aussi vite que possible. La seule demande qu'il pouvait présenter était de réclamer le corps de Benia.

— Je lui déclarerai la guerre ! murmura Hatchepsout. Rien que pour cela ! Je vais attaquer l'oasis des Palmes. Je ferai clouer Toushratta et tous les autres sur les arbres et j'abandonnerai leurs cadavres aux hyènes !

Senenmout, inquiet, lui saisit la main.

— Écoute le seigneur Amerotkê, divine reine. Quelles preuves possédons-nous ? Mareb est mort. Et Weni aussi. Tout aveu arraché à notre héraut serait tenu pour mensonge. Toushratta s'en servirait pour nous ridiculiser et ignorer ses engagements. Quant aux Mitanniens, ils clameront que nous avons attiré leur roi dans un piège pour l'assassiner, brisant ainsi nos serments de paix.

— Il n'a pas encore réussi à accomplir ses desseins, souligna Amerotkê. Et il ne réussira pas davantage ce soir. Par ailleurs,

nous devons garder le silence absolu sur nos soupçons. Sinon, nos propres troupes risqueraient d'en être informées et, bientôt, tous apprendraient que les Mitanniens sont derrière cette affaire.

Senenmout acquiesça.

— Nous avons nos propres partisans de la guerre. Eux aussi, comme l'armée, crieront vengeance.

Hatchepsout, qui les écoutait en silence, intervint.

— Et si les voleurs s'échappent ?

— Avec des dromadaires et des chevaux de bât ? contra Amerotkê. Et des paniers remplis de trésors ? Il est vrai qu'ils ne s'empareront sans doute que des pièces les plus petites cachées dans les coffres de la tombe. Mais il y en aura certainement beaucoup !

Hatchepsout regardait Amerotkê à travers ses cils. Il connaissait bien ce regard et se sentit vaguement mal à l'aise. La reine le blâmait-elle ?

— Je sais..., finit-il par soupirer. J'aurais sans doute dû deviner tout cela plus tôt...

Un bruit l'interrompit. Se retournant, il aperçut un des gardes repousser Shoufoy sans ménagement. Faisant mine d'ignorer l'incident, il reprit :

— Oui, j'aurais dû savoir... Je n'ai pas compris assez vite qui était Lakhet. À présent, tout se tient. L'homme qui a approché Belet sur la place des Hyènes a mentionné un vol qui pourrait rapporter de grandes richesses. Il a précisé que ce serait dangereux mais qu'il n'y aurait pas de gardes. Même après la disparition de Belet, je demeurais convaincu qu'ils s'apprêtaient à voler un temple ou une riche demeure. À moins que ce ne fût le produit de quelque mine d'or. Mais, lorsque j'ai mis la main sur les documents de Mareb et découvert que Belet était le fils de Lakhet...

D'un revers de main, il essuya la sueur qui lui perlait sur le front. Puis il reprit, choisissant chaque mot avec soin :

— Dès lors, tout est devenu clair. Lakhet a fabriqué les serrures des coffres et des boîtes destinés à renfermer tous les trésors de la tombe. Et Belet fut conduit à commettre le plus grand des sacrilèges. Les Mitanniens sont bien les instigateurs

de ce crime, mais l'homme-crocodile en est le principal auteur. Tout a commencé avec Weni, lorsqu'il a acheté ces couteaux à tête de chacal de Canaan. L'homme-crocodile a prétendu les avoir volés mais, en réalité, c'est la princesse Wanef qui les lui a donnés. Et ce fut elle, encore, qui arrangea la rencontre entre ces deux scélérats.

Hatchepsout se pencha légèrement en avant.

— Et ton protégé, le nain Shoufoy, a découvert la véritable origine de ces couteaux, n'est-ce pas ?

Amerotkê hocha la tête.

— Le point faible de criminels aussi endurcis que l'homme-crocodile est précisément leur cupidité. De plus, il voulait créer la confusion en vendant ses couteaux au plus grand nombre d'acheteurs possible. Ainsi, il nous deviendrait presque impossible de retrouver la trace de l'assassin de Nemrath. Lorsque Shoufoy a deviné leur origine véritable, l'homme-crocodile comprit que nier éveillerait les soupçons. Il fit mine de se montrer coopératif et raconta tout ce qu'il savait de Weni. Il procéda de façon identique avec les Mitanniens, auxquels il vendit les mêmes informations à propos du héraut. Après cela, Wanef n'eut aucune difficulté à attirer Weni dans sa toile.

Le juge soupira, l'air désolé.

— L'homme-crocodile s'est montré remarquablement rusé. Une fois qu'il n'a plus eu besoin de lui, il a sacrifié Weni sans état d'âme, le désignant comme un espion mitannien. Par la même occasion, en prétendant aider à le débusquer, il se faisait passer pour un allié de l'Égypte. Dès lors, qui donc aurait eu l'idée de l'associer aux desseins de nos ennemis ? Heureusement, la disparition de Belet et la liste des espions retrouvée rue des Lampes m'ont aidé à clarifier ces menées ténébreuses. Par la même occasion, j'ai compris que les messages expédiés par Toushratta à Wanef avaient été rédigés dans le but d'être interceptés.

— Dans ce cas, qui fut le véritable messager du roi mitannien ? L'homme-crocodile ?

— En effet, divine reine. Un choix fort judicieux, d'ailleurs... Un homme tel que lui, habitué à arpenter sans relâche les rives du Nil, connaissant fort bien Rhinoceri et capable de marcher à

la tête d'une troupe de hors-la-loi tels que lui. Pas de lien avec Pharaon ni avec le temple d'Anubis... aucun moyen, donc, de remonter jusqu'à lui. Pourtant, il a commis une faute, une seule : vendre un trop grand nombre de couteaux et, ainsi, attirer l'attention de mon nain Shoufoy.

Il se tut enfin et leva les yeux vers Hatchepsout. Elle se tenait immobile, les yeux mi-clos, ses lèvres bougeant silencieusement.

Un officier de la garde entra alors dans le pavillon et vint se prosterner devant eux, front contre terre.

— Seigneur Senenmout, nous avons des nouvelles. Nos éclaireurs ont repéré du mouvement dans la Vallée des Rois.

Le grand vizir se leva, aussitôt imité par Amerotkê et la reine.

— Que les chars gardent leur position ! Prépare les troupes nubiennes. Qu'elles progressent vite et sans bruit en fer à cheval afin qu'aucun de ces scélérats ne s'échappe !

— Attrapez-les tous ! cria Hatchepsout. Je veux des prisonniers !

Elle aurait voulu marcher elle-même à la tête de ses troupes mais Senenmout réussit à l'en dissuader.

— Ces bandits sont prêts à tout, divine reine. Et, dans l'obscurité, tous les coups seront permis. Vous ne pouvez prendre ce risque...

À contrecœur, elle obéit mais insista pour décider, seule, du sort des captifs.

Avançant en ligne dans la blême clarté de la lune, les Nubiens se déployèrent dans le désert, boucliers levés, lances à l'horizontale, encadrés par l'escadron de chars, prêts à s'élancer à la poursuite du moindre fugitif. Senenmout comptait sur l'unique issue que pouvaient emprunter les voleurs pour sortir de la tombe.

— Ils pourraient chercher à escalader les falaises, observa-t-il, les sourcils froncés. Mais cela paraît pratiquement impossible...

Préoccupé, Amerotkê cheminait à ses côtés, sur la troisième ligne du front. Il portait un casque de bronze, un bouclier et une épée. Shoufoy avait en vain insisté pour l'accompagner, inquiet du sort de ses amis.

— Allons, ne te ronge pas les sangs, l'avait rassuré doucement le juge. Nous les retrouverons, je te le promets. Quant à te battre à nos côtés, il n'en est pas question. Je te connais, tu es capable de prendre des risques inouïs pour tes amis. Hélas, ta seule ardeur au combat ne suffira pas. Alors reste à l'arrière et garde confiance...

Amerotkê leva les yeux vers le ciel criblé de pointes de diamant. Bien des années auparavant, durant son service militaire dans les Terres rouges, il avait combattu une troupe de pillleurs de tombes coupables de vol dans une sépulture de la cité des Morts. Les troupes les avaient poursuivis le long du Nil pour les affronter lors d'une sanglante bataille.

Le juge frissonna à ce souvenir. Ces brigands n'avaient rien à perdre et, de plus, ils seraient cette nuit-là en assez grand nombre. Autour de lui, les bottes et les sandales des soldats frappaient en rythme le sol du désert. Quelque part dans l'obscurité, on entendit un lion rugir puis une hyène hurler.

— Les charognards sont déjà là, murmura un soldat. Ils savent toujours quand la fête va commencer...

La main d'Amerotkê se crispa sur le bouclier. Le disque plein de la lune émergea d'un nuage et baigna la vallée d'une lumière surnaturelle. Les saillies rocheuses qui encadraient la tombe se découpèrent devant eux. Les deux ailes des troupes se déployèrent de chaque côté tandis que les chars demeuraient à l'arrière, prêts à intervenir dès que l'assaut serait donné. Un éclaireur approcha, des ordres circulèrent et les lignes armées avancèrent en demi-cercle, ombres menaçantes sous la lune. Cette formidable puissance qui, d'ordinaire, luttait dans le fracas des armes, les cris et l'éclat des trompettes, s'était transformée en armée silencieuse avançant, tel un gigantesque fauve, vers sa proie, bloquant tous les accès.

Un homme juché sur un dromadaire apparut à l'entrée de la vallée, fouettant les flancs de sa monture. Aussitôt, les silhouettes sombres des Nubiens rampèrent derrière les rochers. Un filet traversa les airs et vint s'abattre sur l'homme et l'animal. Le dromadaire fut promptement muselé, son propriétaire jeté à bas. Un cri étouffé se fit entendre, puis les ombres disparurent. Après avoir revêtu à la hâte le manteau de

l'homme, un éclaireur égyptien prit sa place sur le dromadaire et s'avança dans la faille rocheuse. Il réapparut quelques minutes plus tard, levant la main pour signaler que tout allait bien. Amerotkê respira. Il savait cependant que ce calme n'allait pas durer. L'homme-crocodile et ses acolytes ne devaient pas être bien loin. Des ordres fusèrent, enjoignant aux troupes de garder un silence total. Les rugissements des lions approchaient. Toutes les créatures, humaines et animales, tenaient leurs yeux braqués sur l'entrée de la vallée.

Un groupe de bandits se matérialisa enfin : dromadaires en premier, puis des chariots et, enfin, les hommes à pied. Ils ne portaient pas de torches et se déplaçaient sans bruit, ayant pris soin d'envelopper les sabots de leurs bêtes et les roues des chariots de sacs. Inconscients du danger tapi dans l'ombre, ils se hâtaient, manifestement désireux de s'éloigner au plus vite de cette vallée de la mort. L'écho d'une trompette retentit soudain dans la nuit, suivi par un fracas de roues : un char, conduit par un cocher brandissant une torche, avançait sur les brigands, suivi de l'armée des Nubiens. Amerotkê entendit les cris affolés des voleurs. Le char s'arrêta et un officier cria aux hommes de poser leurs armes et de se rendre. Pour toute réponse, les voleurs firent siffler une flèche dans les airs, ratant de peu l'un des chevaux.

— Ils l'auront voulu, grogna l'un des officiers. Pas de pitié pour ces renégats.

Des ordres fusèrent et les Nubiens avancèrent au petit trot. Au début, Amerotkê eut bien du mal à suivre le rythme. Il trébucha et glissa tandis que les rangs de soldats s'élançaient cette fois à pleine vitesse. La première ligne de vétérans encercla les voleurs et, le temps que les deuxième et troisième lignes entrent en action, l'affrontement était déjà fini. Les hommes juchés sur des dromadaires furent violemment jetés à bas de leurs montures et les charrettes saisies. Quelques hommes cherchèrent à résister, toutefois la plupart comprirent rapidement qu'ils n'avaient pas affaire à une simple patrouille du désert mais à une importante formation militaire. Certains durent être désarmés de force mais la plupart jetèrent leurs armes à terre. Amerotkê réussit enfin à gagner les premières

lignes. Deux dromadaires gisaient sur le flanc, leurs pattes saisies de soubresauts jusqu'à ce qu'une lame secourable leur tranche la gorge, mettant fin à leur agonie. Des cadavres jonchaient le sol et, dans les ténèbres du désert, on entendait les cris des fuyards bien vite rattrapés et mis hors de combat. Amerotkê se dirigea vers le cercle de prisonniers, à genoux, mains liées au-dessus de la tête en signe de soumission. Des soldats entreprenaient de charger le butin volé sur des chars ou encore dans des paniers portés à dos de chameau. Bientôt, tout fut récupéré, précieusement déposé dans les chars impériaux et recouvert de tissus sacrés aux emblèmes d'Anubis et d'Osiris, spécialement apportés des temples de Thèbes pour la circonstance. Senenmout avait retiré son casque et marchait à grands pas, distribuant des ordres à tous. Peu à peu, la scène se transformait. Les troupes nubiennes s'étaient disposées à présent en un vaste cercle, leurs lances fichées dans le sol. Des dizaines de torches repoussaient les ténèbres de la nuit, éclairant les cadavres des voleurs, empilés au centre. Amerotkê contempla l'un de ces visages figés dans la mort. Il reconnut le conteur rencontré dans l'auberge le jour où il avait parlé pour la première fois à Belet. Les Nubiens, quant à eux, ne déploraient que peu de pertes et les blessés étaient en cet instant même soignés. Senenmout s'intéressait surtout aux prisonniers – au moins une trentaine. Accompagné par Amerotkê, il entreprit de les examiner de près, arrachant les turbans et les masques qui leur cachaient le visage.

— Ainsi, tu avais raison, seigneur juge, murmura le vizir en désignant l'un d'entre eux dont la face était creusée d'une affreuse cicatrice à la place du nez. Presque tous des recrues de Rhinoceri. Quant aux autres, il s'agit de vrais professionnels du crime, sans doute de la même bande.

Certains prisonniers les suppliaient de se montrer cléments, d'autres s'agenouillaient sur leur passage, tête baissée. Étudiant chacun d'entre eux avec soin, Amerotkê s'arrêta devant l'un, contemplant son nez busqué, le visage étroit, le regard arrogant. Il le saisit alors au collet et sentit sous l'étoffe du manteau le contact étrange d'un vêtement en écaille de crocodile.

— Je suppose que tu sais qui je suis, n'est-ce pas ? lança le juge en s'accroupissant près du prisonnier. Car tu es bien l'homme-crocodile ?

Pour toute réponse, l'autre ricana.

— Belet et Seli, insista Amerotkê. Qu'as-tu fait d'eux ?

L'homme bascula sa tête en arrière, se racla la gorge et lui cracha à la figure. Le juge s'essuya la joue.

— Je prends cela pour une réponse..., murmura-t-il.

Il s'arrêta devant le prisonnier suivant, frappé par son apparence féminine et ses bijoux aux oreilles et au cou.

— Toi, tu es l'Ombre, n'est-ce pas ?

Le regard de l'homme se détourna.

— Belet ? Seli ? demanda une nouvelle fois Amerotkê. Ceux que vous avez enlevés. Où sont-ils ?

Le captif se mit à trembler. Amerotkê s'apprêtait à répéter sa question lorsque le son éclatant de trompettes éclata dans la nuit. Hatchepsout approchait, accompagnée par un escadron de chars. Pour affronter ses ennemis, elle s'était lavé les mains et le visage, et coiffée de la couronne impériale. Elle portait un corset de cuir sur sa tunique blanche, des jambières en bronze recouvraient ses jambes et, sur ses épaules, flottait le manteau sacré de Pharaon, tout brodé d'or. Chaussée de bottes de combat, elle tenait un fouet à la main et, dans l'autre, l'épée courbe de Pharaon.

Senenmout et Amerotkê se hâtèrent à sa rencontre pour se prosterner devant le char royal. D'une voix rude au débit saccadé, la reine questionna son vizir pour s'informer de la situation. Senenmout lui répondit que les voleurs avaient tous été capturés et leur butin confisqué. Certains étaient morts, d'autres attendaient leur châtiment.

— Malheureusement, aucune nouvelle de Belet et de Seli, intervint Amerotkê.

— Prends un prisonnier et fais-le parler, exigea la reine.

Le juge lança un ordre et deux Nubiens s'emparèrent d'un des captifs – un vagabond des sables –, tremblant de terreur. Il commença parjurer qu'il ne savait rien du serrurier et de sa femme mais, roué de coups par les gardes, il finit par confesser

qu'il les avait vus vivants pour la dernière fois juste avant de quitter la vallée.

— On les a emmenés pas très loin d'ici... gémit-il. Derrière une de ces crêtes rocheuses.

Shoufoy et deux éclaireurs l'emmenèrent aussitôt sur un char en direction de la Vallée des Rois. Pendant ce temps, Hatchepsout, flanquée de Senenmout et d'Amerotkê, inspectait les rangées de prisonniers. De par ses fonctions, le juge avait maintes fois vu s'exercer le terrible jugement royal. Mais jamais aussi terrible que cette nuit-là. Il y avait quelque chose d'irréel dans ces hommes déjà condamnés, attendant en silence leur châtement, les mains levées au-dessus de leur tête. Plus loin s'entassaient les corps ensanglantés, figés dans le silence de la mort. Attirés par ce sinistre festin, les hyènes et les lions rugissaient derrière les rochers. Hatchepsout cheminait entre les hommes d'un pas vif, usant de son épée pour lever un menton, forcer un regard.

Elle se tourna vers Amerotkê.

— Et l'homme-crocodile ?

Sur un geste du juge, elle s'approcha du bandit. Cette fois, ce dernier paraissait beaucoup moins arrogant. Sentant la pointe de l'épée sur son cou, il baissa les yeux, effrayé.

— Sois maudit ! cria la reine. Sois maudit dans la vie comme dans la mort. Que les ténèbres te dévorent sans aucun espoir de salut !

À ces mots, un lugubre gémissement monta de la gorge des prisonniers. Il n'existait rien de plus terrible que cette malédiction car ils la savaient d'une redoutable puissance. L'homme-crocodile avala péniblement sa salive, son regard se fit suppliant. Hatchepsout appuya la lame de son épée sur son cou pour le forcer à baisser la tête. L'homme voulut protester mais l'arme s'enfonça plus profondément encore dans la chair, jusqu'à ce que son front touche terre. Déséquilibré, il s'affala sur le côté avec un gémissement. Hatchepsout passa son chemin tandis que les gardes redressaient le prisonnier.

Jouant avec la pointe de son épée, elle parcourut les rangées d'hommes prostrés, leurs yeux fous de terreur.

En la regardant, Amerotkê se demanda un instant si la reine n'avait pas perdu la raison. Ses traits figés comme ceux d'un masque, elle semblait absorbée dans ses pensées... Enfin, quittant le groupe de captifs, elle se dirigea vers l'objet de leur crime : le trésor volé dans la tombe. Un prêtre désigna un à un les objets précieux : statues, figurines sacrées, bracelets, anneaux et, surtout, de précieuses jarres volées dans le sarcophage même et renfermant les restes du pharaon Touthmôsis I^{er}, père de la reine.

Effrayé par le visage blême de cette dernière, le prêtre balbutia :

— Nous pourrions purifier tout cela, divine reine.

La réponse claqua comme un coup de fouet.

— Bien sûr que vous le pourrez !

Puis, se tournant vers Senenmout, elle enchaîna :

— Tu superviseras personnellement le transfert de ces nobles restes à la maison de l'Adoration, au palais royal où ils seront gardés nuit et jour.

Son regard se tourna alors vers Amerotkê.

— Quand tout sera fini, toi, seigneur juge, tu nous accompagneras jusqu'à la Vallée des Rois. La sépulture de mon père sera purifiée et consacrée à nouveau. Les pièges réinstallés, les serrures et les verrous révisés. Au cours des trois prochaines années, le temple d'Anubis célébrera des sacrifices spéciaux en réparation de ces outrages.

Un silence respectueux suivit ses paroles, bientôt troublé par le roulement d'un char qui s'approchait. Flanquée de Senenmout et d'Amerotkê, la reine s'avança tandis que, sautant à terre, les deux éclaireurs qui accompagnaient Shoufoy déchargeaient deux longs fardeaux qu'ils déposèrent sur le sol. Enveloppés dans des capes militaires, les corps de Belet et de Seli gisaient, sans vie, les mains et les pieds attachés.

Hatchepsout les contempla un long moment en silence.

— Dommage, murmura-t-elle... Et pourtant...

Amerotkê devinait ce qu'elle pensait. Le serrurier et sa femme avaient découvert l'emplacement exact de la tombe royale. Et, même si on les y avait contraints, ils avaient participé indirectement à ce pillage sacrilège.

Il s'avança pour regarder les corps et, d'un geste, ordonna qu'on soulève leurs têtes. Les crânes avaient été fracassés.

— Ils ont dû mourir sur le coup, déclara le garde. Le vagabond des sables qui nous accompagnait nous a avoué qu'on les avait cachés dans une des tombes encore vides de la vallée.

— Au fait, où est le prisonnier ? s'étonna Senenmout.

— Il a tenté de s'échapper. Je l'ai rattrapé et écrasé sous les roues de mon char.

Shoufoy s'approcha des deux cadavres, aussi pâle qu'un mort dans la lueur tremblotante des torches. Son chagrin était patent et, tel un enfant, il sanglotait tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues. Amerotkê s'approcha de lui pour le prendre par la main.

— Ne pleure pas, Shoufoy, lui dit Hatchepsout. Je ferai transporter leurs corps à Thèbes pour qu'ils bénéficient des meilleurs rites funéraires. Leurs deux âmes s'envoleront vers l'horizon lointain et je prierai pour que mon divin père les accueille personnellement au champ des élus.

Elle sourit au nain et sa voix se fit plus douce :

— Allons, Shoufoy, regarde la face de ton pharaon. J'ai entendu parler de tes poèmes d'amour. Nous les mettrons en musique et tu pourras les chanter à mes servantes...

Elle se tourna vers l'un de ses officiers.

— Qu'on enlève ces corps et qu'on les emmène au temple d'Anubis. Les prêtres paieront les frais d'embaumement. À présent, il est temps de faire connaître à ces sacrilèges le bras de Pharaon !

Elle s'installa à nouveau sur son char, toujours flanquée de Senenmout et d'Amerotkê, et passa entre les rangs de prisonniers. Sa voix, claire et forte, retentit par-dessus le fracas des roues.

— Écoutez, bande de rebelles ! Écoutez la justice de votre pharaon ! Vous avez osé commettre le pire des sacrilèges, piller la tombe de mon père, lui, le propre fils du dieu ! Toutes les puissances divines d'Égypte en seront témoins : je vous maudis ! Vous et tous vos descendants ! Et vous serez damnés au royaume des ombres ! Je prierai pour que vos âmes ne

connaissent jamais le repos et qu'elles soient la proie d'un éternel tourment !

Des gémissements sourds montèrent des rangs d'hommes prostrés. Aussitôt les gardes firent claquer leurs fouets pour imposer le silence.

— Que la terre et le ciel témoignent de la vengeance de Pharaon ! Vous allez mourir et vos os seront éparpillés dans le désert pour y être dévorés par les hyènes !

Deux Nubiens s'avancèrent. L'un d'eux tenait une fine corde qui servait à bander les arcs. Ils s'arrêtèrent devant le premier captif et le garrottèrent. Sa mort fut lente, atroce. Devant ce spectacle, Amerotkê sentit son corps se couvrir de sueur. Toutes les exécutions étaient insupportables mais ici, dans ce désert lunaire silencieux et sous les regards des troupes, elles revêtaient un caractère particulièrement lugubre. Telles deux ombres, les Nubiens circulaient entre les rangs, semant la souffrance et la mort. Chaque condamné était agité d'atroces soubresauts, son visage convulsé par les affres de l'agonie.

Amerotkê détourna le regard mais la reine ne perdait pas une miette du spectacle. Quand les Nubiens parvinrent à la hauteur de l'homme-crocodile, elle cria :

— Non, pas lui !

Les soldats obéirent et poursuivirent leur sinistre tâche, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul voleur en vie.

Les mains de la reine se resserrèrent sur les rênes et son char bondit en avant pour venir s'arrêter devant l'homme-crocodile.

— Toi, tonna la reine, tu ne connaîtras pas une délivrance aussi clément ! Car, malgré leurs souffrances, leur mort fut rapide ! Ta fin sera effroyable ! Maudit sois-tu ! Et maudits tes restes !

Elle se tourna vers les gardes et leur dit :

— Qu'on lui coupe le nez ! Qu'on lui arrache les yeux ! Et qu'on le castre !

Puis, pointant un doigt vengeur vers l'entrée de la vallée, elle poursuivit :

— Creusez un trou et enterrez-le vivant pour que son corps et son âme soient dévorés par les charognards !

L'homme-crocodile ouvrit la bouche pour protester mais l'un des Nubiens le força à se courber, face contre terre.

Hatchepsout confia les rênes de son char à Senenmout et, les yeux étincelants de fureur, se tourna vers Amerotkê.

— À présent, retournons à Thèbes, seigneur juge. Je vais prendre un bain, manger et dormir. Je veux aussi songer à Toushratta et à la princesse Wanef. Avant que je ne m'achemine à mon tour vers l'horizon lointain, je veux que ces deux-là connaissent la puissance de Pharaon et la morsure de sa vengeance !

Flanqué de gardes, le char impérial s'ébranla pour se fondre dans l'obscurité, abandonnant Amerotkê à ce lieu de mort. Il sentit la morsure du froid venu de la nuit, et contempla l'étendue lugubre du désert. Tant de ténèbres lui avaient alourdi l'âme.

— Seigneur !

Le juge leva les yeux et vit un officier s'approcher, portant un sac qui cliquetait à chacun de ses pas.

— Cela appartenait au serrurier...

Amerotkê saisit le sac, s'agenouilla et l'ouvrit. Il y trouva des objets et des outils qui avaient appartenu à Belet. L'un d'entre eux attira soudain son regard : un moulage rudimentaire d'une clé en forme de tête de chacal. Le juge retint un soupir en comprenant de quoi il s'agissait. Pour leurs propres forfaits, Khety et Ita n'auraient jamais sollicité l'aide d'un honorable serrurier de Thèbes. Voilà pourquoi ils étaient allés, eux aussi, quérir l'aide de Belet à Rhinoceri.

Le juge ferma les yeux. « Hélas, Belet, ton cœur n'était pas si pur que cela ! » songea-t-il en se remémorant les moments passés avec le serrurier dans les jardins de la taverne.

Shoufoy sortit de l'ombre. Le voyant ainsi perdu dans ses pensées, il s'inquiéta.

— Maître ?

Amerotkê sursauta et referma hâtivement le sac.

— Tout va bien, petit homme. À présent, dépêchons-nous ! Il est grand temps de rentrer chez nous, de boire du vin et de chanter des chansons d'amour pour chasser toute cette noirceur !

ÉPILOGUE

« Longue vie et prospérité à notre divin pharaon ! » Les cris fusaient de toutes parts tandis qu'Hatchepsout, parée des plus beaux atours royaux, était portée le long de l'avenue des Béliers vers les hauts piliers qui encadraient l'entrée du temple d'Anubis. Assise sur un palanquin d'or et d'argent, elle se tenait aussi immobile qu'une statue. Les rayons du soleil allumaient des reflets dans le déluge de bijoux qui ornaient sa coiffe et son manteau. La foule, en délire, regardait passer son dieu tandis que le chœur des prêtres chantait :

*Elle a armé son bras !
Montré sa puissance !
Décimé ses ennemis !*

Les versets avaient été composés spécialement pour l'occasion afin de marquer avec solennité la victoire de l'Égypte sur Toushratta.

*Pharaon accomplit la volonté de Rê !
Elle protège le peuple élu du dieu.
Ses paroles voyagent jusqu'aux confins de la terre.
Rois et princes tremblent devant elle,
Ils courbent leur front,
Se prosternent dans la poussière,
Humbles devant sa magnificence,
Remplis de crainte devant sa gloire.
Garde de nos frontières,
Elle veille sur le sort de l'Égypte.
Sa splendeur éclaire le désert,
Elle plane dans notre ciel comme un aigle.
Grand est Pharaon, bien-aimé des dieux !*

*Telle Sekhmet la Destructrice,
Lui, le bras de justice
Et son nom demeurera à jamais !*

Comme tous les édiles, Amerotkê marchait au côté du palanquin royal. Il retint un sourire, reconnaissant l'intervention de la reine dans le choix des paroles de l'hymne.

*Toute la splendeur de la terre t'appartient,
Toi, notre dieu.
Tous les peuples te doivent allégeance.
Tu as écrasé le scorpion et le serpent.
Ton cœur est gonflé de joie,
De tes mains coulent le blé et l'huile !*

Le chant fut repris par le chœur des Hesets tandis que le palanquin pénétrait dans l'enceinte du temple.

*La splendeur d'Amon brille dans tes yeux,
La gloire d'Horus illumine ta chair,
Toi, le feu divin,
Le roi des rois,
La gloire d'Amon-Rê.*

Hatchepsout fixait son regard implacable droit devant elle tandis que les gardes repoussaient la foule autour du prestigieux cortège. De gigantesques plumes roses d'autruche s'agitaient en cadence au-dessus de sa tête, dégageant d'exquis et subtils parfums. Amerotkê regarda l'estrade sur laquelle on avait installé le trône royal. On y distinguait, sculpté dans l'argent, un guerrier mitannien terrassé par Pharaon.

Les gigantesques portes en cèdre s'ouvrirent, livrant passage aux prêtresses du temple, qui agitaient les sistres sacrés. Les vapeurs de l'encens flottèrent dans les airs et chaque marche fut aspergée d'eau bénite et couverte de fleurs magnifiques.

À l'intérieur de l'édifice, la délégation mitannienne attendait à genoux, ainsi que l'avait ordonné la reine. Toushratta brillait par son absence, prétextant quelque secret malaise. Les

chambellans et les officiels de la cour se pressaient autour du palanquin. Une énorme table de cèdre fut solennellement apportée sur l'estrade en même temps que les documents portant les conditions du traité de paix.

Hatchepsout s'installa sur son trône, Amerotkê à sa droite, tandis que Senenmout apposait le sceau royal sur le traité de paix, imité par Wanef, qui représentait Toushratta. Après quoi, la délégation mitannienne, conduite par le grand vizir, vint s'agenouiller devant Pharaon pour baiser sa divine sandale. Wanef fut la dernière. À son tour, elle se prosterna mais, en un dernier sursaut de fierté, osa lever les yeux pour lancer à la reine un regard chargé de fureur. Hatchepsout bougea avec la rapidité de l'éclair. Passant outre aux règles du protocole, elle posa son sceptre et son fléau, se pencha et saisit le visage de Wanef entre ses mains. Elle déposa un baiser sur le front de la princesse. Les yeux de Wanef s'écarrillèrent.

— Divin Pharaon...

— Princesse Wanef... murmura Hatchepsout d'un ton froid. Accepte, je te prie, notre vœu le plus cher...

La princesse la regarda sans comprendre.

— N'es-tu pas notre sœur ? reprit Hatchepsout, son visage toujours collé contre le sien. Il n'y aura pas de compensations pour les morts de Mensou et de ses amis.

— Mais... bien sûr que non, balbutia Wanef. Notre roi Toushratta en a déjà décidé ainsi...

— Qu'il décide ce qu'il veut, répliqua Pharaon, glacial. Cependant, je lui ai demandé une grande faveur afin de cimenter notre toute fraîche alliance.

— Et laquelle, divine souveraine ?

— Que tu restes à Thèbes.

Le sang se retira des joues de Wanef. Elle pâlit affreusement sous le maquillage.

— N'es-tu pas l'envoyée du roi Toushratta ? poursuivit Pharaon d'un ton neutre. Aussi ce dernier a-t-il insisté – et nous n'avons été que trop heureux d'accéder à sa demande – pour que tu sois notre hôte au divin palais. Ainsi, en te gardant tout près de nous, tu vivras à l'ombre de notre divine aile...

— Mais... mais...

— Quoi ? Tu refuserais une grâce pareille ? demanda Hatchepsout en se calant sur son siège. Je te rappelle que telle est la volonté de Pharaon, et celle de ton roi. Comment repousser pareille faveur ?

Wanef tenta de maîtriser la colère qui, maintenant, chassait la peur de ses yeux. Elle s'inclina.

— Si tel est le vœu de Pharaon...

— Oui, c'est le sien ! tonna Hatchepsout.

Puis, reprenant aussitôt son calme olympien, elle claqua des doigts pour signaler la fin de l'entretien. Tandis que Wanef se retirait, la reine se tourna vers Amerotkê.

— Dans cette affaire, tu as fort bien agi, seigneur juge. Non, ne te prosterne pas. Écoute-moi, plutôt. Comme tu l'as sans doute entendu, Wanef demeurera à Thèbes.

— Pour combien de temps, divine souveraine ?

Perdue dans ses pensées, Hatchepsout ferma à demi les yeux. Puis elle murmura :

— C'est elle la vraie coupable, seigneur juge, et non Mareb. Jamais je ne la laisserai quitter Thèbes vivante. Benia ne sera pas la seule princesse morte qui quittera la ville sacrée pour regagner la cour de Toushratta !

Et, sur ces mots, la divine Hatchepsout ramassa son sceptre et son fléau, son ravissant visage éclairé d'un sourire satisfait.

FIN